N° 827 43e Année Tome CCXL 1er Décembre 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

Henri Sérouya	*Spinoza*	257
José Théry	*Dialogue sur la Paix universelle.*	314
Emmanuel Aegerter	*Poèmes*	334
Charles Vellay	*Les Nouvelles Fouilles d'Issarlik et le Problème topographique de Troie*	339
Jean Lescoffier	*Pour lire Bjornson*	355
René de Weck	*Victor et l'Étrangère,* roman (IV).	369

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature,** 396 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 404 | John Charpentier : **Les Romans,** 410 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 416 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique,**420 | A. Barthélemy : **Questions religieuses,** 424 | Maurice Magre : **Sciences occultes et Théosophie,** 429 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 432 | P. P. P. : **Les Journaux,** 438 | René Dumesnil : **Musique,** 444 | Gustave Kahn : **Art,** 455 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections,** 467 | Dr G. Contenau : **Archéologie,** 474 | Dr A. Morlet : **Chronique de Glozel,** 481 | E. Noulet : **Chonique de Belgique,** 486 | Jean-Edouard Spenlé : **Lettres allemandes,** 490 | Emile Laloy : **Bibliographie politique,** 497; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 500 | Mercvre : **Publications récentes,** 502; **Echos,** 506.

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

SPINOZA

—

Quand on a pénétré dans la vie spirituelle et intime de Spinoza, on a l'impression qu'on se trouve dans un monde où la sérénité prédomine indéfiniment. Sa métaphysique ne se borne pas seulement à satisfaire la curiosité humaine, à dévoiler les mystères de l'univers, à calmer l'inquiétude qu'un génie comme Pascal éprouve devant l'infiniment grand et l'infiniment petit, elle sert aussi à tonifier et à rendre plus heureuse l'âme d'ici-bas. « La béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu même (1). » Et Spinoza déclare plus clairement :

L'amour intellectuel de l'âme envers Dieu est l'amour même duquel Dieu s'aime lui-même en tant qu'il est infini, mais en tant qu'il peut s'expliquer par l'essence de l'âme humaine considérée comme ayant une sorte d'éternité; c'est-à-dire l'amour intellectuel de l'âme envers Dieu est une partie de l'amour infini duquel Dieu s'aime lui-même (2).

Cet amour intellectuel, si bien mis en lumière par Spinoza, est le degré suprême de tout ce qui est bon et humain, degré qui a été atteint spontanément par tous ceux qui se placent d'emblée au cœur de la spiritualité pure, en faisant abstraction de toutes les contingences. Cet amour intellectuel de Dieu, qui implique une vertu morale très rare, présente certaines affinités avec les idées de Jésus. Tous les deux, Jésus et Spinoza, ont tiré leur sève d'une racine commune, « d'une grande race qui,

(1) *Ethique*, v, 42. Les citations du texte sont prises de la traduction Ch. Appuhn.
(2) *Ibid.*, v. 36.

par l'influence qu'elle a exercée et par les services qu'elle a rendus, occupe une place si exceptionnelle dans l'histoire de la civilisation (3) ».

Tous les deux réconfortent l'âme en détresse. Leur enseignement est accessible à tous ceux qui sont tourmentés ici-bas. Le côté spirituel du : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ne diffère pas au fond de l'amour intense de Dieu. Jésus et Spinoza ont été deux héros dans la sainteté la plus pure. Leur désintéressement, leur simplicité, leur attachement aux humbles, marquent chez eux un idéalisme peu commun. Mais si l'existence de cette âme légendaire du Christ prête de nos jours à une critique sévère, Spinoza est plus près de nous. Ses écrits, cette aristocratie de la pensée, dont l'accès est parfois pénible, nous font toucher du doigt l'existence austère du philosophe de La Haye. Et si Jésus n'a pas existé, il n'en subsiste pas moins un esprit qui cadre volontiers avec un grand précurseur, le vieux Hillel.

L'enthousiasme qu'on a de nos jours pour la philosophie de Spinoza montre que son système repose sur une éternité actuelle, qu'il est, dans une large mesure, selon ses propres termes, *sub specie æternitatis*. Renan déclare ouvertement que « Spinoza a été le plus grand des Juifs modernes », que ce génie « a été le Voyant de son âge », celui « qui a vu le plus profond en Dieu (4). Et Jules Lagneau, après Schleiermacher, Gœthe, Hegel, Schelling, Lessing, Jacobi, « qui proclament tous d'une seule voix Spinoza le père de la pensée moderne », écrit que la métaphysique spinoziste est « la plus réaliste, la plus scientifique, la plus nue et la plus pleine à la fois, enfin la plus *redacta* et *reducta* (5) ».

Essayons maintenant de voir de près les différentes phases de la vie et de la puissante pensée de Spinoza.

(3) Ernest Renan : *Spinoza*, La Haye, 1877, p. 7.
(4) E. Renan, *op. cit.*, pp. 10-13.
(5) J. Lagneau : *Quelques notes sur Spinoza*, Revue de Métaphysique, 1895, p. 380.

I

PRINCIPAUX TRAITS DE LA VIE DE SPINOZA

Il est assez difficile de relater d'une manière précise la vie de Spinoza. Tous les renseignements proviennent, soit directement de son biographe Colérus, soit des témoignages de la communauté juive d'Amsterdam, soit surtout de ses lettres. La vie de ce sage est très curieuse. On y rencontre des traits d'héroïsme, de noblesse, d'abnégation, de modestie, d'amour. On peut les discerner sans peine, en dehors des sources que nous venons d'indiquer, dans tous ses écrits philosophiques. Son œuvre représente au fond le caractère foncier et concret de sa véritable sagesse. N'a-t-il pas donné à son œuvre immortelle le titre de l'*Ethique,* qui est de nature à rassurer les égarés et ceux qui s'inquiètent devant l'incompréhension totale des choses? Quoique métaphysicien d'une trempe unique, Spinoza ne dédaigne pas tout ce qui fait partie de l'humanité. Sa métaphysique, dont la structure paraît si compliquée, vise à expliquer d'une façon *sui generis,* non seulement l'Univers, mais également la vie, la vie simple de tous les jours. C'est en ce sens que le spinozisme touche le réel.

Remontons aux premières années d'études de Spinoza, dont la silhouette auprès de la vieille synagogue d'Amsterdam, « la Nouvelle Jérusalem », et de l'école Van den Ende, telle que nous pouvons l'imaginer d'après la description de Colérus et un portrait de Rembrandt, découvert il y a quelques années, nous donne l'impression d'un jeune homme frêle dont les yeux noirs perçants expriment une vie intérieure très intense qu'a traduite le pinceau du grand visionnaire de l'âme humaine.

« Il était, écrit Colérus, de taille moyenne. Il avait de beaux traits, la peau légèrement bronzée, les cheveux foncés et fri-

sés, les sourcils longs et noirs, en sorte qu'il était facile de voir à son aspect qu'il descendait des Juifs portugais. Il se souciait fort peu de sa mise et n'était pas mieux vêtu que le plus modeste de ses concitoyens. L'un des plus éminents conseillers d'Etat étant venu le voir, le trouva revêtu d'une robe de chambre très malpropre; le conseiller lui en fit le reproche et voulut lui en offrir une autre. Spinoza répondit qu'un homme n'en valait pas davantage parce qu'il avait une belle robe de chambre et ajouta: « Ce n'est pas raisonnable d'envelopper d'atours précieux des choses qui n'ont pas ou qui ont si peu de valeur. » Cette doctrine vestimentaire ne sera pas aux yeux de Spinoza aussi ascétique. Il écrira dans une de ses lettres: « Ce n'est pas une tenue désordonnée ou négligée qui fait de nous des sages, car une affectation d'indifférence à l'égard de la tenue est plutôt une marque d'un pauvre d'esprti dans lequel la vraie sagesse ne saurait trouver aucune place digne d'elle et où la science ne rencontrerait que désordre et désarroi. »

Avant d'exposer les traits qui se rattachent à ses études et aux années critiques de sa rupture avec le judaïsme, disons quelques mots sur l'état d'esprit du milieu juif qui condamna Spinoza.

Le judaïsme d'Espagne, qui connut une ère de prospérité sous la bienveillante domination de l'Islam jusqu'à la prise de Grenade par Ferdinand en 1492, a souffert épouvantablement lors de son expulsion définitive de la péninsule ibérique. L'Inquisition fit des Juifs espagnols de grands martyrs. Il fallait qu'ils choisissent la pratique du christianisme ou l'exil aggravé par la confiscation. L'Eglise et les papes n'étaient pas pourtant hostiles à leur égard; ils protestèrent maintes fois contre les barbares et cyniques procédés de l'Inquisition. La situation des Juifs à cette époque fut terrible. Ils cherchaient vainement le refuge d'une terre hospitalière. Ils étaient repoussés à Gênes, assassinés par les indigènes de la côte d'Afrique, qui convoitaient leurs bijoux. D'autres financèrent le voyage de Colomb qui était peut-être, selon Will-Durant,

un homme de leur race, et se hasardèrent avec lui sur sa caravelle; d'autres risquèrent leur vie sur de fragiles vaisseaux qui remontèrent l'Atlantique, évitant la France et l'Angleterre, pour trouver un accueil bienveillant en Hollande, chez un noble petit peuple. Pendant ce voyage dangereux, où l'image du Juif errant apparaît d'une manière si caractéristique, beaucoup d'entre eux périrent par la mer ou le choléra. C'est cette odyssée d'Israël qui explique son attitude hostile à l'égard de Spinoza. La souffrance engendre inconsciemment une crainte continuelle; elle s'accentue encore plus dans une collectivité, dont les sentiments sont facilement communicables, surtout si celle-ci constitue une minorité. Si Israël avait été chez lui, sur sa terre, il n'aurait pas commis une si grave erreur à l'égard de Spinoza; sa législation est au fond simple et libérale. Spinoza n'aurait été non plus excommunié, remarque Abrahams, si le célèbre kabbaliste Menasché-ben-Israël, le chef spirituel de la communauté et l'ami de Rembrandt, avait été présent; mais il se trouvait à Londres, occupé à persuader Cromwell d'ouvrir l'Angleterre aux Juifs (6).

Voyons maintenant comment Spinoza fut exclu de la communauté. C'est vers 1593 que les Juifs se réfugièrent à Amsterdam. Parmi les émigrants se trouvaient le grand-père et le père de Spinoza (7), qui durent séjourner quelque temps à Nantes avant d'atteindre Amsterdam. Les Spinoza étaient marchands. Le grand-père, Baruch-Abraham-Michaël de Spinoza, était président de la communauté sepharadite en 1639. Le père, Michaël, notable de la communauté, était président de la « Charité juive » et de

(6) Renan fait ce commentaire : « Il y a dix-huit cent cinquante ans, la synagogue déclara séducteur celui qui devait faire la fortune sans égale des maximes de la synagogue. Et l'Eglise chrétienne, combien de fois n'a-t-elle pas chassé de son sein ceux qui devaient lui faire le plus d'honneur? » *Op. cit.*, pp. 10-11.

(7) Le nom de cette famille se rattache à une ville Espinoza, située à Léon, près de Burgos.

l'école juive (8). Il se maria deux fois et eut trois enfants, deux filles, Miriam et Rebbekah, de sa première femme, décédée en 1627, et un garçon, Baruch, le philosophe, né à Amsterdam le 24 novembre 1632, de sa seconde femme, Hanna Déborah, décédée en 1638.

Spinoza reçut sa première éducation à l'école hébraïque de la communauté *Kéter Thora* et à la *Yeshibah* (séminaire, académie) *de Pereira*. L'enseignement, qui était donné de 8 à 11 heures et de 2 à 5 heures par Isaac de Fonseca Aboab, Ménasseh-ben-Israël et Saül Morteira, consistait dans des cours d'hébreu, de Talmud, de législation, de philosophie où l'on étudiait les doctrines de Maïmonide, de Crescas, de Gersonides et les commentaires d'Abraham ibn Ezra. Spinoza fut également initié à la Kabbale par Menasseh-ben-Israël. Toutefois, ces études semblaient insuffisantes à une intelligence aussi puissante que celle de Spinoza. Il voulut aller au delà. Il n'hésita pas à se lancer dans des recherches et dans des études qui étaient plus ou moins en marge de l'enseignement approuvé par la communauté. Il prit des leçons de latin, langue universelle des doctes de cette époque. Son père lui apprit l'espagnol et le portugais. Il savait le hollandais et l'allemand, et un peu le français et l'italien. Il apprit les mathématiques, la physique, la mécanique, l'astronomie, la chimie et la médecine, grâce à Franz van den Ende, esprit aventurier et encyclopédiste. Il étudia aussi la néo-scolastique d'après la doctrine de saint Thomas-d'Aquin et les écrits de l'illustre Descartes, qui lui furent d'un grand secours dans ses travaux d'autodidacte. Mais ces études d'ordre scientifique et philosophique, poussées un peu à l'extrême selon la tendance révolutionnaire de la Renaissance, qui marquent l'aurore de la rupture définitive avec l'Ecole (mentionnons Giordano Bruno, Descartes, Galilée), suscitèrent dans l'esprit

(8) D'après la nouvelle édition de l'*Encyclopaedia Britannica* 1929, art. *Spinoza*.

du jeune Spinoza des réflexions qui ne cadraient pas avec l'orthodoxie du judaïsme. Deux de ses camarades dénoncèrent les idées hérétiques de Spinoza, qui ressemblaient à celles d'Uriel Acosta et d'Orabia. Ils racontèrent à leurs maîtres que Spinoza avait osé affirmer que les anges n'étaient, en réalité, que des fantômes, que l'âme est mortelle, que Dieu n'est autre chose qu'une extension du corps. Ces idées, dont l'authenticité est incertaine, choquèrent, bien entendu, les docteurs de la communauté. Ils ne condamnèrent pas Spinoza sur-le-champ; ils essayèrent de le ramener à eux. Morteira lui offrit une pension annuelle de 1.000 florins, à condition qu'il rétractât ses idées un peu hardies. Spinoza trouva d'abord abject le témoignage mensonger qui dénaturait au fond sa pensée, et ensuite l'aliénation de son indépendance sur une offre non moins antipathique, faite par son maître jaloux. Notons en passant que ce dernier a été peint avec un relief saisissant dans un tableau de Rembrandt, *David jouant de la harpe devant Saül,* qui semble bien être une véhémente protestation en faveur de Spinoza et la mise au pilori de Saül-Lévi Morteira, son persécuteur. La communauté l'excommunia le 27 juillet 1656. Les magistrats d'Amsterdam eurent connaissance de cet acte et Spinoza fut considéré dès lors comme ayant des idées néfastes et pernicieuses (9). Il échappa par miracle au coup du poignard d'un fanatique. Il avait trente-trois ans lorsqu'il quitta définitivement le milieu juif. Cet isolement a sans doute causé un grand chagrin à l'auteur de *l'Ethique*. La vie en société est à certains égards plus

(9) Rembrandt fut condamné le même jour, selon son contemporain Andries Pels. Le grand peintre était considéré comme hérétique en matière de foi. « *Le lendemain, Spinoza était exilé (?) d'Amsterdam par un arrêt de ces Etats de Hollande dont Witsen était le secrétaire, et, le même jour, toutes les collections de Rembrandt étaient mises sous séquestre, avec l'ensemble de ses biens.* » A. C. Coppier : *Rembrandt*, Paris, 1920, p. 150. Carl Neumann admet, dans son livre *Rembrandt* (Munich, 1922, t. II, p. 682), que ce grand peintre a connu Spinoza. Cf. A. C. Coppier : *Rembrandt et Spinoza*, Revue des Deux Mondes, 1916.

agréable que la solitude où l'esprit se livre aux profondes méditations.

Outre les hommes, écrit Spinoza, nous ne savons dans la Nature aucune chose singulière dont l'âme nous puisse donner de la joie, et à laquelle nous puissions nous joindre par l'amitié ou aucun genre de relation sociale (10).

L'âme de Spinoza était tendre, ne pouvait pas sentir le vide autour de lui. Il suffit de citer le début de la lettre suivante, où l'on sent le frisson du cœur :

Elle me remplit de tristesse et d'inquiétude... Mon inquiétude ne laisse pas de croître de jour en jour et, pour cette raison, je vous prie et vous adjure par notre amitié de ne pas vous lasser de m'écrire abondamment (11).

Ce ne fut pas sans amertume qu'il quitta le judaïsme, le giron maternel. Plus tard, tout en conservant le trésor, le cristal pur de celui-ci, il répondra à ceux qui n'ont pas saisi spontanément son génie, dans un ouvrage, *Tractatus Theologico-Politicus*, qui aura un retentissement énorme. Nietzsche lui dédie ces vers :

Incliné vers le « Tout dans Un »
Amore Dei, bien heureux par raison —
Enlevez vos sandales ! la terre est trois fois sainte ! —
— Mais secrètement, sous cet amour,
Couvait un ardent incendie de haine,
Dans le Dieu des Juifs couvait la haine des Juifs.
Solitaire ! T'ai-je reconnu (12) ?

Après sa rupture, il alla habiter dans une mansarde sur la route d'Outrerdek, près d'Amsterdam, où il fréquenta le cercle de Collégiants, une secte mennonite, comme celle des Quakers. Et il ne tarda pas à former une sorte de club pour les études idéologiques où Simòn de Vries exerçait la fonction de secrétaire. Il resta en corres-

(10) *Ethique*, IV, chap. 26.
(11) Lettre 17 à Pierre Balling.
(12) *Ecce homo*, tr. fr., p. 210.

pondance avec ses amis d'Amsterdam, qui lui demandèrent souvent des explications relatives aux difficultés d'ordre philosophique (13). Il gagnait sa vie en taillant des verres d'optique, art qu'il devait à ses connaissances mathématiques, et qui était conforme à son éducation rabbinique, où, traditionnellement, le métier par lequel on peut pratiquement gagner sa vie est lié d'une manière intime à la culture désintéressée ou à l'étude de la *thora*. En tournant et en polissant des verres destinés aux télescopes et aux microscopes (14), il montra, d'après la préface en latin du livre intitulé *Posthuma*, « ce qu'il était capable de faire dans cet art; et, si une mort intempestive ne l'eût ravi, on était en droit d'attendre de lui les plus importantes découvertes ». Il eut aussi des élèves pour la philosophie et même pour le latin et l'hébreu.

Ses amis pendant la période d'orientation (1656-1660) étaient Pieter Balling, Jary Jelles, Lodewijk Meyer, Simon Joosten de Vries et Jean Rieuwertz.

Le pasteur Colérus déclare que Spinoza a dû apprendre autre chose dans cette « école de Satan » de Francis van Ende. Il aurait éprouvé de l'amour pour la fille de celui-ci (15).

Plus tard, en 1660, il alla s'établir à Rhynsbourg, près

(13) « Pour ce qui est du collège, écrit Simon de Vries à Spinoza en 1663, il est institué de la manière suivante : l'un des membres (à tour de rôle) lit votre texte et explique comment il le comprend; après quoi, il reprend toutes les démonstrations en suivant l'ordre des propositions énoncées par vous. Si alors il arrive que nous ne pouvons nous donner satisfaction l'un à l'autre, nous jugeons qu'il vaut la peine de noter le passage et de vous écrire que, si possible, vous nous éclairiez et que, sous votre conduite, nous puissions défendre contre la superstition religieuse les vérités chrétiennes et soutenir l'assaut du monde entier. » Lettre 8.

(14) Leibniz (lettre 45) écrit à Spinoza : « Entre autres mérites que la renommée vous attribue, j'ai appris que vous aviez une connaissance remarquable de l'optique. C'est pourquoi j'ai voulu vous adresser un certain mien essai : j'aurai peine à trouver meilleur juge en la matière. »

(15) « Claire-Marie n'était pas des plus belles, ni des mieux faites », mais Spinoza en devint amoureux. Elle agréait la passion du jeune homme; seulement, elle exigea qu'il se fit catholique, comme elle, pour lui donner la main. Spinoza se rapprocha des Mennonites du Waterland qui comptaient Rembrandt parmi leurs adeptes. Il se serait peut-être

de Leyde. La maison où il demeura existe encore, et la rue porte le nom du philosophe. L'ardeur du travail dont il était dévoré atteignit un tel degré que, au témoignage des gens chez qui il habitait, il resta trois mois consécutifs sans sortir en public. C'est pendant son séjour de cinq années dans cette ville que Spinoza passa une vie simple dans des méditations sublimes. Il y écrivit le petit traité *De Intellectus Emmendatione* et *Ethica more geometrica demonstrata,* achevé en 1665. Ce chef-d'œuvre n'a pas paru de son vivant par suite du bruit qui se répandit, comme il écrit à son ami Oldenburg, qu'il avait sous presse un ouvrage où il s'efforçait de montrer qu'il n'y a pas de Dieu et dont certains théologiens qui avaient propagé cette rumeur prirent occasion pour porter plainte contre lui devant le prince et les magistrats (16). Ce n'est qu'après la mort du philosophe que l'*Ethique* parut (1677) en même temps qu'un traité sur *l'arc-en-ciel* et un traité inachevé sur la politique (*Tractatus Politicus*). Van Volten découvrit en 1852 un *Court Traité de Dieu et de l'Homme,* écrit en hollandais, qui est une esquisse préparatoire de l'*Ethique.* Il avait écrit aussi un opuscule sur le calcul des probabilités.

Les seuls livres qui ont paru de son vivant sous le voile de l'anonymat sont *Les Principes de la philosophie cartésienne* (1663), ouvrage destiné à son élève, le jeune Albert de Burgh, qu'il ne voulait pas initier à sa propre philosophie, avec les *Cogitata* en appendice; *Tractatus Theologico-Politicus* (1670). Ce dernier figura dans l'*Index Expurgatorius* dont la vente fut interdite. Cette prohibition fit son succès; il circula sous de faux titres et de nombreux volumes furent écrits pour le réfuter (17).

acheminé, sur le pas de l'aimée, vers une Eglise romaine, s'il n'avait eu un rival, un Allemand nommé Kerkeling, qui brusqua les choses en offrant un splendide collier de perles et en se convertissant docilement au premier désir de Claire-Marie. » A. C. Coppier : *Rembrandt,* p. 148.

(16) Lettre 68.

(17) « J'ai vu à la fenêtre d'un libraire, écrit Spinoza à J. Jellers, le livre qu'un professeur d'Utrecht a écrit contre le mien et qui a paru au

Sa célébrité grandissait; Spinoza était en contact avec des hommes de condition. Outre Henri Oldenburg, un des premiers secrétaires de la Société Royale de Londres, avec qui il eut une longue correspondance, Steno, le fondateur de la géologie moderne, Huygens l'opticien, et Leibniz, qui lui rendit visite en 1676, le docteur Louis Meyer et le comte de Tschirnhaus. Au cours des vingt-cinq dernières années, une intimité des plus affectueuses s'établit entre lui et Jean de Witt; et quand de Witt et son frère furent assassinés dans la rue par une populace qui les croyait responsables de la défaite des troupes hollandaises dans la guerre contre la France, en 1672, Spinoza éclata en sanglots à la nouvelle du crime; si on ne l'avait retenu de force, il serait allé, comme un second Antoine, dénoncer le crime à l'endroit même où il avait été commis. Peu de temps après, « le Prince de Condé, qui commandait l'armée française d'invasion, invita Spinoza à son quartier général pour lui transmettre l'offre d'une pension de la part du roi de France, et pour lui présenter quelques-uns de ses admirateurs. Spinoza, qui semble avoir été plutôt « bon Européen » que nationaliste, ne trouva rien d'étrange à traverser les lignes pour se rendre au camp de Condé. Quand il rentra à La Haye, la nouvelle de cette visite se répandit, et il y eut des murmures d'indignation. L'hôte de Spinoza, van den Spyck, craignait de voir sa maison attaquée; mais Spinoza le rassura en lui disant : « Je peux très aisément me laver de tout soupçon de trahison... mais, si la foule manifestait la moindre disposition à vous molester, ne ferait-elle que se rassembler à faire du bruit devant votre maison, j'irais au-devant d'elle, quand je devrais avoir le même sort que ce pauvre de Witt. » Mais, quand la foule apprit que

jour après la mort de l'auteur : le peu que j'en ai lu antérieurement m'a fait juger que ce livre ne méritait pas la lecture, encore bien moins une réfutation... Les plus ignorants, me disais-je, non sans sourire, sont souvent les plus audacieux et les plus disposés à écrire. Ces gens-là me paraissent exposer leur marchandise pour la vente comme des fripiers qui montrent en premier lieu ce qu'ils ont de plus mauvais. » Lettre 50.

Spinoza n'était qu'un philosophe, elle conclut qu'il devait être inoffensif, et l'émotion s'apaisa (18). »

Après un séjour de plusieurs années à Rhynsburg, Spinoza alla (1663) à Voorburg, dans les environs de La Haye et plus tard (1670) à La Haye même. Là aussi, il était en relations avec des amis fidèles et influents.

Il menait une vie très simple, très désintéressée à l'égard de ses parents et amis. Malgré son caractère mystique, Spinoza ne préconisait pas l'ascétisme. Il prenait la vie d'une humeur enjouée.

Le rire comme aussi la plaisanterie, écrit-il, est une pure joie et, par suite, pourvu qu'il soit sans excès, il est bon par lui-même. Seule assurément une farouche et triste superstition interdit de prendre des plaisirs. En quoi, en effet, convient-il mieux d'apaiser la faim et la soif que de chasser la mélancolie? Telle est ma règle, toute ma conviction. Aucune divinité, nul autre qu'un envieux, ne prend plaisir à mon impuissance et à ma peine, nul autre ne tient pour vertu nos larmes, nos sanglots, notre crainte et autres marques d'impuissance intérieure; au contraire, plus grande est la joie dont nous sommes affectés, plus grande la perfection à laquelle nous passons, plus il est nécessaire que nous participions de la nature divine. Il est donc d'un homme sage, dis-je, de faire servir à sa réfection et à la réparation de ses forces des aliments et des boissons agréables pris en quantité modérée, comme aussi les parfums, l'agrément des plantes verdoyantes, la parure, la musique, les jeux exerçant le corps, les spectacles et d'autres choses de même sorte dont chacun peut user sans aucun dommage pour autrui (19).

Il n'était pas indifférent à la vie politique, et ses aventures furent pour lui quelquefois des questions de vie et de mort. Il fit son chemin en dépit de l'excommunication. Mais il ne cherchait ni la gloire, ni la fortune. En ce sens, sa vie présente des affinités frappantes avec la classe

(18) Will Durant : *Vies et doctrines des philosophes*, tr. fr., pp. 180-181.
(19) *Ethique*, IX, 45, scolie.

aristocratique de l'esprit chez Israël, les prophètes, ces hommes sublimes, les Esséniens et Jésus. Il refusa le don de deux mille cinq cents florins de son ami Simon de Vries, riche négociant d'Amsterdam; et par la suite, quand ce dernier lui proposa de lui laisser toute sa fortune, Spinoza « persuada de Vries de léguer tous ses biens à son frère. Quand le négociant mourut, on constata que, par une clause de son testament, il allouait à Spinoza une annuité de 600 florins à prélever sur le revenu de ses biens. Spinoza essaya encore une fois de se dérober en disant : « La nature se contente de peu; et si tel est son cas, tel est aussi le mien »; mais on finit par lui faire accepter 350 florins par an. Un autre de ses amis, Jean de Witt, premier magistrat de la République hollandaise, lui assura une pension d'Etat de cent florins par an. Enfin le Grand Roi lui-même, Louis XIV, lui offrit une pension, à la condition que Spinoza dédierait au roi son prochain ouvrage. Spinoza opposa à cette offre un refus courtois (20). » Il refusa également une chaire de philosophie à l'Université de Heidelberg : Spinoza répondit à cette offre flatteuse :

Si j'avais jamais eu le désir d'occuper une chaire professorale, je n'aurais pu en souhaiter une autre que celle que le Sérénissime Electeur m'offre par votre entremise, et cela surtout parce que le très gracieux Prince veut bien m'accorder la liberté de philosopher, pour ne rien dire du désir que j'ai depuis longtemps de vivre dans un pays où règne un Prince dont tous admirent la sagesse. Mais n'ayant jamais été tenté par l'enseignement public, je n'ai pu me déterminer, bien que j'y aie longuement réfléchi, à saisir cette magnifique

(20) Will Durant, *op. cit.*, p. 180. « Les athées, écrit Spinoza à J. Osten, ont coutume de rechercher sans mesure les honneurs et les richesses, choses que j'ai toujours méprisées, comme le savent tous ceux qui me connaissent. » Lettre 43. Et dans la lettre 44 à Jarig Jelles, Spinoza écrit, au sujet d'un petit livre intitulé *Homo Politicus*, qui rejette toute religion intérieure pour faire l'éloge de l'hypocrisie, des mensonges et du parjure : « je montrerai la condition inquiète et misérable de ceux qui sont avides d'honneurs et de richesses, et établirai enfin, par les raisons les plus évidentes et de nombreux exemples, que le désir insatiable doit amener et, en fait, a amené la ruine des Etats. »

occasion. Je pense en premier lieu que je devrais renoncer à poursuivre mes travaux philosophiques, si je m'adonnais à l'enseignement de la jeunesse. D'autre part, j'ignore dans quelles limites ma liberté philosophique devrait être contenue pour que je ne parusse pas vouloir troubler la religion officiellement établie... Vous voyez donc, Monsieur, que ce qui m'arrête, ce n'est pas du tout l'espoir d'une fortune plus haute, mais l'amour de ma tranquillité que je crois pouvoir préserver, en quelque manière, en m'abstenant de leçons publiques (21).

Cette vie mouvementée et tourmentée ne résista pas longtemps. Il était atteint d'une phtisie héréditaire. Il se résigna, hélas! à une fin précoce, lui qui a écrit les plus pénétrantes pages en faveur de la vie, mais il craignait que son chef-d'œuvre, l'*Ethique,* ne fût perdu (22) ou détruit après sa mort. Il plaça son manuscrit dans un petit secrétaire qu'il ferma et dont il remit la clef à son hôte en lui demandant de transmettre le tout, clef et secrétaire, à Jean Rieuwertz, éditeur à Amsterdam, quand l'inévitable serait arrivé. Dimanche 20 février 1677, à 3 heures de l'après-midi, le philosophe mourut, âgé de 44 ans, en présence de son ami intime, le docteur Louis Meyer. Et quatre jours après, on l'enterra à l'église. Beaucoup le pleurèrent, car les braves gens l'avaient autant aimé pour sa douceur que les savants l'avaient honoré pour sa sagesse. Des philosophes et des magistrats se

(21) Lettre 48.

(22) Au sujet de *l'Ethique* qu'il limait sans cesse, Spinoza n'en faisait part à autrui « qu'avec beaucoup de circonspection; avant de permettre à ses disciples de montrer le manuscrit à des étrangers, il puisait des renseignements exacts sur leur caractère et leur position. C'est ainsi qu'il refusa à son ami Tschirnhaus la permission de montrer *l'Ethique* à Leibniz; ce n'est qu'après des relations personnelles plus longues avec Leibniz qu'il lui montra lui-même son œuvre capitale ». H. Höffding, *Histoire de la philosophie moderne*, tr. fr., t. I, p. 315. — Voici le passage significatif de la lettre 72 de Spinoza à G. H. Schuller : « Autant que je puis le conjecturer par des lettres, il [Leibniz] m'a paru un homme d'esprit libéral et versé dans les sciences. Je croirais inconsidéré cependant de lui communiquer si vite mes écrits. Je voudrais savoir d'abord ce qu'il fait en France et connaître le jugement de notre ami Tschirnhaus, quand il l'aura fréquenté plus longtemps, et aura de son caractère une connaissance intime. »

joignirent au peuple pour l'accompagner jusqu'au dernier repos; des hommes de toutes confessions se rencontrèrent sur sa tombe.

Ses manuscrits qui n'avaient pas été publiés furent envoyés secrètement par ses amis, Louis Meyer et Schuller, à son éditeur Rieuwertz à Amsterdam, et ils parurent vers la fin de l'année de sa mort, 1677, sous le titre *Opera posthuma* par B. D. S. Ils comprenaient l'*Ethique, Le traité politique, De la Réforme de l'Entendement*, ses *lettres* et la *grammaire hébraïque*.

II

SUR LES SOURCES DU SPINOZISME

Avant de se lancer d'emblée dans une analyse serrée de la doctrine de Spinoza, il importe de tracer les contours plus ou moins précis de son inspiration. La philosophie de Spinoza est souvent mal comprise, interprétée de diverses manières et quelquefois selon le tempérament particulier de celui qui l'étudie. Matérialistes et spiritualistes, scientistes et libres penseurs, n'hésitent pas à lui conférer, chacun à sa manière, des qualités qui lui sont généralement étrangères, en dépit, bien entendu, de leur sympathie ou de leur indignation. Mais ce qui est encore plus grave, c'est qu'ils essayent de la rattacher catégoriquement à tel ou tel système. Ils faussent ainsi dans une large mesure la compréhension de Spinoza. Spinoza, certes, a subi beaucoup d'influences. Mais quel est le penseur qui peut prétendre avoir tout puisé dans son for intérieur, sans recourir inconsciemment à d'autres idées assimilées d'une façon heureuse? Toutefois, celles-ci sont loin de conserver leur marque d'origine chez un théoricien pénétrant. Elles subissent une transformation profonde dans son cerveau; elles sont recréées et augmentées d'un apport essentiellement nouveau. Ainsi s'explique la personnalité créatrice de Spinoza. A côté des traits

significatifs qui le rattachent foncièrement à telle ou telle école, il y a Spinoza lui-même, son génie particulier, la création purement individuelle de l'artiste, dont l'œuvre représente ses veines, son âme, et n'est aucunement susceptible de se confondre avec d'autres.

Si on essaie pourtant de disséquer le spinozisme par une analyse rigoureuse, on pourra découvrir des éléments évidemment divers qui peuvent en quelque sorte se diviser en deux courants assez caractéristiques, la philosophie juive et le cartésianisme. Les racines de sa métaphysique et la cristallisation foncière de ses hautes méditations reposent sur un fondement essentiellement juif. La méthode, ou si l'on veut, la manière de présenter son système sous un aspect clair et distinct, est incontestablement d'origine cartésienne. L'homme, quelle que soit sa force d'assimilation, ne peut en aucune façon faire table rase du substratum de son être dont les fibres se rattachent à un noyau héréditaire particulier. Toutes les nouvelles idées qu'il acquiert ne fusionnent pas réellement, si elles ne présentent pas une certaine affinité avec ce noyau. Le nouveau est incorporé d'une manière provisoire, il est facile de le discerner, de le séparer; il ne peut se souder, pour ainsi dire, que lorsqu'il acquiert une certaine force, inhérente bien entendu à un temps relativement très long, c'est-à-dire l'espace de plusieurs générations.

Or, en ce qui concerne le spinozisme, il y a lieu de dissiper immédiatement une erreur qui tend à subsister encore chez de remarquables commentateurs. A leurs yeux, *grosso modo,* la doctrine de Spinoza est un cartésianisme un peu différent, un peu plus poussé. Mais si on ramène le jugement à l'objectivité, en s'effaçant devant les faits, — c'est d'ailleurs la règle qui convient à tout chercheur scrupuleux — on ne manquera pas de constater que Spinoza, intrinsèquement, n'est pas à cet égard disciple de Descartes. C'est un véritable abîme qui sépare

les deux philosophes. Descartes est statique, Spinoza est dynamique. Le premier est rationaliste pur; il se rattache à l'Σιδος, à tout ce qui est purement clair et distinct, à tout ce qui peut se réduire au mathématisme pur, au quantitatif discernable; le second est mystique, son rationalisme est mitigé, apparaît comme un instrument d'interprétation heureuse. Spinoza est un métaphysicien pur, il tend dans son système à toucher immédiatement le sommet, le Tout, l'Univers, Dieu; par contre, Descartes, allant du simple au compliqué, sans s'écarter du visible et du tangible, laisse la divinité aux théologiens, et se borne à nous expliquer sur un terrain ferme, après un doute un peu prolongé, la réalité du *cogito ergo sum* et le processus dont il s'ensuit. Or Spinoza a écrit à Oldenburg :

Vous me demandez quelles erreurs j'observe dans la Philosophie de Descartes et dans celle de Bacon. Bien que je n'aie pas accoutumé de signaler les erreurs commises par d'autres, je me prêterai à votre désir. Leur première et plus grande erreur consiste en ce qu'ils sont tellement éloignés de connaître la première cause et l'origine de toutes choses. La deuxième en ce qu'ils ne connaissent pas la véritable nature de l'âme humaine. La troisième, en ce qu'ils n'ont jamais saisi la vraie cause de l'erreur (23).

Bien qu'on puisse faire quelque réserve sur son interprétation du Dieu de Spinoza, Brochard a cependant bien distingué la liaison de Spinoza avec la pensée juive.

Il ne faut pas oublier, dit-il, que la conception alexandrine de la divinité transmise à Spinoza par ses maîtres juifs et arabes se rattache elle-même par ses origines au judaïsme. C'est par l'intermédiaire de Philon, au commencement de notre ère, que la pensée juive s'est communiquée au monde

(23) Lettre 2. — Renan écrit (*op. cit.*, pp. 11-12) : « Peut-être ses souvenirs de théologie juive, cette antique sagesse des Hébreux, devant laquelle il s'incline fréquemment, lui suggéraient-ils à cet égard des vues plus hautes, des aspirations plus ambitieuses... Il vit que la divinité est tout ou rien, que si le divin est quelque chose, il doit tout pénétrer. »

occidental. Une sorte d'affinité naturelle devrait donc porter Spinoza vers les conceptions de cet ordre. En découvrant chez les successeurs de Plotin cette manière de concevoir Dieu, il reprenait en quelque sorte son bien où il le trouvait et restait fidèle à l'esprit de sa race. Malgré toutes les transformations et toutes les additions, c'est une pensée juive qui est l'âme de son système; le Dieu de Spinoza est un Jehovah très amélioré (24).

Höffding déclare nettement comme Joël que Spinoza « n'a jamais été cartésien; mais il a beaucoup appris de Descartes; il a utilisé plusieurs de ses idées, de même qu'il a employé en partie sa terminologie » (25). Il a sans doute appris de Descartes l'enchaînement méthodique de vérités qui commence « par des idées claires et distinctes et qui manifeste la fécondité sans borne de l'entendement par la création des mathématiques et de la physique ». C'est Descartes qui lui a enseigné « que l'acquisition de connaissances certaines est antérieure à la découverte de la méthode » (26). De la sorte, M. Brunschvicg remarque que « si la pensée vivante de Spinoza procède de Descartes, c'est de la pensée vivante de Descartes, prise avec la hardiesse de ses innovations et la timidité de ses scrupules, avec les progrès définitifs qu'elle accomplit » (27). Toutefois, Jules Lagneau, ce spinoziste pénétrant explique subtilement que c'est « en comprenant le système » ou plutôt l'âme de Spinoza « que l'on peut arriver à comprendre l'importance du 1er dialogue et à en conclure la part du cartésianisme, presque nulle, celle du judaïsme, et celle prépondérante du christianisme, dans la formation de la personnalité ». Le contraste est frappant entre Spinoza et Descartes.

(24) *Etudes de philosophies anciennes et de philosophies modernes*, Paris, 1912, p. 370.
(25) *Histoire de la philosophie*, t. I, p. 311. Voir aussi notes pp. 536-537.
(26) Emile Bréhier : *Histoire de la philosophie*, t. II, fasc. I, Paris, 1929, pp. 164-165. Cf. A. Léon : *Les éléments cartésiens de la doctrine spinoziste*, Paris, 1907.
(27) *Spinoza et ses contemporains*, Paris, 1923, p. 243.

Descartes part du doute, ajoute Lagneau; on n'en voit pas trace chez Spinoza. Il est, dès le principe, dans la foi. C'est qu'en lui tout vient du sentiment, de l'expérience interne.

Sa « chasse à l'unité absolue est bien juive ». Son système constitue « une revanche de la philosophie universelle, grecque, orientale, chrétienne contre la positivité française. Le doute provisoire de Descartes est en réalité un rejet définitif, une rupture avec la tradition humaine. Spinoza y rentre et fait voir que l'idée scientifique a plus à gagner qu'à perdre à cette rentrée » (28).

Par contre sa base cartésienne qui se rattache, en particulier, au *Discours de la méthode,* prédomine, selon l'observation de Freudenthal, sur les emprunts qu'il fait à la scolastique (29).

C'est Giordano Bruno qui, en soutenant que « le premier principe est infini dans tous ses attributs, et l'un de ces attribust est l'étendue » — semble être une source indirecte du spinozisme. Bayle montrait que « son hypothèse est toute semblable au spinozisme... L'immensité de Dieu et le reste ne sont pas un dogme moins impie dans Jordanus Brunus que dans Spinoza; ces deux écrivains sont unitaires, outrés » (30). La critique moderne avec Sigwart, avec Avenarius « a quelque peu précisé ces rapprochements; mais elle n'a pu discerner dans ces rapprochements ceux qui porteraient la preuve d'une influence spécifique de Bruno; derrière Bruno et Spinoza, comme le remarque un récent historien de Bruno, il y a le néo-platonicisme « dont l'esprit a pénétré toute la métaphysique des théologiens juifs qui ont été les pre-

(28) *Quelques notes sur Spinoza,* Revue de Métaphysique 1895, pp. 377, 379, 385, 389.

(29) « A la Scolastique, il emprunte la charpente, l'ordre des parties, les concepts et les expressions. Mais ces formes d'autrefois, il les remplit d'un esprit nouveau. Il insiste sur l'inanité de bien des conceptions scolastiques, il rattache aux notions de l'Ecole des recherches qui reposent tout entières sur la base du cartésianisme. » *Spinoza, sein Leben und seine Lehre.* Stuttgart, 1904, p. 119, *apud.* L. Brunschvicg : *Spinoza et ses contemporains,* p. 241.

(30) *Dictionnaire,* article Brunus, *apud* Brunschvicg, *op. cit.,* p. 240.

miers maîtres de Spinoza » (31). Selon la juste remarque de *The Jewish Encyclopedia,* Bruno s'est inspiré incontestablement des cabalistes, pour qui, on le sait, Dieu est immanent dans l'Univers et non cause transitive.

Cependant, Joël insiste sur cette idée que Spinoza n'est pas le fils de la Renaissance ou le disciple de Descartes. Sa parenté est spécifiquement juive. L'auteur de l'*Ethique* cite quelques noms de savants juifs comme Yeouda Alpehar, Hasdaï Crescas, Gersonide, Maïmonide, à qui il fait certains emprunts. Spinoza a utilisé beaucoup de travaux de ces penseurs et d'autres comme Raschi, Ibn Ezra, sans les mentionner. La distinction des attributs chez Spinoza ainsi que les vues de ce philosophe sur la création, sur la volonté libre, sur l'amour de Dieu et sur le déterminisme, se retrouvent dans *Or Adonaï* (lumière divine) de Crescas. En un mot, dit Joël, « tout ce qui a pu fleurir dans la spéculation spinoziste peut se discerner chez Crescas » (32). Dans l'amour intellectuel de Dieu, Joël remarque également que Spinoza s'inspire de Crescas, en ce qui concerne l'« amour », et de Maïmonide pour l' « intellectuel ». Spinoza comme Crescas combat Maïmonide et Aristote, mais il ne s'inspire pas moins de l'auteur du *Guide des Egarés.* Particulièrement, certains passages (Lettres 19 et 75), relatifs à l'anthropomorphisme, montrent à cet égard l'influence décisive de Maïmonide (33).

(31) L. Brunschvicg, *op. cit.,* p. 240.

(32) *Torat haphilosophia hadatite* Tel Abib, p. 95. — Bien que Spinoza ne semble pas ménager la conclusion sur l'existence de Dieu de Crescas dans la lettre 12, adressée à Louis Meyer : « Telle, en effet, que je la trouve dans un certain auteur juif appelé Rab Ghasdaj », il se rattache, en réalité, à Crescas, au sujet du principe corporel en Dieu : « Puisque Dieu est l'essence de tout ce qui est, car il produit, détermine et limite tout, les anciens docteurs lui ont appliqué le nom de *Makom* (lieu, espace) ...car de même que les dimensions du vide entrent dans les dimensions du corporel et de sa plénitude, ainsi Dieu entre dans toutes les parties de l'Univers, est le lieu qui les porte et l'espace qui les soutient » *Or Adonaï I, in* H. A. Wolfson, *Crescas' Critique of Aristote,* Cambridge, 1929, pp. 198-200.

(33) « L'Ecriture use constamment d'un langage tout anthropomorphique convenant au vulgaire auquel elle est destinée. » Lettre 19 à G. de Blymbergh. Et lettre 75 à Oldenburg : « Tous les Israélites ont cru

Une autre source juive très importante où Spinoza a puisé des éléments d'ordre métaphysique est la *Kabbale.* Le philosophe de Voorburg ne l'a pas ignoré :

J'ai lu, dit-il, aussi quelques cabalistes et pris connaissance de leurs billevesées et j'ai été confondu de leur démence (34).

Son spiritualisme épris d'un caractère précis n'approuvait pas évidemment le côté un peu fantaisiste, imaginatif, relatif aux symboles des lettres, mais son mysticisme et des points extrêmement importants de sa doctrine dérivent sans doute, ou du moins inconsciemment, de la Kabbale. Son plan de l'Univers a une certaine ressemblance frappante avec les *Sephirot,* l'idée de l'immanence avec celle de l'émanation et sous un aspect particulier l'infini avec l'*Ensof.* Pour le *Zohar,* l'*Ensof* (l'infini) qui implique l'extension, l'étendue, aboutit « en se dégradant et à la pensée et à la matière; il n'est qu'une dégradation de la pensée même » (35). Or, Spinoza écrit :

De même aussi un mode de l'étendue et l'idée de ce mode, c'est une seule et même chose, mais exprimée en deux manières; c'est ce que quelques Hébreux semblent avoir vu comme à travers un nuage (36).

que Dieu s'enveloppant de feu était descendu du ciel sur le mont Sinaï et leur avait parlé directement, alors que dans tous ces cas et dans plusieurs autres il ne s'agissait que d'apparition ou de révélation adaptées à la compréhension et aux opinions des hommes et par où Dieu a voulu leur révéler sa pensée. » — Dans *Le Guide des Egarés* (tr. Munck., t. I, p. 33) : « Ils croyaient donc que Dieu avait la forme d'un homme, c'est-à-dire sa figure et ses linéaments, et il en résultait pour eux la corporation pure qu'ils admettaient comme croyance. »

(34) *Traité théologico-politique,* chap. IX. — « Cette doctrine fut cependant utile au jeune lévite, car il est évident que Spinoza sut extraire, par une sublimation spirituelle du lourd fatras de la Cabbale, la pure essence de sa conception panthéiste de Dieu... Le clairvoyant esprit du jeune homme sut bientôt discerner dans la profondeur des ténèbres talmudistes les vérités qu'elles révélaient; à l'exemple de Rembrandt, qui savait extraire de l'ombre ardente tout ce qu'elle contenait de lumière latente, condensée sous un pinceau en un foyer étroit, et d'autant plus vibrant qu'il exaltait non seulement des formes, mais aussi des expressions, simplifiées par son génial esprit. » A. C. Coppier : *Rembrandt et Spinoza,* Revue des Deux Mondes, Paris, 1916, p. 169.

(35) S. Karppe : *Etude sur les origines et la nature du Zohar,* Paris, 1901, p. 412.

(36) *Ethique,* II, 7 *scolie.* — Dans sa lettre 73 à Oldenburg, Spinoza écrit à ce propos : « Je crois que Dieu est, de toutes choses, cause imma-

Il suffit de citer encore un passage de Moïse Corduero, ce remarquable commentateur du *Zohar,* pour s'apercevoir du rapprochement du spinozisme avec la Kabbale.

Le Créateur, dit Corduero, est lui-même, tout à la fois, la connaissance et ce qui connaît, et ce qui est connu. En effet, sa manière de connaître ne consiste pas à appliquer sa pensée à des choses qui sont hors de lui; c'est en se connaissant et en se sachant lui-même qu'il connaît et aperçoit tout ce qui est. Rien n'existe qui ne soit uni à lui et qu'il ne trouve dans sa propre substance (37).

Spinoza a dit également :

Il n'existe aucune cause qui en dehors de Dieu ou en lui l'incite à agir, si ce n'est la perfection de sa propre nature. (*Ethique* I, 17 corollaire).

Il semble aussi — nous disons ceci sous toutes réserves — que Spinoza a eu connaissance des *Dialoghi di amore* (œuvre publiée en 1535), de Léon l'Hébreu.

Toutes ces sources (38) que nous venons d'indiquer impliquent, en réalité, peu de choses dans le spinozisme qui, dans son ensemble, se présente comme un effort construc-

nente, comme on dit, et non cause transitive. J'affirme, dis-je, avec Paul et peut-être avec tous les philosophes anciens, bien que d'une autre façon, que toutes choses sont et se meuvent en Dieu, j'ose même ajouter que telle fut la pensée de tous les anciens Hébreux, autant qu'il est permis de le conjecturer d'après quelques traditions, malgré les altérations qu'elles ont subies. »

(37) *Pardes Rimonim,* f° 55, 2° *apud.* Ad. Franck : *La Kabbale,* Paris, 1892, p. 21.

(38) Hamelin s'est efforcé de montrer dans son article *Sur une des origines du spinozisme* (Année philosophique, 1901), que Spinoza se rattache à Aristote, principalement en ce qui concerne la théorie de l'intellect. Mais il n'ose pas trop soutenir sa thèse, puisqu'il invoque « que la connaissance de l'arabe, ou tout au moins de l'hébreu, serait ici indispensable » (p. 22). L'ossature du spinozisme est, comme nous venons de le montrer, d'origine juive. Hamelin et d'autres penseurs n'ont pas, au fond, saisi le sens psychologique de l'unité ou de la divinité chez Israël. Nous avons montré ailleurs le processus psychologique de cette divinité juive dans ses multiples phases. Delbos, dans *Le spinozisme* (cours professé en 1912-1913), Paris, 1916, p. 11, soutient même que Spinoza « a apporté une pensée spécifiquement différente à celle de Descartes, parfois même nettement opposée à celle de Descartes ». Il revendique en premier lieu, comme Lagneau, la prépondérance de la littérature philosophique juive. « Surtout, écrit Delbos (p. 211), ce qu'on ne trouve pas chez Descartes, en dépit de telles de ses formules ambiguës sur le

tif très pénétrant. Au fond, Spinoza a trop médité dans ses nuits d'insomnie, et ses lectures n'ont pas dû être très importantes. Sa force créatrice, si visible dans ses écrits, dénote une des originalités les plus rares, surtout quand il s'agit d'un domaine aussi complexe et vaste que celui qui embrasse l'Univers.

III

LE SPINOZISME

L'intérêt spéculatif de la philosophe de Spinoza réside précisément dans une considération de la totalité, dans une métaphysique positiviste qui tend à expliquer l'origine des choses et tout ce qui déconcerte l'esprit inquiet. Il ne s'abandonne à aucune fiction, à aucune approximation, à aucun doute, à aucune évasion. La métaphysique pour lui n'est plus un labyrinthe où l'on risque de s'égarer; elle repose sur des données réelles mûrement réfléchies, ayant une valeur scientifique aussi sûre, aussi rigide, aussi incontestable que les mathématiques pures. Mais le point de départ de cette philosophie laisse dans l'esprit qui l'étudie une certaine obscurité, malgré la structure organique de l'œuvre, si claire dans l'enchaînement de ses démonstrations. Pour comprendre Spinoza, il faut non seulement s'incarner en quelque sorte dans l'âme de ce philosophe ou la sonder par une longue méditation, mais avoir présent à l'esprit que la savante structure d'ordre mathématique, dont son œuvre — je parle surtout de ce chef-d'œuvre, *l'Ethique* — est revêtue, n'est au fond qu'un excellent moyen destiné à dissiper certains malentendus qui étaient très fréquents à une époque où l'effervescence de l'esprit humain manifestait sous

monde infini, qu'il aime mieux, du reste, appeler indéfini, c'est l'intuition de la nature infinie et vue par elle-même. Cette intuition suffit pour distinguer à fond le panthéisme de Spinoza des tendances ou des expressions panthéistiques, que l'on peut, par voie d'interprétation, trouver soit chez Descartes, soit même chez d'autres disciples de Descartes. »

un contrôle éminemment efficace de la raison souveraine. Spinoza est un adepte enthousiaste de la Renaissance, de cette atmosphère révolutionnaire où vécurent des hommes comme Copernic, Galilée, Bruno, Gilbert, Kepler, Harvey, Bayle, Descartes, Huyghens, Pascal, Leibniz, Newton. Il confère un rôle capital à la raison, puisqu'il n'hésite pas à soumettre le contrôle des Ecritures saintes à la sanction sévère de la *ratio*. Mais ce n'est, au fond, qu'un moyen apparent, qui est loin de trancher la difficulté inhérente à la philosophie de Spinoza. Spinoza est et reste essentiellement mystique, intuitif. Derrière toutes les belles allées symétriques ou géométriques qui sillonnent, en particulier, *l'Ethique*, se cache l'esprit bouillonnant, dynamique (39), l'esprit solitaire du prophète qui saisit la divinité, l'être total par une vision, par une intuition, par une sorte de communion *sui generis* avec les choses, caractère qui rappelle à cet égard l'attitude d'un véritable créateur, de l'artiste génial. Et c'est sur ce point que Spinoza, malgré sa critique quelquefois exagérée des Ecritures saintes, se rencontre avec un autre génie, celui de Pascal, l'apologiste du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et non celui des philosophes.

On ne peut donc pénétrer le spinozisme, si on ne tient pas compte de sa base qui est purement intuitive, découlant d'un esprit qui s'est replié longuement sur soi-même, d'une vie intérieure intense. Mais Spinoza veut que sa création soit tangible, que l'âme revête un corps solide répondant aisément à la raison. Il essaie donc de conjuguer l'esprit intuitif et l'esprit rationnel; par là aussi on retrouve, sous un certain aspect, la tendance pascalienne.

La métaphysique de Spinoza ne se borne pas à satisfaire l'intelligence humaine par la résolution des problèmes qui paraissent à jamais insolubles, elle tend en-

(39) Chez lui l'essence agit : « Elle est une force, une puissance. Spinoza n'hésite pas à identifier d'une manière complète les termes essence, acte, puissance, vie ». A. Rivaud : *Les notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza*, Paris, 1906, p. 71.

core à des conséquences éthiques, qui réconfortent ceux qui sont écrasés par les soucis. La doctrine de Spinoza est avant tout une philosophie de vie, elle se rattache intimement à sa racine juive dont la préoccupation intrinsèque se ramène à des préceptes sages qui se conforment à l'existence éphémère.

Spinoza, dans son *Ethique,* nous place d'emblée au cœur de la réalité métaphysique, nous met en contact direct avec l'être central, la substance, Dieu, et nous fait descendre insensiblement sur la terre, pour que nous nous rendions compte de toute la diffusion de l'être, autrement dit, de tout ce qui émane de l'être central, afin de saisir le côté immédiat, concret, réel de la chose principale. Ensuite, après nous avoir fait connaître cette multiplicité d'êtres tangibles qui peuplent l'Univers, il nous ramène au sommet, nous rattache à l'Etre suprême, nous fait toucher du doigt sa splendeur et nous place ainsi au sein de l'éternité. Jamais génie humain n'avait conçu un si beau tableau (40). En d'autres termes, après avoir mis en lumière la nature entière et tout ce qui en découle, les êtres et principalement l'homme avec ses passions ou ses tendances psychiques; après avoir montré toute la force de la divinité éternelle, qui agit dans le monde de l'esprit et dans le monde de la matière, Spinoza nous invite finalement à contempler simultanément nous-mêmes et tout sous le point de vue de l'éternité; il dissipe ainsi notre inquiétude, en nous faisant sentir que nous ne faisons qu'un avec l'Etre éternel et infini.

(40) Höffding écrit (*op. cit.*, p. 307) : « C'est ce qui fait de son chef-d'œuvre, *l'Ethique*, une œuvre d'art, et non pas une simple œuvre spéculative. » — « La lecture de Spinoza, dit Henri Heine (*De l'Allemagne*, 2e partie, 1884, t. I, p. 72) nous saisit comme l'aspect de la plus grande nature dans son calme vivant; c'est une forêt de pensées hautes comme le ciel, dont les cimes fleuries s'agitent en mouvements onduleux, tandis que les troncs inébranlables prolongent leurs racines dans la terre éternelle. On sent dans les écrits flotter un certain souffle qui nous émeut d'une manière indéfinissable. On croit respirer l'air de l'avenir. L'esprit des prophètes israélites planait-il encore sur leur arrière-descendant? Il y a en lui un sérieux, une fierté qui a conscience de sa force, une *grandezza* de la pensée, qui semble un héritage. »

Essayons de voir de près la richesse de cette pensée dans ses différentes phases.

1. — *La nature de la connaissance*

Soucieux de l'exactitude de toutes ses affirmations qui portent sur la vérité et la recherche de la vérité, Spinoza énonce avec une pénétration qui n'exclut pas l'émotion une série de principes, hélas! inachevée, sur la réforme de l'entendement.

Comme dans tous ses écrits et dans toutes ses théories, on y voit se refléter l'âme de l'artiste, l'âme de Spinoza, dans l'union de deux tendances nettement distinctes: d'une part, le métaphysicien qui considère, dans tout ce qu'il traite, l'origine intrinsèque des choses, l'être dans toute sa plénitude; d'autre part, le moraliste qui envisage constamment la liberté, le bonheur, la fin, l'heureuse vie intérieure.

Ainsi le philosophe de La Haye, avant de nous initier à la méthode indispensable de l'appréciation du vrai, nous déclare humblement par quels détours et par quelles réflexions il est parvenu à découvrir la sérénité et la santé de l'âme.

L'expérience, écrit-il, m'avait appris que toutes les occurences les plus fréquentes de la vie ordinaire sont vaines et futiles; je voyais qu'aucune des choses, qui étaient pour moi cause ou objet de crainte, ne contient rien en soi de bon, ni de mauvais, si ce n'est à proportion du mouvement qu'elle excite dans l'âme: je résolus enfin de chercher s'il existait quelque objet qui fût un bien véritable, capable de se communiquer, et par quoi l'âme, renonçant à tout autre, pût être affectée uniquement, un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine. Je *résolus,* dis-je, *enfin:* au premier regard, en effet, il semblait inconsidéré pour une chose encore incertaine, d'en vouloir perdre une certaine; je voyais bien quels avantages se tirent de l'honneur et de la richesse, et qu'il me

faudrait en abandonner la poursuite, si je voulais m'appliquer sérieusement à quelque entreprise nouvelle : en cas que la félicité suprême y fût contenue, je devais donc renoncer à la posséder; en cas, au contraire, qu'elle n'y fût pas contenue, un attachement exclusif à ces avantages me la faisait perdre également. Mon âme s'inquiétait donc de savoir s'il était possible par rencontre d'instituer une vie nouvelle, ou du moins d'acquérir une certitude touchant cette institution, sans changer l'ordre ancien ni la conduite ordinaire de ma vie. Je le tentai souvent en vain. Les occurences les plus fréquentes dans la vie, celles que les hommes, ainsi qu'il ressort de toutes leurs œuvres, prisent comme étant le souverain bien, se ramènent en effet à trois objets: richesse, honneur, plaisir des sens. Or, chacun d'eux distrait l'esprit de toute pensée relative à un autre bien: dans le plaisir, l'âme est suspendue comme si elle eût trouvé un bien où se reposer; elle est donc au plus haut point empêchée de penser à un autre bien; après la jouissance, d'autre part, vient une extrême tristesse qui, si elle ne suspend pas la pensée, la trouble et l'émousse. La poursuite de l'honneur et de la richesse n'absorbe pas moins l'esprit; celle de la richesse, surtout quand on la recherche par elle-même, parce qu'alors on lui donne rang du souverain bien; quant à l'honneur, il absorbe l'esprit d'une façon bien plus exclusive encore, parce qu'on ne manque jamais de le considérer comme une chose bonne par elle-même, et comme une fin dernière à laquelle se rapportent toutes les actions (41).

On sent dans ces lignes frémissantes que nous venons de reproduire à dessein, la vie angoissante, la lutte intérieure du philosophe qui s'efforce de nous montrer le sentier rare du bonheur. Richesse, honneur, gloire et plaisir des sens ne doivent pas préoccuper *exclusivement* le sage. Leur abus est nuisible. Mais Spinoza, tout en abandonnant, après une méditation plus prolongée, « un mal certain pour un bien certain », n'adhère pas complètement au pessimisme de l'Ecclésiaste, pour qui ces choses sont absolument vaines.

(41) *De la réforme de l'Entendement,* I, 1.

Au contraire, dit-il, si on les recherche comme des moyens, ils ne dépasseront pas une certaine mesure, et, loin de nuire, contribueront beaucoup à l'atteinte de la fin (42).

Cependant, Spinoza tend à acquérir cette nature supérieure, et faire de son mieux, écrit-il, pour que beaucoup l'acquièrent avec lui; car c'est encore une partie de sa félicité de travailler à ce que beaucoup connaissent clairement ce qui est clair pour lui, de façon que leur entendement et leur désir s'accordent pleinement avec son propre entendement et son propre désir (43). Ce qui importe, aux yeux de Spinoza, c'est de *pouvoir réfléchir sérieusement*, et ceci nous permet de tendre à l'amour qui va à une chose éternelle et infinie, qui repaît l'âme d'une joie pure, « d'une joie exempte de toute tristesse, bien grandement désirable et méritant qu'on le cherche de toutes ses forces » (44).

Après avoir regardé attentivement les modes qui ont trait à la perception « acquise par ouï-dire ou par le moyen d'un signe conventionnel arbitraire »; à la perception « acquise par expérience vague, c'est-à-dire par une expérience qui n'est pas déterminée par l'entendement »; à la « perception où l'essence d'une chose se conclut d'une autre chose »; et à la « perception dans laquelle une chose est perçue par sa seule essence ou par la connaissance de sa cause prochaine », Spinoza constate que « l'entendement, avec sa puissance native, se façonne des instruments intellectuels par lesquels il accroît ses forces pour accomplir d'autres œuvres intellectuelles »; de ces dernières, celui-ci tire « d'autres instruments, c'est-à-dire le pouvoir de pousser plus loin sa recherche, et il continue ainsi à progresser jusqu'à ce qu'il soit parvenu au faîte de la sagesse » (45).

L'idée vraie, selon Spinoza, est « quelque chose de dis-

(42) *Ibid.*, I, 4.
(43) *Ibid.*, I, 5.
(44) *Ibid.*, I, 3.
(45) *Ibid.*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 26.

tinct de ce dont elle est l'idée: autre chose est le cercle, autre l'idée du cercle. L'idée du cercle n'est pas un objet ayant un centre et une périphérie comme le cercle, et pareillement l'idée d'un corps n'est pas ce corps même. Etant quelque chose de distinct de ce dont elle est l'idée, elle sera donc aussi en elle-même quelque chose de connaissable; c'est-à-dire que l'idée, en tant qu'elle a une essence formelle, peut être l'objet d'une autre essence objective et, à son tour, cette autre essence objective, considérée en elle-même, sera quelque chose de réel et de connaissable, et ainsi indéfiniment » (46). L'idée vraie implique en elle-même la certitude; elle est inhérente « aux essences objectives des choses », lesquelles sont perçues adéquatement par l'entendement. C'est ici que se manifeste l'originalité du spinozisme. L'esprit, en tant qu'il possède des idées vraies, n'est plus soumis à aucun doute. Spinoza se sépare sur ce point de la méthode des *Regulae* de Descartes. L'idée, insiste-t-il, « doit s'accorder entièrement avec l'essence formelle correspondante », en ce sens, « pour présenter un tableau de la nature, notre esprit doit faire sortir toutes ses idées de celle qui représente la source et l'origine de la nature entière, de façon que cette idée soit aussi la source des autres idées » (47). Et si, par la suite, « quelque sceptique se trouvait dans le doute à l'égard de la première vérité elle-même et de toutes celles que nous déduirons selon la norme de cette première vérité, c'est, déclare Spinoza sans gêne, ou bien qu'il parlera contre sa conscience, ou bien nous avouerons qu'il y a des hommes dont l'esprit est complètement aveugle, qu'il le soit de naissance, ou que les préjugés, c'est-à-dire quelque accident extérieur, l'aient rendu tel » (48).

Mais, pour savoir distinguer l'idée vraie (49), il est

(46) *Ibid.*, I, 27.
(47) *Ibid.*, I, 28.
(48) *Ibid.*, I, 31.
(49) « Cette distinction, remarque M. Brehier (*op. cit.*, p. 167) entre

nécessaire, selon la méthode spinoziste, d'éviter l'idée fausse, l'idée fictive (*idea ficta*) et l'idée douteuse. Ainsi, au sujet de l'existence de Dieu ou de quelque être omniscient, « cet être ne peut forger absolument aucune fiction ». Sitôt, dit Spinoza, « que je sais que j'existe, je ne puis forger de fiction touchant mon existence ou ma non-existence; je ne puis non plus me représenter un éléphant passant par le trou d'une aiguille; ni, quand je connais la nature de Dieu, me le représenter fictivement comme existant ou n'existant pas; on doit reconnaître qu'il en est de même touchant la Chimère dont la nature s'oppose à l'existence » (50). Quand « nous connaissons la nature du corps, nous ne pouvons forger l'idée d'une mouche infinie ou encore, quand nous connaissons la nature de l'âme, nous ne pouvons forger l'idée d'une âme carrée, bien que nous puissions exprimer en paroles n'importe quoi » (51). En ce sens, « l'esprit qui s'applique attentivement à une chose forgée et de sa nature fausse pour l'examiner et la connaître, et qui en déduit dans l'ordre juste ce qu'il faut en déduire, en rendra aisément la fausseté manifeste » (52).

Spinoza déclare qu'une « pensée vraie (53) ne se distingue pas seulement d'une fausse par un caractère extrinsèque, mais surtout par un caractère intrinsèque. Si quelque ouvrier, par exemple, a conçu un ouvrage

l'idée vraie et les autres idées est le fondement du spinozisme, comme la doctrine des vraies et immuables natures est celui du cartésianisme : si l'on peut soupçonner d'être forgées par l'esprit des idées telles que celles de Dieu, de la substance ou de l'étendue, toute *l'Ethique* s'écroule. »

(50) *Réforme de l'Entendement*, I, 34.

(51) *Ibid.*, I, 37.

(52) *Ibid.*, I, 38.

(53) Dans son *Ethique*, II, Déf. 4, Spinoza a insisté également sur l'idée réelle, adéquate et l'idée fausse, inadéquate qui n'a pas précisément l'essence réelle dans toute sa plénitude : « J'entends par idée adéquate une idée qui, en tant qu'on la considère en elle-même, sans relation à l'objet, a toutes les propriétés ou dénominations intrinsèques d'une idée vraie. » Et dans sa lettre 40 à Tschirnhaus, Spinoza écrit : « Je ne reconnais aucune différence entre l'idée vraie et l'idée adéquate, sinon que le mot de vraie se rapporte seulement à l'accord de l'idée avec son objet, tandis que le mot d'adéquate se rapporte à la nature de l'idée en elle-même. »

bien ordonné, encore que cet ouvrage n'ait jamais existé et ne doive jamais exister, la pensée ne laisse pas d'en être vraie, et cette pensée reste la même, que cet ouvrage existe ou non ». La pensée vraie, aux yeux de Spinoza, est « celle qui enveloppe objectivement l'essence d'un principe qui n'a pas de cause et est connu en soi et par soi ». Autrement dit, la forme « de la pensée vraie doit être contenue dans cette pensée même sans relation à d'autres, et elle ne reconnaît pas comme cause un objet, mais doit dépendre de la puissance même et de la nature de l'entendement » (54). De plus, Spinoza fait remarquer que si nous voulons saisir la réalité, il importe que nous ne tirions pas des conclusions de concepts abstraits, car nous risquons de mêler « ce qui est seulement dans l'entendement avec ce qui est dans la réalité » (55). L'erreur « provient de ce qu'on ne connaît pas les premiers éléments de toute la nature; par suite, procédant sans ordre et confondant la nature avec des axiomes abstraits, encore qu'ils soient vrais, on porte en soi-même la confusion et on renverse l'ordre de la nature » (56). La source de l'origine de la nature se ramène à l'essence qui « doit être acquise des choses fixes et éternelles, et aussi des lois qui y sont, on peut dire, véritablement codifiées, et suivant lesquelles arrivent et s'ordonnent toutes les choses singulières; en vérité, ces choses singulières soumises au changement dépendent si intimement et si essentiellement (pour ainsi dire) des choses fixes qu'elles ne pourraient sans ces dernières ni être, ni être connues » (57).

Il découle de ceci que la plus haute forme de connais-

(54) *Ibid.*, I, 41.
(55) *Ibid.*, II, 50.
(56) *Ibid.* I, 42. — En d'autres termes, M. Brunschvicg dit : « Pour atteindre à la vérité intégrale, c'est-à-dire pour enfermer dans l'unité d'une synthèse la totalité de nos conceptions, il faut, de progrès en progrès, arriver à concevoir l'être qui est en rapport avec tous les autres êtres, celui par suite qui est la source et l'origine de la nature. » *Op. cit.*, p. 48.
(57) *De la Réforme*, II, 57.

sance pour Spinoza est celle qui se ramène au fond, — surtout quand il fait allusion aux choses singulières et concrètes et non aux concepts abstraits, — au troisième genre, celui qu'il appelle *science intuitive.* Ce genre de connaissance « procède de l'idée adéquate de l'essence formelle de certains attributs de Dieu à la connaissance adéquate de l'essence des choses » (58). C'est précisément la perception des choses, *sub specie æternitatis,* qui constitue pour Spinoza l'ossature de la philosophie.

Concevoir, dit-il, les choses avec une sorte d'éternité, c'est donc concevoir les choses en tant qu'elles se conçoivent comme êtres réels par l'essence de Dieu, c'est-à-dire en tant qu'en vertu de l'essence de Dieu, elles enveloppent l'existence; et ainsi notre âme, en tant qu'elle se conçoit elle-même et conçoit les choses avec une sorte d'éternité, a nécessairement la connaissance de Dieu et sait être (59).

Il résulte de toutes ces considérations que la synthèse spinoziste inhérente à une méditation intérieure (60), au concret, à l'intuition, constitue une essence active, vivante et efficace, puisqu'elle n'est autre chose qu'une expression *sui generis* de la réalité. Elle exclut de son domaine les causes finales, puisqu'elle ne cesse de se créer ou de se mouvoir intérieurement. C'est cette liberté d'esprit si caractéristique chez Spinoza qui nous achemine à sa « philosophie », à son chef-d'œuvre: *Ethica ordine geometrico demonstrata,* auquel il fait maintes allusions dans *La Réforme de l'Entendement.*

(58) *Ethique,* II, 40, scolie 2.
(59) *Ibid.,* V, 30.
(60) « En assimilant la vérité, dit M. Brunschvicg, au total d'une addition, on ferait abstraction de ce qui nous a paru la caractériser en tant que réalité spirituelle, je veux dire de son intériorité. » *Op. cit.,* p. 40. Et plus loin (p. 51) : « La vérité est intérieure à l'esprit; l'être intérieur au vrai; le bien intérieur à l'être. Ce sont là trois aspects d'une seule et même chose. Logique, métaphysique, morale, ne forment donc qu'une seule et même science. La philosophie est une unité parfaite : considérée dans sa méthode, elle s'appelle logique; considérée dans son principe, elle s'appelle métaphysique; considérée dans sa fin, elle s'appelle morale. »

2. — *Dieu*

A la première page du *De Emmendatione Intellectus*, Spinoza nous avoue en toute sincérité, comme nous l'avons vu, le motif de son inquiétude, ce qui suscite en lui le désir d'une vie heureuse. Celle-ci ne peut être trouvée que si l'on saisit d'une manière adéquate le sens réel du vrai et surtout l'origine des choses. Quand nous aurons une idée précise de la totalité, quand nous aurons pénétré dans le cœur de l'être, quand nous aurons, dans un effort suprême, discerné par les « yeux de l'âme » cet Etre infini, indivisible, immanent, éternel, notre inquiétude n'aura plus sa raison d'être. Bien entendu, comme nous l'avons montré ailleurs, l'accès de cette voie présente une grande difficulté. « Si la voie que j'ai montrée, qui y conduit, dit Spinoza, paraît être extrêmement ardue, encore y peut-on entrer » (61). Celle-ci suppose une intensité spirituelle considérable et dont le fond est d'ordre intuitif (62).

Ainsi Spinoza, après avoir enseigné la manière de concevoir l'idée vraie, l'idée adéquate, nous présente d'emblée la partie la plus difficile de sa métaphysique, celle qui traite de l'être en soi, qui se rapporte à l'être qui régit tout, à Dieu, à l'Univers, qui, en somme, implique la plus profonde méditation.

Or, cet être qui régit tout, Spinoza le définit en ce sens:

J'entends par substance ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'une autre chose, duquel il doive être formé (63).

Et Dieu, cet être absolument infini, n'est pas autre

(61) *Ethique*, v, 42, scolie.
(62) La déduction de Spinoza « n'est que le développement d'une intuition, dont le noyau, la substance, est l'idée même de l'être en soi et conçu par soi, ce qu'il considère déjà comme identique ». J. Lagneau, *op. cit.*, p. 411.
(63) *Ethique*, I, déf. 3.

chose qu'une « substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie » (64). C'est dans la définition de la substance que réside le sens de la totalité, de l'Univers spinoziste.

Pour Spinoza, la substance qui implique dans son essence l'immutabilité, l'éternité, est en quelque sorte la nature intrinsèque de Yahvé, *Ehyé acher ehyé* (« Je suis celui qui est »). Bien qu'il emprunte ce terme aux philosophes scolastiques, Spinoza étaye au fond sous ce terme « la conception des anciens Hébreux » (65). C'est la substance qui est à ses yeux le centre de sa métaphysique. Elle est unique, parce qu'il ne « peut y avoir dans la Nature deux ou plusieurs substances de même nature ou attribut » (66); elle est cause en soi, c'est-à-dire que « son essence enveloppe nécessairement l'existence », autrement dit sa nature consiste à exister; et elle est « nécessairement infinie » (67). En ce sens, Dieu est unique, parce qu'il n'y a « dans la Nature qu'une seule substance et qu'elle est absolument infinie ». En ce sens aussi, « tout ce qui est, est en Dieu et rien ne peut sans Dieu être, ni être conçu ». Dieu agit « par la seule nécessité de sa nature: il est seul cause libre »; il est cause immanente et non transitive de toutes choses. De plus, Dieu « n'est pas seulement cause efficiente de l'existence, mais aussi de l'essence des choses » (68). De la nécessité de sa nature divine « doivent découler en une infinité de modes une infinité de choses, c'est-à-dire tout ce qui peut tomber sous un entendement infini » (69).

(64) *Ibid.*, déf. 6.
(65) « J'oserai même dire que ma conception est celle des anciens Hébreux. » Lettre 73, *loc. cit.* — Dans les *Cogitata*, II, 1. 10, Spinoza explique que l'éternité de Dieu n'implique aucune durée, ou « une durée telle qu'encore bien que nous voudrions la multiplier par beaucoup d'années ou de myriades d'années et ce produit à son tour par d'autres myriades, nous ne pourrions jamais l'exprimer par aucun nombre, si grand qu'il fût. »
(66) *Ethique*, I, 5.
(67) *Ibid.*, I, 7-8.
(68) *Ibid.*, I, 14 corol.
(69) *Ibid.*, I, 15-17, corol. 18-25.

Ces divers traits qui caractérisent souverainement la substance unique (70) ou Dieu, émanent d'une profonde et longue concentration d'esprit. Spinoza ne se contente pas de les indiquer, de les énoncer sous forme d'axiomes, de définitions et de propositions; il les passe au crible avec une subtilité rare, en se servant de la méthode *more geometrico,* dont la rigueur logique est quasi infaillible.

Le Tout, qui s'intitule Dieu, implique pour Spinoza une réalité objective, une certitude absolue, un caractère éminemment positif, un déterminisme rigoureux, un dynamisme toujours agissant. Le philosophe de La Haye n'a pas de peine à combattre avec beaucoup de finesse les divers malentendus concernant la conception adéquate de l'origine des choses. Ces divers points découlent d'une incompréhension (71) radicale de son système, d'une intelligence peu développée, inapte à pénétrer dans le mécanisme du tout. Les hommes, au fond, sont craintifs (72), dépassent rarement le stade de prélogique, selon le terme de M. Lévy Brühl; il leur faut un être très puissant, mais un être concret, semblable à eux, dont on peut discerner les actes dans une certaine mesure; un être capable de réaliser des miracles, de manifester généreusement sa miséricorde, de leur procurer la subsistance, de les protéger contre les bêtes féroces et les fléaux de la nature. Et, à un stade plus élevé, ces hommes sont étonnés devant l'ordre des choses, devant la structure de leurs or-

(70) M. Brunschvicg remarque avec raison que « la notion spinoziste de substance ne peut donc pas se réduire comme la notion scolastique à une relation externe entre ce que supporte et ce qui est supporté; elle a une valeur intrinsèque; ce qu'elle exprime, c'est ce qui fait que l'être subsiste par sa propre force et qu'il se suffit à lui-même, qu'il est l'absolu : *Ens a se;* c'est l'intériorité à soi-même. » *Op. cit.,* p. 57.

(71) « Ceux qui, en effet, ignorent les vraies causes des choses confondent tout et sans aucune protestation de leur esprit, forgent aussi bien des arbres que des hommes parlants, imaginent des hommes naissant de pierres aussi bien que de liqueur séminale et des formes quelconques se changeant en d'autres également quelconques. » *Ethique,* I, 8 scolie 2.

(72) Pour eux, « les tremblements de terre, les maladies, etc. », ont pour « origine la colère de Dieu excitée par les offrandes des hommes envers lui ou pour les péchés commis dans son culte ». *Ibid.* I, Appendice.

ganes (73) qui dénotent, selon eux, par leur agencement symétrique, un caractère foncier de finalité. Celle-ci revêt à leurs yeux l'aspect d'une architecture harmonieuse, émanant de Dieu, dont la préoccupation consiste à rendre la vie ou les choses de la nature agréables. Or, Spinoza porte un coup mortel à ce Dieu personnel, créé à notre image, issu de notre imagination en délire; il y voit de l'anthropomorphisme. Il s'élève au-dessus de l'imagination courante. Le Dieu de Spinoza n'implique ni le bien ni le mal (74). Son caractère intrinsèque et immuable se reflète dans un mécanisme perpétuellement actif, dans tout ce que la Nature renferme; il s'identifie à la Nature même. Il n'y a plus de place dans ce système pour la contingence; pour l'invocation d'un Dieu clément; pour la finalité, puisque son existence implique la puissance et puisqu'il ne cesse d'agir; pour l'immortalité de l'individu, puisque l'immortalité réside dans la substance immanente, éternelle et infinie : cet individu ne peut être considéré comme immortel, qu'en tant qu'il constitue un élément inhérent à la substance (75), puisque son essence découle de l'intellect infini ou intellect de Dieu, mode infini de la Pensée, comme son corps découle des lois du mouvement dans l'étendue.

Toutes choses, écrit Spinoza, ont suivi nécessairement de la nature de Dieu supposée donnée, et ont été déterminées

(73) « Quand ils voient la structure du corps humain, ils sont frappés d'un étonnement imbécile et, de ce qu'ils ignorent les causes d'un si bel arrangement, concluent qu'il n'est point formé mécaniquement, mais par un art divin ou surnaturel, et de telle façon qu'aucune partie ne nuise à l'autre. » *Ethique*, I, Appendice. — Cette façon de concevoir la volonté de Dieu, Spinoza l'appelle : « asile de l'ignorance ».

(74) « Il sera temps que nous considérions une fois les choses qu'ils attribuent à Dieu et qui ne lui appartiennent pas; comme d'être *omniscient, miséricordieux, sage,* etc.; parce que ces choses ne sont que des modes de la substance pensante et ne peuvent en aucune façon exister ni être conçues sans la substance dont elles sont les modes; c'est pourquoi aussi elles ne peuvent être attribuées à Dieu, qui est un *être n'ayant besoin,* pour exister, d'aucune autre chose que lui-même. » *Court Traité,* I, 7. Cf. *Ethique,* I, 17 scolie.

(75) « L'Ame humaine ne peut être entièrement détruite avec le Corps, mais il reste d'elle quelque chose qui est éternel. » *Ethique,* V, 23.

par la nécessité de la nature de Dieu à exister et à produire quelque effet d'une certaine manière (76).

En d'autres termes, écrit-il à Oldenburg:

Je ne soumets Dieu à aucun *factum,* mais je conçois toutes choses comme suivant avec une nécessité inéluctable la nature de Dieu (77).

C'est de la nature de Dieu que Spinoza fait ressortir le sens de la vie. Elle est « *la force par laquelle les choses* persévèrent dans leur être ». Celle-ci est inhérente à Dieu, puisqu'elle « n'est autre chose que son essence ». Et comme « cette force est distincte des choses elles-mêmes, nous disons proprement que les choses elles-mêmes ont de la vie » (78).

Mais les choses sont-elles créées? Spinoza, partant toujours du même principe de l'éternité de Dieu, considère que la création « *est une opération à laquelle ne concourent d'autres causes que l'efficiente, c'est-à-dire qu'une chose créée est une chose qui pour exister ne suppose avant elle rien que Dieu* » (79). Il écrit en ce sens à Oldenburg « que les hommes ne sont pas créés, mais seulement engendrés et que leurs corps existaient antérieurement, bien que formés d'autres sortes » (80). Toutes « choses, sauf Dieu, existent toujours par la seule force ou essence de Dieu » (81). Et dans l'*Ethique* : Il y a eu de toute éternité en Dieu une idée de chaque corps humain (82).

L'unité de la substance implique ainsi une intelligibilité universelle; elle est l'essence qui se manifeste en chaque attribut. « L'ordre et la connexion des idées est le

(76) *Ethique,* I, 33.
(77) Lettre 75.
(78) *Pensées métaphysiques,* II, 6.
(79) *Ibid.,* II, 10.
(80) Lettre 4.
(81) *Pensées,* II, 1.
(82) Autrement dit, « l'âme est l'idée du corps »; l'individualité du corps est inconcevable sans l'individualité de l'âme.

même que l'ordre et la connexion des choses » (83). Mais ce qui a paru choquant aux contemporains de Spinoza, dans son unité de la substance, c'est « l'étendue qui est un attribut de Dieu »; autrement dit, Dieu est susceptible de se prêter à un corps et est, par conséquent, divisible et passif. Or, Spinoza fait remarquer à ce sujet « que si l'on veut examiner la question, on verra que toutes ces conséquences absurdes... desquelles ils veulent conclure qu'une substance étendue est finie, ne découlent pas le moins du monde de ce qu'on suppose une quantité infinie, mais de ce qu'on suppose cette quantité infinie mesurable et composée de parties finies; on ne peut donc rien conclure de ces absurdités, sinon qu'une quantité infinie n'est pas mesurable et ne peut se composer de parties finies » (84). La « substance corporelle, en tant qu'elle est substance, ne peut être divisée » (85). En d'autres termes, dit Spinoza, « si une seule partie de la matière était anéantie, tout aussitôt l'Etendue s'évanouirait » (86). A ses yeux, la substance est une unité qui rappelle la divinité des Hébreux, celle qui est mise en lumière dans le *Zohar,* où la matière et l'entendement se ramènent à un seul élément; la matière n'implique, en ce sens, qu'une modalité d'ordre spirituel (87). Et c'est pour cela que Spinoza déclare que « *l'étendue infinie et la pensée, assemblées avec d'autres attributs infinis...,* ne sont pas autre chose que des modes de l'être *Unique, Eternel, Infini, Existant par lui-même,* et de tous nous composons, comme il a été dit, un Unique et une Unité, en dehors de laquelle on ne peut se représenter aucune chose » (88). Il ajoute cette explication lucide:

(83) *Ethique,* II, 7.
(84) *Ibid.,* I, 15, scolie.
(85) *Ibid.*
(86) Lettre 4.
(87) Cf. notre : *Le problème philosophique de la guerre et de la paix,* p. 43.
(88) *Court Traité,* I, 9. — M. Bréhier observe que « l'assertion de Spinoza n'est compréhensible que grâce à la physique cartésienne et à la distinction qu'elle fait entre l'étendue comme objet de l'entendement et

Un cercle existant dans la Nature et l'idée du cercle existant, laquelle est aussi en Dieu, c'est une seule et même chose qui s'explique par le moyen d'attributs différents; et ainsi, que nous concevions la Nature sous l'attribut de l'Etendue ou sous l'attribut de la Pensée ou sous un autre quelconque, nous trouverons un seul et même ordre ou une seule et même connexion de causes, c'est-à-dire les mêmes choses suivant les unes des autres. Et si j'ai dit que Dieu est cause d'une idée, de celle d'un cercle, par exemple, en tant seulement qu'il est chose étendue, mon seul motif pour tenir ce langage a été qu'on ne peut percevoir l'être formel de l'idée du cercle que par le moyen d'un autre mode de penser, qui en est comme la cause prochaine, qu'on ne peut percevoir cet autre à son tour que par le moyen d'un autre encore, et ainsi à l'infini; de sorte que, aussi longtemps que les choses sont considérées comme des modes du penser, nous devons expliquer l'ordre de la Nature entière, c'est-à-dire la connexion des causes, par le seul attribut de la Pensée; et en tant qu'elles sont considérées comme des modes de l'Etendue, l'ordre de la Nature entière doit être expliqué aussi par le seul attribut de l'Etendue, et je l'entends de même pour les autres attributs. C'est pourquoi Dieu est réellement, en tant qu'il est constitué par une infinité d'attributs, cause des choses comme elles sont en elles-mêmes (89).

A ces deux attributs, la Pensée et l'Etendue, qui carac-

l'étendue comme objet de l'imagination » : c'est l'étendue imaginée qui est composée de parties, divisées en corps, dont elle est la somme finie; mais pour l'entendement, l'étendue est infinie et indivisible; les corps n'en sont point les parties composantes, mais bien les limitations; la distinction entre les corps « n'est pas une distinction réelle, mais une distinction modale ». *Op. cit.*, p. 172.

(89) *Ethique*, II, 7 scolie. — Spinoza remarque à ce propos, dans ses *Pensées métaphysiques*, II, 2 : « Il nous a fallu reconnaître qu'il y a en Dieu quelque attribut qui contient toutes les perfections de la matière de façon plus excellente, et qui peut tenir lieu de matière. » Autrement dit : si l'on considère la matière comme une masse en repos, incapable de se mouvoir, cela serait, aux yeux de Spinoza, une contradiction, puisqu'il conçoit « que tout ce qui existe exprime un mode certain et détermine la nature ou l'essence de Dieu ». *Ethique*, I, 36. C'est également pour cette raison que Spinoza reproche à ceux qui n'ont pas saisi sa philosophie : « Croire, comme le font quelques-uns, que le *Traité théologico-politique* se fonde sur ce principe que Dieu et la nature (par où l'on entend une certaine masse ou matière corporelle) sont une seule et même chose, c'est se tromper complètement. » Lettre 73. *Loc. cit.*

térisent nettement le monisme spinoziste, il y a lieu d'ajouter une autre distinction, analogue à celle des Thomistes, qui a une grande importance dans sa pensée, c'est celle qui a trait à la *Nature naturante* et à la *Nature naturée.* Par la première il entend « ce qui est en soi et est conçu par soi, autrement dit ces attributs de la substance qui expriment une essence éternelle et infinie, ou encore Dieu en tant qu'il est considéré comme cause libre ». Et, par *Nature naturée,* Spinoza entend « tout ce qui suit de la nécessité de la nature de Dieu, autrement dit de celle de chacun de ses attributs, ou encore tous les modes des attributs de Dieu, en tant qu'on les considère comme des choses qui sont en Dieu et ne peuvent sans Dieu ni être, ni être conçues » (90).

De la sorte, un entendement, un acte, qu'il soit fini ou infini, comme aussi la volonté, le désir, l'amour, etc., doivent être rapportés à la Nature naturée et non à la naturante (91). En d'autres termes, la Nature naturante est l'essence du Tout, l'Etre suprême et ce qui découle de lui, fût-ce notre intellect (92), est du ressort de la Nature naturée. En ce sens, ce qui résulte de la Nature naturée, si actif soit-il, est en réalité passif par rapport à l'élément primordial de la Nature naturante qui implique l'activité pure. La substance avec la Nature est ici identique. La Nature créée, par opposition à la Nature créante, est celle qui se rattache à la *Nature naturée universelle* ou les modes ou créatures (contenu de la Nature, ses bois, ses eaux, toutes les formes extérieures de ses êtres) qui « dépendent immédiatement de Dieu ou sont créés immédiatement par lui » et dont nous ne « connaissons pas plus de deux, savoir : le mouvement dans la matière et l'entendement dans la chose pensante » ; lesquels restent « im-

(90) *Ethique,* I, 29 scolie.
(91) *Ibid.,* I, 31.
(92) « Je pense avoir démontré assez clairement et avec assez d'évidence que l'intellect, bien qu'infini, appartient à la nature naturée, non à la naturante. » Lettre 9 à Simon de Vries.

muables et éternels » (93). C'est pour cette raison que Spinoza écrit à Oldenburg que « Dieu est, de toutes choses, cause immanente » (94).

Nous voyons ainsi que ces diverses nuances n'ont d'autre but que de nous donner une idée précise de la partie la plus pénétrante de la métaphysique de Spinoza. Tout s'enchaîne dans son système. On ne peut saisir la Nature humaine dans ses multiples rapports avec les êtres, sans l'initiation préalable de l'origine des choses, de l'Unité suprême qui implique la multiplicité, la matrice féconde de tout ce qui est éternel. Dieu, pour Spinoza, est essentiellement « l'ordre fixe et immuable de la Nature, autrement dit l'enchaînement des choses naturelles » (95). Il « n'existe aucune cause qui, en dehors de Dieu ou en lui, l'incite à agir, si ce n'est la perfection de sa propre nature » (96). En partant de cette entité divine ou de cette totalité, Spinoza n'a pas de peine à nous montrer en quoi consiste la nature de l'âme, dans ses diverses manifestations courantes.

3. — *La Nature humaine*

Après avoir sondé l'être en soi et touché du doigt son mystère, Spinoza descend du sommet, quitte un instant le temple de la beauté et de la splendeur, où l'œil humain peut s'extasier, pour regarder de près, si tout s'enchaîne, si les parties égalent le tout, si la Nature créée résulte réellement de la Nature créante, si, en un mot, d'après sa vision profonde et rare, la divinité est partout. Il commence donc par étudier l'être le plus tangible, le plus important par rapport aux autres êtres, l'homme qui est

(93) *Court Traité*, I, ch. 19. — Pour Spinoza, le mouvement n'est pas « conçu par lui-même ». Cf. notre livre *Le problème philosophique de la guerre et de la paix*, p. 21.

(94) Lettre 73. *Loc. cit.* — A cet égard, on peut dire que l'« élan vital ou l'évolution créatrice de M. Bergson est *natura naturans* ». Comme nous l'avons montré ailleurs (*Le problème philosophique de la guerre et de la paix*), le panthéisme bergsonien se rattache à celui de Spinoza.

(95) *Traité théologico-politique*, ch. III.

(96) *Ethique*, I, 17 corol.

la chair de sa chair, celui qui, par le côté de son entendement, est le plus proche de la Nature divine. « L'homme pense », dit, en effet, Spinoza, et qu'est-ce que la pensée? Celle-ci « est un attribut de Dieu, autrement dit, Dieu est chose pensante »; elle « exprime une essence éternelle et infinie de Dieu » (97). « L'âme humaine a une connaissance adéquate de l'essence éternelle et infinie de Dieu » (98). Mais n'oublions pas que l'homme présente un volume, un corps. N'y a-t-il pas là deux entités distinctes, l'âme et le corps, semblables aux deux attributs, la Pensée et l'Etendue, dont nous avons parlé plus haut? Nous avons vu comment Spinoza tranche la difficulté au sujet de l'Etendue. Ici encore, le philosophe de La Haye va dissiper le malentendu relatif au corps. Celui-ci, dit-il, est un « mode qui exprime l'essence de Dieu », puisque cette essence se rattache « à la chose étendue d'une manière certaine et déterminée » (99). Autrement dit, « l'objet de l'idée constituant l'âme humaine est le corps, c'est-à-dire un certain mode de l'étendue existant en acte, et n'est rien d'autre » (100).

L'âme humaine est un attribut de Dieu, parce que Dieu est chose pensante; le corps humain est Dieu, parce que Dieu est chose étendue (101). De plus, dans l'âme humaine, la connaissance ou l'idée est inhérente à Dieu, elle vit « en Dieu de la même manière et se rapporte à Dieu de la même manière que l'idée ou connaissance du corps humain » (102).

Ainsi la Nature humaine se ramène à l'essence de la totalité par l'intermédiaire des modes qui se rattachent directement aux attributs de Dieu. Dans la métaphysique de Spinoza, il n'y a pas lieu de mettre en relief la matière et l'esprit, parce qu'il est inconcevable que la pensée

(97) *Ibid.*, II, 2 Axi, 1.
(98) *Ibid.*, II, 47.
(99) *Ibid.*, II, Déf. 1.
(100) *Ibid.*, II, 13.
(101) *Ethique*, II, 1-2.
(102) *Ibid.*, II, 20.

se rattache à une portion de la matière, ou que, comme le veut Descartes, l'âme soit liée à la glande pinéale (103). La Nature humaine ne comporte pas un mélange incohérent et mal défini; elle ne repose que sur une unité intérieure. Il n'y a pas deux activités indépendantes et parallèles dans l'homme. L'âme commence et finit avec le corps et sa cause réside en dehors d'elle, dans d'autres modes finis de la pensée, correspondant aux modes de l'étendue qui sont les causes du corps. « L'objet de l'idée constituant l'âme humaine est le corps, c'est-à-dire un certain mode de l'étendue existant en acte (104). » Et, en des termes plus clairs, Spinoza explique:

Pour ce qui est de l'âme humaine, je crois aussi qu'elle est une partie de la Nature: je crois, en effet, qu'il y a dans la Nature une puissance infinie de penser et que cette puissance contient objectivement dans son infinité la Nature tout entière, les pensées particulières qu'elle forme s'enchaînant en même manière que les parties de la nature qui est l'objet dont elle est l'idée. — Je considère en outre l'âme humaine comme étant cette même puissance de penser, non en tant qu'elle est infinie et perçoit la nature entière, mais en tant qu'elle perçoit seulement une chose finie qui est le corps humain: l'âme humaine est ainsi conçue par moi comme une partie de l'entendement infini (105).

(103) Descartes admet « que l'Ame ou la Pensée est unie principalement à une certaine partie du cerveau, à savoir la petite glande dite pinéale ». En vérité, dit Spinoza, « je ne puis assez m'étonner qu'un philosophe, après s'être fermement résolu à ne rien déduire que de principes connus d'eux-mêmes, et à ne rien affirmer qu'il ne le perçoit clairement et distinctement, après avoir si souvent reproché aux Scolastiques de vouloir expliquer les choses obscures par des qualités occultes, admette une hypothèse plus occulte que toute qualité occulte ». *Ethique*, V, Préface.

(104) *Ibid.*, II, 13.

(105) Lettre 32 à Oldenbourg. *Ethique*, II, 11 corol. : « L'âme humaine est une partie de l'entendement infini de Dieu. » Et dans la scolie de la Prop. 21 (*Ethique*, II), Spinoza déclare : « L'Ame et le Corps sont un seul et même individu qui est conçu tantôt sous l'attribut de la Pensée, tantôt sous celui de l'Etendue; c'est pourquoi l'idée de l'Ame et l'Ame elle-même sont une seule et même chose qui est conçue sous un seul et même attribut, savoir la Pensée. L'existence de l'idée de l'âme, dis-je, et celle de l'Ame elle-même suivent en Dieu avec la même nécessité de la même puissance de penser. »

Toutefois, en ce qui concerne l'union de l'âme au corps, Spinoza ajoute que « personne ne pourra se faire une idée adéquate, c'est-à-dire distincte », sans connaître auparavant la nature de notre corps. Celui-ci présente des traits communs chez d'autres individus qui sont tous animés à des degrés divers. Or, d'une « chose quelconque de laquelle Dieu est cause, une idée est nécessairement donnée en Dieu, de la même façon qu'est donnée l'idée du corps humain, et ainsi l'on doit dire nécessairement de l'idée d'une chose quelconque ce que nous avons dit de l'idée du corps humain » (106). Partant de cette considération, la Nature entière apparaît aux yeux du philosophe comme un seul individu « dont les parties, c'est-à-dire tous les corps, varient d'une infinité de manières, sans aucun changement de l'Individu total » (107).

Remarquons encore que toutes les propriétés de l'âme découlent primordialement de cette définition: *l'âme est l'idée du corps;* et l'idée, en tant qu'elle est un mode de penser (« la nature de la Pensée n'enveloppe en aucune façon le concept de l'Etendue »), ne consiste pas dans une « peinture muette sur un panneau ». L'idée, mode d'un attribut divin, par conséquent extérieure à l'âme, est, d'elle-même, affirmative de l'existence de son objet, et elle « l'affirme, tant que cette existence n'est pas exclue par celle d'une autre idée: c'est, non la position, mais la négation qu'on doit expliquer, et elle s'explique par ce qu'il y a de positif en ce qui exclut la chose niée. L'idée du corps n'est donc pas le reflet de celui-ci, mais bien la position et l'affirmation de son existence dans la pensée. Cette idée est d'ailleurs aussi composée que l'est le corps lui-même, et l'individualité de l'âme, avec la variété de perceptions qu'elle comprend, n'est pas d'autre nature que celle du corps (107 *bis*). »

D'autre part, l'âme, en tant qu'elle est un mode fini,

(106) *Ethique*, II, 13 scolie.
(107) *Ibid.*, II, Lemme 7 scolie.
(107 bis) E. Bréhier, *op. cit.*, p. 176.

l'idée qu'elle a d'elle-même, l'idée qu'elle a du corps et l'idée qu'elle a du corps extérieur, sont des idées inadéquates (108), c'est-à-dire que l'âme ignore la cause ou raison de ces idées (109). Elle « ne connaît le corps humain lui-même et ne sait qu'il existe que par les idées des affections dont le corps est affecté » (110). Autrement dit, l'âme connaît les corps extérieurs, en tant qu'ils font impression sur son propre corps; et, bien entendu, la perception de ces corps extérieurs dépend de la nature de notre corps. La mémoire ou l'imagination résulte de la persistance de l'impression:

Si le corps humain, dit Spinoza, a été affecté une fois par deux ou plusieurs corps simultanément, sitôt que l'âme imaginera plus tard l'un d'eux, il lui souviendra aussi des autres (111).

Mais l'homme, dans ce cas, en tant qu'être fini, en tant qu'il implique la durée, ne peut comprendre le cours de la nature dont il dépend, ni rechercher les modes finis qui sont d'ailleurs eux-mêmes inintelligibles:

Nous ne pouvons avoir de la durée des choses singulières qui sont hors de nous qu'une connaissance extrêmement inadéquate (112).

Aussi la volonté de l'homme, aux yeux de Spinoza, est-elle limitée : « Il n'y a, dit-il, dans l'âme aucune volonté absolue ou libre »; l'âme « est déterminée à vouloir ceci ou cela par une cause qui est aussi déterminée par

(108) *Ethique*, II, 29 scolie : « L'idée de l'idée d'une affection quelconque du Corps humain n'enveloppe pas la connaissance adéquate de l'Ame humaine. »
(109) « Toute idée d'un mode fini, limitée à ce mode, sera nécessairement inadéquate, puisque, par essence, le mode fini est celui qui a sa cause en dehors de lui-même. » En ce sens, « l'idée que l'âme a d'elle-même est inadéquate, puisque l'âme, comme mode fini de la pensée, a sa cause dans un autre mode fini; la connaissance qu'elle a du corps est inadéquate, puisque l'existence et la constitution de ce corps dépendent d'une influence des corps extérieurs qui lui échappe. » E. Bréhier, *op. cit.*, p. 176.
(110) *Ethique*, II, 19.
(111) *Ibid.*, II, 18.
(112) *Ibid.*, II, 31.

une autre,et cette autre l'est à son tour par une autre, et ainsi à l'infini » (113). Autrement dit, l'âme n'implique aucune solution, c'est-à-dire « aucune affirmation et aucune négation, en dehors de celle qu'enveloppe l'idée en tant qu'idée » (114). Si la volonté, en tant qu'elle implique la persistance de l'idée dans la conscience, est le désir, qui est « l'essence même de l'homme », ce désir n'est pas lui-même un moyen conscient. Les instincts qui se tendent dans un effort vague et multiple n'agissent pas nécessairement par le moyen du désir. De la sorte, la nécessité qui régit tous les êtres, qui est inhérente à la nature divine, ne confère aucune liberté à l'homme. Mais, dans un sens restreint, Spinoza admet l'homme libre, quand celui-ci « vit suivant le commandement de la raison », ou est « conduit par la seule raison » (115). Or, cette raison implique, aux yeux de Spinoza, la troisième connaissance, celle qui permet « la connaissance de Dieu », la « suprême vertu » (116) et l'intelligibilité même de l'âme à elle-même. L'erreur d'après cette doctrine ne peut être imputée qu'à l'absence de l'idée vraie, elle est une idée inadéquate, puisqu'elle n'est pas exclue ni niée par une idée adéquate. En réalité, dit Spinoza, les

(113) *Ibid.*, II, 48.

(114) *Ibid.*, II, 49. — « La volonté est quelque chose de général qui se joint à toutes les idées et signifie seulement ce qui est commun à toutes. » *Ibid.*, II, 49, scolie.

(115) *Ibid.*, IV, 47 et 48. — Au sujet de la liberté humaine, Spinoza donne une idée précise par cet exemple frappant : « Concevez, écrit-il à Schuller, que la pierre, tandis qu'elle continue à se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. » Lettre 58.

(116) *Ibid.*, IV, 28. — « De ce qui se trouve à la fois dans le tout et dans la partie, nous avons nécessairement, démontre Spinoza, une idée adéquate; nous aurons nécessairement des idées adéquates de l'attribut étendue et de l'attribut pensée; par là même que nous avons une idée, si mutilée et confuse qu'elle soit, d'un mode de l'étendue ou d'un mode de la pensée, nous avons une idée adéquate de Dieu dont la nature est tout entière présente dans chacun des modes, les idées adéquates sont des *notions communes*, puisqu'elles sont également impliquées en tout individu, et leur ensemble constitue la raison. » E. Bréhier, *op. cit.*, p. 178.

hommes « pensent la même chose ou pensent à des choses différentes, de sorte que ce qu'on croit être une erreur ou une obscurité en autrui, n'en est pas une » (117). L'erreur est une conséquence nécessaire de l'être humain, elle ressemble à coup sûr à la passion, qui, elle-même, est d'ordre naturel et nécessaire. En ce sens, il ne condamne pas l'erreur chez l'homme, n'admet pas que celle-ci soit imputable, comme le veut Descartes, à la volonté humaine. Il démontre que la nature humaine est ainsi faite, qu'elle est un *automaton spirituale*, tantôt succombant à l'erreur, tantôt recherchant la vérité. De la sorte, la notion d'une volonté libre agissant selon une fin, la notion du bien et du mal, sont purement et simplement illusoires et confuses dans ce système, dont la nature intrinsèque, la totalité, exclut toute contingence. C'est pour cette raison que Spinoza se montre indulgent à l'égard de certaines erreurs révoltantes, impardonnables de l'homme. En tant que sage, il se contente d'observer et de contempler le caractère tangible de la passion heureuse ou malheureuse de l'individu (118).

Cette passion revêt dans l'analyse subtile de Spinoza, — de ce métaphysicien et fin psychologue, virtuose dans sa façon de pressentir le comportement mystérieux de l'âme douce ou orageuse, — une multiplicité de nuances qui donnent une idée précise de la nature curieuse de l'homme. Celui-ci ne doit pas être considéré dans la nature comme « un empire dans un empire » ; il ne dépend pas du libre arbitre, comme Descartes l'a cru. Ses qualités et ses défauts sont inhérents à la puissance commune de la nature. C'est pour cette raison que Spinoza n'hésite pas à traiter les affections et les actions des

(117) *Ethique*, II, 47, scolie.
(118) A propos des horreurs de la guerre, Spinoza écrit à Oldenburg : « Pour moi, ces troubles ne m'incitent ni au rire, ni aux pleurs; plutôt développent-ils en moi le désir de philosopher et de mieux observer la nature humaine. Je ne crois pas qu'il me convienne en effet de tourner la nature en dérision, encore bien moins de me tourmenter à son sujet, quand je considère que les hommes, comme les autres êtres, ne sont qu'une partie de la nature. » Lettre 30.

hommes à la manière des géomètres, c'est-à-dire en se servant des raisonnements rigoureux, comme s'il s'agissait de lignes, de surfaces, de solides. La Nature est toujours la même, sa « vertu et sa puissance d'agir est une et partout la même, c'est-à-dire les lois et règles de la Nature, conformément auxquelles tout arrive et passe d'une forme à une autre, sont partout et toujours les mêmes; par suite, connaître la voie droite pour la nature des choses, quelles qu'elles soient, doit être aussi une et la même: c'est toujours par le moyen des lois et règles universelles de la Nature ». Par conséquent, les « affections de la haine, de la colère, de l'envie, etc., considérées en elles-mêmes, suivent de la même nécessité et de la même vertu de la Nature que les autres choses singulières » (119). De la sorte, après avoir défini la cause adéquate, « celle dont on peut percevoir l'effet clairement et distinctement par elle-même », et la cause inadéquate ou partielle, « celle dont on ne peut connaître l'effet par elle-même » (120), Spinoza explique en quoi peuvent consister l'amour, la haine, la joie, la tristesse, la colère, la bonté, l'humilité, etc. L'âme humaine est sujette « quand elle est passive à de grands changements et passe tantôt à une perfection plus grande, tantôt à une moindre; et ces passions nous expliquent les affections de la joie et de la tristesse ». La joie n'est qu'une « *passion par laquelle l'âme passe à une perfection plus grande* ». La tristesse, une « *passion par laquelle elle passe à une perfection moindre* » (121). Et le *désir*, dans cet ordre d'idées, qui « prend naissance à cause d'une tristesse ou d'une joie, d'une haine ou d'un amour, est d'autant plus grand que l'affection est plus grande » (122).

(119) *Ethique*, III, Préf.
(120) *Ibid.*, III, déf. De plus, Spinoza remarque (*Eth.*, III 1) que l'âme est active, en tant qu'elle implique des idées adéquates, et passive en certaines choses, quand elle se repose sur des idées inadéquates,
(121) *Ibid.*, 11 scolie.
(122) *Ibid.*, III, 37.

Mais l'être, en tant qu'il se rapproche de près ou de loin de la puissance divine, « tend à persévérer dans son être » (123); il ne peut être détruit que par un autre. La préservation consiste dans son attachement immédiat. Cet attachement à soi-même donne naissance à la première des affections passives: l'appétit (*appetitus*) dans le corps, qui est l'essence même de l'homme, et dans l'âme le *désir* (*cupiditas*), qui n'est qu'une affirmation, tendance inhérente à l'idée, qui elle-même est la position du soi. En ce sens, les causes extérieures agissent sur notre corps soit pour favoriser l'effort qui persévère dans l'être, soit « pour le contrarier: de là deux affections, la *joie* qui est l'idée (inadéquate) d'une augmentation de perfection du corps, la *tristesse* qui est l'idée d'une diminution de sa perfection: l'*amour* naît, lorsque, à l'idée de la joie, s'ajoute l'idée (inadéquate) de la cause que l'on croit l'avoir produite; la *haine* naît dans les mêmes conditions lorsque, à la tristesse, se joint l'idée de sa cause » (124).

L'amour et la haine peuvent subir un état de *fluctuation:* la haine que nous avons pour un individu, par exemple, est susceptible de se transporter sur une nation. Ces mêmes lois de l'imagination, qui suggèrent en nous les images des choses, produisent les mêmes affections que les choses mêmes; d'où l'*espoir* et la *crainte* qui ont également pour base la joie et la tristesse. Espoir et crainte deviennent à leur tour sécurité et désespoir, si nous doutons de la joie et de la tristesse à venir; d'où aussi le contentement et le regret. L'effet de l'imagination s'étend aussi à nos semblables, nous éprouvons à leur égard de l'affection, de la commisération, « qui est la tristesse que nous fait ressentir la tristesse de nos semblables; de l'émulation, lorsque l'image du désir qui existe chez un de nos semblables nous fait éprouver le même désir ». Puis, si nous faisons effort « pour que les êtres deviennent sem-

(123) *Ibid.*, II, 45.
(124) E. Bréhier, *op. cit.*, pp. 180-181.

blables à nous, c'est-à-dire pour qu'ils épousent nos haines et nos amours », ce désir d'ambition qui rencontre des obstacles est cause d'un grand nombre de haines, il devient envie, par la loi de l'imagination qui nous fait aimer l'objet qu'aime notre semblable (125). Mais la haine qui est accrue « par une haine réciproque » peut « être extirpée par l'amour ». Autrement, dit Spinoza, « la haine qui est entièrement vaincue par l'amour se change en amour, et l'amour est pour cette raison plus grand que si la haine n'eût pas précédé » (126).

Voilà comment se dessine le mécanisme des affections passives qui impliquent la servitude chez l'homme. Spinoza, en scrutant la Nature humaine dans une pénétration rare, met en lumière l'âme, cet être fini, qui est à la merci de l'infini, d'une puissance qui dépasse la nature humaine, des caprices, si j'ose dire, intrinsèques de la Nature, tournoyant à tous les vents, « haïssant ce qu'elle a aimé, aimant ce qu'elle a haï, sous l'influence des causes externes » (127). En un mot, les affections de cet être fini sont déterminées par le cours entier de la Nature.

4. — *La Vie éternelle*

L'homme, cependant, échappe, dans une certaine mesure, à la contrainte ou au déterminisme rigoureux de la déesse Nature. Il a des idées adéquates, il peut, par conséquent, agir, ne pas être entièrement asservi à sa passion (128), conquérir la voie difficile qui mène au sommet

(125) E. Bréhier, *op. cit.*, p. 182. — Les passions dépendent de la tristesse qui se reflète sous différentes formes, la haine, la mélancolie, la pitie, l'humilité, le repentir, la crainte, qui sont d'une nature affaiblissante et contraire à la raison. Et les passions qui dépendent de la joie, comme l'amour, l'orgueil, ne peuvent pas être bonnes.

(126) *Ethique*, III, 44.

(127) E. Bréhier, *op. cit.*, p. 183.

(128) La joie, en ce sens, est « l'idée de ce qu'augmente notre perfection ; elle est une affection passive, si la cause de cette augmentation est en dehors de nous ; mais elle est une affection sans être une passion, si nous ne sommes nous-mêmes la cause adéquate ». De même, en ce qui concerne le désir : « Seule, la tristesse, avec toutes les affections qui dépendent d'elle, ne peut être que passive, puisqu'un être ne saurait de lui-même tendre à sa propre destruction, et qu'elle a de toute nécessité une cause extérieure ». E. Bréhier, *op. cit.*, p. 184.

du bonheur, à la paix intérieure, à la connaissance intime de Dieu, à la vertu. C'est ici que Spinoza nous verse avec prodigalité le nectar de la vie, nous initie au grand amour, aux secrets de la perfection et de la lumière. Les longues méditations d'insomnies de ce penseur génial qui a dû souffrir tranquillement à l'insu de ses amis et de ses admirateurs, se manifestent dans l'éclat de leur richesse, comme le sublime dans l'art, quand il aborde enfin la partie qui a trait au *sub-specie æternitatis,* où on sent qu'il s'efforce de nous faire communier avec l'Etre suprême, de nous inculquer en quelque sorte le mysticisme de son *Amor Dei.*

Voyons comment l'homme parvient à cette béatitude. Auparavant, il faut que « ce roseau pensant », selon l'expression de Pascal, soit libre; en d'autres termes, qu'il soit guidé par la raison, entendue dans le sens spinoziste, c'est-à-dire adéquate. L'homme libre, nous dit Spinoza, qui suit le commandement de la raison « n'agit jamais en trompeur, mais toujours de bonne foi ». L'homme libre, ajoute-t-il, « qui est dirigé par la Raison est plus libre dans la Cité où il vit selon le décret commun, que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui-même » (129). L'homme libre, quand il se connaît, et connaît « ses affections clairement et distinctement, aime Dieu (130) et d'autant plus qu'il se connaît plus et qu'il connaît plus ses affections ». Cet « amour envers Dieu doit tenir dans l'âme la plus grande place » (131). Mais Dieu « n'a point de passions et n'éprouve aucune affection de joie ou de tristesse ». Spinoza écarte ainsi l'aspect anthropomorphique et nous ramène à son point central, celui qui a trait, métaphysiquement, à la totalité, à la substance, « ce qui est en soi et conçu en soi ». Par conséquent, on ne peut « avoir Dieu en haine », celui qui « aime Dieu

(129) *Ethique,* IV, 72 et 73.
(130) Cet amour résulte de ce que l'Ame peut faire en sorte que toutes les affections « se rapportent à l'idée de Dieu ». *Ibid.,* V, 14.
(131) *Ethique,* V, 15 et 16.

ne peut faire effort pour que Dieu l'aime à son tour ». L'amour envers Dieu « ne peut être gâté, ni par une affection d'Envie, ni par une affection de Jalousie; mais il est d'autant plus alimenté que nous imaginons plus d'hommes joints à Dieu par le même lien d'amour » (132). Cet amour de Dieu, qui est une joie accompagnée de l'idée de Dieu, résulte d'une connaissance adéquate de notre affection et implique la perfection, la puissance de notre être. Il est issu, en d'autres termes, de l'âme, qui, par l'intermédiaire du corps et des choses ayant une sorte d'éternité, a « nécessairement la connaissance de Dieu et sait qu'elle est en Dieu et se conçoit par Dieu ». L'éternité est l'essence même de Dieu, puisqu'elle enveloppe l'existence nécessaire. Dans ces conditions, le troisième genre de connaissance, qui a l'ultime possibilité de nous pousser à l'amour intellectuel de Dieu, dépend de l'âme qui implique, par son essence, l'éternité (133). Dans ce cas, « l'amour intellectuel de Dieu, qui naît du troisième genre de connaissance, est éternel » (134). En d'autres termes, Spinoza écrit:

L'amour intellectuel de l'âme envers Dieu est l'amour même duquel Dieu s'aime lui-même, non en tant qu'il est infini, mais en tant qu'il peut s'expliquer par l'essence de l'âme humaine considérée comme ayant une sorte d'éternité; c'est-à-dire l'amour intellectuel de l'âme envers Dieu est une partie de l'amour infini duquel Dieu s'aime lui-même (135).

Spinoza déduit de là:

Il n'est rien donné dans la nature qui soit contraire à cet amour intellectuel, c'est-à-dire le puisse ôter (136).

(132) *Ibid.*, V, 17, 18, 19, 20.
(133) *Ibid.*, V, 30, 31. — Cet amour fondé sur des idées adéquates ne ressemble pas à celui dont parlent les théologiens; il est également différent de l'amour seul à seul du mystique; il rapproche les hommes entre eux, puisque sa base est la raison.
(134) *Ibid.*, V, 33.
(135) *Ibid.*, V, 36.
(136) *Ibid.*, V, 37.

Ainsi, insensiblement, grâce à cette considération des choses au point de vue éternel, Spinoza franchit tous les obstacles, résout toutes les difficultés et nous achemine, par un progrès méthodique, à la Béatitude, qui est elle-même la vertu, la paix intérieure, cette joie résultant de la contemplation de notre puissance d'agir, qui « consiste dans l'amour envers Dieu », dont la source est le troisième genre de connaissance impliquant l'éternel (137).

La pensée de Spinoza apparaît simultanément, comme nous l'avons dit, sous un double aspect, métaphysique et éthique. L'inquiétude humaine ne peut être dissipée que si on connaît l'origine, le substratum des choses. Une fois saisie l'essence de l'éternité, son mécanisme, sa position, que reste-t-il à l'homme, lui qui est un maillon de cet immense filet constituant la Nature, si ce n'est certaines règles sages, indispensables pour la conduite de sa vie? L'éthique, qui est si fréquente dans les mœurs d'Israël, va être le suprême couronnement de la spéculation la plus abstraite et la plus profonde en matière métaphysique. Spinoza ne néglige pas le côté pratique de l'existence quotidienne. Il aime la vie, et c'est bien lui qui a écrit:

Un homme libre ne pense à aucune chose moins qu'à la mort; et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie (138).

Comme nous l'avons montré ailleurs (139), il suit ainsi le rythme de ceux de sa race qui ont médité sur la vie et sur un amour réciproque entre les hommes:

(137) *Ibid.*, V, 42. — Mais en quoi consiste la vie éternelle, puisque l'âme, dans la doctrine de Spinoza, ne survit pas après le corps? L'âme étant l'idée du corps, ne peut exister dans la durée qu'aussi longtemps que le corps y existe lui-même. Il importe de représenter à nouveau, écrit M. Bréhier, « les trois moments de l'idée que l'homme refait de sa propre nature : d'abord être fini et singulier (premier genre), il se voit ensuite résorbé dans l'universelle nécessité (deuxième genre), pour s'apparaître à nouveau comme un être singulier, mais cette fois éternel (troisième genre) ». E. Bréhier, *op. cit.*, p. 189.
(138) *Ethique*, IV, 67.
(139) Cf. *Le Problème philosophique de la guerre et de la paix*, p. 62.

Seuls les hommes libres, déclare Spinoza, sont très reconnaissants les uns à l'égard des autres (140).

Telle est la grandeur et la profondeur de cette philosophie qui semble jeter un défi au temps, par son éternelle actualité, par sa recherche sincère de la vérité. Cette doctrine est utile à la vie sociale, nous dit Spinoza, parce qu'elle enseigne « à n'avoir en haine, à ne mépriser personne, à ne tourner personne en dérision, à n'avoir de colère contre personne, à ne porter envie à personne. En ce qu'elle enseigne encore à chacun à être content de ce qu'il a, et à aider son prochain non par une pitié de femme, par partialité, ni par superstition, mais sous la seule conduite de la raison » (141). On ne peut concevoir de pensée plus franche et plus humaine. Elle rend l'homme heureux par le recueillement et la paix intérieure; elle n'implique pas la solitude, mais la vertu de la *piété,* qui tend à éliminer les conflits, grâce à une conduite raisonnable, et à procurer la paix aux hommes. Le sage qui ne dédaigne pas la prudence, qui « s'applique autant qu'il peut à éviter les bienfaits » des ignorants, qui évite les périls, arrive de cette manière à la sérénité, à cette vie heureuse de la contemplation, à cette joie qui caractérise foncièrement l'*Amor Dei intellectualis.*

IV

L'ACTUALITÉ ET L'INFLUENCE DU SPINOZISME

Nous venons de voir les caractères essentiels de cette riche pensée qui embrasse dans ses desseins l'Univers et la totalité. Nous avons remarqué également que la philosophie de Spinoza n'est point étrangère aux multiples angoisses de la vie quotidienne, qui préoccupe l'humanité. Elle tend sous ses divers aspects, métaphysiques,

(140) *Ethique*, IV, 71.
(141) *Ibid.*, II, 49, scolie.

éthiques, critiques, à suggérer des solutions heureuses, à guider ceux qui sont accablés par l'inquiétude et ceux qui se déchirent intérieurement en silence. En s'adressant à la bienveillance du « Lecteur Philosophe », dans son fameux *Tractatus theologico-politicus* Spinoza ne craint pas de saper la racine des croyances qui cadrent mal avec la lumière naturelle, avec l'intelligence souveraine des choses. C'est la superstition qu'il est difficile d'extirper de l'âme du vulgaire, qui a été la principale cause « de beaucoup de troubles et de guerres atroces » (142). Il exerce une critique sévère, lorsqu'il aborde sans parti pris, ni prévention, en toute liberté d'esprit (143), l'examen sérieux des Ecritures saintes. Il dissipe ainsi un grand nombre d'erreurs. « La connaissance révélée n'a d'autre objet que l'obéissance (144). » Il dénonce l'avidité sordide et l'ambition de ceux qui prétendent propager la foi en Dieu.

J'ai vu maintes fois, dti-il, avec étonnement, des hommes fiers de professer la religion chrétienne, c'est-à-dire l'amour et la bonne foi envers tous, se combattre avec une incroyable ardeur malveillante (145) et se donner des marques de la haine la plus âpre, si bien qu'à ces sentiments plus qu'aux précédents, leur foi se faisait connaître (146).

Comme Jésus, la vraie félicité n'est pas le lot de quelques-uns, n'exclut personne.

Qui donc se réjouit du mal d'autrui, il est envieux et méchant, et ne connaît la vraie sagesse, ni la tranquillité de la vie vraie.

(142) *Traité théologico-politique*, Préface.
(143) Renouvier remarque que Spinoza « exposa pour la première fois la critique des Ecritures telles qu'elles sont à la face des Juifs et des Chrétiens, et produisit de la Bible une interprétation digne de l'esprit moderne ». Cité par H. Bonifas, *Les Idées bibliques de Spinoza*, Paris, 1904, p. 8.
(144) *Traité théologico-politique*, Préface.
(145) En ce sens, le Christ de Spinoza, remarque avec justesse M. Brunschvicg (*op. cit.*, p. 334), a mis fin aux sectes qui divisent les hommes; il les a élevés « au-dessus de la loi ».
(146) *Traité théologico-politique*, Préface.

C'est ignorer la vraie félicité et la béatitude que d'éprouver la joie de se croire supérieur. Cette joie « tout enfantine » ne peut « naître que de l'envie et d'un mauvais cœur » (147). Et, dans son *Traité politique,* contrairement à l'esprit de Hobbes, Spinoza déclare que « le gouvernement le meilleur est celui sous lequel les hommes passent leur vie dans la concorde et celui dont les lois sont observées sans violation » (148). La paix, observe-t-il, « n'est pas la simple absence de la guerre, elle est une vertu qui a son origine dans la force de l'âme » (149).

Cette doctrine, qui se rattache objectivement aux aspirations humanitaires, triomphe du temps. Elle est foncièrement actuelle, parce qu'elle ne prononce aucune exclusion entre les hommes, parce qu'elle implique, sous le fondement précis de la philosophie, l'amour ou la fraternité. La philosophie de Spinoza, écrit M. Brunschvicg, « cesse de signifier un système dans la succession historique des systèmes pour devenir une chose qui s'éprouve du dedans et se justifie par le fait qu'elle est comprise » (150).

Spinoza devenait en Allemagne et ailleurs la personnalité la plus marquante. C'est dans ce pays « que le système de Spinoza a le plus puissamment propagé son esprit et développé ses formules morales » (151). Schleiermacher parla du « saint et excommunié Spinoza »; Novalis, de « l'homme intoxiqué du divin » et Hegel, dans sa sincérité, disait: « Pour être philosophe, il faut être d'abord spinoziste. » « Ce qui m'enchaîna surtout, déclare Gœthe, ce fut ce désintéressement sans limites qui rayonnait autour de chacune de ses pensées. »

Son influence a été considérable sur la métaphysique allemande; elle apparaît déjà d'une manière décisive

(147) *Ibid.,* ch. III.
(148) *Traité politique,* V, 2.
(149) *Ibid.,* IV, 4.
(150) *Le progrès de la Conscience dans la philosophie occidentale,* t. I, p. 182.
(151) V. Delbos : *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza, Paris,* 1893, p. 227.

dans la doctrine de Leibniz. Les penseurs d'autres pays européens ont également subi l'influence du spinozisme, soit dans le domaine de la politique et de la religion, soit dans celui de la métaphysique, de la morale, de la psychologie, soit même dans les disciplines de la science pure.

Renan, en des termes émouvants, s'écrie, à l'inauguration de la statue de Spinoza: « Malheur à qui en passant enverrait l'injure à cette figure douce et pensive. Lui, de son piédestal de granit, enseignera à tous la voie du bonheur qu'il a trouvée et, dans les siècles, l'homme cultivé qui passera sur le Pavilioensgracht dira en lui-même: « C'est d'ici peut-être que Dieu a été vu de plus près » (152).

En Spinoza ne réside pas seulement l'aspect de la grande Nature qui tend à l'infini, à l'éternel, mais il y a surtout, comme nous l'avons dit au début de ce travail, l'amour qui implique la bonté, la douceur et la vie heureuse.

HENRI SÉROUYA.

(152) *Op. cit.*, p. 31.

DIALOGUE SUR LA PAIX UNIVERSELLE

—

M. Lalune. — Ainsi, vous vous obstinez à tenir pour vains les efforts des démocrates en vue d'établir le règne de la Paix Universelle?

M. Lesimple. — Non seulement vains, mais terriblement dangereux.

M. Lalune. — Vous me découragez. Incapable de vous dégager des préventions, des préjugés et des erreurs qui ont fait le malheur de l'Humanité, vous conservez une âme de belliciste!

M. Lesimple. — Je hais la guerre autant que vous. Pour contenir l'orgueil, l'ambition, la brutalité dont elle est la fille, les belles phrases, les nobles résolutions, les solennelles conventions ne suffisent pas. La force ne redoute que la force. Vos projets de supprimer la guerre en créant un organisme international qui jugerait souverainement les conflits entre les nations n'est qu'une chimère, monsieur Lalune.

M. Lalune. — C'est pitié de vous entendre parler ainsi, vous, un homme intelligent et instruit. Si vous voulez bien prendre la peine de réfléchir sans parti-pris, vous reconnaîtrez que ces projets sont, au contraire, réalisables, puisqu'ils ne feraient que continuer les progrès accomplis déjà par la civilisation.

M. Lesimple. — Veuillez vous expliquer; je ne vois pas le précédent historique que vous invoquez.

M. Lalune. — Il y a quelques siècles seulement, la France actuelle était un ensemble de provinces, de du-

chés, de fiefs constamment en lutte, en proie aux pillages et aux dévastations. Maintenant, ces éléments disparates et turbulents, réunis sous une loi commune, vivent en paix. Pourquoi ce qui s'est fait pour la France — et il en fut de même pour la plupart des autres nations — ne se ferait-il pas pour l'Europe d'abord, pour l'Univers ensuite?

M. Lesimple. — Le raisonnement n'est pas nouveau; malheureusement, il est faux, péchant par la base. C'est le vice fréquent des raisonnements par analogie.

Si les provinces qui forment la France actuelle sont rassemblées, elles le furent, non pas en vertu d'une volonté commune de réunion; ce placement sous une autorité unique leur fut imposé. Par la force, par l'intrigue, par des traités et des négociations, la royauté sut grouper en une même patrie des hommes d'origines, de traditions, de tempéraments divers, parfois même opposés; et c'est ainsi que la France fut créée.

Il n'y a donc aucun rapport entre cette création et le mouvement que vous espérez: toutes les nations se rapprochant et convenant de soumettre désormais leurs différends à une juridiction suprême. L'analogie n'existerait que si tous les Etats d'Europe, renonçant à leur individualité, acceptaient de se fondre dans un Etat unique et de se soumettre à une autorité commune. Conjecture à laquelle ne peut s'arrêter un esprit raisonnable.

M. Lalune. — Permettez-moi d'invoquer deux cas qui contredisent votre raisonnement : les fédérations suisse et américaine.

M. Lesimple. — Vous oubliez que, dans ces deux cas, la guerre ne put être évitée. La Suisse eut la Sonderbund, et l'Amérique la guerre de Sécession.

M. Lalune. — Vous trouvez mon exemple mal choisi; en voici un autre. Dans les temps primitifs, les hommes réglaient leurs querelles les armes à la main. Le plus fort tuait le plus faible et s'emparait de ses dépouilles. C'était

le règne de la Force. La civilisation l'a remplacé par le règne du Droit et de la Justice.

Pourquoi ce qui s'est établi pour les individus ne s'établirait-il pas pour les nations? Pourquoi les difficultés surgissant entre elles ne seraient-elles pas tranchées par des juges comme le sont celles qui divisent les particuliers?

M. Lesimple. — J'ai le regret de vous répondre que votre référence n'est pas plus heureuse que la précédente. D'abord la soumission d'un certain nombre d'individus à une justice commune, à ses lois, à ses procédures n'est pas le résultat d'une entente dictée par la sagesse; elle a été imposée par la force. C'est l'autorité qui, pour organiser et maintenir l'ordre dans les groupes auxquels elle commandait, a décrété les lois et institué les juridictions. S'ils n'y étaient contraints, les hommes — sauf de rares exceptions — ne renonceraient pas à leur liberté naturelle pour aller se placer sous la servitude de lois souvent rudes et tracassières qui prennent l'individu à sa naissance et ne le lâchent même pas à sa mort, puisqu'elles réglementent sa succession.

Croyez-vous que les nations sont moins jalouses de leur indépendance?

M. Lalune. — Votre observation est sans intérêt. Dans tous les pays civilisés les différends entre particuliers, au lieu d'être réglés par la Force, comme jadis, le sont par la Justice. Voilà un fait. Que cela soit le résultat d'une convention sociale ou d'un acte de l'autorité, peu importe. Les résultats sont excellents, c'est l'essentiel. Alors pourquoi les nations ne s'en inspireraient-elles pas pour constituer une organisation judiciaire internationale chargée de résoudre les conflits qui les diviseraient?

Si des malades ignorants et absurdes ne suivent que par contrainte le traitement qui doit les guérir, au contraire ceux qui sont éclairés, ou simplement raisonnables, viennent d'eux-mêmes s'y soumettre.

M. Lesimple. — Somme toute, vous voudriez que fût institué un tribunal suprême dont toutes les nations du globe seraient justiciables obligatoirement, comme les particuliers sont obligatoirement soumis à la loi et aux juridictions des pays où ils vivent?

M. Lalune. — Tout simplement.

M. Lesimple. — Ce n'est pas possible.

M. Lalune. — Et pourquoi?

M. Lesimple. — On ne peut concevoir une institution judiciaire sans les trois éléments suivants: 1° Une loi; 2° Des juges chargés de l'appliquer; 3° Une force publique pour assurer l'exécution des jugements. Or, je vous mets au défi d'apporter au service de votre justice internationale, non pas ces trois éléments essentiels, mais même un seul.

M. Lalune. — C'est du parti-pris.

M. Lesimple. — Non, la vérité, la simple vérité; je vais vous le démontrer.

Vous admettez qu'il ne peut exister de justice, j'entends une justice sérieuse et efficace, sans les trois éléments que je viens d'énumérer.

M. Lalune. — J'en conviens.

M. Lesimfle. — Alors, recherchons s'il est possible de les rencontrer dans le domaine des règlements internationaux.

La loi d'abord. L'existence d'une loi écrite est la première condition nécessaire à l'existence d'une justice humaine.

Il serait inadmissible que le juge décidât selon ses idées propres, sa fantaisie, son caprice. Sa décision ne doit avoir rien de personnel; elle doit être dictée exclusivement par la loi, le rôle du juge étant restreint à l'application de cette loi aux cas particuliers qui lui sont soumis. Autrement le justiciable se trouverait dans une situation intolérable; il n'aurait aucune garantie, dépendrait entièrement de l'arbitraire du juge, ne saurait ni

ce qui est permis, ni ce qui est défendu, ignorerait la limite de ses droits et de ses obligations. Ce ne serait pas le règne de l'ordre et de la justice, mais celui du désordre, en un mot, le régime de l'anarchie et de l'injustice.

Or, quelle est la loi qu'appliquerait le tribunal international?

M. Lalune. — Elle n'existe pas, mais on la ferait, comme on a créé les Codes, en France, pour remplacer les anciennes coutumes et unifier le droit, la procédure.

M. Lesimple. — Permettez-moi de vous dire, cher monsieur Lalune, qu'instituer un tribunal avant d'avoir promulgué la loi qu'il aura mission d'appliquer, c'est, comme on dit: mettre la charrue devant les bœufs. Et ceci est d'autant plus grave qu'il est douteux qu'on parvienne jamais à établir cette loi internationale qui régirait le monde entier. Alors à quoi servirait d'avoir institué un tribunal? Sans loi il ne pourrait fonctionner, à moins d'agir en plein arbitraire; ce qui serait la plus redoutable des calamités.

M. Lalune. — Quelle raison vous fait douter de la possibilité d'établir une loi internationale? Pour ma part, je ne la découvre pas.

M. Lesimple. — Admettons que les nations se réunissent pour cette élaboration, elles se sépareraient avant d'avoir voté le premier article.

M. Lalune. — Et pourquoi? Des accords n'interviennent-ils pas continuellement pour régler, sur certains points, les rapports des pays entre eux? Je pourrais vous citer des conventions internationales auxquelles ont adhéré toutes les grandes nations. A Genève, sur les questions les plus vitales et concernant tous les domaines, s'élaborent des règlements que doivent observer, en principe, tous les pays compris dans la Société des Nations.

M. Lesimple. — J'entends bien; mais cette loi internationale, qui supprimerait la guerre et organiserait la

Paix universelle sur la base du Droit et de la Justice, serait autre chose que ces traités, ces conventions, ces règlements.

Ceux-ci ne s'appliquent, comme vous venez de le dire, qu'à certains points. Pour l'essentiel, les pays qui les ont acceptés conservent intactes leur individualité, leur indépendance.

Une loi internationale, comme vous l'entendez, devrait prévoir et résoudre tous les conflits possibles entre les peuples. Il faudrait donc qu'elle définît clairement, avec une extrême précision, les droits et les devoirs qui, bien entendu ,seraient les mêmes pour toutes les nations.

Il faudrait ensuite qu'elle édictât des sanctions.

Après celles qui correspondraient au Code civil, devraient venir des dispositions correspondant au Code pénal. Car une loi dépourvue de sanction ne sert à rien.

Et vous croyez, monsieur Lalune, que les nations se mettraient aisément d'accord pour l'établissement de cette loi à laquelle elles devraient toutes obéir, sous peine de sanctions redoutables?

M. Lalune. — Ce serait peut-être laborieux, mais non pas impossible.

M. Lesimple. — Vous êtes un visionnaire. Daignez quitter votre nuage et vous reconnaîtrez que je n'exagère nullement en disant qu'on n'arriverait même pas à voter le premier article de cette fameuse loi.

Celle-ci, chargée d'établir et de maintenir la justice en ce monde, devrait, avant tout, proclamer trois principes indispensables: la liberté, l'égalité, le droit de propriété, n'est-il pas vrai?

M. Lalune. — Parfaitement.

M. Lesimple. — Il s'ensuivrait que chaque pays est propriétaire incontestable, définitif de ses territoires, de ses richesses et que le voisin qui tenterait de s'en approprier une partie devrait être déclaré coupable de vol et puni comme tel. Ainsi, la carte actuelle du monde se

trouverait fixée pour toujours, ou à peu près, les nations ne pouvant désormais s'agrandir que par les voies régulières et légales: acquisitions ou dons.

Certes, il y a des pays qui accepteraient de voir limiter leurs droits à leurs possessions présentes; mais il en est d'autres, n'en doutez point, qui refuseraient énergiquement d'accepter le statu quo et d'être traités comme voleurs, dans le cas où ils élargiraient leurs frontières...

M. LALUNE. — Tant que l'esprit de conquête, résidu des siècles de barbarie, subsistera dans le cœur de certains peuples; mais nous ne désespérons pas de l'en chasser. Les manifestations mondiales auxquelles nous assistons autorisent toutes les espérances.

M. LESIMPLE. — N'attachez pas trop d'importance à ces manifestations. La déclamation y tient plus de place que la sincérité. Proclamer des principes généraux est une attitude avantageuse qui plaît aux humains, surtout lorsqu'elle ne leur coûte rien. Tenez, le droit pour les populations de disposer d'elles-mêmes, l'a-t-on affirmé solennellement, depuis quelques années? On n'entend que cela!

M. LALUNE. — Quoi de plus juste, de plus beau?

M. LESIMPLE. — Mais dans la pratique on n'en tient aucun compte.

M. LALUNE. — Je proteste.

M. LESIMPLE. — Mais voyez donc ce qui se passe sur toute la surface du globe. A-t-on consulté les habitants des régions qui sont l'objet de guerres ou de revendications? Les bons apôtres que vous admirez sont les plus riches en colonies. Ont-ils demandé aux indigènes ce qu'ils préféraient: demeurer leurs sujets ou recouvrer leur liberté avec la propriété du sol de leurs ancêtres?

M. LALUNE. — Ne parlons pas des indigènes des colonies. Ils étaient incapables de tirer parti de leurs vastes domaines et l'usage qu'ils faisaient de la liberté était aussi cruel que stupide. On ne leur a donc pas pris

grand'chose, au fond, et, en échange, ils ont reçu les bienfaits de la civilisation.

M. Lesimple. — Et s'ils tiennent pour méfaits ces prétendus bienfaits?

M. Lalune. — Leur opinion ne compte pas, n'étant pas suffisamment éclairée.

M. Lesimple. — Vous me rappelez les Inquisiteurs. C'était par bonté qu'ils brûlaient les hérétiques, pour les guérir de leurs erreurs et leur assurer le bonheur éternel. Mais revenons à notre sujet; nous nous égarons.

M. Lalune. — Il me semble.

M. Lesimple. — Donc, vous admettez qu'actuellement il ne faut pas espérer que certaines nations acceptent de se ranger sous une loi leur interdisant à jamais des gains territoriaux. Alors que deviendra votre projet de loi sapé dans ses bases essentielles? Comment assurer la Paix, s'il n'est pas convenu que chaque pays est propriétaire incontestable de son sol et doit être protégé contre les convoitises de son voisin?

Mais le renoncement au rétablissement d'anciennes frontières, à la récupération de provinces perdues, ne sera pas le seul que devraient consentir les artisans de la loi internationale. Ils devraient encore renoncer à peu près complètement à l'indépendance.

M. Lalune. — Avez-vous perdu la liberté parce que vous êtes justiciable? Vous êtes libre dans la légalité.

M. Lesimple. — C'est entendu; je suis libre de faire ce que la loi ne me défend pas. Cependant, si vous additionnez les défenses que je subis, je ne suis pas certain que le total ne sera pas plus fort que celui des libertés qui me sont laissées. Pour les actes les plus simples, je dois observer des prescriptions légales, des règlements. Et que d'obligations: service militaire, impôts, déclarations, etc...! Tout cela est nécessaire, me direz-vous, pour l'ordre social, pour empêcher qu'en usant de ma liberté je nuise au voisin. Soit. Mais alors, si vous voulez que le

tribunal suprême tranche tous les différends susceptibles de naître entre les nations, il faut que la loi qu'il appliquera soit aussi complète que celles qui nous régissent et soumette tous les pays à une même discipline. Je doute fort que ces pays soient unanimes pour accepter une telle dépendance. Non, vous n'aurez jamais l'accord universel pour une loi régissant, dans leurs moindres détails, les rapports internationaux, parce que ce serait demander aux peuples de renoncer à leur indépendance, à leurs projets, à leurs rêves, pour devenir des justiciables placés sous l'autorité souveraine d'un tribunal.

Ainsi manquera toujours le premier élément indispensable à l'institution d'une justice internationale: une loi.

M. Lalune. — Mais une loi écrite est-elle indispensable à ce point? Le tribunal ne pourrait-il juger selon le droit naturel?

M. Lesimple. — Qu'est-ce que c'est? Où le trouve-t-on?

M. Lalune. — Singulières questions. Il y a des choses qui n'ont pas besoin de définition parce qu'on les sent et les comprend naturellement. Tel est le cas du droit naturel; il existe dans le cœur de tout homme civilisé; droit éternel, imprescriptible...

M. Lesimple. — N'en jetez plus... ce ne sont que des mots, bons tout juste — s'ils sont habilement employés — à donner de la sonorité aux périodes oratoires. Je n'en suis pas dupe. Votre droit naturel ne peut tenir lieu de loi pour la raison bien simple qu'il n'existe pas.

M. Lalune. — C'est trop fort! Il est gravé dans la conscience humaine...

M. Lesimple. — Vous recommencez!... Je vous répète qu'il n'y a pas de droit naturel, de même qu'il n'y a pas de morale naturelle. Dans ces deux domaines qui se touchent et pourraient n'en faire qu'un, il n'y a pas de vérité absolue, tout y est conventionnel, variable, relatif...

M. Lalune. — Il y a cependant des principes sur lesquels la conscience humaine n'a jamais hésité, par exemple: le respect de la vie d'autrui, la propriété, la famille...

M. Lesimple. — Erreur. Les règles changent avec les époques, les latitudes, les circonstances. Tenez, la défense « Tu ne tueras point », que vous invoquez comme un des principes du droit naturel, n'eut jamais une valeur absolue, puisque, de tout temps et dans tous les pays, la plus grande source d'héroïsme et de gloire s'est trouvée dans le meurtre des ennemis de la patrie. Pour la famille et la propriété, mêmes variations. Ce qui est licite dans un pays est illicite dans un autre. Ces contradictions du droit et de la morale ont été trop souvent relevées pour que j'en reprenne l'énumération. J'ai donc le droit de dire qu'à défaut de loi écrite, le tribunal suprême auquel vous rêvez n'aura aucune loi à appliquer. Alors ce ne sera pas un tribunal, mais un despote décidant selon son bon plaisir. Voyons maintenant si cette juridiction sans loi aura des juges.

M. Lalune. — Singulière question, en vérité. Les juges ne manqueront point; ils seront nommés par les nations intéressées et choisis parmi les meilleurs; vous pouvez en être assuré.

M. Lesimple. — Eh bien, je ne suis pas de votre avis. Votre tribunal suprême international n'aura pas plus de juges que de loi.

M. Lalune. — Paradoxe, plaisanterie...

M. Lesimple. — Je parle très sérieusement. Il ne suffit pas de confier à une personne la mission de juger pour qu'elle devienne, de ce fait, un juge dans la véritable acception du mot. Tout d'abord, un juge doit être impartial, décider selon le droit et non d'après ses amitiés, ses sentiments personnels, ses convictions politiques ou religieuses, et encore moins pour favoriser ses intérêts ou les intérêts de ceux qu'il aime.

Lorsqu'il est installé dans ses fonctions, le magistrat prête serment de juger impartialement.

Cette obligation est si évidente qu'elle est inscrite dans l'organisation judiciaire de tous les pays. Et, comme le serment pouvait ne point paraître une garantie suffisante, les législations ont réservé aux justiciables le droit de récusation dans certains cas. Notre Code de procédure civile (art. 378) n'en prévoit pas moins de neuf, et le Code d'instruction criminelle reconnaît, lui aussi, le droit de récusation.

Ensuite, le juge doit être compétent, je veux dire doit connaître la loi qu'il a mission d'appliquer.

Laissons de côté cette seconde condition puisque, fait sans précédent dans l'histoire judiciaire, le tribunal suprême n'appliquera aucune loi, décidera selon l'inspiration du moment; voyons simplement si ces juges disposant d'une liberté illimitée donneront au moins l'espoir qu'ils seront impartiaux.

M. Lalune. — Pourquoi pas?

M. Lesimple. — Cela dépend de leur recrutement. Comment et par qui seront-ils choisis? Là vont commencer les difficultés. Aucun pays ne saurait se désintéresser de la composition de ce tribunal auquel il va se soumettre, pieds et poings liés. Chacun au contraire prétendra y être représenté; prétention bien naturelle. Il s'ensuivrait que, pour le moins, il y aurait autant de juges que de nations justiciables. En comptant bien, vous n'en trouverez pas moins de quarante ou cinquante. Cette assemblée tiendra plus du parlement que du tribunal.

Avec ce système, le plus petit pays aura son juge, comme l'Etat le plus puissant.

M. Lalune. — Quoi de plus juste? Le droit d'un petit peuple est aussi sacré que celui du plus grand.

M. Lesimple. — D'accord; mais pensez-vous que les grandes nations accepteraient une telle institution qui les mettrait à la merci des petites nations?

M. Lalune. — Le nombre des juges pourrait être proportionné à l'importance des pays, ou encore, si on ne veut pas trop augmenter ce nombre, chaque juge disposerait d'un nombre de voix déterminé par l'importance du pays qui l'a choisi.

M. Lesimple. — Comme cela se passe dans les assemblées d'actionnaires. Alors, ce sera le contraire qui se produira. Les grandes nations auront la prépondérance dans le tribunal et les petites nations seront sacrifiées.

M. Lalune. — Si vos raisonnements étaient fondés, la Société des Nations n'aurait jamais pu se constituer. Or, elle existe et presque toutes les nations y ont adhéré.

M. Lesimple. — Le cas est différent. La Société des Nations est constituée de telle manière qu'en y entrant un pays ne s'engage pas à grand'chose et, à proprement parler, ne risque rien. Généralement, pour les décisions importantes, la quasi-unanimité est exigée; en outre, ces décisions n'ont qu'une valeur morale, n'étant assorties d'aucune sanction; au surplus, la Société des Nations ne dispose d'aucune force armée pour imposer l'exécution de ses arrêts.

Le tribunal international devra, lui, décider à la majorité absolue. S'il ne pouvait statuer qu'avec une majorité déterminée: les deux tiers, les trois quarts, par exemple, il serait exposé à ne pouvoir former cette majorité et par suite à se trouver dans l'impossibilité de juger. Or, il faut qu'il juge.

Dans ces conditions, croyez-vous qu'une nation puissante soit aveugle ou imprudente au point de désarmer et d'accepter de faire dépendre son avenir, sa liberté, son existence même, de la décision d'une telle majorité?

L'aventure serait d'autant plus périlleuse que la composition de ce prétendu tribunal n'est pas de nature à rassurer.

M. Lalune. — Pourquoi?

M. Lesimple. — Parce que ces hommes que vous appe-

lez juges ne seront en réalité que les représentants des pays qui les auront délégués. Chacun, n'en doutez pas, jugera selon les intérêts de son pays dont d'ailleurs il recevra les directives. Il le fera d'autant plus naturellement qu'il aura licence de décider ce qu'il jugera bon, n'ayant aucune loi à appliquer.

Alors, vous imaginez quelles intrigues se noueront au sein de ce tribunal suprême.

M. Lalune. — Vous revenez toujours sur ce point que les conflits entre Etats seront réglés, non d'après une loi écrite, mais selon l'équité; cela vous semble extravagant. Cependant nous voyons constamment des hommes raisonnables qui, pour terminer leurs différends, plutôt que de s'adresser aux tribunaux obligés de juger en se conformant à la loi, préfèrent constituer des arbitres amiables qui jugent en équité, sans être obligés de suivre la loi. Eh bien, les nations feront de même.

M. Lesimple. — Une fois de plus, votre raisonnement par analogie est défectueux parce que les situations que vous rapprochez ne sont pas assimilables.

M. Lalune. — Elles sont identiques.

M. Lesimple. — Non. Ceux qui recourent à un arbitrage ne le font que pour un cas particulier, bien défini. Et la sentence arbitrale ne sera valable qu'à la condition qu'elle soit restée dans les limites du compromis.

Ainsi l'homme qui accepte un arbitrage n'aliène ni ses droits, ni son indépendance. Exceptionnellement, pour une question bien précisée, il désire une solution rapide plutôt que de subir les lenteurs, les frais d'une procédure régulière; et c'est tout.

Or, ce n'est pas pour un cas particulier, et exceptionnellement, que, dans votre projet de Paix universelle, les nations deviendraient justiciables du tribunal suprême international. Elles seraient, au contraire, soumises entièrement, définitivement à cette juridiction comme les citoyens le sont aux tribunaux de droit commun.

Permettez-moi, pour donner une forme plus concrète, plus vivante à mon raisonnement, d'imaginer un exemple.

Dans un village, existe une famille plus laborieuse, plus riche que les autres. Son chef reçoit la visite d'une délégation des habitants qui lui fait la proposition suivante : « Désormais, nos droits et obligations réciproques ne seront plus régis par les codes. Chaque famille du village nommera un délégué et l'ensemble de ces délégués constituera un tribunal suprême dont chacun acceptera d'avance les décisions et qui sera chargé de régler tous les différends et réclamations entre les habitants. Il statuera sans appel et ne sera tenu à l'observation d'aucune loi écrite. Ses membres décideront d'après les inspirations de leur conscience. »

A moins d'être complètement idiot, cet homme répondra : « Parce que je suis le plus riche, je suis le plus envié. Sans la protection de la loi et des gendarmes, il y a beau temps que les voisins se seraient emparés de mes champs, de mes récoltes, de mon bétail et les auraient partagés entre eux. Ce que vous me proposez, c'est de leur fournir le moyen de m'exproprier régulièrement sans que je puisse ni résister ni me plaindre. Le lendemain de sa constitution, le tribunal auquel vous m'invitez à me soumettre déciderait qu'il est injuste, contraire à la loi naturelle, que je possède plus que les autres et procéderait au partage de mes biens entre les familles des juges. Je repousse votre proposition. »

Je veux croire que les nations auront autant de bon sens que cet homme et que, comme lui, elles refuseront de reconnaître à un tribunal international le pouvoir de décider de leur sort.

M. Lalune. — Ce sera un grand malheur.

M. Lesimple. — Détrompez-vous. Si, par suite d'une aberration collective, tous les pays supprimaient les armées et les flottes qui les protègent et se soumettaient

aux décisions souveraines du tribunal qui nous occupe, l'événement ne serait pas le début de cette ère de Paix, de Justice, de Prospérité promise par les pacifistes.

Plus que jamais, naîtront, se développeront les intrigues, les combinaisons, les spéculations, les trahisons.

Ces cinquantes juges seront les maîtres du monde. Leur majorité tiendra sous son pouvoir toutes les nations, les grandes aussi bien que les petites. Elle décrétera, par exemple, que tel pays a trop d'or et doit en remettre la plus grande partie afin qu'il soit procédé à une nouvelle répartition du métal précieux.

Appliquée aux rapports entre particuliers, cette théorie est celle des « partageux », méprisée par les honnêtes gens; appliquée aux rapports entre nations, elle devient un système économique. Nous l'avons entendu formuler récemment et sérieusement par le représentant d'une des plus hautes puissances du monde.

La même majorité pourra procéder également à la révision des possessions territoriales, décider que telle province, tel port, telle colonie qui, jusque-là, appartenaient à telle nation, doivent, au nom de la justice internationale, être rattachés à d'autres pays.

Et ce ne sera pas fini. Après les droits de propriété, seront mis en jugement les autres droits intéressant la vie industrielle, commerciale, agricole des peuples. Plus de liberté. Sur la réclamation de certaines nations invoquant des concurrences insupportables, le tribunal international et tout-puissant imposera au peuple cité à sa barre une réglementation touchant les salaires, la durée du travail, les droits de douane, les impôts même, etc...

Alors il est facile de prévoir les intrigues que noueraient les nations, pour former au sein du tribunal une majorité au service de leurs intérêts.

Quelles luttes, quelles embûches, quelles corruptions! Elle serait belle, l'ère de Paix et de Justice!

M. Lalune. — Vous voyez tout en noir.

M. Lesimple. — Je ne puis voir en rose l'avenir que préparerait votre mirifique institution. Elle conduirait à la plus terrible, la plus abjecte des servitudes.

M. Lalune. — Oh!

M. Lesimple. — Ecoutez-moi. La puissance de la finance internationale est un fait certain. Cette force mystérieuse et formidable tient sous sa dépendance la plupart des gouvernements, sinon tous. Dans l'ombre elle trame ses combinaisons multiples pour drainer l'or vers ses coffres. Ses filets couvrent le monde entier. Elle est aux mains de quelques familles, de quelques groupes ayant leurs postes d'observation et de commande dans les principales places.

Suivant les circonstances, les affinités, ces familles et groupes s'unissent ou se combattent. Leur jeu est serré, n'admettant aucune pitié. Il faut vaincre, la victoire excuse et justifie tout.

On prétend que ces maîtres du monde peuvent, sans sortir de l'ombre, faire éclater une révolution ou une guerre si la dévastation d'une contrée et le sacrifice de milliers, même de millions de vies humaines, paraissent utiles au succès de leurs combinaisons financières. Est-ce vrai? Je n'en sais rien; mais, d'après ce qu'on voit, cela n'est pas invraisemblable, puisque leur action sur les gouvernements et les partis politiques s'avère constamment.

Si l'univers était sous la dépendance absolue de ce fameux tribunal international, le jeu de ces messieurs serait simplifié; il leur suffirait de disposer de la majorité des prétendus juges.

M. Lalune. — Ceci veut dire que, selon vous, les membres du tribunal seront à vendre comme bêtes en foire.

M. Lesimple. — Je me garderai de formuler de prime abord une aussi catégorique et désobligeante appréciation sur des êtres purement hypothétiques et à qui, par suite, on peut prêter aussi bien toutes les qualités que

tous les défauts. Mais, je vous le demande, est-ce montrer un pessimisme chimérique que craindre que ces juges, venus de tous les coins du monde, avec des mœurs, des besoins, des traditions, des formations extrêmement variés, soient accessibles aux sollicitations et aux offres, surtout en considérant la taille que celles-ci pourront atteindre?

Et puis, admettez qu'un juge ait l'âme d'un héros et reste sourd aux invitations; son gouvernement, lui, ne restera peut-être pas sourd aux appels, ou aux menaces, de la finance internationale.

Lorsque le chef d'un gouvernement dira à son délégué au tribunal international: « Dans l'affaire que vous êtes en train d'examiner, l'intérêt, le salut même de votre pays, exigent que vous jugiez dans tel sens », ce délégué pourra-t-il refuser?

Evidemment non, d'autant plus (je m'excuse d'y revenir) qu'aucune loi écrite ne lui dictera sa décision; que celle-ci ne dépendra que de son appréciation. Puisqu'il ne résulte ni d'un texte, ni d'un principe certain que, des deux solutions entre lesquelles il faut choisir, l'une vaut mieux que l'autre, le devoir du délégué sera d'obéir à son gouvernement et de servir sa patrie.

En définitive, le sort des nations sera aux mains de la toute-puissance moderne : la finance internationale. N'avais-je pas raison de dire qu'elles tomberaient dans la plus abominable servitude?

M. Lalune. — Si de tels abus se produisaient, ils dureraient peu. Croyez-vous que les nations les subiraient avec résignation? Elles se révolteraient; une noble fureur les animerait; elles détruiraient cette tyrannie comme elles en ont détruit d'autres...

M. Lesimple. — Alors ce serait la révolution, la guerre, pour revenir au point de départ... car je n'imagine pas qu'on désirerait recommencer l'expérience.

M. Lalune. — Vous oubliez que, pour faire respecter

le droit et la justice, il y aura une force armée internationale...

M. Lesimple. — C'est le troisième élément nécessaire pour l'existence d'une institution judiciaire efficace. J'y arrivais.

Cette armée sera seule au monde, puisque toutes les nations auront désarmé. Comment sera-t-elle formée?

M. Lalune. — Avec des soldats de métier recrutés dans tous les pays.

M. Lesimple. — Evidemment, il serait dangereux qu'ils appartinssent tous à une même nation ou à quelques nations seulement. Le dosage des nationalités devra être rigoureux, et il faudra mêler soigneusement ces éléments afin que ne se constituent pas des armées nationales au sein de cette armée internationale. Le mélange devra être opéré jusque dans les plus petites unités: compagnies, sections, escouades. Bien amusantes seront les casernes; elles ressembleront fort à la tour de Babel. Lorsqu'un chef lancera un commandement, il faudra que des interprètes le traduisent dans toutes les langues, comme à la Société des Nations. Il en résultera forcément un certain retard dans l'exécution; mais je sais que la perfection n'est pas de ce monde.

Et cette armée bigarrée, qui la commandera? A quelle nationalité appartiendra le chef suprême? Avez-vous songé à ces questions, monsieur Lalune, elles sont graves autant que délicates.

M. Lalune. — Peu importe. Le chef sera sous les ordres du tribunal. Simple agent d'exécution, il n'aura pas plus d'initiative qu'un brigadier de gendarmerie. N'oubliez pas qu'au contraire des armées qui, jusqu'ici, n'ont été formées que pour la guerre, la conquête, celle-ci ne sera qu'une force au service du Droit et de la Justice.

M. Lesimple. — J'entends bien; ces militaires ne seront pas des soldats. Leur chef sera simplement le gardien de la constitution internationale, l'exécuteur des

arrêts rendus par le tribunal suprême. Cependant, ne convient-il pas de reprendre la question: « Et ce gardien lui-même, qui le gardera? »

Songez au pouvoir formidable que détiendra ce chef. Ce ne sera ni un dieu, ni un saint, mais un homme avec les faiblesses, les infirmités humaines. Terrible sera la tentation qui l'accompagnera constamment, lui représentant qu'il peut, s'il le veut, devenir le maître du monde, puisque n'existe aucune force pouvant être opposée à celle qu'il commande; qu'il lui suffit d'un geste.

Et si l'idée ne lui venait pas de faire le coup pour lui, ne pensez-vous pas qu'elle pourrait lui être suggérée par des financiers ou un ambitieux assoiffé de domination?

En admettant que les nations s'accordent pour recruter les soldats de cette armée internationale, elles ne s'entendront jamais pour le choix de ses chefs. C'est impossible.

En résumé, les trois éléments sont introuvables. Pas de loi, pas de juges, pas de force armée. Votre tribunal suprême international n'est qu'une chimère.

M. Lalune. — Pour certains esprits, les visions de progrès seront toujours des chimères. Il n'est pas admissible que, parvenu au degré de civilisation qui nous émerveille chaque jour par de nouvelles découvertes, le monde continue à vivre sous le régime de la guerre qui est le signe de la barbarie; c'est contradictoire, absurde; il faut sortir de là...

M. Lesimple. — On ne peut qu'approuver votre désir que partage la plus grande partie de l'humanité.

M. Lalune. — Alors pourquoi l'accord ne se ferait-il pas pour supprimer la guerre?

M. Lesimple. — Vous croyez que ce sont les majorités qui mènent le monde? Quelle erreur! Tenez, pendant la grande guerre, des deux côtés, sur cent soldats, il y en avait au moins quatre-vingt-dix-huit qui la maudissaient. Leur vœu le plus ardent, à tous, était qu'elle finît et

qu'ils pussent regagner leurs foyers; néanmoins, ils continuaient à s'entre-tuer.

Votre rêve de Paix Universelle n'est pas d'aujourd'hui; depuis des siècles il occupe les esprits généreux; sa réalisation n'avance pas. Ce n'est point par des pactes qu'on le réalisera. Nous savons ce qu'ils valent. Vous pouvez perfectionner les constitutions, multiplier les traités, tout cela ne servira à rien si vous n'avez pas amélioré les humains.

Tous les malheurs de l'humanité proviennent des défauts des hommes, défauts qui sont résumés dans les sept péchés capitaux. Vous les connaissez: l'Orgueil, l'Envie, la Colère, l'Avarice, la Paresse, la Gourmandise, la Luxure. Les trois derniers sont les moins inquiétants. N'aspirant qu'à des satisfactions physiques, ils sont limités dans leur action; l'âge, la maladie en ont vite raison. Mais les quatre autres sont terribles parce qu'insatiables et ils s'accordent, se complètent, se soutiennent entre eux. Renoncez à l'espoir de voir vivre en paix les hommes tant qu'ils seront tourmentés par l'Orgueil, l'Envie, la Colère, l'Avarice. Le jour où ils en seront délivrés, point ne sera besoin de tribunal international, car la guerre qui en découle toujours n'existera plus. Jusque-là, il faut être armé si l'on ne veut pas être dévoré.

M. Lalune. — Vous parlez comme un capucin botté.

M. Lesimple. — Cela vaut mieux que d'imiter la mouche qui bourdonne follement autour d'une lampe et finit par s'y brûler les ailes.

JOSÉ THÉRY.

POÈMES

LE NAJA

Comme un charmeur, sur son tapis, courbant l'échine,
Fait danser un serpent dont le cou s'allongea
Dès le premier soupir de la flûte de Chine,
J'ai mon mystérieux et tragique naja.

Curieux de toxique, extase ou cyanure,
Je fais danser un Songe ennemi, dont les dents
Tiennent l'éternité dans leur double rainure,
Songe aux yeux d'infini mortel aux imprudents;

Je fais, par les soirs lourds de néant et d'automne,
Dérouler ses anneaux qui ne finissent pas;
La flûte est de cristal, le chant est monotone:
Il se dresse, porteur de rythme et de trépas;

Il se déploie ainsi qu'une soie; il miroite
En écailles de nacre et de pourpre et de noir;
Avançant, reculant sa tête haute et droite,
Il se balance avec un mauvais nonchaloir.

Il danse, au bruit plaintif de la flûte bizarre,
Tacheté de poison et de raffinements...
Alors ma volupté pure, anxieuse et rare,
Est de savoir qu'il peut me tuer brusquement.

J'ai l'émoi de sentir — lorsque sa gueule darde
Un filament mouillé, délicat et fourchu,
Quand ses yeux d'émeraude intense me regardent,
Où souffre l'âme en deuil d'un bel ange déchu —

Que je ne l'ai dompté que par une harmonie,
Guetteur hanté du goût sournois d'être lové,

Que je tiens le venin, la fièvre, l'agonie
Suspendus à des sons au-dessus du pavé...

L'effroi serre mon cœur, le sang bat à mes tempes;
Ses prunelles, dans son balancement parfait,
Ont une fixité pathétique de lampes.
S'il me mordait de crocs soudain? S'il m'étouffait?

Je joue avec le froid Danger, l'âme subtile,
Le souffle modulant des motets patriciens;
Une mort en spirale habite le reptile,
Qui peut se replier sur le musicien...

Je suis à la merci d'un geste ou d'un silence,
Et je goûte l'orgueil insolent et natal
De comprendre que j'ai pour unique défense
Cette chanson qui sort d'un fragile cristal.

—

CINEMA

Plan blanc et salle noire. Piège.
Nuit provisoire où nul ne dort.
Un nègre bat des œufs en neige
Et rit de toutes ses dents d'or;

La nageuse, maillot aux gammes
De jais et de flamme, en plongeant,
Minimise cent corps de femmes
Aux éclats d'un miroir d'argent;

Mais, cinéaste qui prolonge
Plus loin le spectacle cessé,
Je projette à l'écran du songe
Le film secret de mon passé.

Sans hâte, un couple aux pâleurs mates
Décompose, unit, désunit,
En gestes huilés d'automates
Un one-step indéfini?

Toute vitesse idéalise!
Je reprends, d'un rythme décru,

Au ralenti de l'analyse
Le rouleau du temps disparu;

Le film glisse, mélancolique,
Sur la lampe du souvenir;
Son habile lenteur l'explique:
Je vois ce qu'il sut contenir.

Pellicules presque effacées!
Voici, dans leurs linéaments,
Le mécanisme des pensées,
L'engrenage des sentiments...

L'homme, dans un cercle polaire,
Fuit, skis aigus, aux ciels striés,
Négatif sur la forêt claire,
Avec un clocher sous ses pieds?

La parabole, vive et grise,
D'un élan artificiel,
Je juge, longuement reprise,
Ce que sa courbe emplît de ciel...

Un visage grandit, plus tendre,
Aux appels des musiciens?
Moi, je défaille de surprendre
Le chaud mystère d'yeux anciens;

Et tandis qu'amour, rire, trouble,
Le film passe, sombre ou moqueur,
C'est moi-même qui me dédouble
Pour comprendre mon propre cœur.

—

T. S. F.

Un prêche a rapproché Daventry dans ses brumes;
Illuminant le pur zodiaque des voix,
Les lampes s'allument:
Le globe est à moi.

Demain nous entendrons peut-être d'autres mondes,
Musiques traversant un plus docile éther,

Autres longueurs d'ondes,
Mars ou Jupiter...

J'entends Java, brûlante au disque qu'elle emprunte,
Un menuet de Grieg qui chante sous la neige...
Mais la voix défunte,
Un soir, l'entendrai-je?

—

L'ETOILE MORTE

Une rose qui choit embaume le verger...
Une ombre est entre nous, ce soir, une ombre tendre
Et furtive, ce soir captieux et léger...
Quel rayon inconnu nous vient d'un astre en cendre?

Les printemps d'autrefois nous font un tiède abri.
Quel rayon inconnu de quelle étoile morte
Epuise son or grave en tes yeux assombris?
Le cher banc des aveux dort sous les branches tortes.

Qu'importe, aux Paradis désormais révolus,
Qu'un astre ait disparu dont tremble encor le spectre?
Qu'importe le passé lumineux qui n'est plus?
Le son qui tourne et meurt sur les débris du plectre?

J'ai prononcé ce nom mystérieux et doux...
Je sens dans ton silence une âpre jalousie...
Les vieux jours inquiets rôdent autour de nous,
Fantômes qui voudraient reparaître à la vie.

Evoqués par ce nom comme dans un miroir,
Gardant le deuil secret de leurs visages fixes
Et la blessure inguérissable de leur soir,
Ils ont l'entêtement silencieux des Nixes;

Et toi, le front levé vers le ciel pâlissant,
Suivant loin de l'amant songeur que tu délaisses
Le rayon qui, tardif, glisse d'un monde absent,
Tu vas dans le passé chercher une tristesse...

Ce simulacre d'or est un symbole errant...
Ah! laisse les tombeaux, les astres et les songes!

Voyageur de l'azur, nul feu n'est un garant,
Et je sais des clartés qui sont de longs mensonges.

Ne crains pas le reflet attardé des Destins!
Etres désespérés vivant sur des décombres,
Nous sommes éclairés par des astres éteints,
Nous sommes entourés par d'invisibles ombres.

Venu d'un diamant nocturne, hélas! brisé,
Suis au travers des Temps cet adieu solitaire,
Et puis, sentant ton cœur lentement s'apaiser,
De tes yeux pleins de ciel regarde sur la terre;

Confonds le passé sombre avec la sombre nuit;
Bannis le souvenir qui lentement se voile,
Rayon dont le foyer de lumière est détruit,
Et pardonne à la morte à cause de l'étoile.

EMMANUEL AEGERTER.

LES NOUVELLES FOUILLES D'HISSARLIK

ET LE PROBLEME TOPOGRAPHIQUE DE TROIE

—

Une mission archéologique américaine, dont le chef nominal est le professeur Semple, de l'Université de Cincinnati, et le chef réel l'archéologue allemand W. Dœrpfeld, vient d'entreprendre de nouvelles fouilles à Hissarlik, site antique de la Troade, à l'entrée des Dardanelles, et qui, d'après une opinion très généralement admise jusqu'à ces dernières années, mais maintenant très contestée (1), marquerait l'emplacement de l'ancienne Troie. Et ainsi va s'augmenter d'un chapitre la longue histoire de cette controverse archéologique.

On sait en quoi consiste, dans ses lignes générales, le problème de Troie. Etant admis en principe — chose difficile à mettre en doute, en raison du témoignage unanime de l'antiquité — qu'il y a eu une guerre de Troie, et par conséquent qu'il a existé une ville de Troie, il s'agit de déterminer l'emplacement exact de cette ville célèbre. Si le débat n'avait pas été obscurci, dès l'origine, par des considérations d'amour-propre, et s'il n'était pas, aujourd'hui encore, vicié par des influences de la même nature, qui poussent trop souvent des hommes de science à s'obstiner dans une erreur, parce qu'ils croiraient se diminuer en faisant amende honorable, la méthode d'élucidation

(1) Il m'est difficile d'analyser ici, même brièvement, les controverses récentes sur cette question; elles ont été résumées, avec beaucoup de clarté, dans une série d'articles publiés en 1931 et 1932 par M. Georges Seure dans le *Journal des Savants*, sous le titre : « A la recherche d'Ithaque et de Troie. »

serait très simple et la solution très facile: il suffirait de rassembler toutes les indications qui nous sont fournies par les auteurs anciens sur les caractéristiques topographiques de la capitale troyenne, et de les confronter avec le cadre local très restreint où elles doivent se retrouver. Si, dans ce cadre, qui est évidemment limité à la basse vallée du Scamandre et aux collines qui l'enferment, entre l'Hellespont et les premières pentes de l'Ida, nous pouvons découvrir un site qui soit en accord parfait avec les données dont nous disposons, ce site est indubitablement celui où la tradition place l'ancienne Troie; si, au contraire, aucun site ne présente les caractéristiques voulues, nous devons sagement rester dans le doute et avouer notre impuissance; enfin, si plusieurs sites peuvent s'accorder partiellement avec l'un ou l'autre de nos points de repère, le mieux est de mettre en balance leurs mérites divers et de dresser une échelle de probabilités qu'il faudra néanmoins se garder de confondre avec la certitude. Enfin, et par-dessus tout, la règle scientifique qui doit dominer cette enquête consiste à faire table rase de toute opinion préconçue et à n'accepter une solution que si elle vient en conclusion logique de la recherche.

Si on estime que ce sont là les bases qu'il convient d'établir et de respecter, on mesurera à quel point le problème est devenu confus et désordonné, en considérant le plan incohérent et paradoxal sur lequel il a été brutalement transposé.

Quand, en 1870, Schliemann annonça au monde étonné qu'il avait exhumé à Hissarlik la Troie de Priam, son collaborateur Frank Calvert s'effraya de tant de hâte, car on en était encore aux premiers sondages, et lui représenta que rien n'était moins certain que cette retentissante découverte. Schliemann répondit qu'ayant précipitamment annoncé la découverte de Troie, il lui fallait maintenant apporter la preuve de son affirmation afin d'échapper au ridicule — « to find some positive evidence,

and to save himself from ridicule » (2), — réponse qui nous révèle à la fois la mentalité, le but et la méthode de l'homme. Il ne s'agissait pas de servir la science (3) par une recherche objective et impartiale, il s'agissait de conquérir la gloire d'avoir trouvé Troie: si le site d'Hissarlik, choisi pour cette entreprise, se prêtait à la volonté tyrannique de l'explorateur, rien de mieux; s'il ne s'y prêtait pas, on forcerait les choses pour tirer de lui une réponse favorable, car on se refusait à envisager l'humiliation d'un démenti. L'affirmation ne venait pas en conclusion de la recherche; c'était la recherche qui devait, bon gré mal gré, s'adapter à la solution affirmée d'avance. On comprend dès lors que Schliemann n'ait reculé devant aucun procédé pour parvenir à ses fins, et qu'il n'ait pas hésité, comme le raconte encore son ami Frank Calvert, « à supprimer ou à déformer tous les faits qui, mis en lumière par les fouilles, se trouvaient être en désaccord irréductible avec l'*Iliade* » (4).

Il eut fort à faire, car rien, ni la disposition des lieux, ni les objets exhumés, ni les dimensions et la nature des constructions, ne pouvait s'harmoniser avec le texte homérique. Lui-même avait déclaré précédemment que l'acropole antique du Bali-Dagh, hauteur escarpée située au sud de la plaine troyenne et où, depuis Lechevalier, on plaçait communément l'ancienne Troie, lui paraissait, avec ses 63.000 mètres carrés, d'une superficie trop exiguë pour avoir pu donner asile à la ville homérique; mais quand, à Hissarlik, il trouva ce qu'il appela la « Troie II », il s'accommoda fort bien, pour y faire entrer la ville de Priam, des 7.850 mètres carrés de cette minuscule cité. Le vaste palais de Priam, avec ses soixante-deux cham-

(2) Frank Calvert, *Trojan Antiquities*, dans *The Athenæum* (Londres) du 7 novembre 1874.

(3) Frank Calvert (*ibid.*, n° du 14 novembre 1874) dit encore : « Il [Schliemann] semble être incapable de comprendre que, dans une question de cette nature, les considérations personnelles, quelles qu'elles soient, ne doivent avoir aucune place, et qu'il est puéril d'espérer pouvoir les faire prévaloir contre la vérité scientifique. »

(4) Frank Calvert, *loc. cit.*, article du 14 novembre.

bres, ses cours, ses magasins, ses écuries, et pour lequel, disait-il, le plateau tout entier du Bali-Dagh aurait été insuffisant, il l'identifia sans hésitation avec une masure de 8 mètres de long sur 5 de large. Comme il ne réussissait pas à trouver à Hissarlik la haute citadelle de Pergame dont parle Homère, il décida qu'elle n'avait jamais existé que dans l'imagination du poète. Enfin, comme le Scamandre a, dans la plaine de Troie, un cours qui est en désaccord avec l'hypothèse d'Hissarlik, il résolut sans plus de peine la difficulté en déclarant que le fleuve avait dû, depuis l'époque d'Homère, changer de lit.

Tel était le domaine fantaisiste où s'agitait l'argumentation de Schliemann. Il essayait de tout arranger par des négations sans preuve, des déformations de textes et des hypothèses contradictoires. Mais, comme les objections renaissaient sans cesse, qu'elles portaient sur tous les aspects du problème — archéologique, historique, topographique, stratégique même, — et qu'il s'épuisait en vain à y répondre, il prit le parti de renoncer à toute tentative de démonstration, et d'adopter une méthode de persuasion plus facile, celle de l'affirmation répétée. Il ne s'embarrassa plus ni du témoignage homérique qu'il avait invoqué et qui s'était retourné contre lui, ni de la tradition antique, qui se dressait contre toutes ses thèses mais qu'il déformait audacieusement à son profit, ni de la topographie, ni de l'histoire; il se contenta d'affirmer avec autant de force que de persévérance ce qu'il ne pouvait pas prouver, et il y ajouta une propagande acharnée qui utilisait toutes les tribunes, toutes les langues et tous les moyens.

Quand il mourut, en 1890, aucune des objections contre Hissarlik n'était encore vraiment et définitivement résolue. En lui succédant à la direction des fouilles, M. W. Dœrpfeld s'empressa de modifier quelques-uns des points de la théorie de son maître, bien qu'il s'y fût antérieurement associé. Il reporta à un étage supérieur, dans

la « Troie VI », la ville homérique, à laquelle il attribua la muraille extérieure, que Schliemann considérait comme une construction macédonienne, et qui, du jour où M. Dœrpfeld estima en avoir besoin pour en orner la Troie VI, fut miraculeusement revêtue de toutes les caractéristiques d'une construction mycénienne, tellement, sous de pareils maîtres, l'archéologie peut devenir une science docile et complaisante. Cette transposition avait l'avantage d'agrandir quelque peu une ville incroyablement petite; néanmoins, même sous cette nouvelle apparence, la Troie homérique ne mesurait encore que 18.000 mètres carrés, pas même deux hectares. L'exiguïté de ses dimensions, quoique atténuée, restait toujours invraisemblable. En même temps, pour écarter les objections d'ordre archéologique, M. Dœrpfeld attribua toutes les ruines d'Hissarlik autres que la muraille extérieure à des époques antérieures ou postérieures à celle de Priam. Ainsi, plus de discussion sur les palais, les lieux de culte, les maisons, les rues, sur les mille objets extraits des fouilles. Tous les problèmes qui alimentaient jusqu'alors les controverses se trouvaient résolus par le vide. La Troie homérique ayant diparu tout entière, les obscurités, les contradictions, les impossibilités s'évanouissaient avec elle. Et, dans son désir d'éteindre par ce moyen une querelle inextricable, M. Dœrpfeld ne s'apercevait pas qu'admettre la disparition presque totale de la ville homérique, en ne lui conservant, comme vestige du passé, qu'une muraille, c'était saper sa propre thèse au profit des autres sites concurrents, qui, comme celui du Bali-Dagh, possèdent, eux aussi, des ruines mycéniennes, et ont, sur Hissarlik, l'avantage décisif d'être beaucoup plus conformes aux descriptions de l'*Iliade*.

Mais, même en considérant les difficultés archéologiques comme résolues par cet évanouissement de la ville antique, le problème topographique, c'est-à-dire celui du site, gardait toute sa force. Du moment que M. Dœrpfeld

maintenait sur la butte d'Hissarlik l'Ilion homérique, toute une série d'objections redoutables demeuraient sans réponse. Malgré l'assurance tranchante de ses affirmations, habitude héritée de Schliemann, il ne pouvait pas ne pas en être secrètement troublé. Il recula cependant d'année en année l'aveu de ses doutes. Quand, en 1912, M. Alfred Brueckner exposa, à l'Institut archéologique de Berlin, diverses observations tendant à démontrer que le camp des Grecs dans l'expédition contre Troie n'avait pas été installé à l'endroit traditionnellement admis, c'est-à-dire dans le détroit de l'Hellespont, près de l'embouchure du Scamandre, mais dans la baie actuelle de Bésika, sur la mer Egée, en face de l'île de Ténédos, M. Dœrpfeld refusa tout d'abord de se rallier à cette opinion. Ce ne fut que plus tard, après l'intervention de M. le colonel Von Diest, qu'il adopta, après de longues hésitations, cette nouvelle thèse, précisément parce qu'elle lui paraissait de nature à écarter les objections topographiques. Dans une étude parue en 1925 (5), il reconnut que la position du camp des Achéens sur l'Hellespont était définitivement inconciliable avec celle de l'Ilion homérique à Hissarlik; mais, placé ainsi dans l'alternative de sacrifier la conception d'Ilion-Hissarlik pour rester fidèle à la tradition du camp grec, ou de sacrifier au contraire cette tradition pour rester fidèle à la conception d'Ilion-Hissarlik, ce fut à cette seconde solution qu'il se résigna. Se mettant donc en opposition à la fois avec les théories qu'il avait lui-même préconisées pendant quarante ans comme des vérités incontestables, et aussi, de son propre aveu, avec toute l'antiquité classique, il consentit, pour laisser à Hissarlik une dernière chance de salut, à suivre MM. Brueckner et Von Diest sur la route de Bésika. Mais quand, à l'automne de 1924, il voulut mettre sa nouvelle croyance à l'épreuve d'une campagne de

(5) *Das Schiffslager der Griechen vor Troja* (dans *Studien zur vorgeschichtlichen Archäologie Alfred Gœtze*, pp. 115-121).

fouilles, il n'enregistra que des résultats négatifs. Du reste, à peine livrée à la discussion, l'hypothèse s'effondrait sous des arguments de toute nature (6), et elle n'a fait, en dernière analyse, que rendre sensibles, une fois de plus, deux considérations fondamentales : la première, c'est que, dans toute cette question, l'erreur étant à la base, aucune modification secondaire ne peut la transformer en vérité, et qu'en s'avouant contraints de recourir à des hypothèses éphémères, toujours changeantes et toujours stériles, les partisans de Troie-Hissarlik reconnaissent implicitement l'inconsistance de leur thèse; la seconde, c'est qu'il est indispensable, dans un problème de cette nature, de respecter la tradition que l'antiquité nous a transmise, puisque ce problème a précisément pour première assise les témoignages des auteurs anciens, et qu'en s'affranchissant d'eux, on dresse dans le vide la conception d'une Troie chimérique, qui, n'étant que le fruit de l'imagination, ne correspond plus à rien, et ne peut en aucune manière constituer l'élément d'une discussion historique ou d'une recherche archéologique.

Je ne signalerai que pour mémoire une autre extravagance, surgie en 1927, et due encore au cerveau infatigable de M. Alfred Brueckner. De même que le camp des Grecs, trop proche d'Hissarlik, a été transporté arbitrairement par lui sur un rivage plus lointain, de même la lilliputienne cité d'Hissarlik a été fééiriquement transformée par lui en une ville immense, démesurée, de près de 9 kilomètres de diamètre, née d'un texte mal compris, et qui se heurte, quel que soit l'aspect sous lequel on l'envisage, à des impossibilités insurmontables (7).

Il faut donc en convenir, tous les efforts qui ont été faits

(6) Je me permets de renvoyer le lecteur à mon livre *Les nouveaux aspects de la question de Troie* (Paris, Les Belles Lettres, 1930), où l'hypothèse de Bésika est longuement étudiée (pp. 8-46).

(7) Voir, à ce sujet : *La « Grosstroja » d'Alfred Brückner et le témoignage d'Hellanicos*, dans la *Revue des études homériques*, tome I (1931), pp. 36-54.

pour dissiper les objections qui écrasent Hissarlik sont restés inopérants, et, après soixante années de travail, de fouilles, d'études et de controverses, la démonstration de l'équivalence Troie-Hissarlik n'a pas encore pu être établie. Sans doute, les affirmations qui en tiennent lieu ont été si bruyantes, si opiniâtres, si nombreuses, qu'on a fini par oublier qu'elles ne reposent sur rien et qu'elles n'ont, scientifiquement, aucune valeur. Sans doute aussi, par lassitude ou indifférence, beaucoup d'archéologues les ont acceptées, sans avoir la curiosité ou la prudence de les vérifier. Mais c'est précisément en raison de cette fragilité, ou, pour mieux dire, de ce néant de l'argumentation, qu'une espèce de malaise persiste dans ce problème archéologique. Exploré, excavé, fouillé, passé au crible, bouleversé dans toute sa profondeur et sur toute son étendue pendant plus d'un demi-siècle, le mamelon d'Hissarlik garde son mystère, et ceux-là même qui affectent de ne point mettre en doute son identification avec la Troie homérique continuent, en fait, à rechercher, à travers ses débris calcinés, et dans les détails de la topographie troyenne, cette preuve qui leur échappe comme elle a échappé à Schliemann, mais dont ils sentent obscurément l'inévitable nécessité. C'est ce sentiment réel, sinon avoué, qui a amené M. W. Dœrpfeld à se mettre en contradiction avec Schliemann, et ensuite avec lui-même. C'est ce même sentiment qui a amené M. Alfred Brueckner à l'hypothèse dévastatrice de Bésika, et à celle, non moins dangereuse, de la « Grosstroja ». C'est ce même sentiment enfin qui vient de provoquer, sous la direction de M. Dœrpfeld, une nouvelle série de fouilles, où on s'acharnera, une fois de plus, à remuer les cendres d'Hissarlik et à essayer de transformer en réalité un mirage insaisissable.

§

M. Dœrpfeld n'a point, même chez ses compatriotes, une autorité indiscutée. L'illustre Wilamowitz-Mœllen-

dorff a porté sur lui ce jugement terrible: « Dœrpfeld ignoriert alle Grammatik, alle Kritik, alle Geschichte... » (8). La plupart des philologues tiennent ses connaissances en philologie pour manifestement insuffisantes, et la plupart des archéologues gardent une défiance instinctive à l'égard de son archéologie imaginative (9). Chose plus grave encore, il a hérité de Schliemann l'habitude incoercible de soumettre les textes et les faits à de véritables déformations pour les utiliser à son profit, et Carl Robert, en 1907, lui reprochait cette singulière méthode, qu'il qualifiait durement d'un mot grec: ψεῦδος (10).

Tel est le chef sous la conduite duquel s'est placée la mission américaine. De cela il y a trois constatations à tirer: 1° en reconnaissant qu'elle avait besoin d'un guide, la mission reconnaissait aussi qu'elle était par elle-même mal préparée à la besogne qu'elle entreprenait; 2° ayant besoin d'un guide, son impréparation avait pour conséquence de l'amener à choisir le plus mauvais; 3° ce choix malheureux lui imposait, avant même d'arriver sur les lieux, le credo dont elle devait s'inspirer et le programme dans lequel elle devait se mouvoir.

Si les archéologues américains n'avaient pas, sur le problème extrêmement complexe de Troie, la préparation qu'il aurait fallu, et qui ne pouvait être acquise que par une étude préliminaire de plusieurs années, on comprend mal pourquoi ils se sont engagés dans cette aventure. En tous cas, mieux valait encore une certaine inexpérience qu'une opinion préconçue, un guide partial, et une documentation tendancieuse. Combien on leur eût été reconnaissant si, faisant table rase de toute hypothèse,

(8) Cité par Ernst Bœtticher, dans *Der trojanische Humbug* (Berlin, 1911), p. XXXIII.

(9) Le plus récent exemple en est son identification de l'ancienne Ithaque avec Leucade. L'argumentation sur laquelle il construit cette théorie suffirait, à elle seule, à justifier le jugement de Wilamowitz-Mœllendorff.

(10) Carl Robert, *Topographische Probleme der Ilias*, dans *Hermes*, XLII (1907), p. 101.

affranchis de toute influence personnelle, ils avaient abordé la question avec une objectivité sereine, en envisageant les ruines d'Hissarlik comme des ruines anonymes. Mais, au lieu d'imiter la réserve des vrais savants, comme M. Edmond Pottier, qui, jusqu'à plus ample informé, a renoncé au nom de « Troie » pour désigner Hissarlik (11), ils parlent, eux, de la « cité homérique » d'Hissarlik comme d'une chose évidente, ce qui laisse supposer qu'ils n'ont jamais lu l'*Iliade,* dont le texte est, d'un bout à l'autre, un témoignage écrasant contre l'hypothèse de Troie-Hissarlik; et, par un procédé qui est une véritable duperie, ils présentent comme démontré ce qui précisément est à démontrer.

Nous n'aurons donc pas, cette fois encore, l'étude d'ensemble qui aurait été désirable. Nous n'aurons aucune exploration sérieuse et complète des divers sites antiques de la Troade, dont la mission américaine ne paraît même pas soupçonner l'existence, et où il y aurait tant à faire. A l'exception de quelques sondages à Bésika-Tépé (tumulus), à Kara-Your (vestiges mycéniens) et à Hanaï-Tépé (nécropole), la mission bornera ses recherches à la taupinière d'Hissarlik, vingt fois fouillée déjà, et à ses environs immédiats, dans un rayon de 1.500 mètres. La première campagne s'est terminée le 30 juin dernier, et on peut dès maintenant tirer quelques indications intéressantes des résultats provisoires qu'elle a donnés.

On sait que, pour arriver plus vite à une vue synthétique, les excavations sont faites, la plupart du temps, par sections fragmentaires, qui laissent entre elles des îlots non déblayés, et dont le déblaiement s'effectue plus tard comme une opération complémentaire et de moindre intérêt. C'est ainsi qu'à Hissarlik, pour déterminer tout d'abord la direction générale du mur méridional, on a négligé quelques amoncellements de terrain, d'où la mission américaine pourra extraire un certain nombre d'ob-

(11) Cf. *Journal des Savants* de juillet 1930, pp. 289 et suiv.

jets analogues à ceux que les fouilles antérieures ont mis au jour, mais qui, selon toutes probabilités, n'ajouteront aucune connaissance nouvelle à celles qui sont déjà acquises. La revision des couches archéologiques, aux divers étages de la colline, n'a également qu'une importance secondaire, le classement étant, à part quelques séparations bien marquées, affaire de convention. S'il en fallait tirer argument, cet argument jouerait encore contre l'identification d'Hissarlik avec Troie, puisque toute la tradition ancienne nous représente Troie comme une ville de peu de durée, construite sur un sol vierge, et qui, n'ayant connu, de sa naissance (Ilos) à sa mort (Priam), que trois générations humaines, doit donc, si la tradition n'est pas trompeuse, s'offrir, aux yeux de l'archéologue qui la découvrira, sous l'aspect d'une seule couche et d'une seule civilisation, correspondant à une installation humaine d'environ un siècle.

Les vestiges de maisons que la mission aurait, dit-on, retrouvés dans la couche mycénienne ou dans les couches précédentes ont une importance plus précise, parce qu'elles concourent à établir que, contrairement à ce que Schliemann et M. Dœrpfeld ont essayé longtemps de faire accepter, il ne s'agit pas ici d'une acropole, d'une citadelle, qui supposerait nécessairement une ville basse, mais d'un habitat humain entièrement circonscrit par les murailles, limité à cette infime superficie, donc en discordance complète avec les dimensions qu'exige la description homérique. En persistant à employer l'expression de « citadelle » dans la notice qu'elle a fait publier dans l'*American Journal of Archaeology* (12), comme si elle ignorait tous les travaux antérieurs et les conclusions auxquelles ils ont abouti, la mission américaine ne pa-

(12) Fascicule de juillet-septembre 1932, pp. 360-361. On y remarquera l'obstination systématique à tout présenter, texte et illustrations, sous le nom de *Troie*, et à faire refleurir ainsi, comme au plus beau temps de Schliemann, la méthode de l'affirmation répétée, mais non démontrée.

raît pas s'être encore rendu compte que, si Hissarlik est une « citadelle », il faut qu'on nous montre la ville dont cette citadelle était l'acropole. De même qu'il y a eu une ville autour de la citadelle de Mycènes, une ville autour de la citadelle de Tirynthe, une ville autour de la citadelle de Thèbes, de même il y a eu une ville autour ou au pied de la haute Pergame. Cela est si rigoureusement indispensable que Schliemann et son disciple M. Dœrpfeld l'ont cherchée pendant plus de quarante années. Si tous leurs efforts ont été stériles, ce n'est pas parce qu'il n'y avait pas de ville basse à Troie, mais seulement parce que Troie n'était pas à Hissarlik. Comme toutes les villes antiques, et conformément aux indications d'Homère lui-même, Troie avait son acropole et sa ville basse. Si Hissarlik est l'acropole, où est la ville? Si Hissarlik est la ville, où est l'acropole? Dilemme insoluble.

Si la mission américaine a étendu ses recherches aux alentours d'Hissarlik, ce n'était pas, semble-t-il, dans le but de découvrir une ville basse, à l'existence de laquelle personne ne croit plus; mais on pensait tout au moins retrouver l'annexe obligatoire de toutes les anciennes cités du monde égéen: la nécropole. Que Troie ait eu sa nécropole, rien n'est plus certain. Que l'on n'ait rien retrouvé jusqu'à présent qui ressemble à une nécropole mycénienne, dans le voisinage d'Hissarlik, c'est là un fait non moins certain. Tant qu'une nécropole de cette époque, et une nécropole importante, n'aura pas été découverte dans les environs, on restera en droit d'affirmer, non seulement qu'Hissarlik n'est pas Troie, mais qu'il ne s'agit même pas ici d'une ville véritable, de quelque nom qu'on veuille la nommer. Or, précisément, les fouilles américaines nous apportent à cet égard un contraste singulièrement éloquent: les tranchées ouvertes autour d'Hissarlik dans des directions divergentes n'ont abouti à aucun résultat positif en ce qui concerne l'époque mycénienne, mais ont permis de repérer, au contraire, des

nécropoles de l'époque hellénistique et de l'époque romaine, de telle sorte qu'il nous faut conclure que la petite ville hellénistique et la petite ville romaine qui ont vécu sur cette butte avaient parfaitement, l'une et l'autre, leur nécropole, mais que la Troie homérique, la vaste Troie de la tradition, n'en pourrait offrir aucun vestige, conclusion qui est un argument de plus pour refuser de voir ici le site de Troie.

Les quelques débris de cendres trouvés au pied de la pente occidentale de la colline peuvent, d'après la mission, provenir d'incinérations humaines, mais, ajoute-t-on prudemment, il n'est encore possible d'en préciser ni la date ni la nature. Prudence bien compréhensible, sur laquelle il est difficile de se méprendre, car, si l'on nous conviait à voir dans ces cendres des vestiges d'incinérations humaines, comment pourrait-on contester le même caractère à celles qui sont accumulées en si grande abondance dans les autres parties de la même colline, ce qui ferait reparaître dans toute sa force l'hypothèse, encore irréfutée, de M. V. Seyk, d'après laquelle Hissarlik marquerait l'emplacement du tombeau commun où, pendant la guerre de Troie, les Grecs brûlaient leurs morts (13).

Quant aux recherches faites dans les zones de basse époque, elles confirment ce que l'on savait déjà, c'est-à-dire que, malgré leur petitesse, ni la ville hellénistique ni la ville romaine n'ont pu se contenter de la superficie exiguë d'Hissarlik et ont débordé très vite sur le plateau contigu, ce qui concourt à démontrer qu'une ville, même de proportions modestes, n'a jamais pu être installée dans l'étroite enceinte d'Hissarlik, et qu'on ne peut y concevoir qu'une infime bourgade des temps primitifs.

(13) Voir, sur cette hypothèse, *Les nouveaux aspects de la question de Troie*, 3e partie : *Une nouvelle opinion sur Hissarlik*, pp. 89-112. Ernst Bœtticher avait soutenu une thèse assez proche de celle de M. V. Seyk, et d'après laquelle Hissarlik aurait été une « nécropole à incinération ». Mais ces deux théories écartant l'une et l'autre l'idée d'une ville à Hissarlik, Bœtticher plaçait l'ancienne Troie sur le Bali-Dagh, tandis que M. Seyk la cherche sur la colline de Kara-Your, que la mission américaine se propose aussi d'explorer.

§

Ainsi, sans préjuger de ce que pourra donner la suite des fouilles, il est manifeste que, loin de confirmer l'identification d'Hissarlik avec la Troie homérique, ces dernières recherches ne font que mettre davantage en lumière l'impossibilité de cette identification. Pour entrer en opposition avec le texte homérique, aussi nettement inconciliable avec la Troie II de Schliemann qu'avec la Troie VI de M. Dœrpfeld, et pour entrer en opposition avec la tradition antique, il aurait fallu que l'exploration archéologique eût apporté des résultats d'une certitude éclatante. Or, elle n'a apporté, pendant soixante ans, avec une inflexible régularité, que des résultats négatifs, et on ne parvient pas à comprendre qu'il y ait encore des archéologues attardés, résolus à faire violence aux faits pour sauver une hypothèse que tout condamne.

L'hypothèse est une méthode parfois féconde, mais à la condition de lui laisser, jusqu'à l'acquisition d'une preuve rigoureuse, son caractère d'hypothèse. La transformer en certitude, alors que les éléments mêmes de la certitude font défaut, c'est s'abandonner aux jeux de l'imagination. Si nous nous en tenons aux données de l'archéologie, sans les exagérer, ni les déformer, ni leur donner une interprétation tendancieuse, mais en nous bornant à les commenter ou à les éclairer par les textes, témoignages, traditions ou légendes, voici comment Hissarlik se présente à nous.

Là se trouvait, au troisième millénaire avant notre ère, une petite agglomération humaine, représentée par la première couche des débris. A cette époque, comme le montrent les cartes géologiques de la région et comme l'établit le calcul des alluvions, ce village néolithique devait être dans le voisinage immédiat de la mer.

A cette bourgade sans histoire a succédé, vers la fin du troisième millénaire ou au commencement du

deuxième, un autre habitat humain, de dimensions très restreintes aussi, mais dont la civilisation et l'art, fort avancés, contrastent étrangement avec ceux de la période précédente; les caractéristiques de cette civilisation l'apparentent si étroitement à celles de Chypre ou de la Crète qu'on en arrive assez naturellement à prêter attention à l'antique récit d'une immigration crétoise, et, par une hypothèse qui s'accorderait à la fois avec l'archéologie et avec la légende, à voir dans cette petite cité du deuxième millénaire, toute proche d'un point de débarquement, cette ville de Polion où le chef de l'immigration crétoise, Scamandros, établit sa première base (14).

Détruite par un nouvel envahisseur, qui peut avoir été celui auquel la tradition donne le nom de Dardanos, envahisseur venu, cette fois, de l'île de Samothrace, la petite ville semble avoir disparu pendant plusieurs siècles; puis, selon toute vraisemblance, elle renaît, sous la forme d'un humble bourg, au moment où les grands rois troyens installent leur capitale non loin de là, à une trentaine de stades, nous dit Strabon, soit à moins de six kilomètres.

La grande guerre survient. La flotte grecque opère son débarquement à quelques centaines de mètres du village troyen (à 6 stades, suppose Strabon, soit 1.100 mètres environ), ce qui oblige naturellement ses habitants à refluer vers l'intérieur, sur la capitale. Abandonnée par les Troyens, la position est probablement utilisée par les Grecs comme poste d'observation, et, plus probablement encore, fortifiée par eux au moment où la défection d'Achille les met en danger, fortification à laquelle l'*Iliade* fait allusion et, après l'*Iliade*, Dion Chrysostôme, et que la nature des murailles retrouvées (demi-circonférence tournée vers le sud) rend d'une vraisemblance impressionnante. Hypothèse sans doute, mais qui a son prix, car

(14) Sur cette question de Polion, voir *Revue des études homériques*, tome I (1931), pp. 23-27.

c'est la seule qui explique pourquoi les murs mycéniens d'Hissarlik sont restés debout, alors que la tradition antique est unanime à nous représenter les murailles de la Troie de Priam comme détruites de fond en comble par les Grecs victorieux.

Telle est, depuis les temps primitifs jusqu'à l'époque de la destruction de Troie, c'est-à-dire pendant deux millénaires environ, l'histoire hypothétique d'Hissarlik, si l'on veut s'en tenir aux témoignages stricts de l'archéologie, d'une part, et de l'histoire ou de la tradition, d'autre part. La juxtaposition de ces deux sources est la seule base sur laquelle puisse être établi notre jugement; tout le reste est du vagabondage dans la fantaisie. Aucun document d'ordre archéologique ou historique ne nous autorise à mettre le nom de Troie sur les ruines d'Hissarlik. Vouloir à toute force, et contre toute évidence, imposer cette conclusion arbitraire, c'est faire litière des règles les plus élémentaires de la science. Car la science ne permet que des affirmations démontrables, et celle de l'identification d'Hissarlik avec Troie n'est ni démontrable, ni vraisemblable, ni même sérieuse. C'est pourquoi, aujourd'hui comme hier, aucune preuve, aucune tentative de preuve ne nous est offerte, mais seulement un suprême effort pour ranimer des illusions qui s'éteignent, pour réconforter des fidèles troublés par le doute, et pour rajeunir des espérances sexagénaires.

CHARLES VELLAY.

POUR LIRE BJÖRNSON

—

Björnstjerne Björnson! Au public, qui va le réentendre à l'occasion du centenaire, ce nom paraîtra une fois de plus hérissé et polaire. Certains, peut-être, se rappelleront que ce poète fut le Victor Hugo du Nord et, pour la Norvège, un roi sans couronne. Si un lettré tend la main vers le rayon nordique de sa bibliothèque, il éprouvera la déception habituelle: quelques traductions ont paru jadis, mais au hasard, souvent très imparfaites et, jusqu'ici, sans une étude qui puisse guider dans le labyrinthe de l'œuvre. Il faut passer la frontière pour trouver en Allemagne des traductions en abondance et déjà quelques commentaires. On n'ose conseiller de pousser plus loin. Et pourtant, quelle surprise est réservée au voyageur! Aujourd'hui encore, tout le Danemark — cette seconde patrie de Björnson — chante en chœur ses exquis poèmes. En Norvège, il n'a pas cessé de régner. Maintes fois on a réédité toute son œuvre. L'édition du centenaire, qu'on vient de lancer, a déjà dépassé le chiffre de 60.000. Qu'on imagine la France absorbant en quelques mois un million d'exemplaires des œuvres complètes de Hugo! Oui, nous sommes pauvres, et le lecteur français reste embarrassé.

A l'étranger, et surtout en France, il semble qu'une malchance obstinée ait poursuivi Björnson. A vingt-cinq ans, il est célèbre et passe pour le premier poète du Nord. Longtemps, Ibsen vit à l'ombre de son nom. Les choses changent après l'apparition de *Brand* et de *Per Gynt* et désormais il y a deux maîtres au Parnasse nordique. Mais

quand Ed. Schuré, en 1870, dans un grand article, met le public français au courant de la littérature norvégienne, c'est encore à Björnson qu'il fait la part la plus belle. Viennent, avec les drames modernes, les furieuses batailles qui signalent l'apparition de *Maison de poupée,* des *Revenants,* etc. A son tour, Björnson passe dans l'ombre de son rival. Quand on joua à Paris, en 1893 — vingt ans trop tard — son excellent drame *Une Faillite,* les jeunes, mis en goût par les symboles ibséniens, furent un peu déçus et crurent n'avoir en face d'eux qu'un bon élève d'Augier. Enfin, avec *Au-dessus des forces humaines,* en dépit d'une représentation imparfaite dans sa ferveur, le génie du poète déchirait les voiles et s'imposait aux plus rebelles. Pourquoi fallut-il qu'une célèbre affaire jetât Björnson, impatient et généreux, dans la bataille et qu'une boutade sur « les Chinois de l'Europe » soulevât un nuage de malentendus? Sa réputation en a souffert injustement chez nous. Désormais, une grande route royale, ouverte par P.-G. La Chesnais, mène à l'œuvre d'Ibsen. Un sentier conduit à Björnson, toujours encombré d'obstacles et de pièges. On voudrait dégager ici quelques broussailles. Le génie du poète a été si fécond, il rayonne encore si généreusement aux pays du Nord qu'on ne peut se résoudre à l'ignorer complètement.

§

Ce qu'il a de plus abordable dans son œuvre, ce sont les *Contes paysans.* On a traduit les plus importants: *Synnöve, Arne, Un joyeux garçon.* Voici les rives du fjord, la vallée alpestre, la poésie des hautes neiges, les nuits lumineuses de l'été. Des paysans vivent là, forts et fidèles, de parole rare. Plus d'un a la nostalgie de « ce qui se passe au delà des hautes montagnes ». D'autres éclatent en violences furieuses, surtout quand l'ivresse les prend. Mais la blonde Synnöve gagne le cœur du rude Thorbjörn. Et ce n'est pas un vain symbole que l'église dressée

au milieu de la vallée. Aucune influence du dehors n'a pénétré dans ce milieu patriarcal. « Dieu, dans sa toute bonté, disait Björnson, m'a fait comprendre ce qu'était notre saga, ce que murmurent nos vieilles chansons et la poésie dont est lourde l'âme des paysans qui vont au travail. » Ces récits délicieux semblent un hommage ému à une Norvège idyllique, qui va disparaître.

On fera bien toutefois d'y regarder de plus près. Les scènes d'enfants sont des merveilles, mais elles voisinent avec d'étranges brutalités. Le réalisme et le naturalisme ont fait tort à ces contes qu'on a pris pour des pastorales. Björnson n'ignorait pas les misères paysannes, l'ivrognerie, la grossièreté, le fanatisme. Ces tares apparaissent, comme dans *Per Gynt*, mais au second plan, le premier étant réservé, non pas à l'idéal, mais à une autre vérité. Il y a une grandeur et une richesse paysannes qui n'apparaissent nulle part sans doute mieux qu'en Norvège. Quiconque veut, en ce moment, étudier les plus importants problèmes de cette classe, c'est là qu'il doit aller. Dans ce pays sans noblesse, les paysans ont été une sorte d'aristocratie, les authentiques descendants, comme Björnson lui-même, d'une noblesse ramenée à la terre. Les grandes vallées de Norvège ont été les refuges d'une culture qui rejoint la période des sagas. Ce sont vérités banales aujourd'hui; au milieu du siècle passé, il était original d'en avoir une intuition puissante et de la traduire en poèmes. C'est la vertu cachée, mais durable, des contes.

La classe paysanne montait, et Björnson traduit l'ivresse de cette ascension. Un autre charme s'ajoute à celui-là; il vient de la jeunesse même du poète. Aucune, dans les littératures nordiques, n'est plus éblouissante. Du petit presbytère paternel à l'Italie, du sévère Romsdalsfjord à la ville éternelle, son histoire, jusqu'à la trentaine, est celle d'une croissance magnifique, jalonnée de chefs-d'œuvre. Aux contes, il ajoute les drames, et le

public est si étonné par la nouveauté de sa première œuvre qu'il oublie un instant d'applaudir. A vingt-cinq ans, il devient directeur de théâtre, à la « scène nationale » de Bergen. Il réussit, il triomphe. Sa force s'épanouit comme un printemps norvégien. Il mène de front la poésie, le théâtre, la politique et le journalisme, — et donne à la Norvège son hymne national. Un échec l'attend à Kristiania: il s'est jeté dans la bataille politique avec tant de violence et d'imprudence qu'il se blesse. Il souffre. Mais aussitôt il rebondit et prend sa revanche dans une œuvre qui déborde de joie. Cependant, son génie frémissait d'impatience. Il avait soif d'une culture plus complète. Maître du conte, il voulait maîtriser le drame. Ce « germain broussailleux et hérissé » part pour l'Italie. Là, pendant deux ans, il puise à toutes les sources; il lit Gœthe et les Grecs, il livre assaut à Michel-Ange. Un premier drame, *Le Roi Sverre*, est manqué. Mais c'est le degré qui lui permet d'atteindre au chef-d'œuvre de sa première jeunesse, *Sigurd Slembe*. On ne l'a pas traduit, et pourtant il égale les œuvres les plus puissantes d'Ibsen à cette période. C'est l'histoire d'un viking indompté, fait pour être roi, il se grise de violences et de révolte et périt. Le drame est ample, rude et tendre, plein de poésie, — très bien fait, ce qui n'est pas toujours le cas chez Björnson. Et voilà le paysage moral, riche et mouvementé à souhait, qu'il faut imaginer derrière les *Contes* paysans. Nous sommes loin de la pastorale.

Mais quand on parle de la Norvège littéraire au siècle passé, c'est avant tout le drame qui revient en mémoire. Exactement, le drame social, qui a trouvé sa plus heureuse expression dans l'œuvre d'Ibsen, depuis *Les Soutiens de la société* jusqu'à *Un Ennemi du peuple* et au *Canard sauvage*. Il est la satire de la bourgeoisie, en un temps qui a vu, à travers l'Europe, le triomphe de cette classe. Elle y comparaît et fait l'aveu de ses tares et de ses préjugés, d'une morale égoïste et pourrie. Elle voyage,

comme il est dit, « avec un cadavre à bord ». Et on n'oublie plus la plainte ou les reproches des victimes, Lona Hessel, Nora la « poupée », Mme Alving, ou le véhément docteur Stockmann.

De cette fameuse campagne, le nom de Björnson semble absent. Or, c'est une profonde injustice. Non seulement il est, avec Ibsen, le créateur du drame norvégien, mais il a souvent ouvert les voies où a passé Ibsen. C'est Björnson qui, en 1868, s'engage le premier dans cette grande bataille livrée au parti conservateur, qui va bouleverser pendant quinze ans la Norvège, diviser les familles et renouveler toutes les valeurs morales. Ibsen est encore l'ami de la droite que Björnson a dénoncé le « système » bourgeois, la sécheresse des juristes, l'oppression de la femme, le mépris des ouvriers. Non seulement il conçoit l'idée d'un drame de combat, mais le premier, il le réalise. Avec *le Journaliste* — Brandes l'a proclamé — il inaugure dans le Nord les grandes œuvres à thèses qui font le procès d'un temps. *Les Soutiens de la société* d'Ibsen, qui paraîtront deux ans plus tard, ont une dette envers Björnson. Le féminisme est déjà dans *Une Faillite. Le Nouveau Système* est le précurseur d'*Un Ennemi du peuple.* Avant *les Revenants,* le thème de l'hérédité est indiqué nettement. Un grand drame en ruines, mais dont les morceaux sont admirables, *Le Roi,* est le témoin des hardiesses novatrices de Björnson. C'est là que le premier il a lancé la formule du bourgeois « soutien de la société » et sa caricature est vigoureuse. Il ne lui a manqué alors qu'un métier plus sûr, plus de logique ou plus de fanatisme dans l'attaque pour assurer à ces drames le sort d'*Une Faillite,* qui a dépassé la millième en Allemagne.

Le succès qui lui échappe alors était réservé à sa vieillesse. A soixante-six ans, il écrit ce chef-d'œuvre qu'est *Paul Lange et Tora Parsberg.* Trois actes. Trois grandes scènes soulevées d'un grand souffle lyrique. Au fond du

tableau s'agitent et grouillent les passions politiques. Le sens moral disparaît, les cœurs s'endurcissent:

Les vrais hommes, dit un ennemi de Paul Lange, sont en avant; ils donnent l'assaut; ils conquièrent pour la race. Mais ceux-là, les bons à rien, les sentimentaux, — ils n'en sont pas capables... Leurs pensées sont des pensées d'hôpital et leur mot d'ordre : « A quand l'ère des estropiés? »

Et ces gens-là s'occuperaient de politique! Donneraient des directions à la race! Quand la politique, comme un taureau, doit rugir d'un rut de santé!

La politique devrait « créer la plus haute forme d'amour humain, et on en fait la plus haineuse chasse à l'homme ». La victime est Paul Lange. Il est exposé à toutes les blessures parce qu'il est infiniment sensible aux misères des hommes. « C'est mon idée à moi, me disait Björnson; j'en ai pris brevet. » D'autres déclarent: heureux les forts! Il répond: heureux les faibles, parce qu'ils sont la fleur de l'humanité, les messagers de l'avenir. Une femme, qui essaie inutilement de sauver Paul Lange, exprime ainsi la conclusion du drame et la philosophie politique du poète:

Comme le roi de la légende qui invitait ses hôtes à la fête, je voudrais vous dire :

« Soyez les bienvenus, vous qui venez du monde ensorcelé! Vous dont l'humanité fait la détresse; vous qui n'avez pas été assez adroits parmi les loups, assez méchants pour la tyrannie des partis, assez droits pour les tables de la loi, assez faux pour le commerce humain.

« Vous, les dévoués et les bons, qui n'avez pas trouvé la voie ,parce que votre aile était blessée, vous qui vous êtes traînés de gîte en gîte, à cause de votre imprudence, de votre courage, de votre amour.

« Ici, vous serez les premiers, martyrs de l'humanité! »

§

Le lecteur européen entre de plain-pied dans ces œuvres. Il peut se faire, pourtant, à plus d'une page, que

l'atmosphère lui en semble nouvelle et presque étrange. Un changement de climat et même de siècle se produit.

Il y a à cela plusieurs raisons. Björnson en indiquait une le jour où il écrivait de Vienne à une amie : Je vais t'annoncer une grande nouvelle; ici, la Bible est morte, exactement comme une vieille femme ». Il sortait d'une longue crise religieuse où le saint roi David — ce bandit! — avait été son ennemi personnel. Longuement, douloureusement, il s'était arraché à sa foi d'enfant pour découvrir le monde de la critique biblique et de l'histoire religieuse. Il avait écarté les reproches de son milieu, les plaintes des amis grundtvigiens, les injures des théologiens. Enfin libre, il avait fait (1878) le voyage de Paris où il avait trouvé le positivisme triomphant et fécond. Et à Vienne, comme à Paris, la Bible n'était plus qu'un livre vénérable, comme d'autres vieux livres, — et inoffensif.

Mais rentrer dans la Norvège de Björnson, il y a cinquante ans, c'est faire le voyage inverse. C'est retrouver la religion toute-puissante, et à chaque détour du chemin le prêtre, le missionnaire et le théologien. Le pays leur obéit, — la libre pensée n'a son libre langage qu'après 1870 —; il retentit de leurs querelles. Aujourd'hui encore, malgré le recul énorme de la religion, la presse est envahie, à certains jours, par d'incroyables histoires qui mettent aux prises pasteurs, bedeaux et fidèles, tous brandissant la Bible. Notre XVII^e^ siècle et ses batailles théologiques donneraient une assez bonne idée de ce milieu. Quand on parcourt les catalogues des bibliothèques, on est stupéfait du nombre des revues religieuses et des tirages qu'atteignent les publications édifiantes: trente ouvrages de Luther traduits en quelques années, l'*Imitation* distribuée dans toutes les classes avec six éditions en douze ans, sans parler d'un abrégé; la foule se disputant *Les gémissements du cœur pour chaque jour de la semaine* ou *L'admission quotidienne des enfants de Dieu au propitiatoire*, et tous ces tirages dépassés par *Le livre*

de dévotion pour l'homme du peuple, le plus répandu à cette date après la Bible.

C'est qu'un grand événement domine la vie spirituelle de la Norvège au XIX^e siècle. La Réforme, accueillie avec indifférence et subie pendant trois siècles, y reprend vigueur et on a pu croire un instant qu'après avoir gagné le peuple, elle allait submerger la bourgeoisie. Björnson et Ibsen sont contemporains de ce grand effort. On en trouve partout l'écho dans leurs œuvres. Aussi Brandès pouvait-il dire, sans exagérer beaucoup, que les littératures du Nord, et la norvégienne en particulier, étaient placées sous le signe de la Confession d'Augsbourg.

Ce n'est pas tout. La Norvège nous invite à remonter plus haut encore. Björnson avait plus de quarante ans quand on jugea à Kristiania l'affaire suivante, qui passionna le pays. Un paysan-député, qui tenait une bonne plume et critiquait les fonctionnaires, assaisonnait ses articles d'innocentes allusions à la Bible: « Eveillez-vous, vous qui dormez », disait-il à des amis politiques; ou encore: Un cheval dans le Kentucky, « qui croyait que toute chair est herbe », a mordu l'oreille de son maître; ou bien, en citant l'évangile selon Marc: Kristiania est la ville la plus éclairée du pays, car elle a la plus grande usine à gaz, « où le feu ne s'éteint jamais ». Un pasteur trouva scandaleuses, sacrilèges et révolutionnaires ces plaisanteries. Il y eut procès, puis appel, et ce fut le pasteur qui gagna. Le premier juge, suivi par tous ses collègues, déclara que l'inculpé avait à dessein fait un emploi scandaleux des termes de la Bible, jeté la boue sur les biens les plus rares de l'Eglise, décrit les prêtres comme une classe méprisable, vanté l'Internationale... — Aucun doute n'est possible; nous sommes ici en plein moyen âge.

Ce fanatisme a poursuivi Björnson pendant des années. Ses archives conservent un gros paquet de lettres d'admonestation pieuse et de conversion, onctueuses, griffues,

naïves, menaçantes, éplorées, hypocrites; un enfer piétiste semble s'ouvrir sous les pieds du lecteur. Sain et fort, Björnson a chassé ces miasmes. Au temps où il croyait avoir la foi d'un enfant, il était déjà en lutte contre le piétisme et l'orthodoxie. Aussitôt libéré du dogme, il a engagé la bataille contre ce « bluff colossal », la théologie, introduit en Norvège les résultats de la critique biblique, sommé les prêtres de mettre leur enseignement d'accord avec la science. Il a ramassé joyeusement des arguments voltairiens et raillé « Joshebed, qui avait au moins deux cent cinquante-six ans, quand elle mit au monde Moïse, ce qui est un bel âge pour une accouchée ». A soixante-douze ans, sous les arbres de la Muette, il disait encore, en s'échauffant, au jeune Français qui l'accompagnait, que sa prochaine campagne serait contre les théologiens et il se réjouissait de les harceler. Tant il avait hâte d'assainir la conscience religieuse de la Norvège et d'y instaurer enfin la tolérance. Un grand et beau roman est né de cette inspiration, *Les Voies de Dieu.*

Ce détour nous ramène au seuil d'une œuvre qui est le chef-d'œuvre incontesté de Björnson, *Au-dessus des forces humaines*. Un prêtre doué d'un pouvoir magnétique veut guérir sa femme qui est paralysée. Il prie avec une telle ferveur qu'elle se lève, — et retombe morte. Lui-même meurt de son premier doute.

Rien de plus simple, en apparence, que ces deux actes. Mais quand on se penche sur l'œuvre, un charme étrange vous saisit et on en découvre peu à peu l'extraordinaire richesse. D'inspiration positiviste, elle résume la crise religieuse de Björnson, sa joie à se dégager des mythes orientaux, son aversion pour le romantisme chrétien. En même temps, elle est pieuse et pitoyable aux égarés qui éprouvent le vertige du surnaturel. Située dans une famille dont les membres s'aiment et luttent au bord de l'abîme, elle se charge d'une émotion intense. Une nature grandiose, excessive, lui sert de cadre et d'explication.

Elle s'ouvre à la foule qui croit un instant voir le ciel s'ouvrir sur sa tête. Le rire même, par une discordance géniale, s'y fait entendre à l'arrivée des prêtres officiels. Mais tous ces éléments sont maintenus par une volonté puissante dans les limites les plus étroites. Toute lyrique, elle proclame la plus personnelle des idées de Björnson, celle qui l'oppose aux emportements d'Ibsen et aux rêves de Tolstoï, la loi grecque d'équilibre et de mesure, le sens profond de l'humain et du possible. Dans l'intérêt même de l'idéal, il ne faut point, par impatience mystique ou désespoir révolutionnaire, dépasser les forces humaines. — Le drame n'a fait que grandir au cours des années; ce chef-d'œuvre de Björnson est aussi un des chefs-d'œuvre du siècle.

§

Un obstacle plus subtil que la religion peut aussi gêner le lecteur. Des nordiques même l'ont signalé depuis longtemps. Quand Björnson se fit en Suède, ou plus exactement à Gottembourg, ses premiers amis, ceux-ci furent à la fois stupéfaits de sa force prodigieuse et de sa naïveté pastorale. Même impression, dès le premier jour, chez les Danois: ils sont « esthétiques » et voient en lui « un génie éthique ». Avec Ibsen, il est une des sources du moralisme nordique et on comprend que, devant son œuvre, des Français se soient étonnés à leur tour. Un curieux passage des lettres révèle chez lui cette disposition intime. Il a passé une soirée très gaie avec des amis, dont un pasteur. Au moment de se quitter, celui-ci se lève, tenant en main une Bible et un psautier. Tous chantent, puis il prie, pour tous les présents, pour la patrie, pour les marins, parce que c'est le moment dangereux des tempêtes d'automne:

Il priait sans éclat et de tout son cœur. Et je pensais : « Si nous finissions ainsi chaque journée avec nos amis, si nous nous réunissions ainsi chaque matin! Comme cela aide-

rait à dompter la bête en nous, à purifier nos intentions!... Comme cela ouvrirait les sources du cœur! Seigneur! Suis-je en état d'essayer? Je le voudrais tant! »

Il faut se garder de faire de Björnson un frère prêcheur; il y a au contraire en lui un païen vigoureux, qui n'a jamais abdiqué. Mais la gravité morale n'est jamais absente. Longtemps, il a rongé son frein, appelant de toutes ses forces le « grand-prêtre » qui saurait parler à sa génération. Il voulait faire du théâtre une tribune et une chaire, et il y a réussi. Car il s'est produit ceci, qui nous livre un des secrets de la littérature norvégienne au siècle passé. L'orthodoxie avait tenté un immense effort pour capter les vents de l'esprit. Elle y a échoué et c'est sa tragédie. Mais son effort n'a pas été totalement perdu. Les troubles, nostalgies et scrupules qui travaillaient la bourgeoisie ont trouvé ailleurs une expression; c'est l'art qui en a hérité. Le poète a succédé au prêtre. La religion s'est, chez Björnson, comme chez Ibsen, laïcisée en moralisme. Ceci dit, on s'étonnera moins d'entendre Björnson imposer, dans ses drames, l'exigence de « vérité », demander à l'homme, dans *Un Gant*, la même pureté qu'à la femme. La même tendance a passé dans cette forme d'impérialisme moral qui a grand succès aux pays du Nord, le pacifisme.

§

S'il avait été l'homme, non d'un seul livre,, mais d'un seul genre, Björnson se serait sans doute imposé plus tôt et plus durablement au public européen. Ibsen s'est limité au drame. Il s'y est enfermé, emmuré vivant et son œuvre y a gagné une unité imposante. Mais chez Björnson, comblé des dons du ciel, des instincts puissants voulaient s'exprimer. Il est né conteur. Il a l'organe, le geste qui rassemble l'auditoire, les images qui portent, la variété des tons, le souffle, la détente du rire et de l'humour, et

surtout l'élan d'une nature qui veut tout étreindre et tout aimer. En d'autres termes, il y a en lui un poète épique. Ses grands romans lui ont même semblé trop courts. Il voulait bondir comme un torrent et s'étaler comme un fleuve. Souvent il y a réussi. Rien n'égale la fresque initiale de *La ville et le port sont pavoisés* ou le chapitre du même roman qui a pour titre « L'état-major ». Cette ampleur a gagné le théâtre. La seconde partie de *Au-dessus des forces humaines,* le drame de l'anarchie, est aussi touffu que le premier est ramassé. Il s'achève même sur une vision des temps futurs.

Un autre instinct, plus irrésistible, exigeait une place dans son œuvre et l'a eue, l'instinct lyrique. « Il est plus poète qu'Ibsen », a dit un jour Brandès, très catégoriquement, malgré sa préférence pour l'auteur du *Canard sauvage.* Quand les contemporains voulaient se représenter le génie inspiré, c'est l'image de Björnson qui s'offrait à eux. Des vieillards se le rappellent, vers la quarantaine, passant dans la vie norvégienne comme une tempête, ou irrésistible de fantaisie, de spontanéité, de joie rayonnante. Des trésors de lyrisme se sont ainsi perdus en discours ,en toasts, en improvisations. Le meilleur, pourtant, en reste enclos dans le petit recueil de ses *Poèmes et Chansons.* Strophes qui lui sont « tombées sur le nez », quand l'émotion débordait du conte ou du drame qu'il écrivait. Poèmes de circonstance, liés aux scènes de la vie norvégienne, où rien ne se passe, — anniversaire, fête, obsèques, — sans chant et musique: derrière le chœur qui froisse les feuillets blancs, fraîchement imprimés, il faut imaginer un port dans le vent et le soleil, avec des pavillons qui claquent, un vieillard à qui l'on rend hommage, la gaieté d'une noce, ou la nuit que troue, un soir de fête, la lueur des torches... Quelques poèmes, brefs ou larges, portent toute leur musique en eux-mêmes. Il en est d'inoubliables, tel ce psaume, écrit par le darwiniste Björnson:

Gloire au printemps éternel de la vie
qui créa toutes choses...

un des plus religieux que le Nord ait produits. Ou l'invocation du viking Arnljot à la mer qui « engloutit deuils et consolations », et « roule éternellement le même appel désespéré ».

§

Contes, romans, drames et poèmes ne résument qu'une part de l'activité consacrée par Björnson à l'art. Il faudrait rappeler l'homme de théâtre qu'il fut, trois fois directeur, et avec éclat. Il n'a jamais été remplacé en Norvège. Indifférent aux détails, il excellait dans l'art de faire vivre un personnage. Les moins doués de ses acteurs comprenaient. « Un voile leur tombait des yeux. » « Il aurait fait jouer des pierres. » Impérieux, intraitable, puis, l'instant d'après, amusé et bon, il était adoré de tous, même des ivrognes qu'il morigénait.

L'orateur aussi est perdu pour nous et c'est dommage. La parole a été un de ses plus sûrs moyens d'action sur ses contemporains. On ne sait quel souvenir rappeler de préférence: ses débuts à Bergen où ce jeune poète harangue la foule et fait les élections comme un vieux chef de parti, — la tournée de conférences par laquelle il fit la conquête de la Suède, — les harangues de sa vieillesse aux grandes foules pacifistes, — ou simplement les lectures qu'il faisait de Hugo, son héros. Il avait adapté quelques poèmes de la *Légende des siècles* et Johan Bojer a dit le frisson qui passait dans l'auditoire quand surgissaient, dans *le Satyre*, « les chevaux du soleil » :

Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore...

Ibsen, qui écoutait, découvrait ce soir-là Victor Hugo.

Le journaliste, partout présent dans le Nord et plus tard dans la presse européenne, est accessible en deux gros volumes d'articles. C'est dix qu'il faudrait pour pré-

senter une œuvre où se retrouve un demi-siècle d'histoire. Mais celle-ci est plus vivante encore dans la correspondance, et on y découvre tout l'homme. On évalue à trente mille, au bas mot, le nombre des lettres écrites par lui. En importance, en variété, en enthousiasme et en colères, en lyrisme et en humour, elle égale les correspondances les plus célèbres. Une partie seulement en est publiée et évoque les tumultes magnifiques des débuts et les crises de la seconde jeunesse. La suite montrera les grandes batailles de la maturité, l'autorité du patriarche d'Aulestad et le rayonnement à travers l'Europe d'une action généreuse, inlassable, inspirée. On y verra refluer vers lui l'admiration d'un vaste cortège d'amis et de fidèles et ce qui, selon Ibsen, vaut peut-être mieux que la gloire: « l'amour qui naît en des cœurs d'hommes, chauds et vivants ».

Et de tout cela se composera à nouveau le chef-d'œuvre qui continue de vivre et de fleurir en Norvège, le poème de sa vie.

JEAN LESCOFFIER.

VICTOR ET L'ÉTRANGÈRE [1]

—

XI

Le lendemain, elle prit avec son père le train de dix heures trente. C'était prévu, arrêté depuis longtemps. Victor avait même désiré ce départ. L'événement, néanmoins, l'attrista.

Ces devoirs de société, ces changements imposés par les fiançailles et qui le fatiguaient, il les regretta dès qu'il n'eut plus à s'y soumettre. En quelques semaines, des habitudes neuves s'étaient greffées sur celles d'autrefois. Pour les oublier, il ne suffisait pas d'un retour apparent aux anciennes façons de vivre. Victor s'était créé des besoins. Il souffrit de ne pouvoir plus les satisfaire.

Le premier jour, il se sentit d'autant plus égaré que les aveux de la veille lui avaient ouvert des avenues mystérieuses et qu'il souhaitait de les explorer. Tout seul, il se vit réduit à errer sans espoir dans les détours du labyrinthe. Un éclair avait lui, aussitôt noyé par les ténèbres. De cet éblouissement, l'infortuné ne gardait rien, sauf le désir de revoir, de reconnaître les paysages aperçus. Mais celle dont le flambeau eût éclairé la route ne reviendrait que dans trois mois.

Victor et Nadia s'étaient bien promis de s'écrire. Seulement, arriverait-il jamais, lui, à s'expliquer dans ses lettres aussi bien qu'en paroles? Jamais non plus l'absente

(1) Voyez *Mercure de France*, numéros 824, 825 et 826.

ne consentirait à renouveler, à compléter par écrit sa confession d'avant le départ. Le fiancé découvrit qu'il ignorait tout de celle qu'il aimait. Il comprit qu'il avait perdu ou négligé mainte occasion de s'instruire. En tel lieu, à tel moment, il eût suffi d'une parole pour capter la réponse décisive, d'un geste pour débrouiller l'écheveau des mystères. Cette parole, Victor ne l'avait pas dite; ce geste, il ne l'avait pas fait. Maintenant, il était trop tard.

Pour n'être pas pris au dépourvu le jour où on lui rendrait la petite, il se lança dans une étude rétrospective, remontant jusqu'à leurs premières rencontres, essayant de se rappeler comment elle s'était comportée envers les autres et envers lui.

Avec M. Boulenger, elle se montrait gaie, affectueuse, un peu trop familière, très enfant gâtée. Quand il ne cédait pas tout de suite à ses caprices, elle boudait, ce qu'il ne pouvait pas supporter bien longtemps. Toujours, elle finissait par triompher. C'étaient alors des embrassades, des cris de joie, des remerciements fougueux. Cette camaraderie de père à fille ne ressemblait en rien au respect craintif de Victor pour sa mère, à la vigilante sollicitude que Mme Prudent témoignait à son fils. Honorine, pourtant, n'avait jamais critiqué le genre des «Egyptiens ». Victor non plus. Les premiers temps, il ne remarquait même pas certaines différences qui, dans la suite, lui devinrent sensibles. Aujourd'hui, en les mesurant mieux, il inclinait à renier l'austère tradition de sa famille. Le cousin Emile, bien loin de lui paraître faible, incarnait à ses yeux toutes les vertus d'un bon père. Quant à Nadia, Victor admirait d'autant plus son adresse et son indépendance qu'il n'osait pas encore, qu'il n'oserait peut-être jamais, se libérer, comme elle lui en offrait l'exemple, de la tyrannie maternelle.

D'ailleurs, elle aussi respectait sa future belle-mère. Mais, depuis le jour des fiançailles officielles, cette défé-

rence ne l'empêchait pas de tenir à ses idées. Chaque fois qu'Honorine lui prodiguait de bons conseils sur la tenue d'un ménage, elle les écoutait avec attention, se répandait en propos reconnaissants et flatteurs, mais déclarait pour finir que, dans sa maison, les circonstances n'étant pas les mêmes, elle en userait autrement. Si la bonne dame vantait les vieilles maisons, la chaleur saine des poêles de faïence, la douce lumière des lampes à pétrole, Nadia lui donnait cent fois raison, pour laisser entendre un peu plus tard que, chez elle, il y aurait téléphone, électricité, chauffage central et eau courante. Elle y mettait tant de gentillesse que Mme Prudent, désarmée, en arrivait à reconnaître que, « bien sûr, le progrès a du bon » et que « les jeunes n'ont peut-être pas tort de vouloir du moderne ».

Pour Mme Borgognon, la chère petite dépensait sans compter toutes les ressources d'une grâce féline. D'emblée, ses ingénieuses prévenances avaient conquis la grand'mère de Victor. Celle-ci ne manquait pas une occasion de rappeler à son petit-fils qu'il devait mériter son bonheur en travaillant de toutes ses forces à rendre sa femme heureuse. « Je me demande, marmonnait-elle parfois, si tu sauras t'y prendre comme il faut. Dieu veuille que l'esprit vienne aux garçons aussi facilement qu'aux filles. »

Chez les Dubey, le retour des Boulenger créait un perpétuel miracle. Les mines réjouies de Lucie et d'Alfred faisaient plaisir à voir. L'argent, rare autrefois, paraissait abonder. La table était meilleure. Peu à peu, l'ameublement se transformait. Il y avait maintenant deux bonnes. On voulait remettre à neuf la maison, vaste et assez belle, mais délabrée. On parlait d'y recevoir les invités du mariage, d'y servir le repas de noces. Tout ne se passait pas en bavardages; les actes succédaient aux résolutions avec une surprenante rapidité.

Centre et cause première de cette activité fiévreuse,

Nadia n'y prenait aucune part. Elle semblait s'en désintéresser ou, plutôt, elle avait l'air de considérer tout ce que l'on faisait pour elle comme le simple paiement d'une dette. « L'argent de son père lui en donne le droit », pensait Victor. Il observa que Jacques ne se permettait plus envers sa cousine la moindre familiarité. « Preuve touchante de délicatesse à mon égard, se dit-il. Décidément, ce garçon a du cœur. » Il remarqua, d'autre part, de l'aigreur chez Marcel, qui, très dévoué jusqu'alors à Nadia, la traitait maintenant de pimbêche. Victor attribua cette insolence au fait que la jeune fille, accaparée par ses obligations de fiancée, n'acceptait plus de partager comme naguère les jeux puérils du potache. Elle agissait de même avec Lucien. Mais ce dernier, au lieu de traduire son dépit par des mots malsonnants, continuait à la servir en bon caniche, répondait par le silence à ses dédains et la regardait toujours avec une tendre admiration. A tous les deux, elle redisait sur tous les tons : « Fichez-moi donc la paix, je ne suis plus une gamine. » Marcel se fâchait ou ricanait, Lucien souffrait sans rien dire. Chez l'un, Victor devinait, pour lui-même, de l'hostilité; chez l'autre, de la sympathie. Aussi décida-t-il de témoigner quelque froideur à Marcel et beaucoup d'amitié à Lucien.

Revenant à Nadia, il cherchait à savoir ce qu'elle pensait de lui, si elle l'aimait, comment il parviendrait à la connaître mieux, à se rendre plus digne d'elle. Il s'en voulait de ne pouvoir opposer à ces questions d'apaisantes réponses. Quand la petite était encore auprès de lui, la musique, au moins, les rapprochait. Si elle n'expliquait pas tout, si elle n'illuminait pas comme un phare les sombres houles de leurs âmes, elle suffisait à le bercer, à le conduire, à le rassurer. Le souvenir des heures où Nadia chantait lui devint douloureux. Privé du concert quotidien, il fut comme un être perdu. Rien de ce qui remplissait auparavant sa vie ne parvint plus à en com-

bler le vide. Il ne trouva de réconfort ni dans les besognes domestiques, ni dans les réunions de la chorale, ni dans les propos de M. le Curé et de l'abbé Chasseau. La correspondance qu'il échangeait avec sa fiancée aggrava cette détresse : les lettres de l'absente lui parurent sèches, les siennes d'une pauvreté sans remède.

Cloîtré à la maison par les pluies du mois de mai, il n'imaginait pas d'autre défense que la lecture. Il y ajouta, sur des conseils venus de Genève, l'essai de compléter ses études musicales. Il s'était remis au piano. Le nouvel organiste de Saint-Laurent lui donna quelques leçons. Le directeur du chœur mixte y joignit les siennes. Victor se mit à travailler le chant mieux qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors en tenant sa partie dans des exercices d'ensemble. Mais tout cela le soulageait bien faiblement. Ce qui l'aidait le mieux à combattre l'ennui, c'était encore le rêve. Il rêvait de musique. Un air chanté, un morceau joué par Nadia fournissaient le prétexte, tiraient le canon du départ. Autour de la bien-aimée, des mondes irréels déroulaient de mouvants contours. Ils étalaient des couleurs si splendides, ils enchevêtraient si bien leurs architectures de nuages, que la figure de l'absente s'effaçait lentement dans cette gloire et finissait par disparaître...

Le soleil, un beau matin, se mit à flamber dans le ciel. La terre humide fuma. En quelques jours, l'été, brusquement surgi, aspira les vapeurs qui rampaient sur le sol. Les peupliers au bord des routes, les vernes tout le long des grèves devinrent autant de flammes dardées vers l'azur triomphant. Les paysans prédirent la sécheresse.

Victor loua pour toute la saison la yole du père Volery. Quand il s'était courbé sur les avirons pendant deux ou trois heures, il échouait son bateau en quelque lieu désert, jetait ses vêtements sur le sable et se plongeait dans le lac tiède.

On ne lui avait pas enseigné en vain la pudeur : jusque dans les parages où personne ne pouvait le voir ni même soupçonner sa présence, il ne se baignait jamais nu. En sortant de l'eau, il allait s'étendre sur la rive. Sauf la zone protégée par le caleçon noir qui lui ceignait les reins, tout son corps se bronzait. Il suivit les progrès de ce phénomène avec autant de soin que le major Prudent devait en apporter jadis à surveiller le culottage de ses pipes. Depuis quelques années, sa santé, autrefois très fragile, s'était consolidée. Il la fortifia encore par l'exercice, par l'action de l'eau et du soleil. Il eut des muscles durs et souples, résista mieux à la fatigue, accumula des réserves d'énergie.

Sa vie lacustre lui ménageait, après la joie de l'effort, des états d'indolence. Couché sur le sable chaud, il s'y abandonnait à de longues torpeurs. Les roseaux chantaient sous la brise, en sourdine. Le clapotis d'une petite vague ajoutait parfois à ce concert une note plus sonore, ou bien le cri d'un oiseau le traversait d'une vibration soudaine. Allongé, les yeux clos, Victor entendait respirer, tout autour de lui, l'eau, la terre et le ciel.

A d'autres moments, ses regards s'attachaient à son corps, ses doigts en suivaient les contours. Il aima la couleur brune de sa peau, la douceur au toucher de certaines places, l'allongement nerveux des jambes, la fermeté des bras robustes. Il osa les imaginer, ces bras de matelot, noués comme une ceinture aux hanches claires de Nadia : elle se tenait debout, frêle et nue; il s'agenouillait devant elle, son front touchait le ventre lisse. D'autres visions, plus audacieuses, le sollicitèrent. Elles lui inspiraient tout ensemble tant de ferveur et tant d'effroi qu'il s'évertuait à les cacher.

Il lui arrivait aussi quelquefois de se sentir envahi, subjugué, par une exaltation puissante, mais sans objet. Possédé de cette force, il en venait à douter de sa propre existence, comme si un autre eût habité en lui et dirigé

ses mouvements. Mais, par une contradiction bizarre qui n'échappait point à la critique de sa conscience, son moi, aussitôt qu'il en contestait la réalité, affirmait des exigences telles que tout le reste s'effaçait : le monde extérieur s'évaporait comme un flocon de neige sur le feu d'une forge, Nadia elle-même sombrait dans le néant.

Tous ceux qui, à cette époque, virent de près Victor le trouvèrent changé. Sans doute observa-t-il lui-même cette transformation. Il n'en parlait à personne, mais elle était si évidente qu'il dut la constater comme les autres et s'en émouvoir davantage. Essaya-t-il de comprendre, de définir ce qui se passait en lui? On ne sait. Trouva-t-il une explication? Cela paraît douteux. Il n'eût certainement pas retenu celle que le docteur Marmier donna un jour aux habitués de la *Fleur de Lys* : « Le fils Prudent, savez-vous ce qu'il a? Il fait, à trente-trois ans, sa crise de puberté. »

Cette fièvre de l'adolescence, ces troubles qu'il avait ignorés à l'âge où la plupart des humains les éprouvent, c'était maintenant son tour de les connaître. Ses sens se réveillèrent avec une vigueur accrue par le long sommeil auquel on les avait autrefois condamnés. Sous l'influence de cette léthargie, ses tendances primitives s'étaient peut-être modifiées, suspendant les fonctions de l'instinct. Quand Victor revint au jour, comme Lazare sortant du tombeau, sa rencontre, si longtemps différée, avec le monde sensible ressembla, mais de loin seulement, à l'aventure des jeunes hommes qui découvrent la volupté. Elle fut à la fois plus violente et plus pure. La soif de vivre le posséda, inapaisable. Dans la nature, dans l'humanité, tout excita, entretint, ranima son désir, ainsi que fait le vin pour un homme ivre et qui veut boire encore.

Au sens vulgaire, il restait sobre. Sa perpétuelle ébriété ne devait rien à l'alcool. Elle ne s'abreuvait que d'impressions : sonores, tactiles, visuelles, olfactives. De loin

en loin, elle se révélait par un geste, un regard, un mot, une intonation. Ceux qui soupçonnèrent en lui une ardeur concentrée s'étonnaient, l'ayant connu terne et indifférent, de le retrouver plein de feu. On avait dit de lui : « Victor, il n'a pas de cœur. » On disait à présent : « Il en a trop. » Mais lui? L'incendie caché qui allumait parfois dans ses yeux un éclair de passion, il en ressentait les effets comme ceux d'une nouvelle enfance. Tout lui semblait jeune, neuf, désirable. La mémoire lui revenait d'un monde coloré et brillant, qu'il avait aimé autrefois et qui s'était dissous, remplacé, pièce après pièce, par des constructions de couleur grise, rectilignes, basses de plafond, par des murs sans portes ni fenêtres, par des chambres sans air dans lesquelles il errait avec résignation, ne désirant pas en sortir, ne sachant même pas qu'elles le tenaient captif. Aujourd'hui, la prison n'existait plus. Les pays illimités qui s'ouvraient devant Victor prodiguaient à son adoration plus de fraîcheur et plus d'éclat que n'en avait jamais possédés l'innocent paradis de ses premières années.

De sensuel, il devint mystique et se mit à aimer, dans toute la création, un Dieu jusqu'alors redouté.

Potu, braconnier, précipita ce changement.

C'était un petit homme, gris de poil, rouge de teint, qui, en toutes saisons, chassait ou pêchait sans permis, avec des engins défendus. L'hiver, quand il n'y avait vraiment pas moyen de rôder dans les bois ou d'écumer le lac, il se traînait en ville, mendiant un peu et buvant sec. A la *Fleur de Lys,* les clients lui offraient un verre pour qu'il dessinât sur le trottoir, avec des craies de couleur, le combat du tigre et du boa. Il réclamait un demi de blanc, ou bien une chopine d'eau-de-vie. Quand on s'était mis d'accord, tout le monde sortait regarder Potu au travail. En quelques minutes, il avait bâclé, non sans adresse, une grande image, toujours la même, où l'on voyait le reptile enroulé autour du fauve qui, de sa

gueule béante, essayait de lui happer la tête. Potu exigeait un supplément d'alcool pour mettre des écailles au serpent et pour donner au tigre un beau pelage rayé de noir et de jaune. Pour raconter son temps de la Légion — dix ans — les moukères de Sidi-bel-Abbès et les *congaï* tonkinoises, il ne demandait rien.

En été, Victor le croisait souvent, au bord de l'eau ou dans sa barque. Il le rencontra un jour sur une grève où il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu personne.

Assis, un carton sur les genoux, le braconnier paraissait très absorbé. Il écrivait ou dessinait. Victor, en s'approchant, distingua des taches de couleur sur une feuille blanche. De plus près encore, il s'assura que Potu, avec ses craies, faisait un tableau. Ce n'était pas le thème habituel. Cela ne rappelait pas non plus le paysage que le peintre avait devant lui. Sur un sol aux tons d'ocre et sous un ciel très bleu, cela groupait une mosquée, une forteresse, des palmiers, des chameaux, des plantes grasses.

— Qu'est-ce que tu fais là, Potu? demanda le curieux. Sûrement pas ce que tu vois?

— Bien sûr que non. Je rumine mes souvenirs. Ça, c'est Biskra, un chouette patelin!

— Où est-ce, Biskra?

— En Algérie, département de Constantine.

Victor considéra l'œuvre. Il n'y avait pas à dire, c'était rudement bien, mieux même que le fameux combat.

— Tu en as fait beaucoup, de ces peintures?

— Des centaines. Tenez, monsieur Prudent, regardez : en voici quelques-unes.

D'une besace jetée à côté de lui, Potu, fièrement, retira un album, que Victor se mit à feuilleter. Toutes sortes d'images, que sa rêverie avait entrevues, ou du moins soupçonnées, et qu'il croyait reconnaître, s'y précisaient en lignes bien nettes, en bariolages étincelants : rizières, pagodes, bambous et palétuviers d'Indo-Chine;

le Sahara, ses dunes, ses oasis, ses cavaliers touareg. La série comprenait aussi des scènes de genre — *Café maure, Fumerie d'opium, Danse du ventre* — et des sujets militaires avec légendes explicatives : *Attaque d'un poste par les Pavillons Noirs* (1885), *La colonne Joffre entre à Tombouctou* (1894).

Victor admira surtout une almée en boléro vert et pantalon rose, qui montrait son nombril.

— Dis donc, Potu, voudrais-tu me la vendre, celle-là?

En s'efforçant de cacher sa surprise, l'artiste toisa cet amateur inattendu.

— Pour vous, monsieur Prudent, ça sera cent sous. Prix d'ami, parce que, vous savez, en principe, je ne vends pas.

Depuis qu'il était fiancé « officiellement » Victor avait toujours de l'argent et plus de comptes à rendre. Magnifique, il tendit une grosse pièce à Potu, qui, cette fois, ne réussit pas à dissimuler son bonheur.

— Merci, dit-il. Vous êtes un chic type.

— Mais non, protesta Victor, c'est toi qui es un homme épatant.

Il serra la main du braconnier et poursuivit :

— Ça doit être beau, tout de même, de pouvoir faire des tableaux comme les tiens.

— C'est vrai, reconnut l'autre. Ainsi, moi, j'aime encore mieux ça que la chasse ou la pêche. Et pourtant, vois-tu... Tiens! voilà que je vous tutoie, faites excuse, ça m'a échappé..

— Y a pas de mal, Potu; ne te gêne pas, on est copains.

— Alors, faut boire un coup. Attends, j'ai tout juste un litre de blanc qui prend le frais dans l'eau, à l'ombre des joncs. Ça te dégoûte pas de le siffler comme moi, au goulot?

— Pourquoi que ça me dégoûterait?

Ils s'abreuvèrent l'un après l'autre, par deux fois.

Victor ne s'était jamais senti si heureux. Les discours et les mines de l'ancien légionnaire l'enchantaient.

— Tu n'imagines pas, continua Potu, tout ce qu'il y a dans la couleur. Encore, moi, je n'ai que des bouts de craie, des crayons, et, des fois, des pastels, comme ils disent. Ah! si j'étais riche, j'aurais des couleurs à l'huile, je ferais des machins dont tu n'as pas idée. La couleur, mon vieux, il y a des jours où c'est comme une gnole que tu avalerais par les yeux...

— Ecoute, interrompit Victor, qui commençait à s'échauffer, la semaine prochaine, je vais à Genève, voir ma fiancée. Si tu veux, je t'achèterai une boîte comme celle des vrais peintres, et tout ce qu'il faut. Tu me paieras en peinture, ça te va?

— Si ça me va! Sans blague, mon vieux Victor, t'es un frère. Allons! il y a encore un bon coup de blanc pour chacun. A qui le tour?

Ayant bu longuement, Victor passa le litre à Potu, qui le vida et reprit son propos :

— La couleur, ça contient tout, ça explique tout, même la religion.

— La religion?

— Oui, dit le bonhomme. Je vais te montrer...

Il saisit une feuille et le caisson à cigares dans lequel il mettait ses pastels.

— On raconte qu'il y a sept couleurs. Ça peut se défendre, mais c'est pas la vérité vraie. Il y a trois couleurs : bleu, jaune et rouge... Tu vois : je dessine, l'un dans l'autre, deux triangles semblables. Je prolonge les trois côtés du plus petit, ça me donne trois losanges. Dans l'un, je mets du jaune; dans l'autre, du bleu; dans le troisième, du rouge. Et puis, je mélange, en variant les proportions : j'obtiens toutes les autres couleurs, les sept dont on cause et toutes les nuances possibles... Tiens, regarde : voici le violet, le vert, l'orangé... Si je combinais le tout, dans le milieu, ça ferait blanc.

— Et le noir?

— Attends, ça va venir...

— Et la religion, qu'est-ce qu'elle vient faire là dedans?

— Minute. T'as bien compris les trois couleurs? Ça fait trois bons Dieux : un rouge, un bleu, un jaune. La Trinité, quoi!

— Mais la Trinité, c'est un seul Dieu en trois personnes.

— Justement. Mais d'abord, quand la couleur couvre tout, il n'y a plus qu'un triangle. Et les trois bons Dieux, le rouge, le bleu, le jaune, ils se mêlent de telle façon que tu ne sais pas où l'un commence et où l'autre finit. Enfin, le résultat final, c'est le blanc, la lumière, le vrai bon Dieu... Je te ferai voir ça une autre fois, avec une roue qui tourne, que j'ai fabriquée moi-même.

— Alors, le noir?

— Le noir, c'est pas de couleur, c'est l'ennemi de la lumière, du bon Dieu, c'est le diable. Là où tu regardes, il y a presque toujours du noir, parce que le diable se faufile partout, mais la lumière est plus forte...

Potu avait parlé d'une voix grave, comme l'initié qui révèle à un nouvel adepte les arcanes les mieux cachés.

Victor se taisait, plus profondément remué que le jour où son père, pour terminer une série de doctes conférences, lui avait exposé les lois de la génération humaine. Il ne se rappelait jamais sans une sorte de nausée cette leçon où la médecine prêtait son aide à la morale, car, si elle exaltait comme un devoir la consommation du mariage chrétien, elle s'attachait surtout à décrire en détail les châtiments sans nombre qui punissent l'œuvre de chair, accomplie ou seulement désirée hors des voies sacramentelles, pour d'autres fins que la propagation de l'espèce. Depuis qu'il aimait Nadia, l'héritier du docteur s'était souvent demandé comment cet amour se pouvait concilier avec l'enseignement de son père, avec les pré-

ceptes divins. La religion de Potu arrangeait tout. Elle ne promettait que des joies.

Trois couleurs, une seule lumière. Un seul Dieu en trois personnes. Un Dieu présent et visible partout. Miracle de l'été lumineux qui répand sa grâce sur le monde. Miracle de l'ivresse, du désir toujours renaissant, de l'adoration perpétuelle. Que tout cela était donc beau! Mais les aveugles? Seraient-ils condamnés au noir, à la nuit diabolique?

— Non, dit le braconnier. Ils voient autrement, voilà tout. Ferme les yeux. Est-ce que tu ne vois pas des tas de choses?

— Oui, c'est vrai... Ecoute, Potu : ma fiancée, tu la connais? Dis-moi : elle n'a rien de noir, elle?

— Pour autant que j'ai pu me rendre compte, on ne dirait pas. Mais c'est encore à voir. Les femelles, tu sais...

Le lac faisait miroiter comme des yeux ses ondes innocentes. Un nuage doré flottait sur le Jura. Les roseaux se penchaient sur leur reflet. A droite, dans le lointain, Vergy s'endormait au soleil. Le cadran de l'église brillait.

Potu rangea son attirail.

— On pourrait s'en aller, proposa-t-il. Je sens que je ne ferai plus rien aujourd'hui. Si tu étais chic, tu me ramènerais dans ta yole. J'ai pas envie de marcher.

Il se coucha dans le fond du bateau, la tête sur sa besace. Docile, son compagnon rama tout doucement. A l'auberge du port, ils prirent une absinthe. Victor rentra chez lui d'un pas allègre.

Il trouva sa mère en train d'épousseter la vitrine aux grenouilles. Sans entrer dans la pièce, dont la porte était restée ouverte, il regardait. Sa figure s'éclaira d'un large sourire. Entre ses dents, il murmura :

— Quel crétin, tout de même, ce major!

XII

Mme Prudent aussi changeait.

Les fiançailles de son fils avaient exigé d'elle un sérieux effort pour obtenir que le cousin Emile ne lésinât point sur la dot. Cela fait, il fallut encore trancher d'autres questions matérielles dont on ne pouvait abandonner le règlement au hasard ou au caprice des amoureux. Dans tout cela, elle s'était montrée femme de tête : M. Boulenger, battu sur toute la ligne, rendait hommage à sa maîtrise. Après le départ des « Egyptiens », elle respira sans vergogne, pendant quelques jours, les fumées grisantes de son triomphe. Tandis que Victor souffrait de solitude, sa mère se décernait des louanges méritées. « J'ai bien travaillé, conclut-elle. Là-haut, le pauvre Charles doit être content. » Mais elle ne leva pas les yeux au ciel comme autrefois pour prendre le cher homme à témoin.

Elle renonça définitivement à veiller sur son fils. N'avait-elle pas le droit, désormais, de penser à ses propres affaires? La victoire acquise ayant cessé de l'occuper, elle devint rêveuse, avec des moments de nervosité, d'impatience. Sans doute préparait-elle un nouveau plan de campagne. On la vit s'agiter sans raison, s'emporter contre ses domestiques. On l'entendit se plaindre et médire du prochain. Elle eut des insomnies.

Tous les soirs, elle arrachait rageusement une feuille à l'éphéméride. Un peu avant la date fixée pour le voyage de Victor à Genève, elle soupira : « Il en a de la chance! Dans quelques jours, il la verra. Mais moi? Emile n'arrivera guère avant le 15 juillet. Saura-t-il me comprendre? Pour l'instant, il est bien froid : sur trois lettres que je lui écris, c'est à peine s'il m'envoie une réponse de quelques lignes. »

Elle oublia un instant ses soucis égoïstes pour s'émouvoir à l'idée que son garçon allait passer trois jours loin

d'elle. Sur le chemin de la gare et jusqu'à la dernière minute, elle ne put s'empêcher de lui faire mille recommandations. Au retour, elle trouva sa maison triste. Jamais Victor n'avait couché sous un autre toit : quand il voyageait seul, deux ou trois fois par an, c'était pour aller à Fribourg par le premier train et rentrer par celui du soir. « Que deviendrai-je, songea Honorine, s'ils doivent vraiment passer tout l'hiver en Egypte? » Emile, peut-être, l'inviterait à venir retrouver le jeune ménage. Pourrait-elle accepter? Que diraient les gens? Et puis, bien que le chemin de fer eût cessé de lui faire peur, elle ne se jugeait pas encore de force à entreprendre une telle expédition : on ne traverse pas la Méditerranée comme le lac de Neuchâtel. Avec le cousin, bien sûr, ce serait différent. Il fallait patienter, ne pas être trop exigeante. Quand elle était petite, sa mère lui répétait : « Prends ton temps, Honorine. » Elle le prendrait. Pour l'hiver, Mme Borgognon, installée chez elle, remplacerait Victor. Au printemps, M. Boulenger, au lieu de retourner chez les Dubey, viendrait, avec sa fille et son gendre, au château de Savoie. La maison était assez grande pour les abriter tous. Au besoin, on l'arrangerait, on y mettrait la lumière électrique. Elle ne regarderait pas au prix et le cousin n'aurait pas à se repentir de n'être pas descendu chez sa sœur.

Victor, dans son wagon, éprouva, lui aussi, un serrement de cœur à voir s'enfuir les murs et les tours de Vergy. Dès qu'il eut dépassé Yverdon et laissé derrière lui les rives de son lac, les paysages nouveaux qui s'inscrivaient dans la fenêtre l'intéressèrent prodigieusement. Il les délaissa bientôt pour mieux jouir de sa liberté. A la gare, les observations de sa mère l'avaient agacé, mais il s'était contenu. En contemplant sa valise neuve, le beau cuir de ses gants, le pli droit de son pantalon, en tâtant sur sa poitrine un portefeuille bien rembourré, il se sentait un homme. Il se mit à siffloter gaiement.

A partir de Lausanne, il ne pensa plus qu'à sa fiancée. La figure de Nadia, devenue un peu floue depuis leur séparation, se précisa dans sa mémoire à mesure qu'il approchait d'elle. A l'arrivée, il avait devant les yeux une image parfaitement nette de Mlle Boulenger, dans le manteau de voyage qu'elle portait en quittant Vergy. Le train stoppa. Victor sauta sur le quai. Nadia, souriante, l'attendait. Il fut déçu de lui voir, au lieu du vêtement dont il gardait le souvenir, un tailleur bleu marine qu'il ne connaissait point. Le son de la voix aimée effaça très vite cette impression fâcheuse.

— Donnez vos affaires au porteur, disait la chère petite, et suivez-moi. Je vous ai fait réserver une chambre à l'*Ecu*.

Elle l'y conduisit. Tout en cheminant, elle expliqua :

— On ne me permet pas de sortir seule le soir. Vous viendrez donc dîner à la pension. Ces dames sont prévenues. Vous avez emporté votre smoking, n'est-ce pas? Il faudra le mettre.

Victor se félicita d'avoir lu attentivement le *Code du savoir-vivre* : il possédait la tenue requise et n'avait pas oublié de la glisser dans son bagage.

Nadiejda Emilievna le quitta devant l'ascenseur de l'hôtel, après lui avoir indiqué sur le plan de la ville l'itinéraire à suivre pour se rendre chez les demoiselles Martinet, 15, boulevard des Philosophes.

— Demain, mon chéri, je pourrai passer toute la journée avec vous, lui confia-t-elle en se sauvant.

Victor, guidé par un chasseur, retrouva sa valise au 17. Le lit, large et bas, l'émut, moins par sa majesté que par un aspect voluptueux auquel il n'était guère accoutumé. Il le considéra longuement et se plut à imaginer, sur l'oreiller dont ses doigts caressaient la toile, les cheveux blonds de Nadia. Que fût-il advenu, l'instant d'avant, s'il l'avait amenée à le suivre dans cette chambre? Le verrou tiré, il aurait pu la renverser sur ces

draps frais. Pour voir, il s'y laissa tomber lui-même et se releva aussitôt, tout le corps secoué d'un frisson. Dans trois mois, pourtant, ce qu'il regardait encore comme un rêve dangereux serait un fait, un fait admis, légitime, consacré. Il devait en prendre son parti et s'y préparer sans rougir. Mais, pour l'instant, il estima préférable de changer le cours de ses pensées.

Deux heures le séparaient du dîner. Il s'occupa d'abord de ranger ses effets. Le smoking, bien plié par Mme Prudent, n'avait presque pas souffert du voyage. Son possesseur jugea néanmoins qu'un coup de fer ne lui ferait pas de mal. Une petite affiche, à la tête du lit, disait : « Sonnez une fois pour la femme de chambre, deux fois pour le valet. » Après avoir beaucoup tergiversé, Victor se décida pour l'homme. Il lui donna ses ordres et se plaignit aigrement de n'avoir ni broc, ni pot à eau, ni rien de ce qu'il fallait pour se laver, pas même une toilette.

— Mais, monsieur, dit le domestique, tout est dans la salle de bains.

Il en ouvrit la porte, que Victor n'avait pas remarquée. « Monsieur » fut prié d'y laisser, avec ses vêtements, les chaussures qu'il allait quitter. « Monsieur » remercia beaucoup. Le jeu des robinets l'intéressa vivement et l'eau chaude lui procura une langueur délicieuse. Que la vie était donc belle! Ses ablutions terminées, il s'enveloppa dans un peignoir. « C'est épatant, observa-t-il, comme on s'habitue vite au luxe. Et comme on apprend à se servir de tout. »

Avant de s'habiller, il sonna de nouveau le valet de chambre.

— J'ai lu en bas que vous aviez un coiffeur. Voulez-vous me l'envoyer?

— Bien, monsieur.

Victor s'avoua que toutes ces fantaisies coûteraient probablement fort cher. Mais comme c'était amusant!

D'ailleurs, il avait les moyens. « Pour une fois, tant pis. Ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à le dire. »

Une heure après, plus élégant, mieux bichonné que le brillant Frédéric dans toute sa gloire, il descendit dans le hall de l'hôtel. La pendule marquait sept heures et demie. Victor se vit arriver trop tard, suant, soufflant et poussiéreux, chez les demoiselles Martinet.

— Un fiacre, vite! cria-t-il au portier.

La course fut si rapide qu'il n'eut pas le loisir d'en étudier le parcours.

Les descriptions de Nadia lui avaient donné une idée avantageuse de la maison qu'elle habitait. La réalité dépassa néanmoins son attente. Dans un salon illuminé, sur un parquet glissant, sa fiancée le présenta aux deux directrices de la pension. Il les trouva moins solennelles, mais tout aussi distinguées que Mme de la Corbière. Elles lui firent un accueil aimable et déférent. Les compagnes de Nadia le dévisageaient avec curiosité. On le nomma sans façon à quelques-unes de ces jeunes filles, presque toutes étrangères. Il serra aussi la main à deux ou trois jeunes gens, dont les smokings lui parurent moins neufs que le sien, ainsi qu'à un vieux monsieur, qu'on appelait l'amiral.

Quelques minutes à peine après son arrivée, un gong retentit et tout le monde passa dans la salle à manger. On dînait par petits groupes de deux, trois ou quatre convives. Les nappes étaient blanches; les tables, fleuries. Celle des demoiselles Martinet, plus grande que les autres, occupait le fond de la pièce, et rassemblait, autour de l'amiral, une dizaine de pensionnaires, surtout des dames âgées, Anglaises pour la plupart.

Victor se faufila dans un coin avec sa bien-aimée. D'abord intimidé par un bruit de conversations où résonnaient toutes les langues du monde, il ne tarda pas à s'affranchir de cette contrainte. Plusieurs des jeunes filles présentes pouvaient passer pour jolies, mais aucune

n'égalait Nadia. Quant à lui-même, sa tenue n'avait rien à redouter d'une comparaison avec celle de tous les hommes qu'il voyait là. Ces constatations agréables lui permirent une aisance, un entrain, une faconde qui l'étonnèrent. Sa fiancée ne l'avait jamais connu si fringant. Elle attribua cette métamorphose au vin d'Yvorne dont elle lui versait des rasades répétées.

Vers la fin du repas, il lui demanda des nouvelles de sa mère.

— Savez-vous, répondit-elle, qu'elle a passé ici la semaine dernière? Oh! quelques heures à peine, entre deux trains...

— Vous auriez dû la retenir! Je serais si heureux de la voir, de l'entendre... Où est-elle maintenant?

— A Aix, mais elle repart demain pour Bruxelles où elle a un engagement. Elle aussi voudrait bien vous rencontrer, Victor. Je lui ai montré votre photo. Elle vous trouve très bien.

— Quel dommage qu'elle ne puisse pas venir à notre mariage!

— Vous savez bien, mon chéri, que c'est impossible. Elle en a beaucoup de chagrin, et moi plus encore, mais que voulez-vous? Il faut être raisonnable.

Après le dîner, on fit de la musique. Parmi les hôtes de la pension, Nadia n'était pas seule à suivre les cours du Conservatoire. Ses camarades se mirent l'une après l'autre au piano ou chantèrent, accompagnées par une amie, quelque morceau de concours dont la partition tremblait entre leurs doigts. Mlle Boulenger, lorsque son tour vint, remporta un facile triomphe, dans les airs classiques aussi bien que dans ses chansons russes. Les applaudissements qu'elle recueillit achevèrent de griser Victor. Il exprima son bonheur en termes vagues, d'une voix un peu hésitante, mais l'éclat du regard suppléait à l'indigence des mots.

L'heure du départ sonna sans qu'il eût trouvé moyen

de s'isoler une seule minute avec sa fiancée. Le lendemain lui revaudrait ce sacrifice : toute une journée, seul à seule, de liberté et de grand air.

Dehors, la nuit de juin, tiède et parfumée, lui sourit de toutes ses étoiles. Le vin et la musique lui avaient donné une ivresse légère. Il voulut regagner à pied son hôtel.

Les rues se dépeuplaient. Les cafés fermaient. Son chapeau à la main, un peu de sueur aux tempes, Victor marchait à grandes enjambées.

L'asphalte du trottoir résonnait sous son pas martial. Il se sentait lucide, sûr de lui, un peu fiévreux, mais si intelligent! La fraîcheur nocturne l'enveloppait d'une caresse qui lui rappela, en plus subtil, les délices du bain. Pour s'en mieux pénétrer, il s'assit sur un banc, dans un square désert. D'invisibles présences animèrent autour de lui l'ombre silencieuse. La solitude accéléra jusqu'au vertige le rythme de sa pensée. En un furieux chevauchement d'images, tout l'avenir espéré défilait au galop. Le rêve déchaîné se ruait à la poursuite de cette réalité prochaine : l'existence conjugale.

Dans un ouvrage intitulé *Conseils aux jeunes époux*, Victor avait lu que certaines femmes souffrent, leur vie durant, d'une secrète blessure, parce que leur espoir s'est heurté, sur le lit nuptial, à l'égoïste emportement d'un mari maladroit. Si passionné que fût son désir de rendre heureuse celle qu'il aimait, le souvenir de cette lecture le fit trembler : s'il allait décevoir, meurtrir peut-être à tout jamais la tendre chair de Nadia? D'un temps déjà lointain, des figures oubliées surgirent : la fille enfermée avec lui dans une chambre d'hôtel, les mauvais garçons dont les bousculades et les cris emplissaient le couloir. Comment s'appelait-elle, cette grande effrontée? Irma. Pas si laide, après tout. Et puis, elle n'avait pas été méchante. Il se dit : « Parbleu, si je m'étais laissé faire, ce soir-là, je serais moins embarrassé au-

jourd'hui. » Aussitôt, il se reprocha ce timide regret. Non! il n'avait rien à craindre, il sortirait vainqueur de l'épreuve redoutée. Dieu viendrait à son aide. « Un seul Dieu en trois personnes, rouge, bleu, jaune... Potu... Je lui ai promis une boîte de couleurs : j'irai l'acheter demain matin. En attendant, rentrons, je pourrais prendre froid... Je suis un peu gris, ma parole. »

Tandis que ces pensées et d'autres, encore plus confuses, traversaient son cerveau, il reprit sa marche, mais dans une direction opposée à celle qu'il croyait suivre. Il ne vit pas tout de suite qu'il s'était perdu. Longtemps, il erra dans les rues basses, sans se résoudre à demander son chemin.

L'aspect des lieux l'intrigua. Çà et là, entre deux voies parallèles, d'étroits passages s'ouvraient. Dans quelques-uns, une lanterne de couleur éclairait une porte au judas grillagé. Les lames des persiennes laissaient filtrer de la lumière. Des rires aigus de femmes fusaient dans l'ombre, à travers les bribes d'une rengaine moulue par quelque piano mécanique. Grâce aux histoires racontées devant lui, à la *Fleur de Lys* ou ailleurs, par des garnements qui revenaient de Genève, Victor comprit soudain en quels parages il s'était fourvoyé.

Il la tenait, l'occasion de s'instruire.

Cette découverte le troubla si fort qu'il dut s'accoter contre un mur pour rassembler ses esprits. A pas prudents, il s'approcha d'une porte, tendit l'oreille, essaya de voir sans être vu. Ces tentatives ne l'avançant guère, l'envie lui vint d'entrer, une envie combattue par la peur et ranimée par le démon de la luxure. Il souhaita d'être aidé : un client qui surviendrait, devinerait tout, lui prendrait le bras, l'entraînerait dans la maison. Personne ne vint. « Si je me décide, pensa Victor, il faut que ce soit pour la meilleure boîte. » Mais comment la distinguer des autres? Il explora les alentours de plusieurs, sans arriver à se faire une opinion. Que n'avait-

il eu la bonne idée d'interroger Jacques Dubey! L'avis de cet expert serait précieux. « Je ne l'ai pas. Tant pis. Fions-nous à la chance. Qu'est-ce que je risque? On ne me mangera pas. Ces femmes sont peut-être très belles. J'aurai fait mon apprentissage et personne n'en saura rien. Il faut en finir... Je dirai que je viens pour me rendre compte et, si cela me déplaît, je m'en irai. J'ai de l'argent, des billets. Avec ça, on est toujours bien reçu. »

Tout en continuant de discuter avec lui-même, Victor palpait son portefeuille. Il se posa de nouvelles questions. Saurait-il se tenir, s'expliquer? N'allait-il pas se rendre ridicule? Encore une fois, tant pis : mieux valait faire rire à ses dépens des filles inconnues que s'attirer un jour les reproches, les moqueries ou la haine de Nadia. Déjà sa main se tendait vers la poignée de la porte, lorsqu'il eut la vision de sa blonde fiancée, endormie d'un sommeil innocent à l'heure même où lui, le misérable, courait au mauvais lieu.

Un sursaut d'horreur le fit reculer. Il se sauva hors du passage et prit sa course dans la rue du Rhône pour s'asseoir enfin, essoufflé et tout en larmes, sur l'allège d'une boutique, le dos contre le rideau de fer. Un gendarme l'interpella. Il bredouilla qu'il ne retrouvait pas son hôtel. Paterne, l'agent le reconduisit.

Dégrisé, mais terrassé par la fatigue, Victor n'eut que la force de se déshabiller, et, à peine étendu, sombra dans le sommeil.

Il se réveilla dispos. Le bain, un petit déjeuner copieux, une toilette attentive, achevèrent d'égayer son humeur.

Avant de retourner à la pension Martinet, où il devait prendre Nadia, il se rendit, sur le conseil du portier, à la *Palette d'Or*, pour y acheter les objets promis à son ami Potu.

Majestueusement, il commanda :

— Tout ce qu'il faut pour faire de la peinture à l'huile, et de la meilleure qualité.

On lui présenta des boîtes de couleurs, des chevalets, des cannes-pliants, des parasols, des toiles de formats divers. Le vendeur conseilla d'ajouter plusieurs gros tubes de blanc à ceux de la boîte choisie et de compléter l'assortiment de brosses. Il parla de vernis, de fixatif, d'essence de térébenthine. Victor s'étonnait qu'il fallût tant d'affaires pour peindre à l'huile. Il expliqua timidement que ce n'était pas pour lui, qu'il n'y connaissait rien, mais qu'il faisait un cadeau à un artiste pauvre et qu'il voulait un matériel irréprochable.

L'entassement d'un si grand nombre d'articles n'avait pas laissé de l'inquiéter. Le total de la facture lui donna un haut-le-corps.

— Non, déclara-t-il, c'est beaucoup trop cher. N'y a-t-il rien à retrancher là dedans?

— Rien, monsieur. Cela représente le strict nécessaire.

— Vous ne me ferez pas croire qu'on ne puisse pas faire de la peinture à moins de frais. Voyons, tous ces pauvres diables d'artistes, comment pourraient-ils s'en tirer?

Le vendeur répondit avec une moue de pitié :

— Il y a l'aquarelle, monsieur, qui n'exige pas un attirail aussi compliqué: une petite boîte, quelques crayons, un bloc de papier Whatman, et c'est tout.

— Alors, donnez-moi ça. Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite?

— Mais, monsieur, je vous ai offert ce que vous me demandiez.

— C'est bon, c'est bon. L'aquarelle, ça fera combien?

— Vingt-cinq, trente, trente-cinq, selon la marque.

— A la bonne heure! Dans ces prix-là, ça peut aller.

Il choisit en hâte, paya et fit envoyer ses emplettes à l'hôtel.

Potu, sans doute, s'estimerait volé. Petit malheur! Et s'il se permettait des réflexions désobligeantes, il trouverait à qui parler. Mais il ne pousserait pas l'ingratitude jusqu'à se plaindre d'un cadeau.

Sur cette réflexion, Victor entra chez un fleuriste, choisit pour sa fiancée une gerbe de roses blanches et arriva sur les pas du porteur à la pension Martinet.

Nadia l'accueillit avec transports. Ils décidèrent d'aller déjeuner ensemble au bord du lac. Elle voulait prendre le tramway. Il se récria et la fit monter dans un fiacre. Elle lui sembla plus fraîche que jamais, embellie encore par la gaîté qu'un ciel indulgent répandait sur tout le paysage.

— Figurez-vous, lui dit-elle, que j'ai reçu ce matin une lettre de papa. Vous allez avoir une surprise...

— Une bonne surprise?

— Oui : une bicyclette qui n'attend plus que vous pour rouler. Elle a dû arriver à Vergy au moment où vous en partiez. D'ailleurs, papa en donne une à chacun de mes cousins Dubey.

— Votre père est trop bon, il nous gâte. Mais vous, ma chérie?

— Oh! moi, il y a longtemps que j'ai ma bécane. Je n'en avais pas soufflé mot jusqu'ici : les bonnes gens de chez vous sont si extraordinaires. Maintenant, je ne risque plus rien, puisque nous nous marions en septembre. Donc, aux vacances, je l'amène. Vous avez plus d'un mois pour vous entraîner. Nous ferons des courses, de grandes courses, rien que nous deux.

— Bien sûr! C'est ça qui sera chic! Je vous montrerai tout le pays : je le connais bien, allez...

— Je sais, je sais... Quand nous serons mariés, Victor, je voudrais que vous montiez à cheval. Un homme du monde doit être cavalier. Moi, depuis quelque temps, je me suis un peu négligée, faute de temps : je ne pen-

sais plus qu'à la musique. Mais je me remettrai au cheval.

— Pour moi, Nadia chérie, c'est peut-être un peu tard...

— Mais non, puisque je le veux. Et, l'année prochaine, nous aurons une automobile.

— Ce n'est pas encore bien au point, ces machines. Le docteur Marmier me le disait l'autre jour...

— N'en croyez rien. Ça ne marche pas mal du tout et la construction fait des progrès étonnants.

Tout le long du trajet, Mlle Boulenger, joyeuse et volubile, étourdit Victor à lui révéler d'innombrables plans d'avenir. Il l'écoutait avec ravissement. La douce voix mettait en fuite les objections, ne leur laissait pas même le temps de se présenter à l'esprit. Avec des mots, une force irrésistible façonnait à sa guise la substance du monde. Sur la vaste terre, que de choses à découvrir! Dans la vie, que de félicités à connaître!

Victor emprisonnait dans les siennes la main gauche de Nadia. De la droite, elle soulignait ses propos de gestes qui ressemblaient à des battements d'ailes. De temps en temps, elle se penchait sur lui, le gratifiait de rapides baisers. Il les eût souhaités plus lents, plus appuyés, mais, pour elle, ces caresses légères suffisaient à marquer le rythme d'une allégresse bondissante.

La voiture les conduisit à Bellerive, où ils déjeunèrent gaiement sur une terrasse au bord de l'eau. Des régates à voiles y avaient attiré quelques amateurs, dont la présence contraria Victor. Deux messieurs déguisés en officiers de marine s'étaient installés tout près de leur table avec un petit canon pour les signaux. Avant de tirer, ils prévenaient galamment : « Mesdames, attention! » Chaque fois, la jeune fille se bouchait les oreilles. Son compagnon faisait le brave.

Tous deux prirent plaisir à suivre les évolutions de la

flottille. Mais le bruit, la fumée, l'odeur de la poudre, énervaient Nadia. Elle proposa une promenade.

Ils atteignirent un promontoire boisé, d'où l'on pouvait voir toute la manœuvre sans être gêné ni par les gens ni par les coups de canon.

Quand le spectacle cessa de les intéresser, ils s'allongèrent côte à côte sur la mousse. Jamais Victor, près de la chère petite, ne s'était senti aussi libre, aussi maître de leur commune destinée. Pour assuré qu'il fût de tenir à sa merci cette fragile proie, l'idée de s'en emparer ne l'effleura pas un instant : la conscience de sa force détruisait en lui toute envie d'en faire usage. Les désirs qui l'avaient obsédé la veille ne lui livrèrent aucun nouvel assaut.

Il fut tendre et la bien-aimée lui rendit sa tendresse. Serrés l'un contre l'autre, ils échangèrent des mots innocents et des baisers qui l'étaient moins, mais qui parurent tels à Victor. Car, aujourd'hui, Nadia ne lui inspirait plus que des pensées chastes, même quand il l'étouffait à force de l'embrasser. De la ruelle infâme, il avait perdu jusqu'au souvenir. Si quelqu'un lui en avait parlé, il eût frémi de dégoût. A ses yeux, l'élan qui, en cette minute, le jetait contre sa fiancée, ne ressemblait pas plus aux maléfices de la nuit qu'un ange du Ciel à un diable d'enfer. Qu'un torrent de feu, tout semblable à celui d'hier, pût courir dans ses veines, son âme n'en savait rien. En elle, tout n'était que blancheur.

La fiancée se réfugiait, comme dans un sûr asile, entre les bras du fiancé. Cet abandon paisible, confiant, mais relevé de soudaines ferveurs, enchantait Victor à la manière de certaines phrases musicales qui se déroulent d'une allure nonchalante, s'étirent, frissonnent et rebondissent. Insensiblement, la vierge qu'il aimait devenait sienne. L'amour la transformait. Il en éprouvait une fierté délicieuse.

Après un baiser épuisant, qui leur avait à tous deux

coupé la respiration, leurs lèvres se quittèrent. Nadia, en se dégageant, eut un petit rire nerveux :

— Mes compliments, fit-elle, vous commencez à embrasser très bien.

Elle regarda Victor et, aussitôt, détourna les yeux, comme si elle craignait d'en avoir trop dit.

De ces paroles, il ne retint, lui, qu'une promesse de bonheur : lentement, avec un zèle prudent et délicat, il achèverait sa conquête; sans le secours de personne, il saurait devenir, à l'heure marquée par le sort, l'amant parfait, promis de toute éternité à la plus belle des créatures terrestres.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Rousseaux : *Ames et Visages du XX^e siècle*, Grasset. — Jean Maxence : *Positions*, Revue française. — Henri Massis : *Dix ans après*, Les Cahiers de la Quinzaine, Desclée de Brouwer. — René de Planhol : *Le monde à l'envers*, Cahiers d'Occident, Editions du Siècle. — Max Jacob : *Bourgeois de France et d'ailleurs*, Gallimard.

Le livre de M. André Rousseaux (**Ames et visages du XX^e siècle**) s'entoure d'une bande qui nous crie : vous attendiez le critique féroce, le voilà. On va donc se représenter M. André Rousseaux sous l'image d'un dompteur qui, dans la cage aux fauves, fait claquer son fouet sur les chairs vivantes! Bon nombre de lecteurs vont accourir, attirés par l'appât de cette férocité. A moins que je ne me leurre sur mon époque. Mes contemporains ont tellement vu de cataclysmes, de catastrophes, de guerres, de révolutions, de chambardements, de revirements, d'éruptions volcaniques et de raz-de-marée de toutes sortes qu'ils se sont réfugiés dans l'infini de la torpeur. Ainsi traversent-ils notre chère époque où l'on dirait qu'un dieu perfide pour moquer nos espoirs ait ouvert une fois de plus la fameuse boîte de Pandore qui contenait tous les maux. Cette fois, il n'est même pas resté l'Espérance au fond de la boîte maléfique. Peut-être y est-il resté l'Ironie, mais cette consolation est d'un goût amer.

Aussi longtemps qu'il y aura des hommes il existera une critique qui est une forme de combat et une autre qui est une forme de la volupté. Les deux formes se mélangent d'ailleurs, car dans le monde vivant les formes pures représentent l'un des mythes qu'oublia M. Paul Valéry dans son énumération, cependant fort riche, des mythes qui tissent nos existences. Rien n'est plus révélateur d'une âme que certaines omissions.

J'entends par critique voluptueuse une manière de se caresser à une œuvre comme on se baigne dans la magie d'une nuit d'été; les rêves, les frissons, les secrètes musiques d'une autre âme passent sur vous comme des roulis de brise dans les feuilles; toute une symphonie intérieure s'éveille et l'œuvre qui la suscite vous est ce que l'Italie était pour Stendhal : une occasion de sensations.

M. André Rousseaux possède maintes qualités de la critique de combat et il veut qu'on voie ces qualités. Il a une doctrine fort nette sur les rapports de la littérature et de la vie, il a de l'ardeur, de la verve, de la passion et assez souvent de l'ironie enjouée. Il y a plaisir à le voir s'animer, et se prendre de tout cœur à sa tâche. Sa critique est lucide et elle est vivante, ce qui ne veut pas dire qu'elle vous contraint d'adopter toutes ses conclusions... Si M. André Rousseaux est un critique de combat qui s'arme de férocité, on devine derrière ses attaques souvent dures, voire impitoyables, un compréhensif qui par devers lui est muni du pouvoir de sympathie. Il frappe avec belle ardeur tout ce qui lui paraît destructeur, nihiliste et morbide dans beaucoup d'œuvres modernes fort appréciées, mais en même temps il laisse échapper des soupirs comme celui-ci : « Avouons que l'histoire de ce temps a de quoi dérouter un cœur loyal, mais ingénu ». S'il condamne avec décision certaines formes littéraires qui lui semblent entretenir le malaise profond des âmes, il comprend cependant que le monde où nous vivons a de bonnes raisons pour ne pas se sentir à l'aise. M. André Rousseaux prononce contre la littérature d'après-guerre un verdict rigoureux, mais à l'occasion il rend hommage à certains des mobiles qui parfois l'inspirèrent. Il sait reconnaître chez quelques écrivains d'après-guerre, avec le goût de cynisme, le dégoût de tout mensonge! La critique virulente de M. André Rousseaux sait même savourer au passage tels charmes que son intelligence n'est pas toujours disposée à approuver. Lorsqu'il met en jugement M. Roland Dorgelès, lui-même connaît un fugitif attendrissement à évoquer ce Montmartre de 1914 où se forma Dorgelès et il rencontre la vision et le frisson qui émeuvent. « Jamais plus les grappes de glycine ne seront aussi lourdes aux murs des jardins que par ces

printemps chauds et poussiéreux d'il y a vingt ans, où les femmes mettaient pour sortir de grands chapeaux à fleurs. » Oui, il y a des trouées de charme dans cette critique violente et sarcastique.

Autant qu'un critique-juge, M. André Rousseaux ambitionne d'être un critique-psychologue. On devine qu'il admire ce don qu'avait Sainte-Beuve de pénétrer jusqu'aux méandres les plus secrets des âmes et de les perscruter jusqu'à leurs intimes cachettes. Il s'impose une tentative courageuse : aborder les écrivains vivants avec la même sincérité psychologique, avec la même volonté de mettre à nu les âmes qu'apportent certains écrivains modernes à peindre leurs héros fictifs. Pourquoi en un temps où la littérature se vante d'avoir éludé toute hypocrisie, la critique ferait-elle exception à la règle? C'est d'une jolie crânerie et cela conduit à de véritables vivisections. Lisez l'étude sur Jules Romains, vous verrez ce que peut être ce genre de vivisection. Mais une critique qui essaie de rejeter tout ménagement pour aller jusqu'au tréfonds des âmes n'autorise-t-elle pas du coup les plus audacieuses investigations psychologiques de la littérature créatrice? Elle est d'ailleurs bien intéressante, cette critique qui à travers une œuvre saisit par flair et divination les tendances secrètes d'un écrivain et les groupe pour en composer sa personnalité spirituelle. Elle est un perpétuel travail d'invention, un exercice très actif de l'imagination, elle côtoie toutes sortes de risques, ce qui n'est pas son moindre charme. M. André Rousseaux a bien senti cet attrait puisqu'il dit : « Une critique aussi passionnément mêlée à la vie m'effraye plus qu'elle ne m'attire. » Entendez qu'elle lui donne bien du plaisir.

M. André Rousseaux considère les écrivains qu'il étudie par rapport à notre vie d'aujourd'hui. Il croit qu'ils expriment tout particulièrement les formes diverses de la maladie qui étreint notre singulière époque. Ces études tentent donc, à travers quelques écrivains révélateurs, d'établir un diagnostic de nos maladies. Quant aux remèdes, M. André Rousseaux les tient en réserve. Disciple de M. Paul Bourget, il adopte les grands points de son enseignement. M. André Rousseaux nous fournirait évidemment une ample matière à

discussion. On admire sa virtuosité, mais on se dit qu'il envisage un peu trop les écrivains qu'il étudie comme maîtres de vie. Il tend à exagérer leur influence sur les âmes comme directeurs de conscience. Y a-t-il vraiment des gens dont la vie ait été modifiée par les pièces de Jules Romains? La plupart des écrivains dont parle M. Rousseaux me semblent exister beaucoup plus par le plaisir artistique qu'ils offrent à leurs lecteurs que par les tendances de vie qu'ils peuvent leur suggérer. En d'autres termes, la personnalité artistique est peut-être l'essentiel pour des écrivains comme M. Mauriac, M. Duhamel, ou M. Romains, et M. Rousseaux la laisse un peu trop dans l'ombre. Son livre ne cesse d'ailleurs de poser le problème de la mission de la littérature parmi les hommes. Sur la valeur, la signification et le rôle de la littérature et de l'art dans les groupes humains, j'entamerais parfois la discussion avec M. Rousseaux. Mais cela me conduirait beaucoup trop loin.

Je ne peux prendre une à une toutes ces études. L'étude sur Dorgelès est joliment nuancée. L'étude sur Mauriac saisit au fond de cette nature une curieuse dualité : il se peut bien qu'il y ait en M. Mauriac un catholicisme sincère uni au goût de se délecter des perversités de la chair. Le caractère d'adolescence prolongée que M. Rousseaux voit régner sur cette œuvre, je ne crois pas que je le pousserais aussi loin. L'étude sur M. Duhamel est un peu rosse sous son air assez aimable; elle étrique un peu l'écrivain. Il faut être sur ses gardes avec M. Duhamel; il faut entendre son ton de voix et peut-être a-t-il beaucoup plus de malice qu'on ne le soupçonne à première vue. Je crois que M. Rousseaux n'a pas mal saisi certaines dominantes de M. Valéry. M. Valéry est en somme un écrivain facile, ce qui ne l'empêche point d'être le théoricien de l'obscurité. Il est facile dans la mesure où sa personnalité, d'ailleurs fascinante, ne révèle pas une très grande complexité. M. Jean Cocteau est portraicturé de façon savoureuse. A en croire M. Rousseaux, M. Jean Cocteau est une ombre plus qu'un homme, et son œuvre est quelque chose comme le jeu d'ombres d'une ombre. Laissons M. Jean Cocteau se défendre, la subtilité ne lui manque point. Quant à M. Jules Romains, c'est lui qui fournit entre tous les écri-

vains la matière choisie de vivisection. Je ne sais s'il prendra plaisir à se voir traité de « pontife méthodique et glacé » et à entendre dire qu'il « allie le cynisme de Panurge à la fatuité de l'écolier limousin ». Je crois que M. Jules Romains ne sera pas très vivement ému, il doit être blasé sur la critique et il doit être assez sûr de lui pour dire comme M. André Gide : On m'attaque, donc je suis...

Que dira M. Paul Morand de l'avertissement que lui donne M. Rousseaux, maintenant qu'il cherche à se dépouiller de sa verroterie d'images : « Quand on cesse d'écrire à la manière de M. Paul Morand, on risque de penser à la manière de Baedecker »... Il dira peut-être que les certitudes de l'œil déçoivent moins que les errements de la pensée. Il me faut bien vous donner quelques-unes des formules qui crépitent sous la plume de M. Rousseaux. Elles font balle. Elles ne laissent jamais indifférent, même et surtout quand on sent une vive envie de les contredire! Un livre qui compte.

M. Jean Maxence réunit sous le titre **Positions** de nombreux et brefs articles nés au fil de l'actualité. Il a le souci d'une critique qui dure, c'est-à-dire d'une critique qui enrichit son objet de réflexions qui le dépassent. Louable ambition! Il est curieux de tous les problèmes que soulève notre époque anxieuse et lui aussi possède pour nos maux des remèdes qui ressemblent à ceux de M. André Rousseaux. Il se réjouit que la littérature dite d'après-guerre ait fini sa carrière. Il aspire à une littérature qui, se détournant des jeux arides que nous connaissons, soit secourable à nos pauvres cœurs d'hommes. Il veut des livres qui soient des « présents humains ». J'avoue que je me méfie un peu d'une littérature secourable et consolante. La catégorie des lecteurs qui a besoin d'être secourue et consolée n'a point coutume d'avoir de grandes exigences de pensée ni d'art. Je ne crois pas que l'écrivain doive trop songer à l'action possible de son œuvre. Que son âme ait du style, et son œuvre aura de l'altitude sans même qu'il ait à s'en soucier! Les vues pénétrantes ne manquent point dans le livre de M. Maxence qui touche à maintes questions. Il est sur les *Cahiers* de Barrès une page de toute beauté. « Ce qu'on relève n'est pas l'inquiétude ordinaire, l'insatisfaction passa-

gère, mais une désolation continue, toujours plus angoissée en lui. Barrès n'est pas ce maître aux attitudes choisies dont des livres bien dirigés nous présentaient les aspects les plus distingués, il est un homme souffrant, battu, triste, diminué et qui tire de sa substance des chants volontaires de grandeur... La résignation de Barrès est plus sombre que toutes les révoltes. Elle les dépasse comme celle d'un homme qui sait les révoltes inutiles... » Voyez aussi cette définition de Valéry : « Valéry c'est France allumé... c'est France plus profond, plus ardent, moins gamin, moins sceptique peut-être, mais tout aussi abandonné aux sensualités de l'intelligence ».

Faut-il se débarrasser du « proustisme » et du « gidisme » ? Question délicate! Il me paraît difficile de traiter le roman comme si Proust n'avait pas existé! Proust est une donnée capitale qui compte en dépit de nos préférences. Il faut peut-être s'en affranchir en le dépassant. Revenir en deçà de Proust dans la littérature romanesque, équivaut à revenir en deçà de Baudelaire dans la poésie.

M. Henri Massis groupe dans un petit livre (**Dix ans après**) les études riches de substance qu'il consacra à des moments divers aux conditions matérielles et sociales qui dominèrent la littérature dite d'après-guerre. Voici quelques titres qui par eux-mêmes sont déjà parlants : Prix littéraires; Les méfaits de la publicité; Publicité et mœurs littéraires; De la littérature industrielle; Une génération sans critique; Une génération qui s'abandonne... M. Massis a raison d'attacher grand prix « aux choses matérielles qui touchent à la condition d'écrivain ». Elles furent capitales dans la période 1918-1930! Je dirais même, instruit par le spectacle de cette époque, que les historiens de la littérature devraient étudier avec beaucoup de soin tous les mécanismes de l'édition. On laisse trop souvent dans les coulisses de la littérature l'éditeur lui-même. On ne comprendra rien à la littérature dite d'après-guerre si l'on ne tente la psychologie de l'éditeur au cours d'une telle époque. Quel était son but? Quelle conception se faisait-il de sa tâche? Sur quels principes fondait-il la sélection des œuvres? Et puis... et puis quel rôle joua l'argent dans cette période? On verrait avec plaisir s'ajouter aux

études de M. Massis une étude sur le public qui s'offrait à l'écrivain d'après-guerre. Des enrichis sans culture, des esprits lassés et des snobs actifs, incapables de distinguer un badigeonnage excentrique d'une originalité véritable. On ne peut songer sans mélancolie à cette littérature d'après-guerre. Une génération munie des dons les plus brillants a été détruite irrémédiablement par l'ensemble des conditions où il lui fallut vivre. M. Henri Massis rappelle les conditions éternelles de la vie spirituelle : « le désintéressement, la réflexion, le silence... » On ne saurait mieux dire. Où je ne puis suivre M. Massis, c'est lorsqu'il demande à la littérature de renoncer à ce qu'il nomme « le psychologisme », c'est-à-dire aux explorations difficiles et courageuses jusqu'aux zones les plus secrètes de l'âme. Je ne crois pas non plus qu'il faille renoncer à l'investigation des cas pathologiques. Un écrivain qui se pique de réalisme ne tarde pas à voir que l'homme normal est une fiction; vie et maladie ne sont pas loin d'être synonymes et il ne serait pas trop paradoxal de prétendre que l'étude de la vie se transforme vite en pathologie. J'ai entendu dire à un humoriste que les philosophies elles-mêmes sont des phénomènes pathologiques, ce qui n'est pas toujours faux. Un médecin muni d'une riche expérience affirmait que la diversité des maladies est le principe même de différenciation dans l'humanité : « Sans les maladies, disait-il, nous nous ressemblerions tous. » Les maladies sont peut-être des choses normales par excellence. Que voulait dire ce malicieux Socrate à l'instant même d'expirer : « Et maintenant, Criton, tu sacrifieras un coq à Esculape! » Pourquoi ce sacrifice au dieu-guérisseur à l'heure de quitter la vie? C'est singulier. Nos classiques si curieux de tous les aspects du réel, et qui mirent tant de complaisance à explorer les vices les plus hideux et les travers les plus singuliers, se seraient-ils privés de descendre aux profondeurs de la maladie si leur attention avait été appelée sur les intimes rapports de la vie et de la maladie? En tous cas, il est difficile de ne pas considérer l'humanité d'aujourd'hui comme une humanité malade. Peindre cette humanité malade avec toute la probité classique, qu'y aurait-il de blâmable dans un tel dessein?

Ne nous étonnons pas que notre humanité soit particulière-

ment malade. M. René de Planhol, qui est un polémiste vigoureux, vient d'écrire **Le Monde à l'envers!** C'est notre époque qui, à l'entendre, mérite cette enseigne! La machine ronde a perdu la boule, disait l'humoriste Grosclaude. On pourrait se demander si le monde a jamais été à l'endroit, mais c'est une autre question. Le monde vivant examiné à travers nos intelligences apparaîtra toujours plus ou moins comme un monde à l'envers. Et s'il était bien mis à l'endroit, on peut se demander s'il vivrait. Nous traversons un temps plein de folies, mais quand on connaît un peu le passé, on se rend compte que bien nombreuses furent les époques où l'on s'entendait à merveille à toutes sortes de démences. Le grand drame de notre époque, c'est peut-être que l'humanité a acquis des moyens matériels peu en rapport avec son manque éternel de bon sens. Quand nous considérons nos misères, il ne faut pas oublier qu'une aventure dans le genre de celle de 1914 se serait payée jadis par un demi-siècle de famine et d'épouvantable dénuement. La grosse nouveauté, c'est qu'on ait réussi à vivre dans les années qui ont suivi la guerre et c'est ce qui peut faire redouter une nouvelle catastrophe. M. René de Planhol donne à notre époque les verges avec une singulière vigueur et comme il passe des idées aux individus, c'est fort vivant. Le tableau qu'il nous donne du monde où nous vivons est un véritable manoir de tohu-bohu. Désordre partout, mais avant tout dans l'ordre politique, ce désordre politique commandant tout le reste : « Le désordre essentiel de l'Etat français, nous dit-il, se reflète dans le désordre de la société française. » Il prend plaisir à accuser le contraste entre les principes qui ont l'air de gouverner notre temps et la réalité. Je me souviens d'un jour de vacances où je m'entretins avec un instituteur de campagne. Ame droite et candide, il était affligé d'une cruelle perplexité. « Comme instituteur, disait-il, j'enseigne que la Révolution a supprimé les abus fiscaux et comme secrétaire de mairie, je constate que dans une commune où il y a d'authentiques millionnaires, je suis le seul à payer l'impôt sur le revenu! » Le chapitre sur la presse moderne est l'un des plus brillants et des plus féroces de ce livre sans indulgence. L'expression « liberté de la presse » apparaît alors d'une savoureuse ironie. Nous

assistons, nous dit M. de Planhol, « à l'épanouissement de la société la plus grossièrement vénale que le monde ait jamais connue »... Au milieu d'un chapitre un peu véhément, il s'écrie : « Le tableau est sans doute poussé au noir »... Ma foi, le livre de M. de Planhol m'a fati songer à une phrase qu'écrivait le vieux moine Raoul Glaber environ l'an 1000 : « On croyait que l'ordre des saisons et les lois des éléments, qui jusqu'alors avaient gouverné le monde, étaient retombés pour toujours dans le chaos, et l'on redoutait la fin du genre humain. »

Pour vous remettre l'esprit en gaîté après ces affligeantes visions, vous lirez de Max Jacob **Bourgeois de France et d'ailleurs.** Comme peintre de la société, M. Max Jacob est le poète de la loufoquerie. Il dispose pour cela d'une imagination qui a des ressources infinies de cocasse et il a des passages d'une telle fantaisie burlesque qu'on en est bel et bien ahuri. Ce livre, nous dit M. Max Jacob, est le « spicilège des espèces bourgeoises ». De fait, il classe les espèces bourgeoises avec beaucoup de divisions et de subdivisions à la manière d'un botaniste méthodique qui aurait eu Alfred Jarry pour professeur. A lire M. Max Jacob, ce monde me paraît un tel océan de loufoquerie que j'ai envie de crier : « Où fuir? » A moins que je ne me dise : « Pour que le passage ici-bas soit moins aride, le créateur a voulu que l'homme soit un spectacle pour l'homme; le spectacle de la loufoquerie de nos semblables est une des raisons de nous intéresser à ce monde. » Je me dis aussi : « Après tout, la loufoquerie est encore le seul moyen qu'ait trouvé l'homme moyen pour être poète! »

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean Desthieux : *Psaumes*, « Heures Perdues ». — Jean Desthieux : *Les Noces Dolentes*, Marcel Seheur. — Noël-Jeandet : *La Nuit Inclinée*, Debienne, Saint-Amand-les-Eaux. — Germaine Maillet : *L'Office des Vierges*, « La Primevère ».

M. Jean Desthieux emploie, comme l'on sait, ses « heures perdues » à composer des cahiers critiques ou originalement littéraires, dont la périodicité aux lecteurs qui s'en délectent

n'apparaîtra jamais assez fréquente. C'est en effet qu'il y prodigue sans crainte les exemples d'une vertu à la fois enthousiaste et réfléchie dont l'expression toujours sincère stimule l'imagination, provoque tour à tour l'adhésion ou la protestation désintéressée, mais force la sympathie, surprend, convainc, comme d'une thèse tellement simple qu'on n'y avait pas songé, ou, avec des arguments clairs, précis, s'en prend au succès des profiteurs, des faux dieux qui abusent des conceptions erronées ou viles du moment. **Psaumes, les Noces dolentes** sont les titres de ses deux recueils de vers les plus récents. Les *Psaumes*, choyés, révisés avec amour par l'auteur, paraissent dans un texte que l'auteur donne pour définitif. Il y fait, écrit-il, « une concession nouvelle à ceux qui exigent du poème des clartés didactiques ». Il entend par là, je pense, qu'il a pris la peine, dans un argument, d'élucider la pensée centrale de son œuvre, d'en dégager, d'en signaler l'intime et essentielle structure. Dans la suite de ces poèmes, dont l'interprétation finale ne prêtera plus désormais à confusion, M. Desthieux estime qu'on ne pourra méconnaître « le plus ample des poèmes — et probablement le moins banal — parmi ceux (innombrables!) qu'ont inspirés à un Français les événements de 1914 à 1919 ». Sans doute est-il matériellement exact que « la poésie est un langage fait des mêmes mots que la prose mais différemment assemblés et acceptés »; mais cet usage différent des mots a pour effet de les douer d'une puissance d'incantation, à quoi la prose ne saurait prétendre. Voilà pourquoi il est vain de surprendre l'attention du lecteur par l'emploi d'un vocabulaire exceptionnel, mots rares ou néologismes. Ils déroutent, troublent la magie, ne la renforcent jamais, tant s'en faut.

Je n'ai pas à revenir sur les *Psaumes*, où, en somme, dans un élan encore juvénile, je pense, et merveilleusement soutenu, le poète a enclos, mieux qu'une foi patriotique, la flamme de sa générosité d'homme sensible et de ses espérances réfléchies en un avenir plus sain. Je garde l'opinion qu'il y a voulu trop mettre de substance, ou, si l'on préfère, qu'il s'est trop complu au détail qui n'intéresse que momentanément. N'importe, créer un ensemble pareil et, en dépit

de tout ce qui, à mon avis, y serait à élaguer pour qu'il en acquière une plus souveraine résistance, M. Desthieux n'a pas tort, c'est sûrement de quoi suffire à l'orgueil d'une carrière poétique.

Les Noces Dolentes sont précédées d'une préface de Jean Royère. On sait avec quelle ardeur Royère soutient, aime à présenter les efforts tentés par les plus jeunes que lui dont les travaux l'intéressent. Rarement a-t-il mieux choisi qu'en la présente occasion. Il loue comme il convient, « dans les vingt ou trente sonnets que sont ces *Noces Dolentes* le lyrisme hardi, éclatant, oratoire de Jean Desthieux ». Le poète, selon moi, s'est trompé cependant dès le principe. Je consens que l'on puisse se déclarer *ennemi de la rime,* et qu'on estime que, à en faire abandon, on soit contraint de renforcer le pouvoir du rythme pour que le vers soit le vers. Tout est autorisé, c'est ma doctrine favorite, à l'expresse condition que l'œuvre d'art soit réalisée. Les règles constituent une méthode; à chacun de l'adopter, de l'amender, de la rejeter à son gré, mais aussi à ses risques. J'admets, par contre, difficilement qu'on ait recours à un poème de forme traditionnelle, et qu'on en répudie une des conditions élémentaires. Un sonnet — un sonnet français, n'est un sonnet que s'il repose sur un fort agencement de la rime. Desserrer, affaiblir la rime ,c'est affaiblir la valeur effective du sonnet. Dès le premier sonnet, je trouve à la rime des quatrains: *s'éploient, proie, soie, joie;* au second, *lèvres, rêves, Eve;* ailleurs, *poème, diadème, aime...* et *Chimène!* Je me rebiffe, ce ne sont pas des rimes, et les assonances n'ont rien à voir dans l'élaboration d'un sonnet. Obstacle difficile à surmonter, appui accordé au poète, voilà qui importe peu; le sonnet est conditionné par la soumission à certaines règles; ne vous y soumettez pas, c'est votre droit, mais ne prétendez pas, dès lors, écrire ou avoir écrit des sonnets. Le sonnet est une œuvre d'art précieuse, précise; l'indécis dans la forme ou le flottement n'y saurait être admis. Pour goûter selon leur mérite, qui est grand, qui est certain, les poèmes brefs et de mesure égale que M. Desthieux a tort d'appeler des sonnets, il faut que j'oublie cette erreur, et alors je consens au plaisir de grandes affirmations,

Les mots sont les porteurs du message des siècles

ou d'un poème doux, évocateur et à la fois éclatant (les analogues sont nombreux), tel celui-ci, d'un Niçois qui ne vit pas de délices oisives, mais se nourrit de rêve et de pensée:

Aux rêves du plaisir où ma présence est vaine
Les fantômes chéris des rêves d'autrefois
Approchent du silence en sandales de bois
Comme viennent, le soir, caresser les fontaines
Les nymphes de légende et les chansons des plaines
Ainsi naît en mon cœur la plainte d'un hautbois
Pour préparer encore on ne sait quels tournois
Où luttent doucement un essaim de phalènes
Contre les morts en croix des âmes sans tombeau.
On a fait un bûcher avec tous les berceaux.
Et tout ce que l'amour comporte de magique
Ainsi s'évanouit dans un foyer tragique
Avant que ne s'éveille à l'aube des travaux
Le coq tumultueux des heures nostalgiques.

En 1930, au sujet du premier recueil de Noël-Jeandet, *Interférences,* j'avais pu déjà écrire: « Ils marquent chez l'auteur l'ambition superbe de réaliser une œuvre pleinement significative, loin de tout chemin banal. » **L'Ame Inclinée,** le poème philosophique, « presque mystique » — écrit-il — qu'il vient de publier confirme, et au delà, cette première impression. L'âme ici se meut, s'émeut, se décourage, renonce, frissonne, entrevoit et comprend. Va-t-elle ne vivre que rivée à l'heure, céder sans plus à l'appel de la mort? Dans une fuite lente sur le fleuve où pèsent des brouillards, des ombres s'enlisent et s'effacent l'une après l'autre. Le cerveau est saisi d'épouvante, il tend à la lumière, connaîtra-t-il la contrée heureuse où il se révélera à soi-même, où il jouira de soi? Reviendra-t-il aux joies de la vie quand s'en retourneront vers elle les clairs navires de fête? Le cœur s'endort aux délices de la mer. Faut-il tenter les dés contre les dieux? O cerveau, reste dur; rien n'a lieu sur la mer! Elle n'est que passage. Laisse-toi prendre par la terre, seule vraie, ou sache t'y dérober. Eh quoi! attendrons-nous, alors, la caravane vaine qui passe, et qui va rire et qui va danser? Restons au désert, ou enivrons-nous des fruits de miracle, des palmes,

rapportés de par delà les mers. Cette ivresse n'équivaut-elle pas à la prière? Remous et doutes, ne faut-il céder, se rendre; voix du renoncement, ou voix intime du désir, de l'espoir, laquelle écouterai-je? Je suis seul, non loin du récif où je pensai naufrager; le serpent siffle; pourrai-je mieux gravir que n'y ont réussi les morts? Me voici, seul, seul toujours, affronté à la déesse du Hasard, tout est matière au hasard, écartelée, superbe, et qu'es-tu de mieux, toi-même : c'est ce monde sans lien qui témoigne de Dieu. Soudain, n'as-tu senti un souffle sous le ciel, un même souffle comme à «, ton cil, la flûte de cristal »? Et les pierreries confuses se sont toutes ranimées; ton pas même se mêle au frisson, mais que c'est peu de chose, cependant, que cet éveil nouveau « au bas du ciel »! Les yeux s'ouvrent grands, s'émerveillent du prodige instinctif des insectes et de toutes les créatures. Un sourire n'équilibre-t-il tous les reflux, au bas du ciel? Une clarté sur tes cheveux, palmes qui font chanceler le soir, chair proche de l'esprit, esprit proche de la douleur, douleur proche de Dieu, tout se joint, et s'épure en se joignant, parmi ces liens invisibles et sûrs que forme l'amour. Ainsi c'est en moi que s'ouvre mon ciel et d'un élan intérieur c'est au ciel aussi que je m'unis. Elles sont mortes, les frêles amours d'autrefois, qui tenaient du délire. L'amour se fond en l'Idée, ce diamant, ce sacre, seul égal ou semblable à Dieu. Qu'importe encore le froid et qu'importe la solitude du monde et du cœur? Si Dieu a fait inaccessibles les astres, est-ce vrai qu'il ne les ait aimés? La solitude, miroir où se dissipe le poids des idoles, d'où le rêve surgit, amour et ombre, et ce mot précieux, le plus vierge, le plus divin, qui se forme au berceau sur les lèvres de l'enfant: ô mère! O mère, souvenir, le seul vrai, extase, essor et certitude prochaine, ange profond et limpide, toute âme se voue à elle, du centre des rêves et des larmes.

J'ai tenu à résumer par quelques-unes de sès images essentielles l'idée initiale et directrice de ce poème de pur cristal, difficile à lire peut-être, mais où rien de sa limpidité ne se trouble, où ne se mêle aucun limon de complaisance ni de doute. Le poète, en effet, a tenu à détacher au firmament de ses méditations les feux les plus scintillants dont se soit constellée sa pensée. Ce sont autant de signes précurseurs,

d'appels de lumière, de foyers où se concentre l'attention. Le surplus ne s'éclaire pas pour qui ne porte en soi-même le ciel.

Voilà qui s'exprime sans doute aussi par la forme que prend, à se réaliser, le poème. Une liberté, mais rigoureuse, du vers, en apparence insoumis aux lois et (peut-être pas toujours avec nécessité) dégagé de la rime. Mais les flexions de la pensée, la conduite de l'esprit obéissent à une sorte, qu'on peut dire souple insciemment, de rigueur intime. Nulle autre forme ne conviendrait, à moins de l'abondance qui submerge et fixe des sillons d'orage et d'astres aux poèmes suprêmes d'Hugo, ou des éclairs orageux et lucides dont Mallarmé a forgé *Un Coup de Dés...*, Edgar Poe *Eureka.* Etre cité, même quelque peu en retrait, avec ces noms-là, n'est-ce hasardeux? Noël-Jeandet, à mon gré, en est digne.

Mlle Germaine Maillet, qui apparaît fort avertie d'hagiographie, d'archéologie médiévale, a réuni sous le titre de **l'Office des Vierges** une double série de cantiques en longues laisses de mesure inégale à des poèmes plus profanes où sa sensibilité se révèle, non au fond bien différente, mais plus directe et mieux à nu. Chansons, ballades, essais rythmiques, poèmes « géographiques » avec suite musicale, révèlent ses impressions de joie, d'admiration, ses réflexions, ses rêves, ses pensées de chaque jour. On y sent une âme probe, pure et loyale, émue à tous les souffles de ce qui est beau, de ce qui est sain dans la pensée d'autrefois, dans les ardeurs d'aujourd'hui. Cent chemins lui sont ouverts, elle en fait l'expérience. Folklore ou esthétisme, tendresse prudente, concentrée, élan du cœur, prière. Je crois bien que, dans ce qui dépend de l'expression, elle a suffisamment conquis ce qui est à conquérir pour aisément, posément dire, à l'heure voulue, ce qu'elle voudra, comme il convient. Mais il importe encore qu'elle se choisisse sa voie, qu'elle tende à un but définissable ou cède, si elle préfère, au caprice. L'étude successive qu'elle a fait des visions les plus diverses avec les moyens propres à les exprimer, l'embarrasse encore, sans qu'elle s'en doute, même. Il lui reste à conquérir sur elle-même le meilleur, ou le plus évident aux yeux attentifs, de sa personnalité à venir.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J. et J. Tharaud : *Les bien-aimées*, Plon. — André Thérive : *Anna*, Bernard Grasset. — Jean Mistler : *La Maison du docteur Clifton*, Emile-Paul. — Colette : *Prisons et Paradis*, J. Férenczi. — Roger Chauviré : *Mademoiselle de Bois-Dauphin*, Flammarion. — Mémento.

Il faut que l'influence de la mode soit bien vive pour que des écrviains de la qualité de MM. J.-J. Tharaud s'y montrent sensibles, en plein épanouissement de leur gloire... Toute la première partie de leur dernier roman, **Les Bien-Aimées,** les montre, en effet, appliqués — avec infiniment d'esprit, d'ailleurs — à un pastiche de M. Jean Giraudoux, l'écrivain dont on imite le plus le style, à l'heure actuelle. Quant à la seconde... Mais de quoi est-il question dans ce roman? D'un jeune homme, Adrien, qui habite Versailles et qui, presque adolescent encore, s'enivre, à l'exemple du héros de Marcel Proust, de respirer un bouquet de jeunes filles en fleurs — en raffinant, toutefois, sur ses sensations comme notre nouveau *Fantasio* (c'est l'auteur de *Suzanne et le Pacifique* que je veux dire). A ce jeu, il se fait une âme ensemble chaste et voluptueuse, mais subtile jusqu'à l'artifice, et qui l'incite à contracter avec une femme peintre, son aînée, sans agréments physiques, de surcroît, un mariage blanc... Il est convaincu que la possession tue l'amour. Parbleu! puisque tout ce qui vit est voué à la mort. Mais l'admirable est que, pendant plusieurs années, en Tunisie, au Maroc où il voyage, il trouve le bonheur dans cette union paradoxale. La fatalité s'introduit, pourtant, dans le ménage, comme on s'y attendait, sous les espèces d'une certaine Valentine. La nouvelle venue éveille les désirs endormis d'Adrien à qui sa malheureuse femme rend, à point nommé, en mourant d'un cancer, une liberté dont il se montrait impatient... J'ai réduit à l'essentiel le récit un peu long ou lent, de MM. Tharaud qui, paraît-il, en ont emprunté directement le sujet à la réalité. Le couple Adrien-Clotilde n'est point (ils l'ont assuré, eux-mêmes) une invention de leur part. Mais, de le savoir, n'empêche que je ne sois gêné, sinon irrité par le caractère exceptionnel de son *cas*. M. Edmond Jaloux qui a fait le plus vif éloge des *Bien-aimées,* avançait, à son propos, que contraire-

ment à une opinion courante, le grand art des classiques n'avait point du tout horreur de l'anormal. Quel paradoxe! M. Jaloux feint de se méprendre, ou il joue sur les mots. Rien n'est plus naturel, rien n'est plus communément humain, il est vrai, que les passions que Corneille et Racine prêtent à leurs personnages. Qu'une femme, à l'exemple de Phèdre, soit amoureuse de son beau-fils, cela arrive tous les jours, et il est fréquent qu'une hostilité existe entre deux familles dont les enfants s'aiment, comme dans *Le Cid.* Vingt drames ou romans, plus ou moins inspirés par les faits, ont suscité entre Français et Allemands un conflit pareil à celui des Horace et des Curiace... C'est la qualité de leur condition sociale, la place éminente qu'ils occupent qui compliquent le problème des passions chez les héros cornéliens et raciniens. D'où le mot de Napoléon : « La fatalité, c'est la politique! » Et je pense qu'en jetant à des crises terribles leurs rois et leurs princesses, les maîtres de notre tragédie ont voulu prouver avec un bon sens dont le secret est perdu, de quel prix il faut payer l'honneur de commander aux peuples. Rappelons-nous le vers de Racan :

Plus on est élevé, plus on court de dangers

et celui de La Fontaine :

Pour vivre heureux, vivons cachés...

Mais point d'invertis ni de frigides; de monstres masochistes ou sadiques dans le théâtre du XVII[e] siècle, et le Néron même de *Britannicus* est moins effroyable que celui de l'histoire, parce que simplifié. MM. Tharaud, en dépit de leur art qui est grand, n'ont pu faire que j'aie pris un plaisir sans mélange à leur étude de la psychologie si particulière d'Adrien. J'hésite, au surplus, à me prononcer sur la tare de ce nouvel Amiel. Son éloignement des joies physiques est-il le résultat de son éducation sentimentale faussée, ou sa conception platonique de l'amour la conséquence de son peu d'attrait pour l'érotisme? Je l'avais cru sensible, à défaut d'éprouver pour elle des sentiments plus vifs, à la beauté de la femme, et c'est une créature disgraciée qu'il a la singulière idée de prendre pour épouse. Il n'est ni mystique, ni

spiritualiste, à proprement parler, ni foncièrement anti-charnel... Un imaginatif, peut-être? Mais alors pourquoi choisir en Valentine, encore un coup, une jeune fille qui ne lui fournira pas l'occasion de *cristalliser?* A-t-il voulu se sacrifier et n'a-t-il pu? Un mythomane? Un hypocrite, au sens éthymologique du mot?... Je m'arrête, crainte de donner l'impression que je tiens pour manqué le roman de MM. Tharaud — si différent qu'il paraisse de leurs précédents ouvrages, et par la composition même, qui en est un peu lâchée. C'est un roman plein de finesse et d'une extrême habileté, au contraire. Très brillant par les beautés de détails, et comme je l'ai déjà dit, très spirituel; mais il eût gagné à être plus franchement, plus brutalement traité. Un cas comme celui d'Adrien exigeait des précisions matérielles auxquelles les analyses des états d'âme de ce personnage ne suppléent point. Le voile de poésie que MM. Tharaud jettent sur un tel personnage ne lui convenait pas. Ils eussent dû, il me semble, l'étaler tout nu sous le scalpel...

M. André Thérive a dédié à MM. Jérôme et Jean Tharaud son nouveau roman **Anna**; et le sujet en est bien curieux, mais il m'a paru un peu déconcertant, sinon décevant. *Anna* ne serait-il pas, en effet, une sorte de mystification, quelque chose comme une niche que M. Thérive aurait voulu faire au Destin en montrant son absurdité?... M. Thérive a de l'esprit; mais celui qu'il a prodigué, ici, l'a empêché de croire assez à sa fiction pour la douer de la *crédibilité* désirable. Mme Chantiran, Anna, est mariée à un sergent rengagé, en garnison à Tulle, qu'elle a rejoint pendant les manœuvres. Au retour, elle a manqué le train, et il lui faut, au crépuscule, après avoir couru le risque de coucher dehors, accepter les services d'un commis-voyageur, un certain Bournazel, qui la conduit en voiture à Treignac, et lui offre à l'auberge un dîner que rend très bruyant la compagnie de ses clients habituels. Bournazel bâfre et lampe tellement qu'il meurt dans la nuit, d'une congestion. Comme c'est Anna, sa voisine de chambre, qui a annoncé par ses cris le décès du bonhomme, tout le monde croit qu'il a passé dans ses bras. Le plus fort est que, rentrée chez elle, elle finit, après divers incidents, par se persuader qu'elle a été coupable et par le donner à

croire à son mari... Protestation inconsciente, je suppose, contre la platitude de la vie qu'elle mène avec lui, elle confesse à Chantrian son infidélité imaginaire, mais, effrayée par un geste menaçant qu'il fait, tombe par la fenêtre et se tue. L'histoire pouvait finir là, et nous en eussions tiré de suffisants sujets de méditation. Mais non. A son tour, victime d'une illusion, Chantrian croit qu'il a poussé sa femme au suicide, s'il ne l'a assassinée, et comme la malheureuse s'est accusée d'une faute qu'elle n'a pas commise, il se charge d'un crime dont il est innocent. Singulier parallélisme qu'achève de rendre plus rigoureuse encore la mort tragique du mari, après celle de la femme. Eh quoi! se récriera-t-on, l'imagination est-elle si vive chez les gens simples? Je répondrai pour M. Thérive, créateur du populisme, que la poésie loge où elle veut, et que c'est justement aux romanciers de l'école qu'il a fondée, de la découvrir là où personne ne s'aviserait de la chercher. Mais j'ajouterai, pour mon compte, que le ménage Chantrian en a une part vraiment trop belle; à moins, comme je l'écrivais plus haut, que M. Thérive n'ait voulu railler, tout en montrant que pensée vaut acte... Pour merveilleux qu'il soit, le drame qui met fin aux existences des Chantrian apparaît surtout dérisoire; et l'accent persifleur de M. Thérive souligne ce caractère. Je crois que, pour bien parler des petites gens, et pour intéresser à leur sort, il faut les aimer beaucoup. Ce n'est pas assez qu'on s'apitoie sur eux. M. Thérive est bon observateur; mais sa façon d'être vrai — par accumulation de détails triviaux — est moins d'un réaliste que d'un naturaliste. Son dîner à Treignac, par exemple, est une manière de synthèse de tous les dîners pareils, entre rustres, à cause de la quantité de traits épars qu'il rassemble arbitrairement. Je n'ai retrouvé que dans le début d'*Anna,* qui m'a paru tout à fait remarquable, cet art de créer des atmosphères où M. Thérive excelle. Pour le reste, ce n'est qu'à la douloureuse amertume de notre auteur qui a médité Schopenhauer et, sans doute, Hartmann, que j'ai été sensible. Mais *Anna,* qui est fait « de main d'ouvrier », donne à l'intelligence des satisfactions. Pour cette raison seule, il ne saurait laisser le lecteur indifférent.

Sous le titre du premier et du plus important d'en-

tre eux : **La maison du Dr Clifton,** M. Jean Mistler réunit une demi-douzaine de contes qui me semblent plus d'un disciple d'Anatole France que d'Hoffman, d'Edgar Poe ou de M. J.-H. Rosny aîné, s'il en est (*L'homme invisible, Le dernier jour*) qui ont un caractère de merveilleux scientifique et de merveilleux tout court ou grandguignolesque (*La ligne droite*). Mais le Dr Clifton, qui porte un macfarlane comme le Dr Cagliari, est un personnage dans le genre du Swift de la *Modeste proposition;* c'est-à-dire qu'il a trouvé, à défaut du moyen d'employer ou d'utiliser les pauvres, le secret de débarrasser le monde de la pauvreté. Après avoir hébergé un certain temps — dans un domaine qu'il possède quelque part, du côté de Limoges — les miséreux au recrutement desquels il procède, alentour des Halles, il les exécute en leur procurant l'euthanasie. Un ancien licencié, devenu clochard, tombe chez lui et ayant prévu le sort qui l'attend, s'évade. Mais la misère est un absolu, et l'on ne saurait lui échapper quand elle a posé sur vous sa griffe. Découragé et, bientôt, vaincu par la guigne, notre homme réintègre l'asile du sinistre philanthrope... M. Mistler narre sobrement, dans la manière réaliste, sans ironie recuite ni amertume, mais je l'aimais mieux dans *Ethelka.*

Ce n'est ni un roman ni un recueil de nouvelles que publie Mme Colette sous ce titre **Prisons et Paradis,** mais quelques observations, évocations ou souvenirs sur les sujets les plus divers. Voici des plantes, des bête, des accusés aux assises, des recettes de cuisine, une plage du Midi — des voyantes... Et tout est exquis, de cette lumière et de cette fraîcheur qui font de l'auteur de *La maison de Claudine* le premier de nos peintres impressionnistes en prose. L'émule, de surcroît, de Claude Debussy pour la musique nerveuse et flexueuse de sa phrase. L'exactitude de Mme Colette étonne. Il n'y a rien, toutefois, dans ses descriptions (le mot est impropre) de strictement objectif ou plastique. C'est la chose vue, sans doute, qu'elle exprime; mais avec la sensation de la chose vue. Et l'on a l'illusion de collaborer avec elle, ou plutôt, d'être elle, ému, amusé ou charmé avec elle, quand on lit, par exemple, des lignes comme celles-ci :

« Sous une lune translucide, verdie par l'aurore, il est sage

de quitter discrètement la place, avant que l'homme, irrespectueux de par son loisir d'été, son goût septentrional pour la lumière crue, ne défigure quotidiennement le petit port, si sobrement tricolore : mer bleue, façades d'un rose usé, ciel laiteux comme au seuil du désert. Cinq heures tombent du clocher, mais un chat pirate, assoupi sur la pierre grasse où l'on versera, tantôt, les poissons, me dit qu'il n'est que quatre heures. Un chat ne saurait se tromper. »

C'est admirable.

Il y a beaucoup de force et d'observation dans **Mademoiselle de Boisdauphin**, par M. Roger Chauviré, encore que le sujet de ce roman ne soit pas nouveau. C'est celui, en effet, de la jeune fille de race que ses parents ruinés contraignent de se marier avec un vieux roturier très riche. M. Chauviré a fait se succéder dramatiquement les épisodes de son récit, mais il émeut sans artifice. Je n'ai pas laissé de trouver, en particulier, de la grandeur à son héroïne; et je le félicite, puisqu'il débute, de ne pas s'être mis à l'école des écrivains à la mode, mais d'avoir, au contraire, cherché ses modèles parmi les réalistes du siècle dernier.

MÉMENTO. — Cette tranche en clair d'un ensemble qui comprendra quatre volumes, au moins, et que M. Fred Bérence étiquette : *Pour suivre Jésus* (Editions Rieder), est occupée par l'étude des milieux salutistes. Bigoteries, petites rivalités, pharisaïsmes. Par intervalles, de beaux élans, très purs, vers un révélateur-libérateur qui s'annonce comme devant être ni le Jésus catholique, ni le Christ de l'Armée du général Booth, mais probablement la conscience du principal personnage, devenue majeure. — *Joyce*, de M. René Laporte (Calmann-Lévy), est un roman par lettres entre un naïf amoureux et un farceur qui lui écrit comme s'il était femme. Sur cette donnée baroque, des notations heureuses et parfois alambiquées. — Autres notations, mais populistes et d'*Une petite vie*, dans une petite ville du Nord, voilà ce que nous offre M. Constant Burniaux (Editions Rieder). Le héros, petit bureaucrate, un peu homme de lettres, a de petites amours. Pauvres amours, hésitantes, honteuses. Pauvre mariage, ensuite, auquel, après une grosse tentation, on reste fidèle. On croirait que c'est chuchoté, entre chien et loup, sous de la brume; on croirait que des gens aux écoutes épient ces confidences. Des coins d'âme et des coins de décor vus intelligemment. — Mariés avant la guerre,

séparés par elle, deux époux se retrouvent dans *Les Armes reposées*, par M. Pierre Chanlaine, elle affligée d'un enfant né de ses rapports avec un Allemand pendant l'occupation. Rupture, puis reprise quand le mari, dans un voyage en Allemagne, retrouve aveugle de guerre celui qui lui avait pris sa femme. Un feuilleton de bonne tenue. Les idées qui dormaient dans le sujet et qu'évoquait le titre sont à peine indiquées.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Valentin le Désossé, comédie en quatre actes et cinq tableaux, de M. Claude-André Puget, au Théâtre Michel.

M. Claude-André Puget porte un nom que je ne peux lire ni entendre sans émotion, car ce fut à peu de chose près celui d'un très cher ami de ma jeunesse. André Puget, poète remarquable, tomba dans les premiers mois de la guerre, à trente-deux ans, dans la plus triste condition qui soit, celle d'un homme qui n'avait rien publié auparavant et dont on a laissé depuis lors les beaux poèmes inédits. C'est ce qui nous commande impérieusement de parler de lui, même quand ce qui nous en fournit le prétexte n'est qu'un semblant de raison — comme cette homonymie toute de hasard, si je ne me trompe, qui le lie à l'auteur de **Valentin le Désossé.**

Blessé une première fois, il fut soigné dans un hôpital du Midi, où il écrivit, entre autres choses, ce délicieux sonnet :

J'ai dessiné sur ce mur rose
La place étroite où tu tiendrais,
En rêvant un peu sur la pose
Que pour me plaire tu prendrais.

Car il faut bien que je suppose :
Je n'ai que l'ombre du cyprès,
Je sens l'odeur, sans voir la rose,
Au cadre manque le portrait.

Mais cette marge en solitude,
Si j'y conçois ton attitude,
Me trouble et m'attendrit soudain,

Et déjà plein d'inquiétude
Je parque ma sollicitude
Dans ce rectangle de fusain.

Il me communiqua cette pièce dans une des dernières lettres qu'il m'adressa avant de regagner le front. Et l'on doit savoir que lorsqu'il fut mort, on trouva un exemplaire du *Cid* dans ses cartouchières, que Remy de Gourmont écrivit dans le *Bulletin des Ecrivains Combattants* son éloge funèbre. Je ne m'attarderai pas à parler ici de cet extraordinaire garçon que tous les dons ornaient et qui les prodiguait avec une superbe indifférence. Je ne me lasserais pas d'évoquer ces souvenirs. Je l'ai déjà fait quelquefois, j'espère en trouver encore d'autres occasions. Je me revois dans son appartement démeublé, quelque temps après sa mort. Au milieu de ce salon où j'avais rencontré tant de ravissantes femmes il ne restait plus que quelques accessoires de toilette féminine, et qu'une grande quantité des fascicules mauves de notre revue. On allait emporter tout cela et j'entends encore une voix ironique et découragée dire ces paroles : « Quelques falbalas, une collection du *Mercure,* voilà ce qui reste d'une existence. » Tout cela est affreusement mélancolique. Cela me fait penser à du Toulet. Et je sais bien pourquoi.

Quoi qu'il en soit, cette coïncidence m'animait de la plus favorable prévention à l'endroit de M. Claude-André Puget et de ses comédies. J'avais craint de voir la précédente dont on a dit grand bien. Je donnerais beaucoup pour aimer quelque chose de lui. J'espère que ce sera pour la prochaine fois.

On aurait voulu trouver dans l'ouvrage qu'il vient de produire aujourd'hui le ton et la couleur de Toulouse-Lautrec, à qui seul, on ne doit pas l'oublier, Valentin le Désossé doit de voir venir jusqu'à nous le souvenir de ce qu'il eut de réputation. L'extraordinaire silhouette du personnage est assurée d'une sorte d'immortalité parce que ce grand peintre l'a crayonnée parfois avec une extrême liberté au devant des croquis qu'il fit d'après la Goulue, dont on ne se souvient aussi qu'à cause de lui.

L'époque qui va de 1890 à 1900 a eu une chance inouïe de posséder un mémorialiste de cette qualité pour léguer aux temps qui la suivent un tableau vivace de ses manières et de ses façons. Au regard de la postérité, les siècles sont ce que les font leurs peintres de mœurs. L'idée de galanterie aimable que nous nous composons du dix-huitième a été

façonnée par Moreau le Jeune, par Cochin, Marillier et par les autres vignettistes leurs confrères. Si le dix-neuvième siècle laisse de lui-même une image singulièrement plus âpre, c'est à Manet, à Degas et à Lautrec qu'il le devra. Notre époque qui est si contente d'elle et qui se croit si belle périra faute d'un Lautrec qui établisse son style et qui constitue la galerie imprévue et pittoresque de ses vedettes. Ni Mistinguett ni Marie Dubas, ni Chevalier, ni Yvonne Printemps, ni aucun des princes de la scène contemporaine, qu'il se manifeste dans le plus respectable théâtre, dans le plus fastueux music-hall ou dans le plus humble beuglant ne vivra dans la familiarité des générations futures comme vivent dans la nôtre ces comédiens, ces chanteurs, ces diseuses qui forment dans l'œuvre de Lautrec une magnifique et précieuse série.

Je porte une sorte de vénération à toutes ces femmes qui furent ses modèles et qui ont plus ou moins disparu aujourd'hui dans la mort, dans l'oubli ou dans une seconde existence pire que la mort tant elle continue peu leur vie antérieure. Yvette Guilbert, Jane Avril, Lender, May Belfort, Ida Heath, Cecy Loftus conservent à jamais la célébrité de leur jeunesse dans les merveilleuses lithographies qu'elles inspirèrent. Je dirai plus, c'est à ces images qu'elles doivent le meilleur de leur renommée et elles n'ont véritablement atteint leur style propre que du jour où elles retinrent l'attention créatrice du peintre.

On a eu l'idée de demander à l'une d'elles de reparaître sur la scène au cours de la comédie de M. Puget, et l'avouerai-je, c'est un peu le désir de revoir Polaire qui m'a déterminé à aller voir *Valentin le Désossé*. Il m'a paru bien regrettable que cette artiste, toujours extraordinaire, ne se montre pas plus souvent. Elle n'a pas besoin de ressusciter, (comme dit un de mes confrères), pour briller aux feux de la rampe, elle est aussi vivante que possible. Assurément ses succès sont anciens, mais elle avait à peine quinze ans (1), alors qu'elle les obtint et que Lautrec inscrivit au-dessous de

(1) Il est gênant de donner de telles précisions, mais enfin Polaire, avec tout ce que Lautrec tire à sa suite, est entrée dans l'histoire de l'Art, et ce n'est pas ma faute si, ayant trouvé la biographie de cette comédienne dans un catalogue de lithographies, j'ai constaté que nombre des célébrités d'aujourd'hui sont ses aînées.

son portrait qu'il publiait dans le *Rire* ce tercet singulier :

Que de Paimpol à Sébastopol erre
Le vieux monsieur l'air pot, pot l'air,
Saurait-il dégotter une étoil' plus polaire!

La saugrenuité de ce petit texte a fait dès longtemps mes délices. Est-il de Lautrec lui-même? Je ne sais. Ses historiens assurent qu'il composait rarement les légendes qui accompagnaient ses dessins dans les illustrés. A quelle collaboration recourut-il? On arriverait à le déterminer avec quelques recherches. On regrette que M. Puget n'ait point orné son ouvrage de drôleries de cette sorte qui sentent la proximité de Jarry et qui auraient plu à Apollinaire. Au lieu de cela il se laisse aller à user du système lyrique propre à M. Claudel pour exprimer cette frénésie de la danse qui agite son héros; c'est une danse qui correspond, dirait-on, à celle que l'on vante dans les dialogues de M. Valéry. Comme cela est mal d'époque, comme cela sonne faux et s'accorde peu avec Lautrec ou avec Polaire.

Je n'allais pas encore au théâtre, et moins encore au café-concert au temps où Lautrec la célébrait. Je ne commençai à la voir que dans ce que l'on pourrait appeler son époque Willy, quand elle joua Claudine et que ce délicieux écrivain qui ne redoutait point la réclame faisait répandre à profusion la reproduction des photographies où on le voyait en compagnie de son interprète. Elle avait un étrange prestige, quelque chose de maléfique et de puéril. Les ingénues perverses connaissaient alors une vogue extrême et l'on faisait volontiers des contes de petites filles et de vieux messieurs. Malgré les confusions que l'on fit du personnage de Willy et de son interprète, Polaire était tout autre chose qu'une petite fille pour vieux messieurs (en dépit des trois vers que j'ai cités), ou qu'une ingénue aventurée.

Abondante en crises de nerfs, en trépignements, elle avait quelque chose de réellement infernal, ou plutôt quelque chose de suprêmement poétique. Quoiqu'elle mît rarement son art et ses talents au service d'œuvres supérieures, elle suscitait par l'effet de je ne sais quel mystère qui était en elle une atmosphère de poésie élevée. Etait-ce précisément pour

avoir inspiré Lautrec? Elle se haussait à un style qu'on ne reconnaissait chez aucune autre de celles qui occupaient les mêmes emplois. Elle donnait une impression de péril, de danger, qui multipliait son empire. Outre cela, consommée en son art, chanteuse, danseuse, acrobate, une voix délicieuse, la grâce même, les plus tristes yeux du monde, un visage charmant. Capable de s'adapter à tout, elle passait sans effort du tour de chant à la comédie, et le jour où Guitry la prit pour partenaire, voilà qui parut la chose la plus naturelle du monde : elle se trouva sans effort au niveau de ce comédien rare. Mais ce fut un spectacle sans lendemain. Ses moyens physiques l'enfermaient dans cette spécialité d'enfant gâté (dans tous les sens du mot) et elle était capable de tout, sauf de n'être pas elle-même. Peinte à quinze ans par Lautrec, elle eut toujours, elle conserve encore l'air d'avoir quinze ans. A cela tient sans doute qu'elle se soit si prématurément retirée de la scène, où elle reparaît pour un soir, dans le dessein d'imiter la Polaire de ses débuts. Elle y réussit avec une telle perfection que son peintre lui-même s'il revenait (*j'ai rêvé l'autre nuit que Philis revenue...*) ne saurait distinguer s'ils sont d'hier ou d'aujourd'hui, les trémoussements immodestes de ce petit corps fragile et résistant.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une nouvelle collection scientifique, sous la direction de M. Robert Lévy : *Collection des Actualités biologiques*, Gauthier-Villars. — Boris Ephrussi : *La Culture des tissus*. — Marcel Abeloos : *La Régénération et les Problèmes de la morphogénèse*.

Voici une nouvelle Collection de mises au point, la **Collection des Actualités biologiques.** A côté d'un Recueil bibliographique international, comme l'*Année Biologique*, des Monographies doivent de temps à autre donner l'état actuel d'une question à l'ordre du jour. Le professeur Robert Lévy, qui dirigera cette Collection, est connu par son érudition, son sens critique, ses qualités pédagogiques : il est chargé, à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm, de préparer les jeunes gens à l'agrégation des sciences naturelles et à l'enseignement supérieur. Voilà qui est une garantie de la valeur des *Actualités biologiques*. M. Robert Lévy s'est d'ailleurs adressé

pour sa Collection à des jeunes, comme Boris Ephrussi, assistant à l'Institut de Biologie physico-chimique, et Marcel Abeloos, du laboratoire d'Evolution des Etres organisés.

La Culture des tissus, c'est une technique nouvelle, où se sont illustrés des savants tels que Carrel (Institut Rockefeller) et Albert Fischer (Berlin-Dahlem). Les résultats déjà trouvés soulèvent de multiples problèmes. On avait voulu établir entre les êtres unicellulaires, les Protistes, et les animaux pluricellulaires, les Métazoaires, une différence essentielle : les Protistes seraient doués de l'immortalité; les Métazoaires, eux, ne pourraient échapper à la sénescence et à la mort. Et voilà que l'emploi des cultures pures de tissus vient de montrer que les cellules de notre corps et des animaux supérieurs peuvent, dans certaines circonstances, rester indéfiniment jeunes. On opère comme avec les Infusoires, en renouvelant fréquemment le milieu, tous les deux jours par exemple; à chaque passage, on lave les tissus avant de les placer dans un milieu neuf : goutte de sérum d'un animal adulte, mélangée avec du suc de tissus embryonnaires. Depuis 1912, Carrel et ses élèves suivent une culture de cellules conjonctives ou *fibroblastes,* obtenue d'un fragment de cœur d'embryon de Poulet; cette race de cellules a conservé toute son activité, tout son pouvoir de multiplication, alors que le Poulet, s'il avait continué son évolution individuelle, aurait vieilli et serait mort.

C'est l'extrait embryonnaire qui sert d'aliment à un tissu en culture; il contiendrait des *tréphones,* substances très instables, facilement détruites par la chaleur (56 à 70°), agissant par les premiers produits de dédoublement de la molécule protéique (albumine) et par des substances supplémentaires, stimulantes.

Dans le sang se trouvent, parmi les globules blancs, de grands monocytes (« grands » est fort relatif : leur taille est 20 millièmes de millimètre, soit 20 microns). On peut arriver à les isoler, à les cultiver; ils acquièrent un organe de propulsion, une membrane ondulante, et leur taille augmente rapidement, jusqu'à 75 microns, car ils mangent les autres globules blancs, et aussi les globules rouges. Ces monocytes

peuvent se transformer en cellules conjonctives ou fibroblastes.

On a pu cultiver aussi des *épithéliums,* c'est-à-dire des cellules disposées les unes contre les autres en membranes; or, dans les cultures, l'architecture du tissu est conservée; on a toujours des cellules qui se touchent, formant de minces lames membraneuses. Si la multiplication cellulaire se fait très rapidement, le milieu étant très riche en extraits embryonnaires, les cellules peuvent perdre leurs caractéristiques essentielles : s'il s'agit, par exemple, de l'épithélium de l'iris coloré de l'œil, les cellules épithéliales peuvent ne pas fabriquer de pigment; s'il s'agit des cellules épithéliales du foie, elles peuvent ne plus se charger de glycogène, substance de réserve caractéristique du foie. On pensait que, dans les cultures *in vitro,* les cellules reviennent rapidement à l'état indifférencié des cellules embryonnaires. Il n'en est rien : une cellule qui a perdu sa différenciation spécifique, son activité chimique particulière, dès qu'on la replace dans des conditions meilleures, retrouve sa spécificité. Il n'est pas possible de modifier les tendances des diverses cellules, tendances qui remontent aux premiers stades de la différenciation cellulaire.

Il en est de même des cellules cancéreuses. A propos de celles-ci, chose curieuse : ce n'est pas une puissance de multiplication plus grande qui caractérise ces cellules, mais le fait qu'elles semblent moins difficiles quant au choix des aliments.

Entre cellules et tissus de diverses sortes, il s'établit dans les cultures des relations chimiques, par l'intermédiaire de substances dites *desmones.*

M. Ephrussi a fait un exposé clair et méthodique d'une question qu'il connaît bien, et à laquelle il a apporté une part personnelle. Sans doute, son livre aurait gagné s'il se terminait par quelques considérations générales.

§

La Régénération et les Problèmes de la Morphogénèse n'est pas une simple compilation; son auteur, M. Abeloos, a fait des recherches expérimentales sur la question de la

régénération et a beaucoup réfléchi au sujet des problèmes qu'elle soulève.

Les phénomènes de régénération passionnaient déjà, au XVIII[e] siècle, les fondateurs de la Biologie expérimentale, Réaumur, Trembley, Ch. Bonnet, Spallanzani. Des esprits aussi pénétrants que ceux de J. Loeb, L.-H. Morgan, R.-G. Harrison, H. Spemann, ont tenté d'en faire l'analyse expérimentale. H. Driesch, biologiste, puis philosophe, a examiné les aspects philosophiques du problème, et a été conduit à penser que, dans la régénération, devait entrer en jeu une force vitale, qu'il a appelée *entéléchie,* et qui présiderait à la restauration harmonieuse de l'individualité tronquée. Je m'empresse d'ajouter que M. Abeloos n'est pas de l'avis de Driesch.

Il y a un an, nous n'avions en France aucun ouvrage sur *la Régénération.* Et voici que, coup sur coup, ont paru le livre de M. Millot, dont j'ai rendu compte ici, et celui de M. Abeloos. En langue anglaise, dès 1901, L.-H. Morgan a publié *Regeneration*; en langue allemande, on est déjà à la 2[e] édition de *Regeneration und Transplantation,* de Korschelt, ouvrage monumental, 2.300 pages! La mise au point de M. Millot est excellente, mais peut-être trop entourée de réserves trop prudentes. M. Abeloos, lui, n'a pas craint de faire une part assez importante à des faits encore discutables, mais susceptibles d'éclairer les problèmes de la morphogénèse. Il insiste en particulier sur l'importance des manifestations électriques de la polarité, dans l'embryogénèse.

Le cas des Hydraires (Obella), animaux qui poussent et qui se ramifient comme des plantes, est particulièrement intéressant. Pour Lund, qui l'a étudié, la connaissance du complexe des conditions qui déterminent la polarité est un des problèmes fondamentaux du développement; dans les organismes en voie de croissance ou de régénération, les processus physico-chimiques donneraient naissance à des « forces dirigées », à des différences de potentiel électrique. Si on sectionne un entre-nœud d'*Obelia,* on trouve une différence d'environ un millivolt entre l'extrémité apicale de l'entre-nœud, qui régénère une tête, et l'extrémtié basale. Si on soumet l'entre-nœud à un courant électrique faible, la

régénération ne se fait plus qu'en sens inverse du courant. Les courants bio-électriques seraient susceptibles de jouer un rôle fondamental dans la morphogénèse.

Voici d'autre part des morphogénèses qui rentrent sans doute dans la même explication. 1° Chez les larves de Batraciens, la moelle épinière est parcourue d'avant en arrière par un « influx » qui excite les phénomènes de croissance : il suffit d'interrompre la continuité de la moelle pour constater que la croissance de toute la région située en arrière du niveau de la section se ralentit à l'extrême. 2° Dans l'œuf d'Urodèle, au niveau de la lèvre supérieure de la bouche primitive, au stade gastrula, se trouve ce qu'on appelle un « centre organisateur »; celui-ci, détaché et greffé en un point quelconque de l'œuf, est susceptible d'induire la formation d'une ébauche embryonnaire dorsale; il semble qu'il y ait « propagation d'un ébranlement polarisé » et chute de potentiel.

M. Abeloos étudie longuement les corrélations morphogénétiques dans l'œuf et dans l'embryon. Son livre est fait pour intéresser, en dehors des spécialistes, tous les esprits cultivés.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Patriotisme et religion. — Pierre Coste : *Le grand saint du siècle : Monsieur Vincent*, Desclée de Brouwer. — Agnès Siegfried : *L'Abbé Frémont*, Félix Alcan. — Mémento.

Patriotisme et Religion. — Tout est dans tout. Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris, écrivant une lettre sur la question scolaire, a cru devoir en profiter pour tracer un tableau de l'état actuel du monde. Il montre l'universalisme des problèmes que nous avons à résoudre. Une solidarité presque totale lie aujourd'hui tous les peuples. Dieu nous achemine apparemment vers la constitution, au-dessus des familles et des patries, d'une grande famille humaine, plus explicite et plus intime. Le devoir s'impose à nous de faire désormais coexister en nous deux amours, celui de la patrie et celui de l'humanité.

Peut-être le cardinal aurait-il pu rappeler que ces idées, la Révolution française s'efforça de les faire passer dans les

faits, en prenant pour devise ces trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité. Si la liberté est surtout une vérité politique et l'égalité surtout une vérité sociale, la fraternité est avant tout une vérité religieuse. Les révolutionnaires en appelaient à Dieu lui-même et le prenaient à témoin de la justice de leur cause. Or n'est-il pas vrai que l'Eglise se rangea alors du côté des partisans du privilège?

Voir dans l'Eglise romaine l'Eglise vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, est une opinion que la statistique ne justifie pas. Si on évalue à 682.400.000 le nombre des chrétiens, qu'ils soient catholiques, orthodoxes ou protestants, il faut bien reconnaître que 1.167.000.000 d'individus de par le monde ne sont pas chrétiens. Les catholiques n'ont même pas la majorité en Europe, où on compte 220.000.000 de catholiques contre 235.000.000 de non catholiques, soit orthodoxes et protestants.

Le cardinal Verdier nous dit de l'Eglise catholique qu'elle est supra-nationale. Et cependant je me vois encore remontant l'avenue Michigan, à Chicago, avec un prêtre français, et je m'entends lui dire : « Monsieur l'abbé, depuis que je suis dans ce pays-ci, j'ai découvert que j'étais catholique français. » Il me répondit : « Vous avez absolument raison. C'est tout à fait mon sentiment. »

L'Eglise catholique reste en tout cas confessionnelle, puisqu'elle n'est pas la seule Eglise chrétienne. Les querelles religieuses étant plus ardentes encore que les querelles de races, on est d'autant moins enclin à se montrer optimiste quant à l'avenir de l'humanité que le message de l'Evangile n'a pas été retenu par l'Eglise, qui d'une promesse de libération a fait un système de domination.

Cela est arrivé à un tel point, surtout sous le pontificat actuel, qu'en réalité nous nous trouvons aujourd'hui à la croisée des chemins. Il faut opter entre la conception païenne et la conception chrétienne. Quand le cardinal archevêque de Paris nous parle d'une société humaine, nous sommes en droit de lui demander s'il entend une société par communion, c'est-à-dire une société de frères, ou une société par subordination, dans laquelle il n'y aurait plus que des puissances obédientielles.

Cette société de frères, nous l'appelons aussi de nos vœux. Nous sommes à ce point pacifiques et humains qu'en s'adressant à nous comme il le fait, le cardinal Verdier commet l'erreur de prêcher des convertis. Je veux espérer que sa lettre, traduite en allemand, sera largement répandue de l'autre côté du Rhin et hâtera l'avènement de la cité future.

S'il s'agit, au contraire, d'une société de gens qui n'auront qu'à obéir, que l'Eglise catholique ne commence-t-elle par imposer à ceux des siens qui n'ont même pas le respect des engagements pris de ne rien faire qui puisse nuire à la solidarité nécessaire de tous les peuples! Nous avons trop présente à l'esprit l'histoire du coiffeur qui devait le lendemain raser gratis pour ne pas nous méfier et ne point persister dans ce qu'il convient d'avoir de nationalisme, c'est-à-dire de préférence déterminée pour ce qui est propre à la nation à laquelle nous appartenons.

De ceci le cardinal ne pouvait pas ne pas parler. Blâmant, ce que pour notre part nous avons fait ici-même, les excès du nationalisme, il voudrait que nous pardonnions les injures et qu'animés d'un large souffle de fraternité humaine, nous nous consacrions à l'édification de la cité de demain. D'où il résulte pour qui ne confond pas vessie et lanterne que ce ne sont pas les opinions philosophiques, depuis longtemps connues, de M. Charles Maurras, qui ont motivé la condamnation de l'*Action Française*, mais bien l'opposition faite avec quelque outrance par cette dernière à un internationalisme qui n'est pas moins dangereux, parce que c'est le cardinal Verdier qui le prêche.

Chaque nation, dit ce dernier, porte avec elle des siècles d'histoire, faits d'amour et de haine, d'humiliations et de gloires, d'ambitions inassouvies, de prestige dont on est fier, de rancœurs fidèlement entretenues, autant de courants presque irrésistibles que chaque citoyen trouve dans les profondeurs de son être. Contre ces excès, c'est un souffle nouveau et puissant dont il faut pénétrer l'atmosphère publique, souffle de fraternité humaine, de modération dans ses désirs, de pardon des injures, de dévouement héroïque, s'il le faut, de chacun de nous au bonheur de tous nos frères. Seul ce souffle de vie peut victorieusement lutter contre les tendances mortelles que nous portons en nous.

Oh! Monseigneur, n'était le respect que je vous dois, je dirais que c'est là de la bouillie pour les chats. Tendances mortelles, celles qui nous ont permis de tenir pendant quatre années de la plus épouvantable guerre que le monde ait connue? Oui, elles sont en nous, ces tendances, non pas mortelles, mais vivificatrices. Clemenceau se trompait, quand il disait de la Révolution française que c'était un bloc. Ce qui est un bloc, c'est l'histoire de France toute entière. Ils se trompent, ceux qui tiennent l'idée de patrie pour simple et primordiale. Elle est faite d'éléments très divers, elle est chez tous les peuples l'œuvre de l'histoire, plus ou moins rapide et parfaite, suivant les conditions dans lesquelles cette histoire s'est développée.

Est-il donc devenu nécessaire de dire que nous tous qui sommes les serviteurs et les gardiens de cette idée, qui sur les ruines de tant d'opinions et de croyances l'avons maintenue, fière et triomphante, nous avons le devoir de la respecter et de la servir dans chacun des éléments qui la constituent? Sans rien abandonner de nos conquêtes, tout en marchant sur cette route du progrès que nous suivons si péniblement parfois dans un besoin de perfection jamais atteinte, nous devons rendre à cette patrie pour laquelle nous combattons le culte complet qui lui est dû. Nous ne sommes pas des créations spontanées, l'âme de nos pères vibre en nous, cette chose unique qu'est l'âme française. Nos gloires comme nos revers sont un héritage que nous ne pouvons ni ne voulons répudier. Quant aux rancœurs dont vous parlez, Monseigneur, où les avez-vous trouvées? et par qui soigneusement entretenues?

Si Votre Eminence veut bien me le permettre, je lui raconterai une histoire qu'on dit en Angleterre aux enfants, quand ils vont au Jardin Zoologique. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, croyant évidemment que l'âge d'or était arrivé, partit de Bombay à califourchon sur un tigre pour aller faire un tour dans la campagne. Elle revint bien à Bombay, mais dans l'estomac du tigre. Histoire pleine d'enseignement. Comment pourrons-nous un jour faire coexister en nous l'amour de la patrie et celui de l'humanité, si nous n'avons plus de patrie?

Il y a des gens qui prétendent qu'étant donné son passé, la papauté n'est pas absolument qualifiée pour prêcher la paix aux hommes. Je crois pour ma part que les autorités ecclésiastiques ont dans notre pays assez de quoi les occuper, sans se livrer à des spéculations qui les distraient de leurs devoirs les plus urgents. Ce que sont ces derniers, je le pourrais dire, si je ne voulais terminer en appelant l'attention du cardinal Verdier sur une pensée qui m'a frappé. « Il est plus facile d'utiliser les illusions d'un peuple que d'essayer de les combattre. » Nous n'avons que trop d'illusions. Il serait coupable de les utiliser, plus criminel encore d'y ajouter.

§

Sous le titre : **Monsieur Vincent,** M. Pierre Coste, prêtre de la Mission, vient de consacrer à Saint Vincent de Paul trois volumes dont on peut dire qu'ils constituent la biographie définitive du saint. Il y a deux écoles d'hagiographes. Les uns visent à édifier; les autres, et M. Coste est de ceux-là, entendent faire œuvre d'historien. Si je me sépare de lui dans ce qu'il dit du jansénisme, j'ai plaisir à rendre hommage à la sincérité de M. Coste qui, ne voulant pas projeter toute la lumière sur le seul Monsieur Vincent, a fait un livre qu'on pourrait justement appeler *Saint Vincent de Paul et son temps.*

Les deux volumes que Mlle Agnès Siegfried vient de consacrer à l'abbé Frémont seront en effet pour les travailleurs une mine qu'ils devront exploiter avec précaution. J'ai été frappé de ce qu'il y a de contradictoire dans les jugements qu'à différentes époques l'abbé a portés sur Gambetta. Quand il écrit à Mme Adam qu'il n'avait jamais eu pour celui-ci aucune sympathie, il oublie ce qu'il en avait pensé précédemment. A la place de Mlle Siegfried, j'aurais pris sur moi de supprimer les passages du journal de l'abbé Frémont où ce dernier attribue à Gambetta des bâtards qu'il n'eut jamais. Mon intention est de revenir plus à loisir sur un livre qui se révélera comme indispensable aux historiens d'une période si intéressante au point de vue ecclésiastique. J'ai voulu dès aujourd'hui en signaler l'importance.

Mémento. — M. Maurice Privat publie aux Documents secrets une vie de *Sainte Thérèse de Lisieux,* dans laquelle, s'il se montre très respectueux envers la sainte, il juge avec une sévérité qui ne paraît point excessive l'exagération dont son culte est l'objet. — Aux Editions Montaigne, une excellente traduction par M. Louis Saugin des *Propos de table* de Martin Luther. — A lire dans les *Etudes Carmélitaines* les articles que le Père Lavaud et le Dr Van der Elst consacrent à Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth.

A. BARTHÉLEMY.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Frédéric Dufourg : *Les forces de l'univers,* Toulouse, Imprimerie Régionale, 2 vol.). — A. E. Powell : *Le système solaire,* Paris, Editions Adyar. — Une lettre de Mme Elizabeth Crouse.

Tout homme qui crée dans le domaine de la pensée est prisonnier, soit de sa modestie, soit de son orgueil. Le juste milieu doit être bien difficile à trouver, car tout inventeur, tout poète, tout philosophe tombe dans un de ces deux excès. J'ajoute qu'il tombe plus facilement dans l'orgueil que dans la modestie. Mais peut-être M. Dufourg a-t-il neutralisé l'un par l'autre, car, s'il y a beaucoup d'orgueil dans son livre, **Les Forces de l'Univers,** il semble qu'il ait mis sa modestie dans sa vie, une longue vie de labeur obscur, de recherches et de découvertes.

M. Dufourg professe pour la science officielle le plus absolu mépris. Sans doute a-t-il raison à son point de vue et, après l'avoir lu, on est tenté d'être de son avis. Mais il a tort de le dire si fréquemment. Il diminue la force de son affirmation par une répétition obsédante.

C'est une œuvre étonnante que celle qu'il vient de publier et qui résume une expérience, unique, je crois. M. Dufourg a regardé le monde, étudié ses lois, analysé ses éléments sans faire état de tout ce qui avait été fait et étudié avant lui. Il a promené un œil vierge sur les sciences humaines. Il les a reprises à leur origine, ne tenant pas compte de ce qui était considéré jusqu'à présent comme vérité indiscutable. L'origine de la lumière, la cause du mouvement, la rotation de la terre ont été examinées par cet observateur, comme si personne avant lui ne les avait examinées, et comme si le

plus petit manuel de physique n'avait jamais été publié. Il a revisé toute connaissance.

Or, il se trouve en désaccord avec la science officielle sur les points les plus essentiels. Dans quelle mesure est-ce lui qui a raison? Rien n'est plus séduisant que d'apprendre que les bases sur lesquelles repose notre connaissance sont fausses et qu'il va falloir tout expliquer avec des données nouvelles. Mais encore faut-il que celui qui apporte cette affirmation destructive donne des preuves de ce qu'il avance. Le livre de M. Dufourg devrait être étudié par des physiciens que n'aveugleraient ni la foi au merveilleux, ni le respect de la science officielle. Seules des expériences formelles pourraient donner raison à ce novateur plus hardi que tous ceux qu'on a connus jusqu'à présent. Ces expériences seraient surtout indispensables quand il s'agit de la dématérialisation de la matière et de sa rematérialisation presque immédiate.

M. Dufourg affirme réussir aisément sur des végétaux ce phénomène encore jamais obtenu. Octave Uzanne, dans un article publié dans *la Dépêche* en 1929 et où il rend hommage à la sincérité désintéressée et à la puissance intellectuelle de M. Dufourg, a déclaré avoir été témoin de surprenants résultats. M. Dufourg vit solitaire à Toulouse, loin du monde, loin de ses débats et de ses agitations. C'est là la vie du sage. Mais s'il a découvert la nature de l'atome primordial et ses propriétés intimes, s'il a pu surprendre le secret de la vie, obtenir la puissance de créer, même si cette puissance n'est que théorique, il lui appartient d'en donner une preuve éclatante. Quand il traitera des forces intelligentes dont il promet de parler, il ne lui sera pas demandé de preuve matérielle. Mais il s'occupe des forces brutes, des lois physiques. S'il affirme, il doit prouver. Nul doute qu'il ne trouve à Toulouse où il y a des hommes de science désintéressés, des témoins pour ses expériences et qu'il n'arrive à donner la preuve éclatante de ce qu'il avance.

M. Dufourg assure en outre qu'il est en mesure de démontrer que le monde est mû par des forces intelligentes. C'est là le sujet d'un prochain livre qui sera, assurément, aussi intéressant que *les Forces de l'Univers.*

§

C'est un énorme travail de compilation auquel s'est livré M. A. E. Powel. Il a entrepris de condenser en plusieurs ouvrages la somme des connaissances théosophiques. Il l'a fait en plusieurs volumes qui étudient les différents corps invisibles de l'homme. Ces volumes s'appellent : *Le corps astral, le Double éthérique, le Corps causal*, et il fait paraître maintenant **le Système Solaire,** où il résume la cosmogonie de la théosophie.

Cette œuvre considérable est fort utile. L'apport de la théosophie est imparfaitement connu chez nous et presque toujours méconnu et méconnu volontairement. Tous ceux qui ne sont satisfaits ni par les religions ni par la philosophie officielle, et qui sentent l'impérieux besoin d'une solution métaphysique, s'adressent d'abord à la théosophie. C'est d'elle qu'ils reçoivent leurs premières notions sur la philosophie de l'Inde, la réincarnation et la vie de l'homme après la mort. Après l'avoir étudiée, en avoir aspiré la substance, reçu d'elle ce qui sera le meilleur de leur connaissance, ils la quittent, et ils la quittent en la reniant. Souvent, ils y reviennent après un long détour. Souvent, ils ne sont pas conscients de leur ingratitude spirituelle et, sous une autre étiquette, ils professent les idées de la théosophie en continuant à médire d'elle.

La théosophie est, on le sait, une philosophie du monde, dérivée du bouddhisme qui fut, aux environs de 1880, enseignée à Mme Blavatsky par deux maîtres hindous, Koot Houmi et Moriah. Cette philosophie, que Mme Blavatsky révéla en deux ouvrages énormes et un peu confus, fut rendue plus accessible par Mme Annie Besant et M. Leadbeater. Rudolf Steiner s'efforça de la christianiser. Maintenant que les années ont passé, malgré les divergences de ceux qui l'ont expliquée, la théosophie semble demeurer, au milieu de toutes les sagesses et de tous les occultismes, comme l'explication la plus rationnelle des origines du monde et de la destinée de l'homme. C'est au réservoir de ses connaissances que viennent puiser ses détracteurs et, s'ils ne l'avouent pas, la lecture de leurs ouvrages en est la preuve.

§

A propos de l'article sur Mary Baker Eddy et la Science chrétienne paru en septembre, où j'avais formulé au sujet de Mary Baker Eddy un reproche d'intérêt, j'ai reçu de Mme Elizabeth Crouse une lettre dont j'extrais le passage suivant :

Même si les livres de Mary Baker Eddy furent le résultat d'une inspiration, pour les écrire elle a été obligée de donner tout son labeur et tout son temps humain, et la juste récompense provenant des droits d'auteur servait à établir sa cause et à répandre son message. Elle n'employa pour elle-même que suffisamment pour vivre avec la dignité propre à la position qu'elle devait remplir, mais jamais avec ostentation; en vérité, elle vécut toujours avec une simplicité parfaite. Elle considéra toujours que l'argent qu'elle avait amassé était destiné à défendre la Cause à laquelle elle se sentait appelée. Elle employait cet argent pour les besoins de l'organisation qu'elle avait fondée et à laquelle elle a laissé sa fortune.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

La Revue Universelle : Souvenirs de M. Henry Bordeaux sur le G. Q. G., sur Joffre et sur Nivelle. — *Les Amitiés :* Œdipe et Léon Bloy. — *L'Esprit français :* le patriotisme selon M. Bernard Shaw. — Mémento.

Aux éléments que lui ont fourni les mémoires du maréchal, pour écrire « Joffre peint par lui-même » — **Revue Universelle** (15 oct. et 1er nov.) — M. Henry Bordeaux a ajouté quelques-uns de ses propres souvenirs d'officier de complément. S'il fait implicitement grief au général Roques, éphémère ministre de la guerre, d'avoir permis qu'en auto, devant lui, Joffre, généralissime, occupât un strapontin de la voiture, « le ministre voulant affirmer ses prérogatives » — M. Henry Bordeaux est un précieux témoin des derniers mois de commandement du grand chef. Celui-ci comptait nombre d'adversaires dans le pays et l'on critiquait volontiers le G. Q. G.

On représentait Chantilly comme un lieu d'orgie où les officiers dînaient le soir en culotte de soie (*sic*), où les aviateurs se faisaient servir par des femmes demi-nues (*sic*). C'était la ruée démocratique contre la Cour. Mais cette Cour, réunie à l'hôtel du Grand-Condé, travaillait nuit et jour, sans relâche. Je ne crois pas qu'on

ait jamais tant travaillé qu'au Grand Quartier pendant la guerre, d'une façon aussi continue, aussi austère. Cette Cour n'était qu'un immense couvent. Jamais les aventures ne furent aussi rares pour tant de jeunes hommes réunis, et ceux qui les recherchèrent ou les rencontrèrent n'eussent pour rien au monde accepté que leur labeur en fût atteint et diminué. Seulement, au courant de toutes ces machinations politiques, le bureau des opérations, particulièrement visé, avait collé sur une glace ce passage de *Salammbô:* « Les marchands sur le seuil de leur boutique, les manœuvres qui passaient, une règle de plomb à la main, les vendeurs de saumure rinçant leurs paniers, les baigneurs dans les étuves et les débitants de boissons chaudes, tous discutaient les opérations de la campagne. On traçait avec son doigt des plans de bataille sur la poussière : et il n'était si mince goujat qui ne vint corriger les fautes d'Hamilcar. » Car on avait des lettres au Grand Quartier, des lettres et du mépris.

M. Henry Bordeaux raconte ainsi le départ de Joffre et l'arrivée de Nivelle, son successeur :

Je l'ai vu partir de Chantilly dans sa voiture. Il n'y eut pas d'adieux. Un des officiers présents m'a raconté qu'au dernier moment il réclama des faisans qui lui avaient été offerts et qui avaient été oubliés. C'est encore une anecdote — vraie sans aucun doute — qui prête à une double interprétation : indifférence et égoïsme, ou calme et tranquillité de conscience qui permet de ne rien omettre. J'ai vu aussi arriver à l'hôtel du Grand-Condé le général Nivelle qui venait prendre le commandement en chef. Je l'avais connu au cours de la bataille de Verdun, surtout au 3e corps d'armée qu'il commandait avant de recevoir le commandement de l'armée et qu'il avait conduit à d'heureuses offensives, rares alors sur le front de Douaumont et de Vaux, auxquelles j'avais pu assister. C'était un chef magnifique, noble et généreux, ardent et plein d'initiative. Or il entrait dans son nouveau palais, la tête basse et le regard absorbé, cette belle tête de médaille que j'avais vue toute illuminée de plaisir sans orgueil dans les victoires de Verdun. Il nous fit, à Louis Madelin et à moi, une impression de fantôme. Une sorte de foi mystique l'envahit. J'ai toujours pensé que sa brève carrière montée au zénith et sombrée dans un injuste abîme était une illustration de l'*Etape*. Trop vite il avait franchi les échelons qui séparent une division de toutes les armées et il arrivait, essoufflé, au sommet.

Sur les dernières années, si dignes, du maréchal Joffre, son collègue à l'Académie française écrit :

Rentré en France, retranché du commandement, il se retrancha peu à peu de la vie. Jamais on ne le vit prendre part à une polémique ni donner une interviw comme si, la bataille de la Marne gagnée, le nom du vainqueur fût devenu indifférent. Peu à peu il prenait, si j'ose transposer à peine le vers du poète, son uniforme d'éternité. Le grand et fort Joffre aux épaules larges et au teint clair, qui avait porté sans faiblir le poids le plus lourd qui jamais se fût abattu sur un chef de guerre ou sur un chef d'Etat, avait fondu. Il flottait dans ses habits. Le visage était exsangue, d'une pâleur impressionnante. Les yeux bleus, presque décolorés, semblaient fixer un rêve lointain et invisible. Mais le sourire demeurait affable et vivant, et les manières courtoises. Une extraordinaire dignité le recouvrait tout naturellement. Celui qui avait tenu dans sa main le sort du pays et commandé à des millions d'hommes, acceptait la loi commune, se soumettait au destin, s'effaçait devant lui comme pour le laisser passer avec politesse, redevenait un homme comme les autres, mais un homme en présence de la mort. En présence même de la mort qui le voulut prendre en détail et en douleur, à l'image de ses soldats mutilés par la mitraille, il garda sa discrétion et, pour ainsi dire, sa pudeur.

Presque chaque jeudi il venait à l'Académie. Il y venait avec plaisir. Le cadre lui convenait : ces tapisseries, ce portrait de Richelieu par Philippe de Champaigne, cette grandeur ancienne, auguste et simple ensemble, classique. Il se sentait environné de respect et d'amitié. Cependant, il n'intervenait pas dans les discussions, comme Foch toujours bouillant et imagé, ou comme Lyautey, toujours curieux et passionné. Consulté, il donnait son avis modestement, presque timidement, et il se trouvait que cet avis était lumineux. Chacun de nous aurait pu le donner et ne s'en rendait compte qu'après l'avoir entendu. Cette déférence qui l'honorait paraissait l'étonner, comme s'il eût souhaité de passer inaperçu. Quelle leçon pour la vanité humaine, si répandue, cette absence totale d'un éclat inutile chez nos Foch et chez nos Joffre!

Il assista néanmoins à l'inauguration de sa statue à la fin du mois de juin 1930 à Chantilly, où il avait séjourné si longtemps avec son Grand Quartier. Ministres, maréchaux, généraux, amiraux, membres de l'Institut, étaient déjà assemblés dans la tribune officielle. Les délégations étaient massées devant les arbres, celles des nations alliées... On n'attendait que *Lui* et le chef de l'Etat. Une immense clameur accueillit Joffre à sa descente d'automobile, Joffre simple à son habitude et qui aurait souhaité d'assister tranquillement à la cérémonie sans qu'on prît garde à sa présence. Il portait un uniforme kaki barré du grand cordon rouge de la

Légion d'honneur, et ce fut une surprise. Ceux qui l'ont rencontré dans la guerre l'eussent préféré en tunique noire et pantalon rouge. Très pâle et un peu courbé, déjà retiré du monde, il accepta l'ovation populaire, comme il accepta les discours, avec un plaisir intérieur, ce plaisir intérieur qui déteste le bruit et les honneurs officiels, et qui vient tout bonnement de l'accomplissement de la tâche et de l'effort quotidien pour l'accomplir. Il fut cela surtout : l'ouvrier constant, obstiné, tenace, quand elle est ensemble celle du chef et celle du soldat.

Lorsque le général Weygand le vint saluer, il parut à tous que c'était l'adieu de Foch et que les vainqueurs se donnaient, dans l'aube de l'histoire, l'accolade...

Je le revis encore chez lui, peu de temps avant la fin, pour lui demander une signature, cette signature égale et claire qui a paraphé tant d'ordres. Il était déjà malade, et guetté par la mort. Il parla peu, mais il souriait, de ce sourire aimable et simple qui avait du charme, et il murmura : « On ne gagne plus rien. » Parole obscure dont je n'ai pas démêlé le sens. S'appliquait-elle au pays qui perdait peu à peu les fruits de la victoire, ou à lui-même qui allait livrer sa dernière bataille?

§

Les Amitiés (octobre) publient: « Le trouveur d'énigmes » de M. René Martineau. Il désigne de la sorte Léon Bloy : un Œdipe, comme on a cru voir un Hamlet en Baudelaire. Et il justifie la ressemblance :

De ce que Bloy ne fut jamais roi ni matériellement puissant et de ce qu'il fut toujours pauvre, on pourrait crier à l'invraisemblance de la comparaison. Mais, après avoir constaté que la puissance et la richesse d'Œdipe furent de courte durée, ajoutons que pendant quelques années, Léon Bloy se crut assez favorisé de la Providence pour être dépositaire d'une fortune singulière dans le domaine mystique.

C'est là une allusion à la « liaison avec celle qu'il appela Véronique », écrit M. Martineau. La « source de richesse spirituelle » où puisait l'écrivain « disparut, comme la fortune d'Œdipe, dans une catastrophe dont Bloy a parlé souvent, sans pouvoir en faire le récit ».

Les analogies entre le héros mythique et notre contemporain sont d'ingénieuses découvertes :

Il y a dans *Œdipe-Roi* des détails qui nous saisissent comme

pouvant s'appliquer à l'existence de Bloy, et il y a des mots qu'il eût pu prononcer.

Bloy a continuellement cherché les énigmes. Il a précipité les âmes vers le mystère pour les éloigner du doute, comme Œdipe affronta le sphinx dévorateur.

Œdipe est un téméraire. Il peut pousser la témérité jusqu'au crime. Il peut la diriger aussi dans le sens du sacrifice et du dévouement.

Il a tué Laïus et il a sauvé Thèbes.

Léon Bloy est un téméraire. S'il était sans espérance, sa violence le pourrait conduire aux pires catastrophes. Elle a fait de lui un convertisseur et un sage.

Œdipe, dans sa manière de confondre le sphinx, est d'une simplicité enfantine. Bloy est le plus naïf des exégètes. Sa supériorité d'exégète chrétien est dans sa certitude de la douleur nécessaire. Il sait qu'il ne pourra résoudre l'énigme qu'après avoir souffert.

Œdipe et Bloy ont tous les deux la religiosité, c'est-à-dire l'état d'âme le plus rare chez l'homme d'action. Mais Œdipe est une victime de la fatalité. Bloy est la victime volontaire de la vérité et il se pare voluptueusement des attributs de la vraie religion.

Œdipe a conscience de son génie et il ne croira à sa participation au meurtre de Laïus que lorsqu'il aura pénétré au fond de l'abîme qu'il explore et où il découvre la cause de son désespoir.

Bloy se sait protégé divinement et c'est au moment où il touche le fond du gouffre de la douleur que son espérance renaît.

Comme Œdipe oublieux du meurtre qu'il a commis naguère inflige le pire châtiment à l'assassin de Laïus, Bloy « se précipite dans l'action avec une sorte de fureur faite de générosité et d'imprudence ».

Œdipe, après sa déchéance, montre la sérénité de Léon Bloy mendiant. Ils ne peuvent, l'un et l'autre, séparer leur vie douloureuse de l'enseignement qu'ils donnent aux autres humains. On a souvent accusé Bloy d'égocentrisme pour dire son orgueil, jamais pour vérifier les bienfaits qu'il a tirés de cette attention constante envers sa destinée.

Comme Œdipe il ne sait pas critiquer, il se jette à des jugements dangereux, parfois erronés, mais il cherche toujours la leçon à tirer de l'événement pour la plus grande gloire de Dieu et il ne murmure jamais quand il subit l'épreuve.

§

Le numéro d'octobre de **L'Esprit Français** est le 5e de

ceux où M. Paul Gsell publie les réponses à son enquête : « Patrie et Humanité », de correspondants qu'il présente aux lecteurs. Voici le billet qu'il a reçu de M. Bernard Shaw, Irlandais, qui donne là une définition du patriote français tout à fait conforme à l'idée que l'on a toute raison de se faire du patriote irlandais, anglais, allemand, italien ou guatémaltèque. On sait combien l'auteur de tant de comédies excellentes aime à heurter l'opinion moyenne.

Le patriotisme est, dans le sens le plus exact, la forme la plus pernicieuse de l'idiotie. Par exemple, un Français patriote est une personne qui croit que la France est le meilleur pays du monde parce qu'il y est né, et que les Français sont la fleur de la race humaine parce que ses parents étaient français. Cette prétention insupportable le fait devenir l'ennemi de tous les autres patriotes, qui sont également convaincus que leurs pays et leurs races sont supérieurs à tous les autres. Le patriotisme est ainsi la seule force qui conduit à la guerre sans raison. Les patriotes tuent les étrangers *comme tels*. Pour le patriote, les étrangers sont de la vermine qui n'a pas le droit de vivre. D'où la nécessité pour toutes les nations d'établir la paix universelle par l'exermination de tous leurs patriotes. [*Ça, c'est vraiment drôle!*]

Mais le patriotisme ne doit pas être confondu avec le nationalisme, qui est un malaise causé par une nation tenant une autre sous sa dépendance et la privant du droit de se gouverner elle-même. Le nationalisme de Jeanne d'Arc était bien différent de l'insolence de Napoléon. Le nationalisme de Gandhi et de Mme Naoradji Naidhu aux Indes, de Griffiths et de Collins en Irlande, bien qu'il exploite le patriotisme aussi abondamment que le fait l'impérialisme, est aussi honorable et salutaire que le patriotisme est psychopathique et méprisable.

C'est pourquoi le patriotisme ne peut être discrédité avant que le sentiment de nationalisme ne soit entièrement satisfait, et que le terrain soit ainsi préparé pour l'internationalisme.

MÉMENTO. — *La Kahena* (3e trimestre) : M. P. Hubac : « Conseils aux débutants ». — « Conduite intérieure », poésie de M. Clodion Bauquier. — « Ma maîtresse », poème de M. L. Raynaud qui, sous ce titre, chante la mer.

Cahiers Léon Bloy (septembre-octobre) : Lettres de M. Jehan-Rictus à Léon Bloy. — Le prochain fascicule contiendra une biographie d'Anne-Marie Roulet, la Véronique du *Désespéré*, avec des illustrations et des documents inédits.

Cahiers du Sud (octobre) : « La fiancée » par M. P. Jouve. — « Portrait de Marcel Jouhandeau » par M. A. Delons. — Poème de M. G. Servaize.

La N. R. F. (1er novembre) commence « Adam et Eve » par C. F. Ramuz. — « Simplifications » par M. P. Desmeth. — De M. Jean Prévost : « Une sortie d'Aermidas Bénard ».

La Revue hebdomadaire (29 octobre) : « Le jeune Archimède », nouvelle anglaise de M. Aldous Huxley. — Cte de Comminges : « Un goûter chez Louis-Philippe ».

U Larièçu (3e trimestre) : « Le salut corse à Jaffrey », poème de M. Carulu Giovoni.

La Revue de Paris (1er novembre) : De M. Abel Hermant : « Souvenirs de la vie frivole », qui commencent avant 1870. — « L'attentat de Sarajevo », par M. Maurice Muret. — « Un témoignage sur Branly » par M. Marcel Thiébaut.

Revue des Deux Mondes (1er novembre) commence « Zulfu », roman de M. Maurice Bedel. — « Mme Franklin Grout », souvenirs de M. Louis Bertrand sur la nièce de Flaubert. — « La question de l'Opéra-Comique », par M. Georges Ricou.

Corymbe (septembre-octobre) : « Sonnet » de M. A. Godoy. — « La mort du poète » par M. Pol Caput. — « Bruges » par M. J. P. Brunel.

Le Correspondant (25 octobre) : « Journal » d'E. M. de Vogüé. On y lit, à la date du 6 janvier 1883, jour de l'enterrement de Gambetta, cette amusante prophétie : « demain, le grand homme sera oublié ». — « Le comté de Nice et les revendications fascistes », par M. Arnaud d'Agnel.

Les Marges (15 novembre) : « Notes sur Alfred Jarry » par sa sœur Charlotte, publiées par M. le Dr Saltas. — Poèmes de MM. Jean Lebrau et E. Peter. — De M. G. Hivernaud : « Baudelaire, poète des regards ». — « Les charbonnières », par M. Henri Bachelin, pour qui la Mme Arnoux de *l'Education sentimentale* n'est pas née d'un seul modèle, mais est le produits de « cristallisations » sur Jeanne Detoubey (Mme de Loynes) autant que sur Mme Schlésinger.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Secret de Jeanne d'Arc (l'*Avenir* du 6 novembre, le *Figaro* du 29 octobre, l'*Œuvre* du 8 novembre, *le Temps* du 7 novembre). — Stéphane Mallarmé et Th. Aubanel (*Journal des Débats* du 17 novembre). — Une lettre inédite du prince Napoléon (*Le Petit Havre* du 30 octobre).

La thèse proposée et soutenue dans deux numéros récents du *Mercure* par M. Jacoby au sujet de Jeanne d'Arc, n'a point

passé inaperçue, tant de la presse française, que de la presse étrangère :

M. Jacoby, dit M. Guinaudeau dans l'*Avenir*, par les deux articles qu'il vient de donner au *Mercure de France*, peut se flatter d'avoir lancé une fameuse pierre dans la mare aux historiens. Avec une grande courtoisie, il faut le reconnaître, et avec une grande modération d'homme qui se croit sûr de ce qu'il affirme. Et ce n'est pas seulement l'histoire, telle qu'elle est admise et consacrée, qu'il bouscule du tout au tout, c'est aussi la légende.

M. Jacoby a relevé et comparé les textes; il a relevé et comparé les faits. Et il a conclu que la « Bergère de Domrémy » n'était point la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée. Il a conclu que la « Pucelle d'Orléans », qui fut ainsi appelée bien avant d'avoir délivré la ville dont elle porte le nom, y avait droit à un autre titre qu'au titre de son exploit, tout simplement parce qu'elle était fille de France, princesse de sang royal, princesse d'Orléans. Et c'est là le « secret ».

Et, après avoir résumé les arguments de M. Jacoby, M. Guinaudeau demande :

...Et maintenant, que diront les historiens?

§

Dans **l'Œuvre**, M. Claude Martial pense qu' « il en est de l'Histoire comme des Evangiles : sa vérité s'effrite dès que le chercheur perd sa foi ». Quant à la thèse de M. Jacoby, il la trouve séduisante, mais il fait ses réserves :

Thèse séduisante, disions-nous, mais qui ne pourra satisfaire un lecteur scrupuleux.

Le secret de Jeanne, selon M. Jacoby lui-même, il eût été une manière de secret de Polichinelle. Tout ce qui compte à la Cour le sait, on en instruit la commission des Clercs, les d'Arc n'en ignorent rien et le tribunal de l'évêque Cauchon en a lui-même plus qu'un soupçon.

De ce secret rien n'aurait transpiré, dans les mémoires, les chroniques, les interrogatoires? Rien dans les deux enquêtes menées à Domrémy du vivant des contemporains de Jeanne? Rien dans la minutieuse instruction du procès de réhabilitation?

Difficile à croire, n'est-ce pas?

De plus, pour que la thèse restât vraisemblable, il faudrait que Jeanne fût née en 1407 — Louis d'Orléans est mort en cette

année. La date admise par l'histoire est 1412, et Jeanne semble la confirmer lorsqu'elle répond à ses juges : « Je crois avoir 19 ans. »

Une fille peut-elle se tromper de cinq ans sur son âge? Même en l'absence d'état-civil?

La thèse de M. Jacoby écarte, avec des arguments troublants, ces obstacles. Mais elle ne remplace pas des hypothèses par des certitudes.

Et c'est dommage, à la fois, pour l'histoire et pour le roman.

Mais les objections tirées de la question de l'âge sont-elles valables? La date de la naissance de Jeanne a toujours été et est encore discutée par les historiens, comme le montre M. Jacoby dans son étude.

M. Maurice Levaillant donne dans le **Figaro** une longue analyse des articles du *Mercure*. Il conclut :

Telle est la thèse nouvelle apportée par M. Jacoby. Aux historiens de la discuter selon les règles de l'art. Les profanes peuvent seulement constater qu'en parlant vivement à l'imagination elle aiderait à mieux comprendre dans le plan humain le rôle et la carrière de Jeanne; sur le plan mystique, elle ne diminue pas sa grandeur : « bergerette » ou « fille de France » élevée par des paysans, Jeanne n'en eut pas moins ses voix, ses visions, sa bravoure et sa générosité; dans l'un ou dans l'autre cas, son sacrifice ne fut ni moins héroïque, ni moins pur.

M. E. Henriot, dans le **Temps,** arrive à une conclusion contraire :

Si attrayantes ou si peu croyables qu'elles soient, on n'attend pas de nous naturellement, car il y faudrait un volume, la réfutation des hypothèses de M. Jacoby. Nous nous bornons à signaler le curieux problème qu'elles posent, et nous noterons seulement que si la conjecture est vraie, ce dont nous ne savons absolument rien, tout s'explique, s'enchaîne et devient clair dans la merveilleuse aventure de la bonne Lorraine; mais aussi que les explications après coup ne prouvent jamais rien que l'ingéniosité de l'expliquant. D'autre part, cette explication purement rationaliste, qui aurait peut-être enchanté Voltaire et France, mais qui aurait à coup sûr indigné Michelet et Barrès, diminue beaucoup la Pucelle, non pas sur le plan historique, mais dans son caractère surnaturel, accepté comme tel depuis cinq cents ans par la foi populaire, qui a fait de l'incomparable héroïne la Sainte de la France. On tient même pour assuré que si, par extraordinaire, les curieuses

explications proposées par M. Jacoby sur « le secret de Jeanne d'Arc » devenaient une vérité prouvée et démontrée par la subite révélation de documents authentiques et irréfutables, il y aurait encore bien des gens pour la repousser et se refuser à y souscrire par pur esprit de fidélité et de respect pour la légende, en effet plus belle que tout, puisqu'elle est à peu près la seule chose en France qui ait réussi, depuis cinq siècles, à mettre tous les Français d'accord. Même au prix d'une vérité historique, si tant est qu'il s'agisse ici de la vérité, c'est une réussite à considérer. La petite bergère de Domrémy n'a rien à gagner à devenir « fille de France », dont la plus jolie, comme vous savez, ne peut donner que ce qu'elle a... La Jeanne de la tradition a beaucoup mieux, en vérité : l'amour de tous ceux qui ont cru en elle, comme à un prodige.

§

M. André Mévil a eu sous les yeux la correspondance envoyée entre 1864 et 1886 par Stéphane Mallarmé à Théodore Aubanel. Il en publie, dans le **Journal des Débats,** quelques fragments. Il est regrettable que le premier soit présenté sans son contexte, car, éclairé par ce qui doit précéder et suivre dans la lettre, il aurait été certainement pour nous le plus intéressant des extraits recueillis par M. Mévil. Le voici :

« Clef de voûte, ou centre si tu veux, pour ne pas nous brouiller de métaphores, centre de moi-même où je me tiens comme une araignée sacrée sur les principaux fils déjà sortis de mon esprit et à l'aide desquels je tisserai aux points de rencontre de merveilleuses dentelles que je devine et qui existent déjà dans le sein de la Beauté. »

Le second fragment est daté de Tournon, le 28 juillet 1886 :

« Mon bon Théodore,

» J'ai jeté les fondements d'une œuvre magnifique. Tout homme a un secret en lui, beaucoup meurent sans l'avoir trouvé et ne le trouveront pas parce que, morts, il n'existera plus, ni eux. Je suis mort et ressuscité avec la clef de pierreries de ma dernière cassette spirituelle. A moi maintenant de l'ouvrir en l'absence de toute impression empruntée et son mystère s'émanera en un fort beau ciel... »

Le pauvre Mallarmé s'ennuie mortellement à Tournon. Mais il

a appris à aimer le Rhône, ainsi que lui avait recommandé Mistral. Aussi écrit-il à Aubanel :

« En écartant le rideau de mon unique fenêtre, on aperçoit venir le Rhône, calme et félin comme un fond de lac. Je vis ici parmi la nature et puis voir, à la fois, le levant et le couchant, et j'assiste à l'automne, non celui des feuilles, rouge et jaune, mais brumeux, des eaux mélancoliques.

» Enfin, je ne crois plus être à Tournon. »

Parfois, le poète reprend sa bonne humeur. Aubanel, déménageant, ayant tardé à lui répondre, il lui envoie une lettre dont l'adresse est ainsi libellée : « A Monsieur Théodore Aubanel, qui déménage, à Avignon. » Voici maintenant une lettre d'un ton fort enjoué :

« Emmanuel (1) m'a dit que tu lui avais lu un drame admirable (2). Quand l'entendrai-je? Comme tu devrais bien venir au jour de l'an, la veille ou le lendemain s'il ne fait pas trop froid, passer un jour près de nous.

» Pour moi, je ne me suis pas encore remis au travail. Avec ses cris, ce méchant baby fait s'enfuir Hérodiade aux cheveux froids comme l'or, aux lourdes robes stériles! Toutefois, je crois qu'il ne sera pas très bête, car quand je prononce le nom de Legouvé, elle pleure!!! et rit à se tordre les côtes lorsque je lui décris avec des gestes comiques Emmanuel des Essarts, de même qu'elle sourit quand je lui parle de toi.

» Adieu, mon bon Théodore, ma femme se réveille juste pour me prier de te parler d'elle et de te dire de ne pas l'oublier auprès de Madame Aubanel qu'elle aime de loin et à qui elle prédit sous peu un second Théodore. »

A l'occasion de l'apparition récente du beau livre de M. Berthet-Leleux sur *Le Vrai Prince Napoléon* (Plonplon), M. Frédéric Gaucherand publie dans le **Petit Hâvre** deux documents inédits que cet ouvrage — par suite de circonstances indépendantes de la volonté des héritiers de l'auteur, ne contient pas; une lettre du Prince Napoléon à son fils Victor écrite au moment où ce dernier venait de faire acte de prétendant dissident, et le testament du Prince Napoléon,

(1) Emmanuel des Essarts.

(2) Il s'agit, sans doute, de *Lou Pan Lou Pécal* (Le Pain du Péché) qui fut représenté en provençal à Montpellier et qui, plus tard, traduit en vers français, par Paul Arène, fut donné sur la scène du Théâtre libre. (Notes de M. Mévil.)

déshéritant son fils aîné et lui interdisant d'assister à ses obsèques.

Voici le texte de la lettre, datée de Paris, 24 juin 1884 :

Mon fils,

Vous venez de faire une action éminemment politique en acceptant un ordre du jour sur la proposition de l'homme qui s'est donné la mission d'insulter votre père (1). Vous avez répondu par des remerciements et une adhésion. Il y a quelques mois, à la suite de circonstances à peu près semblables, je vous ai pardonné et vous m'avez donné votre parole d'honneur *que votre conduite serait toujours franche et loyale envers moi et que vous ne feriez pas d'acte politique sans que nous soyons d'accord. Fiez-vous à moi pour faire cesser des relations qui m'ont donné l'apparence d'être contre vous.*

Vous avez manqué à votre parole d'honneur pour la seconde fois, vous venez encourager et donner publiquement la main à ceux qui abreuvent votre père d'insultes.

Du reste, depuis trois ans, votre conduite n'a été qu'un tissu de mensonges et de duplicité. Votre conduite filiale n'a pas été moins odieuse. Vous avez permis que vos amis disent que vous avez quitté mon domicile pour vous émanciper de mon oppression. Oppression qui s'est traduite par les soins les plus tendres depuis votre naissance. Au point de vue matériel, je ne vous ai jamais rien refusé et vous partagiez, sinon ma richesse puisque je n'en ai pas, mais ma modeste indépendance.

Vous avez accepté une libéralité honteuse dont vous compreniez vous-même l'indélicatesse puisque vous n'avez pas osé m'en faire connaître l'origine. Vous avez accepté d'être aux gages des adversaires de votre père. Vous ne m'avez rien épargné !

A vos trahisons politiques réitérées, vous avez ajouté la douleur de vous voir établi dans une situation honteuse et abaissée. La coupe d'amertume est pleine ! L'heure est venue où je dois à mon nom, à ceux qui m'ont précédé et à ceux qui me suivront, de remplir sans faiblesse mon devoir de chef de famille. Cependant, quoique vous soyez indigne à tous égards, je veux faire une dernière tentative auprès de vous et, malgré qu'il en coûte à ma dignité, je fais encore un dernier appel à votre conscience. La malédiction d'un père n'est jamais une force, et cette malédiction pèsera sur votre tête si, *dans vingt-quatre heures*, vous ne désavouez pas votre démarche et si, quittant Paris, vous ne mettez pas définitivement un terme aux misérables intrigues dans lesquelles vous

(1) Paul de Cassagnac.

salissez votre présent en compromettant votre avenir. Je ne vous parle pas de la douleur dont mon cœur est pénétré, vous avez trop prouvé que votre cœur n'est pas accessible à ces sentiments.

Votre père,

NAPOLÉON.

Le testament, daté du 25 décembre 1889, contient notamment ces deux phrases :

J'institue Louis, mon fils cadet, mon légataire universel. Ma fille Lætitia a touché, lors de son mariage avec le duc d'Aoste, ce que je pouvais lui donner.

Je ne laisse rien à Victor, mon fils aîné. C'est un traître et un rebelle. Sa mauvaise conduite me cause une grande douleur et un profond mécontentement. Je ne veux pas qu'il assiste à mes obsèques.

Mais on eut soin de ne l'ouvrir qu'après les obsèques, qui eurent lieu le 30 mars 1891.

P.-P. P.

MUSIQUE

Opéra : première représentation d'*Un Jardin sur l'Oronte*, drame lyrique en quatre actes et huit tableaux, tiré du roman de Maurice Barrès par M. Franc-Nohain; musique de M. Alfred Bachelet. — Premières auditions du *Concertstück* de M. Tibor Harsanyi, de la *Suite Symphonique* de M. Jacques Ibert, et de *Croquis de Théâtre* de Mlle Jeanne Leleu. — L'orgue électronique de MM. Coupleux et Givelet.

Porter à la scène le sujet d'un roman est toujours une entreprise périlleuse : l'expérience montre que les résultats en sont bien rarement bons. Mais contrairement à la règle, il arrive parfois qu'ils soient excellents, et c'est le cas d'**Un Jardin sur l'Oronte,** le roman de Maurice Barrès dont M. Franc-Nohain a tiré le drame lyrique représenté récemment à l'Opéra. Je dirai tout de suite que M. Alfred Bachelet s'est montré tout aussi fidèle interprète de la pensée de Barrès que son collaborateur et qu'il nous a donné une partition pareillement digne de louanges.

Barrès eut lui-même l'idée du bel opéra que son livre pouvait offrir. Ainsi Flaubert, autrefois, pensa-t-il de *Salammbô* et songea-t-il à Berlioz (que Reyer, hélas! devança). Certains sujets, certaines situations appellent, pour ainsi dire, un commentaire, un complément musical, et leur poésie semble

génératrice d'harmonies. Mais lorsqu'on a devant soi un roman aussi achevé, d'un équilibre aussi parfait et d'une ordonnance aussi plaisante qu'un *Jardin sur l'Oronte,* on doit se sentir bien timide au moment d'y porter la main. Une œuvre se suffit qui est un chef-d'œuvre, et on imagine mal qu'il soit possible, sans l'amoindrir, de lui donner une autre forme. On imagine aussi qu'il fallut à M. Franc-Nohain les encouragements de Barrès lui-même pour le décider à se mettre à la besogne; mais l'étonnante réussite devait justifier l'entreprise. Modestement, M. Franc-Nohain a dit de son livret qu'il était un *puzzle,* une mosaïque composée patiemment de phrases empruntées au livre. Pourtant ce respect littéral du texte n'eût point suffi. Il fallait autre chose et qui est proprement de M. Franc-Nohain : il fallait recréer en quelque sorte l'œuvre, adapter les situations du roman aux nécessités du théâtre, ramasser les explications psychologiques, suggérer les descriptions développées tout à l'aise par le romancier, faire du dialogue où il n'y en avait point, condenser sans alourdir. Et cette perpétuelle reprise en sous-œuvre était gênée plutôt que facilitée par la perfection même du livre. Comment se montrer à la fois audacieux et timide? Les hardiesses de M. Franc-Nohain ont été respectueuses, et guidées par son tact, par sa délicatesse. Il a fait œuvre de poète — un poète qui possède toute l'habileté du dramaturge. Il a su garder toute la saveur, toute la profondeur et tout le parfum du beau conte, laisser au mythe sa grandeur, à la prose barrésienne son rythme et ses cadences. Et la musique ajoute encore une grâce à ces mérites si rares du livret.

Quel fut le dessein de Barrès en écrivant *Un Jardin sur l'Oronte?* On lui fit querelle de son romantisme. On lui reprocha ces enchantements, ces senteurs capiteuses et cette volupté qui sont bien ceux d'une terre où meurt et renaît Adonis. Certains de ses amis catholiques parlèrent même de « l'irrévérence » de son roman. Il répliqua : « Dans ce *Jardin sur l'Oronte,* je ne prétends pas plus mener le bon combat « catholique et chrétien » que Racine dans ses tragédies, Fénelon dans son *Télémaque* ou Le Tasse dans sa *Jérusalem...* » Au vrai, il ne voulait que « prendre son concert dans un jardin » et faire une œuvre d'art. On songe un peu

au Chateaubriand du *Dernier des Abencérages* devant le *Jardin sur l'Oronte,* et ce n'est point seulement la magie de la langue qui ramène en notre esprit l'image de René. L'émoi de certains catholiques eut moins pour raisons la noblesse de l'Emir, la douceur et la charité d'Isabelle-la-Savante, la facilité avec laquelle les croisés épousent (comme le Huron) les « dames sarrazinoises », que ce qu'ils prirent pour l' « apologie du désordre, de la splendeur et de la fièvre ». C'est de son « objectivisme » qu'on fit grief à Barrès. A quoi l'abbé Bremond, fort justement, répondit :

En vérité, le *Jardin* n'est pas un roman, pas même une nouvelle, un rien, un rêve, une fantaisie en marge du *Roland furieux.* Le chevalier n'a pas beaucoup plus de densité que la fumée d'une cigarette. Ces dames ne pèsent pas davantage. Une herbe n'aurait pas porté l'empreinte de leurs pas. A quoi bon tant de pudiques mouchoirs tendus pour nous les cacher? Eh! qui songeait à les regarder, j'entends des mêmes yeux que les vieillards dans le jardin de Suzanne? Il y a bien là quelque volupté, sans doute, mais musicale et presque toute spirituelle...

Musicale, certes, et qui devati fatalement tenter un musicien.

Ce fut Barrès lui-même, comme il avait choisi son librettiste, qui désigna M. Alfred Bachelet pour son musicien, au lendemain du soir où l'Opéra-Comique donna *Quand la Cloche sonnera.* Oh! il y a loin du drame brutal, rapide, hallucinant comme une page d'Edgar Poe, au beau conte chatoyant comme une enluminure arabe. Et pourtant les amours de dame Oriante et de sire Guillaume se pourraient résumer elles aussi en ces trois mots barrésiens : du sang, de la volupté et de la mort — comme aussi *Scemo.* Et pourtant M. Alfred Bachelet a su donner à chacun des épisodes, voluptueux, dramatique et sanglant, sa juste couleur, son juste accent.

Résumons-les. Le comte de Tripoli a chargé le sire Guillaume de porter à l'émir de Qalaat une offre de trêve. Et sire Guillaume, par sa franchise et sa courtoisie, a séduit le seigneur musulman. L'émir voudrait garder près de lui cet aimable chrétien. Il lui fait entendre, une nuit baignée de

clair de lune et parfumée des senteurs des roses, la voix de la sultane Oriante; il lui permet même d'apercevoir les traits de la princesse — comme font les hommes d'Occident, qui se réjouissent à regarder passer sur de jeunes visages les mêmes sentiments qui les troublent au récit des histoires d'amour et de mort. Et il lui donne Isabelle-la-Savante; mais Isabelle ne fait qu'aviver le désir de Guillaume pour Oriante. A quelque temps de là, aux heures douces du soir, tandis que le jardin sur l'Oronte est devenu un paradis de filles dansant sur les pelouses, Guillaume devise avec les dames musulmanes et fait sa cour à la sultane Oriante. Isabelle, par jeu, coud l'ombre du croisé à l'écharpe de la princesse sarrazinoise. Et tandis que le vent mêle les couleurs, les parfums, les rires et les musiques, soudain retentissent les cris des gens de Qalaat, les « you-you » des femmes, le bruit des pas des guerriers : les chrétiens viennent d'attaquer Qalaat par surprise. Oriante soupçonne Guillaume de trahison. Mais vite le chevalier se justifie : les gens qui investissent la ville ne sont point ceux du comte de Tripoli, mais ceux du prince d'Antioche, avec qui, malgré les conseils de son ami franc, l'émir a négligé de traiter. Et voici que des archers ramènent le corps de l'émir, percé de traits, alors qu'il courait à l'ennemi. Guillaume va-t-il abandonner Oriante à l'heure du péril? Il prend le commandement de Qalaat et trouve sa récompense dans les bras de la sultane.

Une énorme pierre, détachée de la montagne, a écrasé l'aqueduc souterrain qui conduisait à la citadelle les eaux du torrent. Les citernes tarissent. Sous les remparts, le prince d'Antioche crie : « Vous allez périr par la soif, la gorge sèche, la langue pendante, le visage noir; c'est le délire et c'est la mort. Livrez la ville, vos trésors et vos femmes, et allez-vous-en librement. » Sur le donjon, Oriante agite son écharpe; et dans un panier qu'elle fait descendre au bout d'une corde, elle envoie au prince d'Antioche ce billet : « Ce n'est plus qu'une affaire d'heures. La forteresse est à votre merci. Quand vous y serez entré, courez en hâte à la chambre du trésor, au sérail, dans le donjon, frappez huit coups à sa porte de fer, huit coups divisés en deux groupes de quatre. Une femme y sera enfermée, celle qui, dans l'om-

bre ce même soir, vous a salué et appelé de son écharpe. Elle vous ouvrira, et vous remettra, à vous seul, Chevalier du Christ, sa vie et les richesses de Qalaat. »

Et Guillaume est avec Isabelle et Oriante dans la chambre du trésor. Déjà, son écuyer est parti, emmenant deux chevaux, les meilleurs, qui attendent au troisième gué de l'Oronte. Il est temps de fuir : tandis qu'il feindra une sortie sur les Chrétiens, qu'Isabelle et Oriante, chargées de leurs plus précieux bijoux, suivent le serviteur qui les conduira jusqu'au gué de l'Oronte, où sire Guillaume les rejoindra. Mais Oriante résiste avant que de céder aux supplications unies de Guillaume et d'Isabelle. Enfin, elle promet et Guillaume part. Mais, à peine seule avec sa suivante, au lieu de fuir, la Princesse se pare de son diadème et attend les huit coups que le prince d'Antioche, bientôt, vient frapper à la porte de fer, — cependant que sire Guillaume, au troisième gué de l'Oronte, appelant en vain Oriante, songe au premier aveu de la Sultane : « Je ne saurais pas plus me passer de ma puissance que de ton amour! » — et n'entend que le murmure des eaux répondre à ses appels désespérés.

Six mois plus tard, sur les pelouses et sous les vergers de l'Oronte, la foule attend la procession que les chrétiens ont organisée pour célébrer leur victoire. Dans la foule erre Guillaume, sous les habits loqueteux d'un pauvre musulman. Les chevaliers et leurs épouses sarrazinoises — qui, maintenant portent au col une croix d'or — festoient à la mode franque. La procession enfin gagne l'église. Et Guillaume voit paraître Oriante, appuyant sa main au poing du prince d'Antioche. Les deux amants se sont reconnus. Oriante défaille et le prince l'emporte, tandis que Guillaume, désespéré, s'effondre. Quand il reprend conscience, Isabelle et Oriante sont penchées sur lui : « Je ne puis, lui dit la Sultane, ni te sacrifier, ni renoncer aux jardins de l'Oronte où je suis née pour être reine! » Il réclame la preuve de cet amour qu'elle prétend garder aussi grand, aussi fort. Il paraîtra devant les chevaliers chrétiens, leur expliquera qu'il a été enchanté par un sortilège — et Oriante avec lui périra, ou avec lui sera heureuse.

Et il se confesse à l'évêque. Absous, il se nomme au prince

qui l'invite — ignorant la vérité — à reprendre sa place parmi les chevaliers pour assister aux jeux et aux danses des princesses converties. Le prince le présente à Oriante — et, comme naguère l'émir — il la prie de chanter en l'honneur du nouveau venu. Et après qu'elle a chanté, le prince, pour mieux persuader son hôte des mérites de cette perfection, conte comment Oriante lui fit passer un message et livra la chambre du trésor. Sire Guillaume ne peut contenir sa fureur : « Fille au sang de vipère, gémit-il, il ne me reste plus qu'à mourir! Ainsi, messire, votre belle conquête fut le fruit d'un accord de votre lâcheté avec la trahison d'une femme païenne! » Dix épées le frappent; on l'entraîne hors de la salle, et on le pend à un anneau, dans une écurie. Isabelle et Oriante le viennent retrouver, et tandis qu'Oriante se hausse jusqu'à l'oreille du moribond pour lui dire encore son amour, mêlé à son besoin de dominer, Isabelle se couche aux pieds de Guillaume et, de toutes ses forces tendues, essaie de soulager la douleur de l'agonisant qui pardonne à Oriante, mais demande que ce soit Isabelle qui lui tienne la main et lui ferme les yeux.

§

Dès la première scène, quand l'émir et sire Guillaume devisent, le chevalier chrétien conte au prince sarrazin « le merveilleux enchantement de Tristan et d'Iseult la reine ». M. Alfred Bachelet est de ceux qui, tout en s'affranchissant d'une tutelle trop étroite, ont retenu et assimilé de la technique wagnérienne ce qui convenait au génie français. Son *leitmotivisme* est ingénieux et souple; sa construction solide, sur un plan clair, bien développé. Et puis, le choix des thèmes conducteurs, qu'il s'agisse de caractériser les personnages ou l'enchantement des jardins, est particulièrement heureux. Il y a, dans cet ouvrage, une noblesse naturelle et une distinction tout à fait dignes du sujet.

L'instrumentation est colorée, mais sobrement. Il n'y a point abus des effets, et ceux-ci n'en paraissent que plus saisissants, tel par exemple le tableau du gué sur l'Oronte, courte symphonie d'un pathétique puissant. Mais jamais l'or-

chestre au cours des scènes chantées ne vient s'interposer comme un écran sonore entre la scène et la salle.

M. Bachelet a très largement utilisé le folklore oriental et la musique du moyen âge, mais il s'est gardé de donner à son ouvrage un caractère de pastiche archéologique. Il a emprunté les couleurs, les formes dont il avait besoin, mais pour les employer en musicien de son temps. Ainsi sa partition offre-t-elle l'attrait tout spécial d'une originalité rare. Cette sorte d'assimilation des modes exotiques et anciens n'allait point sans un double danger: le premier était la monotonie. M. Bachelet a trouvé en lui-même, dans la variété de son inspiration, le remède efficace. Mais le second péril ne se pouvait éviter de même, car il tient à la nature propre de cette musique, dont la ligne mélodique — qu'il s'agisse soit des motifs orientaux soit des thèmes venus ou bien imités du moyen-âge chrétien, — est fleurie d'ornements semblables aux neumes grégoriens. Ces constantes arabesques vocales allongent les paroles d'un texte où la piété barrésienne de M. Franc-Nohain avait tenté déjà de faire entrer tout le roman. Le grand défaut — le seul défaut — de cette belle œuvre est sa longueur. Il y a d'illustres précédents, et Berlioz aussi voulut faire tenir dans le livret des *Troyens* tant et tant d'*Enéide* qu'il faut aujourd'hui se résigner à ne jouer que les deux tiers de son ouvrage. La difficulté est de couper dans une partition qui est ciselée comme une pièce d'orfévrerie sans défauts : on n'aperçoit point les points où pourront porter les sutures. Pourtant, au moment où j'écris, M. Alfred Bachelet a dû déjà le faire et je ne doute pas qu'ainsi allégée, sa partition ne trouve auprès du public tout le succès que doivent lui faire les musiciens. Ceux-ci se sont délectés tant à la lecture qu'à l'audition du *Jardin sur l'Oronte*. L'érudition de M. Alfred Bachelet est profonde, mais elle est aimable. Çà et là, une note en bas de page nous avertit que le chant d'Oriante : « L'injuste amant... » (à l'avant-dernier tableau) est écrit dans l'ancien mode arabe *Sikah* — qui, si j'en juge par la partition, emploie une gamme où les demi-tons sont entre les premier et deuxième, et entre les sixième et septième degrés — que l'adieu d'Oriante à Guillaume mort est dans le mode *Moh'ayar* dont les inter-

valles sont d'un ton entre le premier et le deuxième degré, d'un demi-ton entre le deuxième et le troisième, d'un demi-ton entre le troisième et le quatrième, d'un ton et demi entre le quatrième et le cinquième, d'un demi-ton entre le cinquième et le sixième, d'un ton et demi entre le sixième et le septième et enfin d'un demi-ton entre le septième et le huitième.

Le ballet, d'un archaïsme charmant, est composé de danses anciennes, *pastourelle* campagnarde, *carole* gracieuse, « courtoise » et mélancolique, qu'exécutaient dames et demoiselles sans que les hommes y prissent part, *estampie*, dont le nom vient de l'*estampida* provençale, chanson dansée, aux rythmes martelés, à trois temps, *tresque* allègre et fière, où danseurs et danseuses font la chaîne, sur une mesure à deux temps, et enfin *gigue* frénétique, exécutée d'abord par un seul homme, puis se propageant comme par irrésistible contagion à toute l'assistance. Et toutes ces musiques, exécutées par des instruments anciens (ou du moins qui sonnent tels que ceux d'autrefois), sont bien plutôt des résurrections que des pastiches. Elles n'ont rien des travaux compassés et froids, mais il semble que, par un miracle, leur auteur ait retrouvé l'inspiration même des vieux maîtres oubliés et qu'elle lui ait dicté ces pages de son œuvre. Pourtant, quand il lui semble utile, il ne s'interdit pas les citations : l'hymne « O Sainte Vierge Marie », chantée pendant la procession du troisième acte, est une des mélodies syriennes du VII^e siècle recueillies par Dom Jeannin, et qui se chantent encore aujourd'hui à certaines fêtes. Une chanson des croisades apporte aussi une touche d'archaïsme. Mais ce sont là allusions discrètes, et c'est l'atmosphère musicale même de l'œuvre qui, autant que les costumes et l'action, nous transporte au temps où les compagnons de Godefroid bâtirent sur les rives de l'Oronte ces forteresses franques dont les rudes vestiges nous étonnent encore — mais éprouvèrent, sans que leur foi les en gardât toujours, l'enchantement de la terre d'Asie et des dames sarrazinoises...

§

Un théâtre s'honore qui monte un tel ouvrage dans les conditions où l'Opéra nous l'a donné : les décors et les costumes de M. René Piot sont, eux aussi, un enchantement. Ils ont ce rare mérite de se présenter constamment comme un commentaire visuel de la musique et de l'action dramatique. Ils sont en parfait accord non seulement avec la lettre du texte, mais avec la poésie dont ce texte est chargé. Je ne sais rien de plus heureux que les bleus et les ors assourdis du premier tableau, que les rouges de la chambre du trésor, ou ceux de la grande salle où se déroule le ballet, si ce n'est le riant verger de l'Oronte, avec ses arbres peuplés de grands oiseaux, ou si ce n'est encore le troisième gué de l'Oronte, avec la morne désolation des rives fuyant jusqu'à l'horizon sans espoir. Ces maquettes sont d'un poète et qui sait vêtir son rêve d'une forme réelle sans l'alourdir.

L'interprétation est, elle aussi, de choix. Mme Suzanne Balguerie tient le rôle d'Oriante. Il est d'une difficulté terrible et que révèle une simple lecture de la partition. La cantatrice se joue magnifiquement de ces embûches et montre autant de vaillance vocale que d'intelligence scénique. Mlle Marisa Ferrer est bien, par sa voix, par son jeu, par sa grâce, l'Isabelle savante et charmante que voulut Barrès. Du côté des hommes, l'œuvre nouvelle est non moins bien interprétée. M. José de Trévi, par sa création du rôle de Guillaume, a donné raison à ceux qui attendaient beaucoup de lui : il est un des meilleurs ténors de ce temps; sa fougue, son élan, servis par une voix superbe, se dépensent généreusement et toujours intelligemment. Son succès personnel, qui a été des plus vifs, est parfaitement mérité. On en peut dire autant de MM. Martial Singher et Endrèze, qui, le premier dans le rôle de l'Emir, le second dans celui du prince d'Antioche, ont montré leurs brillantes qualités de chanteurs et d'acteurs. Enfin, il faut citer encore Mlles Mahé et Ricquier, sultanes harmonieuses, et MM. Narçon, Luccioni et Etcheverry. Les chœurs et la mise en scène font honneur à M. Pierre Chéreau. Mlles Binois, Didion, Simoni et Bonnet ont dansé fort joliment le ballet médiéval, réglé par M. Staats. Quant à l'or-

chestre, il a été conduit par M. Philippe Gaubert avec une autorité et une netteté, un souci des nuances, qui, malgré la longueur de la partition, n'ont jamais faibli et sont dignes des plus vifs éloges.

Mais dans ce palmarès, n'y aurait-il pas beaucoup d'injustice à ne point nommer M. Jacques Rouché? Voici un ouvrage d'une richesse musicale hors de pair, et qui, grâce à M. Rouché, nous a été donné dans des conditions qui font honneur à l'art français. Et l'on vient précisément de réduire de 400.000 francs la subvention de l'Opéra...

§

Le **Concertstück de M. Tibor Harsanyi** a été donné en première audition à l'Orchestre Symphonique de Paris, que conduisait ce dimanche-là M. Monteux. En juin, déjà, je signalais ici même le *Concertino* du jeune compositeur hongrois, et je disais son rare mérite. Le *Concertstück* pour piano et orchestre (dont il tint lui-même la partie de piano avec l'autorité d'un virtuose) a confirmé l'excellent renom que ses précédentes œuvres — et notamment la *Suite*, puis l'*Ouverture Symphonique* données chez Straram il y a deux ans, lui ont acquis déjà. Le *Concertstück*, adroitement construit, sans développements inutiles, est d'aspect un peu sévère, malgré la vivacité du second mouvement, un *Allegro vivace*, qui s'enchaîne au *lento* du début et, d'ailleurs, conclut l'ouvrage assez court, mais bien proportionné, élégant sans recherche et d'une belle tenue.

Aux Concerts Pasdeloup, M. Rhené-Baton mit au programme une **Suite Symphonique** de M. Jacques Ibert. Les morceaux qui la composent viennent de la musique de scène écrite pour le *Donogoo* de M. Jules Romains, joué la saison dernière au Théâtre Pigalle. Au concert, exécutées d'ailleurs avec beaucoup de soin, ces images sonores de la vie moderne ont pris une valeur que le théâtre ne laissait point soupçonner, les yeux étant distraits et l'esprit occupé par le drame. La musique de M. Jacques Ibert se suffit. Elle évoque curieusement, comme on le pouvait attendre du compositeur des *Escales*, aussi bien le voyage en métro que le voyage à bord du transatlantique, aussi bien la fête mondaine au restaurant

de luxe que la fête populaire à la foire de Neuilly. Tout cela est d'un art chatoyant et raffiné. Quelques enragés ont sifflé cette fête foraine — les fils ou les frères cadets, sans doute, des spectateurs de l'Opéra qui, en 1882, sifflèrent *Namouna*. Toute œuvre originale doit évidemmente provoquer la protestation des tardigrades, incapables de la comprendre.

M. Gabriel Pierné a quitté l'Orchestre Colonne qui est maintenant sous la baguette de M. Paul Paray. S'il était une consolation souhaitée par les innombrables et fidèles amis du maître qui reste le président d'honneur de l'Association des Concerts, c'était bien de voir M. Paul Paray prendre sa suite. Et précisément l'occasion a été promptement donnée à tous de marquer leurs sentiments, puisqu'au programme, M. Paray tint à inscrire le *Divertissement*, ouvrage de son prédécesseur, dont j'ai rendu compte en sa nouveauté. L'occasion est bonne de redire qu'il est simplement délicieux et qu'il appartient à la même veine que *Cydalise*, déjà classique.

C'est M. Paul Paray qui a conduit les **Croquis de théâtre**, de Mlle Jeanne Leleu. Cette suite porte pour sous-titre : « Notes pour un ballet ». On souhaite en effet réentendre cette délicieuse musique au théâtre, et voir sur la scène les personnages dont elle commente avec tant de fine ironie et tant de légère tendresse les gestes traditionnels. Le roi s'avance le premier, comme Agamemnon, mais sur une marche qui rappelle Chabrier et non point Offenbach. Et, en effet, c'est bien à celle de Chabrier que s'apparente la musique de Mlle Jeanne Leleu : elle a, comme le maître du *Roi malgré lui*, le don si rare de l'humour, joint aux qualités les plus solides, à la connaissance approfondie de toutes les ressources de l'orchestre, et puis une distinction naturelle qui, jusque dans la farce, préserve de toute vulgarité. Et puis aussi dans la « danse de la jeune fille » et dans la « déclaration galante » du roi, il y a bien de la malice féminine. Il y a encore de l'audace, beaucoup d'audace dans la « pantomime du Père noble », où les frottements de seconde mineure marquent sans doute le désaccord entre le barbon et sa fille. Tout cela est d'une grande finesse, d'une qualité très moderne et très française. Oui, espérons voir un jour prochain les personnages de Mlle Leleu danser pour tout de bon sur une

scène de théâtre. L'Opéra, par intérêt bien entendu autant que par esprit de tradition (Mlle Leleu eut naguère le premier Grand Prix de Rome) se devrait de les accueillir.

§

Je me proposais en écrivant le sommaire de cette chronique, de parler de l'orgue électronique que MM. Coupleux et Givelet ont construit pour le « Poste Parisien ». Mais il me faut attendre une quinzaine moins chargée et me borner aujourd'hui à constater le vif succès que cet instrument nouveau vient d'obtenir près des musiciens.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon d'Automne : les Rétrospectives, la Peinture, la Sculpture.

Les **Rétrospectives,** outre qu'elles sont un pieux hommage aux camarades disparus, rattachent la production courante à l'effort tenté depuis de longues années par des artistes dont les buts ne sont point très différents, au cours de la présente période d'art. Exceller dans son métier et fortifier sa personnalité, l'accuser, rendre son tableau aussi lisible que la signature, tel a été le souci de la plupart des maîtres du Salon d'Automne. L'individualisme y a toujours régné. C'est un éloge. Le pire malheur de l'art plastique serait d'être grégaire. Cette individualité, l'artiste doit la dégager de lui-même. Bien des voies sont bonnes, sauf celle de la déformation arbitraire ou de la géométrisation excessive. Quelques peintres, engagés dans la mauvaise route, ne font que médiocre figure parmi les salles de ce Salon, d'autant que, par réaction contre l'impressionnisme, ils ont assombri leurs palettes et présentent au public des surfaces rugueuses et grises. Mais les belles salles où figurent les fervents de la bonne tradition, de l'étude de la lumière et de la ligne dans la sobriété, s'épanouissent en œuvres remarquables.

C'était au plus haut point une fervente de la lumière que Jacqueline Marval. Elle en choisissait les heures parmi les plus tendres, les plus irisées, les plus chatoyantes. Elle donnait à tous ses panneaux un caractère de fête. Elle plaçait

les lys sur fond blanc, le bouquet sur une fenêtre ouverte, sur un paysage bleu et blanc. Ses femmes apparaissaient blanches et roses dans la plus légère des atmosphères et leurs gestes étaient de danse recueillie ou de danse qui s'achève. Elle n'avait point tout de suite abouti à ce principe de son art. Elle l'avait trouvé en cherchant à comprendre le lyrisme profond qui se mêle à la vérité. La grande toile qui commença sa réputation, aux Indépendants, les *Odalisques*, n'est point sans raideur, et l'atmosphère en est plus lourde que n'eût voulu le peintre. Il est facile de voir la distance qui sépare cette œuvre de l'*Hommage à Gérard de Nerval*, de l'*Automne au marbre rose* et surtout de la grande figure de femme, au rythme de danse, dont l'envol de la jupe blanche galonnée de noir demeure fixé dans un ultime ballonnement. Le travail chez Marval a été une ascension vers la clarté. Etapes : ses bouquets, ses ateliers de cousettes, ses plages. Elle a tenté une importante série de plages, la plus curieuse depuis celle de Boudin, dans le but d'en dire toute la lumière chaude et de décrire le caractère et aussi l'ethnicité de leurs passantes. Ces femmes assises sur le sable ou les galets, elle les étudiait, à part, dans ses portraits. Cette série est peu représentée à la rétrospective : une plage, très belle, l'automne à Biarritz, et, pour ses études de portraits, quelques lithos. Mais enfin la sélection est drue, engrange bien tous les thèmes d'un art très vivant et qui progressa toujours en solidité du faire en même temps qu'en radieuse fluidité. L'ensemble apparaît supérieur parce que d'un art aussi intellectuel que plastique.

L'art aimable de Pierre Laprade, en une exposition fort bien organisée, présente de beaux bouquets, des notations d'Italie, paysages précieux de lumière tempérée, avec des fonds de cyprès, de colonnades, notations à Venise, Florence, Viterbe. C'est d'un art très joli, peut-être plus agile qu'ému, abondant en pages légères, aimables et quelquefois un peu semblables. Chamaillard était Breton, avoué à Châteaulin; il passait quelques vacances à Pont-Aven. Sans doute il avait toujours dessiné et peint. Gauguin vint dans ses parages et fit de lui un impressionniste aimable, un peu terne, mais non sans vigueur. Son nom, à cause de leur amitié et des

qualités de sa peinture, et de sa gamme de qualités, reste inséparable du souvenir de Gauguin. André Salmon, dans son intéressante préface du catalogue du Salon d'Automne à la rétrospective de Chamaillard, s'élève contre l'erreur qui ferait dater, comme sculpteur, Gauguin de son voyage à Tahiti. Ce serait Chamaillard qui aurait enseigné à Gauguin la polychromie de ses sculptures. En effet, les premières sculptures de Gauguin, la *Vache* qu'il exposa en 1887 rue Laffitte à l'exposition des Impressionnistes, étaient monochromes. Ce bas-relief n'était pas la première sculpture de Gauguin. Il entailla le bois presque en même temps qu'il se mit à peindre.

Auguste Matisse eut surtout le tort d'appeler par son nom une perpétuelle comparaison avec Henri-Matisse. Il en fut victime. Il était bon peintre de vitraux. Ses marines aux larges bleuités offraient autant de solidité concrète que ses vitraux, avec moins de transparence. Charles Saunier, qui évoque sa mémoire, le rend personnellement très sympathique.

« Un sculpteur, Joseph Bernard, un vrai maître », dit Frantz Jourdain dans une vibrante préface. Mettons un bon sculpteur, consciencieux, un peu lourd, un peu engangué, et aussi un brillant dessinateur. On a voulu lui attribuer la remise en honneur de la taille directe. Cela ne tient pas à l'examen des dates. Bourdelle est-il un moins grand sculpteur pour n'avoir jamais admis pour le sculpteur la taille directe, et avoir préféré au coup de maillet la petite fièvre de l'ébauchoir? En tous cas, la taille directe, c'est Abbal, et après lui Dardé.

Henri Sauvage fut un architecte ingénieux. Il collabora avec Frantz Jourdain aux vastes verrières encadrées de fer de la *Samaritaine*. Il a créé cet *Hôtel à gradins* dont on peut voir un exemple rue Montparnasse. Par l'édification en retrait de chaque étage, retrait donnant la place à une terrasse, on peut donner à chaque étage sa part d'air et de clarté. Disposition excellente, mais coûteuse, donc impossible à universaliser. Sauvage a aussi créé, soit dans l'hypothèse dessinée, soit dans la réalité construite, nombre de villas de plage et de maisons rustiques de joli style. Il compte parmi

les promoteurs de l'Art Nouveau (qui fut nouveau il y a trente ans) avec Félix Aubert, Guimard, Plumet, etc. C'est un mouvement qui, malgré les absurdes campagnes hostiles, tiendra sa place dans l'histoire de l'art.

§

Passons à la **peinture** des vivants du **Salon d'Automne.** Ne nous plaignons pas de leur nombre et saluons leur valeur. Il n'est pas commode d'établir des groupements. Le hasard des décisions d'admission du jury assemble des toiles disparates. La pochade cubiste est souvent favorisée. Elle ne prouve rien qu'un certain tour de main qui se joue des difficultés, qui ne sont d'ailleurs point abordées, et on n'en peut rien préjuger de la valeur d'un artiste, puisqu'il se borne à un jeu dont la mode achève de se périmer.

Mais ce ne sont pas ces essais qui constituent la force du Salon d'Automne. Ils ne contribuent qu'à sa diversité. Un noyau de vétérans en constitue la solidité. Ils relèvent de l'Impressionnisme, souple et forte technique qui fait des spectateurs, des regardeurs patients et fidèles, de la nature et de la face humaine. Voici donc Louis Valtat, très remarquable paysagiste, avec cette année une radieuse matinée d'Ile-de-France; au centre, une jeune femme en robe rouge, et tous les ors du blé, et toutes les verdoyances des arbres, entourent cette dominante écarlate d'une orchestration de sonneries de fête. L'impressionnisme de d'Espagnat s'empreint de romantisme. Le caractère littéraire (jamais anecdotique) de sa peinture lui dicte des choix d'heures lumineuses, où il place des groupes d'enfants heureux de vivre, de sveltes corps de jeunes filles de lignes très pures. Il peint aussi de très beaux bouquets. Alexandre Urbain nous donne cette année un silencieux intérieur, inondé de chaude lumière qui s'est tamisée à un rideau aux tendres transparences pour venir éclairer une touffe de fleurs aux formes symétriques et iriser une corbeille de fruits. Il y a là une pêche dont le velouté lumineux est un triomphe d'exécution dans la vérité. Jules Flandrin dispose deux jeunes femmes sur les chaises du jardin de l'hôtel de ville de Grenoble. Elles nous tournent le dos. Regardent-elles l'hôtel de ville au

ventre de lumière parmi ses ailes sombres? Elles sont très pittoresquement silhouettées sous leurs bérets, un rouge et l'autre bleu. Charles Guérin s'amuse à imaginer un jardin de Bade en 1845. C'est le même qu'aujourd'hui, aussi Guérin est-il tout armé pour en donner tout l'intérêt lumineux. Quant aux figurants, la couleur de leur toilette est harmonieuse. Henri Lebasque a de si incontestables dons de grâce qu'il s'y abandonne peut-être un peu trop, mais cette joliesse artiste désarme les grondeurs. Mauguin montre une somptueuse nature morte. Parmi les paysages de Seine, si puissants et résumés, de Marquet, il en est un qui flambe de la vie du soir, avec toutes les cimes de clarté, de la Samaritaine au Châtelet. Camoin a un svelte et délicat portrait de jeune femme au chapeau rouge. Baignières, de son talent solide et simple, simplifié encore d'après le choix du thème, donne un excellent portrait de Mme Camille Lefèvre et du grand sculpteur Camille Lefèvre. Le fait que cette année Camille Lefèvre s'affirme en peintre du plus grand talent n'empêche point qu'il soit le grand sculpteur dont fait foi le *Praticien*, sa statue qu'on peut voir à la mairie d'Ivry et aussi au Luxembourg. Ce beau portrait calme, primitivisant, d'un artiste qui est de notre temps, une sorte de primitif, fait grand honneur à Paul Baignières. Bonnard empreint deux paysages provençaux d'une tiède saveur ensoleillée; c'est une caresse pour les yeux. Déziré évoque l'antique, avec un plâtre de déesse, magnifiquement harmonisé dans la lumière d'un intérieur. Voici les beaux flots bleus près de Délos, savamment rythmés par Pierre Girieud. Valdo Barbey peint largement le port de Brest. Perrichon, l'excellent graveur, ménage une surprise au public, à qui pourtant il avait déjà montré de jolis dessins des paysages qu'il prend comme thèmes de ses gravures. Il nous révèle avec deux petits paysages qu'il est un peintre ému, recueilli, d'une nuance à la Corot. C'est tout à fait bien. Paulémile Pissarro quitte son aimable et silencieuse Normandie pour le paysage un peu large, mais frissonnant et désolé, des plaines poitevines et des marais à toison verte. Il en rend à merveille la désolation dans la belle lumière.

Arrêtons-nous devant les *Joueurs de polo* d'André Mare, belle œuvre sobre, extraite de la vie du sport. André Mare

vient de mourir. Après avoir créé tant de beaux meubles, de verreries, de céramiques, mis sur la table à écrire de ses amis et des écrivains de son temps de beaux buvards de cuir blanc au plat centré de corbeilles de fruits éclatants, il avait dessiné des cartons mythologiques de tapisserie, une Léda entre autres, un Silène, d'un beau caractère païen. On se rappelle sa belle toile du *Chasseur,* du Salon d'il y a deux ans. Un noble artiste qui disparaît. Lotiron est en incessant progrès, et sa *Moisson* de cette année le mène à la maîtrise. Klein-Or a deux très beaux tableaux de fleurs, de belle couleur et pleins d'intéressantes recherches sur la forme diaprée et accidentée du bouquet. Marcel Roche montre un très bon port, de large et sereine atmosphère, pur et classique. Marc La Marche, qui, écrivain, est l'auteur d'un beau roman, le *Tréponème,* évoque avec vivacité une fête à Saint-Etienne-du-Mont. Magdeleine Dayot décrit avec ampleur le paysage provençal. Chénard-Huché reste fidèle aux environs de Toulon, dont nul mieux que lui ne traduit l'âpreté ensoleillée. De Chavenon, des notes de Sicile; Charlot : des paysages du Morvan. Cochet développe largement une moisson. Hélène Marre peint avec une ingéniosité délicate des bouquets qui gardent toute leur joliesse décorative, mais où elle insiste heureusement sur la vie de la fleur. André Joubert montre de bons paysages de Nice, clairs, bleus, fleuris. Jeanne Pouge marque de vifs progrès avec une neige à Ville-d'Avray.

§

Victor Charreton n'expose point qu'au Salon d'Automne. Il est un des plus solides soutiens des Artistes Français. Partout où il place des toiles, il soutient la gloire du paysage français. Seul, peut-être, il sait voir dans leur intensité les heurts, puis les alliances des tons divers de la nature et de la lumière, soit qu'il peigne d'étincelants étés sur les corbeilles rouges des bégonias et l'éclat des rosiers, soit qu'il suive la symphonie graduée de la neige sur les monts d'Auvergne. C'est un grand peintre de l'automne au moment où les arbres dépouillés laissent voir l'écorce rugueuse et em-

pourprée de la terre, et, de cette saison qui s'attriste il rend toute la silencieuse grandeur.

Gaston Balande, très divers et toujours remarquable symphoniste, donne cette année de belles marines et des meules de foin que nimbe une atmosphère particulièrement heureuse et légère.

Adrienne Jouclard, par la puissance patiente du dessin, réalise l'art du mouvement. La justesse et l'emportement du départ de ses chevaux de course à Longchamps est d'une vérité absolue. Elle excelle à empreindre de largeur les grands travaux ruraux. Les plateaux de Seine-et-Oise où elle les situe paraissent presque en fête par les mouvements mesurés des travailleurs et la claire lumière épandue sur toute la nature.

Très classique, d'un métier de graveur qui touche souvent à la pureté de lignes d'un Cézanne, Paul-Emile Colin retrace (à côté des jardins de l'*Albaycin*), la vie laborieuse d'un port d'Andalousie. Bagarry, de fond classique, met sa puissance de vision et son sens décoratif au service du modernisme. Ses régates à Meulan offrent la plus heureuse disposition des formes et des colorations.

Yves Brayer, après ses éclatantes arrivées de pachas, ses corridas sonores, ses bouchers d'Espagne truculents, veut nous montrer qu'il sait réaliser un paysage de ville, calme, ensoleillé, majestueux, et y réussit amplement avec son coin du ghetto à Rome.

Berjole est un parfait paysagiste, de plus très sensible à la vie du Paris actuel, au mouvant spectacle de la rue. Il y note les chanteurs des carrefours, en décrit les fêtes foraines, et voici, sur fond sourd et violent, la très jolie silhouette d'une danseuse, qui se détourne pour parer son visage d'un ultime coup de houpette, *avant la Parade*.

§

N'omettons point Albert André, avec deux exquises petites toiles, André Hellé avec ses précieuses notations de coulisses des théâtres de musique, à fines silhouettes et bonne atmosphère, les fermes dessins de travailleurs rustiques de

Le Bail, les paysages fortement construits de René Durey, ceux de René Juste, du plus joli goût de tonalités, les sérieuses et amples méditations de Ladureau devant les fleurs, et ses îles, le portrait de rousse, éclatant et simple, de Van Dongen, les *Seines,* de grand charme, de Renefer, celles de Mac-Avoy, les Marocs et Marocaines de Mainssieux.

Jean Marchand est un imaginatif. Il illustre la chanson populaire, ou plutôt il se sert d'elle et y puise des projets de grande décoration, ce qui est ingénieux et dans une juste voie. Son tableau représentant la sortie du port du vaisseau que les filles de La Rochelle ont nolisé pour courir les mers du Levant, se pavoise d'un éclat de drapeaux et d'un élan de banderoles qui fait songer à quelque beau finale d'acte d'opéra.

De jolies fleurs de Marthe Lebasque-Reymond. Des paysages sensibles de Carlos Reymond. D'André Tzanck, un beau paysage de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Tristan Klingsor le sourire clair d'une petite ferme provençale, de Kotasz de pittoresques tziganes. Robert Lemercier empreint de ses rares qualités de peintre une étude féminine remarquable. Madeleine Vaury montre les plus frais paysages de Dordogne. Un don puissant d'émotion lui permet d'élargir les lignes d'un paysage d'ailleurs toujours très établi dans ses détails bien choisis, pour y donner un peu plus que la nature, quelque chose de la majesté du silence parmi les arbres et les eaux.

Cornélis Maks est un admirable peintre de chevaux, et personne ne les place mieux dans l'atmosphère rousse et dorée du cirque, parmi les clowns, sous la puissante lumière électrique. Des écuyères sculpturales les guident dans leurs mouvements paradoxalement souples. Il aime aussi décrire des clownesses, dans la gamme rare de leur élégance sarcastique et un peu mélancolique. Marie Howet a beaucoup de talent. Son nu de cette année en serait, s'il était besoin, une éclatante démonstration. De Moussia Toulman, un bon nu. Picart Le Doux a trouvé une jolie harmonie de ligne simple et de couleur diaprée en peignant Mme Chen, femme du ministre chinois, la revêtant d'une robe chinoise, la palette à la main et méditative devant la toile commencée. Van Maldère peint les incendies de l'été provençal sur les mas. Seys-

sand campe un très solide braconnier des garrigues provençales. Jean Puy place dans un intérieur simple un modèle et un peintre dont l'attention au travail est puissamment synthétisée. Un jeune, M. Pineau, a une bonne moisson. Quelvée, dans sa *matinée à Fiesole,* donne une heure délicate de la féminité et de la sensibilité, dans une jolie gamme blanche et bleue. Portal a de beaux paysages de l'Yonne, Rageade une bonne nature morte. Robert Delétang nous montre un tumultueux fandango et des scènes de la vie de la jeune Espagne, en homme qui connaît à fond, décors et passants, la Navarre et le pays basque. Paul Bret montre un tableau charmant, *Convalescence,* petite toile d'un homme qui est particulièrement expert à se tirer des grandes compositions décoratives. William Malherbe peint un très beau portrait d'homme.

Notons le groupe amical de Legueult, Le Molt, Brianchon, Jacques Denier, Demeurisse. Du talent, de la personnalité, de l'émotion, un bel aspect de modernisme appuyé sur une technique sûre. Le jardin de Denier et ses personnages en plein soleil, l'harmonie du soir de Le Molt, les *courtisanes* de Brianchon, indiquent que leurs auteurs sont dans une belle et bonne voie.

L'*Emeute* de Charles Blanc est un solide morceau de peinture, bien construit. Le peintre ne conclut pas nettement. Est-ce un début d'émeute que provoqua le cadavre étendu, ou la fin de l'émeute après malheurs publics et privés? Mme Dinès montre des qualités d'esprit et de coloris dans ses *préparatifs de mariage.* Sabbagh nous montre un beau portrait de jeune homme, une des meilleures réussites de ce Salon. Le Salon est très nombreux. On ne peut s'arrêter à tous. Je ne voudrais pas omettre Autral, Morisset, Mme Hélène Batault, un intéressant portrait de femme, Berjonneau, que nous allons retrouver parmi les illustrateurs du livre et qui peint vigoureusement Alençon, Mme van Parys et sa nature morte éclatante, Benatov, un solide portrait de chasseur de café, Mme Trabucco, René Thomsen, Suzanne Bernouard, Plumont, Pierret, deux très belles toiles de Florot, le *Concert* et *Sur l'eau,* Guy Dollian, Ganesco et son *Derby d'Epsom,* Mme Delgobe-Deniker, Mme Pagest-Rousseau.

§

La Sculpture. — Pompon préside toute une série d'animaliers. Son taureau (plâtre), juché sur un socle un peu haut, puissant, lourd, ramassé, est une très belle étude. Auprès de lui, Hernandez, dont quelque hiératisme s'aide d'une très sûre pratique, et dont l'hippopotame offre une belle masse. Le puma trouve en Hilbert un solide interprète. Marcel Lemar est un artiste de grand avenir. Il a dessiné ses modèles du Jardin des Plantes en nombre de pages spirituelles. Il les sculpte avec recueillement, tel son éléphant (de plâtre) et son crocodile aux écailles de bronze. Navellier est toujours égal. Une levrette d'Ebroni n'est point sans caractère.

La grande sculpture n'est point seulement question de format, mais surtout de proportions. Aussi classerons-nous dans la grande sculpture la *Femme au madras* d'Albert Marque, dont nous aimons la sobriété d'exécution, la grâce toujours parfaite du geste, l'élégance ornementale d'artiste parisien, nourri des meilleures traditions du XVII^e^ siècle. La femme à genoux de Louis Dejean représente un bel effort et un pas en avant de cet artiste nerveux et robuste. Guénot, qui a réussi tant de statuettes gracieuses, garde des qualités de ligne et montre de l'émotion dans son grand bronze : *Mère et Enfant.* Lamourdedieu n'a que des bustes, mais du premier ordre, dont celui de Sabbagh, dont il rend très bien le caractère physionomique de finesse avertie et émue. De Paul Mané une remarquable figure couchée, de caractère calme. René Carrière montre de la solidité dans son grand nu, Chauvet de l'élégance dans sa *Femme se coiffant.* Parayre a un bon athlète. Notre confrère Georges Maurevert vit avec intensité dans un buste de Stoll, qui a bien saisi l'expression voltairienne de son modèle. Réal Pedretti est un jeune sculpteur, peut-être trop imprégné de littérature et enclin à soumettre la plastique à l'idée. Sa *Tête de Fauve* est d'un caractère singulier et intéressant. Huggler, Droucker, Nicot, Deniker, ont des choses intéressantes, aussi Sabourand. Yourevitch n'est point de ceux qui

cherchent à enclore dans une ligne définitive l'essentiel du modèle. Au contraire, il cherche à capter des minutes éphémères, des instants de mouvement de danse. D'ailleurs, il ne s'en tire pas mal. Les bronzes laqués de Marcel Wolfers sont toujours curieux et d'un joli style ornemental. Sa *Diane* est d'un remarquable artiste.

Les bons graveurs ne manquent point, dont Paul-Emile Colin, qui nous montre des pages de garde pour *Germinal,* dont il est des plus qualifiés pour entreprendre la difficile illustration. Charles Guérin place dans l'œuvre de Verlaine les plus jolies images. D'un style différent, mais intéressant, Berthold-Mahn illustre Verlaine, de bout en bout. Edelmann décore les *Mémoires d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau. Il possède tout le parisianisme et la science du nu qui y sont nécessaires. Louise Ibels, avec sa qualité de robustesse, tente le même sujet. De Hérain alterne de bien graves Bretonnes et Marocains. Des bois au canif du consciencieux Gaspard Maillol. Le *Repos à la maison de Rossi,* de l'art curieux de Jean-Paul Dubray. Mme Jeanne Bardey illustre le beau livre d'Edouard Herriot, *Sous l'Olivier.* Quelques artistes, pour assurer la liaison du texte et de son commentaire illustré, ont pris le parti d'écrire eux-mêmes leur livre. Ce n'est pas une très mauvaise idée. Ils ont recours à la forme brève du conte. Alfred Le Petti, homme d'esprit et de talent, illustre les *Contes de la Pezouillette,* maison à lui, sise à La Frette, une paysannerie suburbaine. Maurice de Becque évoque les *Frères de la Côte.* Gabriel Belot, talent simple, ému, était tout désigné pour illustrer *Marie-Claire* de Marguerite Audoux. Il a fait plus puissant, son *Beethoven,* par exemple, mais pas plus délicat. Ouvré a de patients portraits, d'un bon accent. Un livre de Colette, la *Treille muscate,* a attiré la verve réelle et subtile de Dunoyer de Segonzac. Parmi les études rurales, le Poitou, villages, routes, vieilles architectures, se mire dans les bois en couleurs d'un beau livre de Jehan Berjonneau. Emmanuel Poirier illustre *Redalga,* un étonnant roman de l'ivrognerie féminine, qu'a écrit Lucie Delarue-Mardrus. Notons Emilien Dufour, une cousine Bette de valeur. Edy Legrand s'attache aux idylles rustiques de George Sand. Maurice Busset étudie le site et la vie, en Au-

vergne, du plus beau métier. Suire décrit La Rochelle. Roger Reboussin invoque le souvenir célèbre, mais délaissé, du marquis de Foudras, *Histoires de chasse* commentées par un remarquable animalier.

Parmi les arts auxiliaires de la reliure et du livre, Louise Germain, toujours parfaite, et Anita Conti, experte à des reliures à la fois simples et somptueuses de grand goût.

Notre période est fertile en remarquables céramistes, en grands verriers et en bons meubliers. L'art du vitrail peut, cette année, s'enorgueillir de beaux travaux de René Lalique, à l'imagination toujours créatrice et souriante, et de belles polychromies de Gruber. Tous deux transportent le vitrail dans la décoration du home, et pour ce faire en ont renouvelé le style et l'harmonie. Maurice Marinot est toujours varié de formes et heureux de couleurs. Sala colore en un seul ton, souvent rare et charmant. Emile Lenoble est comme le chef classique d'un chœur où paraissent Massoul, Jacques Lenoble, l'inventif Mayadou, Decœur, simple et grave, et Soudbinine, d'imagination orientale et même extrême-orientale, et excellent praticien. Une vitrine remarquable de Guidette Carbonell, très imaginative, des tapis de René Prou à côté de tapis de Silva Bruhns.

Meubliers. Dufrène, un des plus sages et des plus puissants de nos décorateurs. Follot apparaît son émule. Printz, depuis des années, soutient la lutte pour le beau goût français. L'épidémie du nickel n'a point touché son esprit. Maintenant, il triomphe. Gallerey est aussi très simple et élégant. Notons Dufet, Dysor. Un orfèvre très artiste, c'est André Rivaud, marteleur d'argent, qui puise à la tradition populaire pour créer des thèmes simples et grands. Autres orfèvres intéressants, Bablet, Siegfried, Boès, de goût bien moderniste.

Au décor, des maquettes très intéressantes de Derain, se parallélisent avec d'excellentes images d'Emile Bertin, créateur intarissable de très jolis thèmes à encadrer l'opéra, la tragédie et la comédie, et dont les maquettes sont toujours de belles peintures ou de jolies aquarelles. Quelvée apporte aussi à l'art du décor de hautes qualités de peintre imaginatif.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition du centenaire de la mort de Gœthe à la Bibliothèque Nationale. — L'exposition du centenaire de la mort du Roi de Rome à l'Orangerie des Tuileries. — « Un siècle de caricature française » au Musée des Arts décoratifs. — Erratum.

La France, pour le génie de laquelle Gœthe témoigna toujours tant d'admiration, et qui est sensible à toutes les grandeurs, se devait de s'associer à la commémoration par l'Allemagne du centième anniversaire de la mort du grand poète germanique. Après l'exposition organisée au mois de mars à Strasbourg, après l'hommage solennel rendu ensuite au grand écrivain par l'Université de Paris à la Sorbonne, notre **Bibliothèque Nationale** nous a offert pendant tout le mois de novembre, par les soins de son administrateur M. Julien Cain, avec le concours de plusieurs musées français et étrangers auxquels s'étaient joints de nombreux collectionneurs de France et d'Allemagne, une exposition longuement et amoureusement préparée, riche de plus de huit cents pièces d'un intérêt ou d'une rareté insignes, admirablement classées et présentées, et décrites dans un catalogue, merveille d'érudition. Ç'aura été là, certainement, une des plus belles manifestations suscitées par cet anniversaire.

Tout Gœthe revivait là : l'homme et l'écrivain, le savant et l'artiste, dans l'atmosphère de son temps et des divers milieux où son existence se déroula. C'était d'abord l'évocation de l'Europe littéraire au moment de sa naissance, en 1749 : ouvrages de Diderot, de Voltaire, de Rousseau, de Salomon Gessner, etc. Puis, dans le décor du vieux Francfort et rappelées par ses devoirs d'écolier et des souvenirs de l'occupation de Francfort par les armées du roi Louis XV dont le lieutenant, le comte de Thorenc, logeait chez les parents de Gœthe et fit peindre les portraits, qu'on nous montrait, des enfants de son hôte. De 1765 à 1768, le jeune Gœthe est à Leipzig où il étudie le droit et où il s'intéresse déjà à la littérature française, comme le montre une traduction par lui du *Menteur* de Corneille. En 1770 et 1771, c'est le séjour à Strasbourg et en Alsace, qui devait rester pour lui une des plus heureuses périodes de sa vie : il y compose le poème de *Prométhée,* dont le manuscrit voisinait avec celui de sa thèse de

licence en droit, et il y ébauche avec une des filles du pasteur de Sesenheim, Frédérique Brion, une idylle dont la conclusion mélancolique n'est pas à son honneur (1). Puis, c'est le retour à Francfort et, en 1772, le séjour à Wetzlar, où il va rencontrer une autre jeune fille, la charmante Charlotte Buff, et concevoir pour elle, déjà fiancée à Kestner, un amour impossible d'où naîtra, comme on sait, un de ses chefs-d'œuvre : *Les Souffrances du jeune Werther.* D'innombrables souvenirs de Charlotte, son buste par Adam Salomon et d'autres portraits, les corbeilles où elle disposait le goûter de ses jeunes frères et sœurs (c'est, on s'en souvient, une des plus jolies scènes du roman), ses boucles d'oreilles, sa montre, etc., de nombreuses éditions et illustrations de *Werther,* le rappel de l'influence exercée sur nos écrivains (Vigny et Nodier notamment) par cet ouvrage, évoquent cette aventure passionnée. A Francfort où il revient ensuite et où il restera jusqu'en 1775, un autre amour malheureux dont l'héroïne est la fille d'un banquier, Lili Schönemann, peinte dans la pièce *Stella,* remplace dans son cœur pour quelque temps le souvenir de Lotte. Il écrit alors *Clavigo* et *Goetz von Berlichingen* qui devait inspirer à Delacroix, outre un beau tableau, toute une série de dessins et de lithographies. Puis c'est le séjour à Weimar à la cour du grand-duc, de 1775 à 1786, l'amour de Mme de Stein, dame d'honneur de la duchesse; ensuite le voyage en Italie qui devait être pour lui la source d'un si grand épanouissement, et que rappelaient, à côté de nombreuses vues peintes, dessinées ou gravées des sites parcourus, le tableau de Tischbein, *Gœthe assis dans la campagne romaine* et les ouvrages de Winckelmann qui venaient de remettre l'art antique en honneur. Les *Elégies romaines, Iphigénie, Egmont, Torquato Tasso,* sont les fruits de cette heureuse fécondation de son génie. Le second séjour à Weimar, de 1788 à 1792, est suivi de la campagne de France qu'évoquaient le manifeste du duc de Brunswick, une estampe populaire en couleurs représentant la retraite de l'armée prussienne après Valmy et une aquarelle allégorique de Gœthe. Revenu à Weimar, il connaît, de 1793 à 1805, une des pério-

(1) V. dans le *Temps* du 21 janvier dernier l'article de M. Henry Massoul : *Frédérique.*

des les plus fécondes de sa carrière (publication de *Wilhelm Meister*, d'*Hermann et Dorothée*, du *Reinecke Fuchs*, traduction de tragédies de Voltaire et du *Neveu de Rameau* de Diderot), se lie avec Schiller (qu'évoquaient de nombreux documents), noue des relations avec nombre de Français venus à Weimar : l'abbé Raynal, Mme de Staël (manuscrit autographe de *L'Allemagne*), Benjamin Constant. Puis on le voit en 1808, invité à Erfurt, assister aux représentations de Talma, être présenté à Napoléon qui le décore. — Les vingt-cinq dernières années de sa vie sont occupées principalement par des recherches scientifiques dans le domaine de l'anatomie, de l'ostéologie, de l'optique, qui cependant ne font pas tort à son inspiration poétique, car c'est alors qu'il publie les *Affinités électives* et *Faust*. Cette dernière œuvre, qui avait occupé son esprit de 1771 à 1831, était l'objet, comme on le pense bien, de la plus abondante documentation, depuis des relations populaires de l'*Histoire du Docteur Faust*, les écrits de Paracelse et un curieux livre de sorcellerie du XVIII^e^ siècle jusqu'à la série des éditions de l'œuvre de Gœthe, et aux témoignages de son retentissement et de son influence, ses traductions, ses interprétations par les peintres et les musiciens : Retzsch, Spitzweg, Delacroix (2), Ary Scheffer, Berlioz, Schubert, Gounod, etc., ses interprètes au théâtre. On nous montrait de même les œuvres musicales inspirées par d'autres écrits : *Werther* (Massenet), *Le Roi des Aulnes* (Schubert et Berlioz); *Mignon* (Ambroise Thomas); *L'Apprenti Sorcier* (Dukas), etc. Une autre vitrine rappelait l'admiration des écrivains français pour Gœthe : hommages de Taine, Renan, Ampère, Emile Deschamps, Mme d'Agoult, etc.; une autre renfermait les derniers livres français qu'il lut et les souvenirs de sa mort. Enfin, outre les effigies déjà mentionnées, quantité d'autres portraits de toute espèce (parmi lesquels plusieurs de ces « silhouettes » qui furent alors si fort à la mode) nous montraient Gœthe à tous les âges, les siens, tous les

(2) Les dix-sept lithographies exécutées par Delacroix pour illustrer le *Faust* de Gœthe (éd. Stapfer, 1828), ainsi que les deux frontispices de Devéria pour cet ouvrage, viennent d'être publiés en une pochette de 19 cartes postales par les soins de la Bibliothèque Nationale, dans une collection où elle a eu l'heureuse idée de faire connaître sous cette forme populaire les principaux chefs-d'œuvre de notre Cabinet des estampes.

personnages avec lesquels il fut en rapports, notamment la famille grand-ducale de Weimar, ses amoureuses; puis sa femme Christiane Vulpius, qu'il épousa en 1806, et leur fils. Des reliques émouvantes s'y ajoutaient : le masque du poète, moulé de son vivant, le moulage de sa main, sa plume, ainsi qu'une reconstitution partielle, par notre Cabinet des médailles, du médaillier constitué par Gœthe et qui ne comprenait pas moins de 759 monnaies antiques et nombre de médailles de la Renaissance et des temps modernes. On s'attardait aussi devant les gravures, aquarelles et sépias, souvent remarquables, où cet homme universel a retracé des vues des pays qu'il visita et surtout des sites de cette Italie qui l'enchanta à un si haut degré.

§

Un autre centenaire, qui touche davantage les cœurs français, celui de la mort du Roi de Rome, est commémoré en ce moment au **Musée de l'Orangerie** dans une exposition qui, ouverte le 9 novembre, va jusqu'à la fin de décembre être pour le public le but d'un pieux et instructif pèlerinage. Organisée avec infiniment de goût par le baron Jean de Bourgoing, le plus récent et le plus complet historien du fils de Napoléon, qui a apporté de Vienne nombre de souvenirs et de documents précieux, et par M. Jean Bourguignon, conservateur de Malmaison, avec le concours de nos musées et de ceux de la capitale autrichienne, ainsi que de nombreux collectionneurs français et étrangers, c'est l'évocation la plus complète et la plus émouvante qu'on pouvait souhaiter de la brève et mélancolique existence du jeune prince qui, salué à sa naissance avec transport comme l'héritier du tout-puissant César maître de l'Europe et baptisé roi de Rome, n'est plus, quelques années plus tard, exilé sur une terre étrangère, que le prince de Parme ou le duc de Reichstadt et s'éteint à vingt et un ans, solitaire, dans la prison dorée de Schönbrunn où on l'avait confiné. De sa naissance à sa mort, les innombrables portraits peints, sculptés ou gravés dont M. Jean de Bourgoing a retracé l'histoire dans l'attachante préface du catalogue, le font revivre sous nos yeux dans l'ambiance que reconstituent autour d'eux les œuvres

d'art et les souvenirs qui se rattachent au différentes périodes de sa vie.

Voici — pour ne citer que les pièces les plus marquantes, et en suivant l'ordre chronologique — le buste en marbre par Chinard de Lœtitia Bonaparte, Madame Mère; le portrait en pied de Napoléon par Robert Lefèvre, du Musée de Versailles; deux tableaux par Mme Auzou, plus intéressants par leur sujet que par leur facture, représentant Marie-Louise distribuant avant son départ pour la France ses bijoux à ses frères et sœurs, puis arrivant au château de Compiègne; son portrait, à cette date de 1810, par le baron Gérard, qui, plus tard, peindra de nouveau l'impératrice avec son jeune enfant; les deux toiles du Musée de Versailles où Rouget a représenté le *Mariage de Napoléon et de Marie-Louise au Louvre* et *Napoléon présentant son fils aux grands dignitaires de l'Empire* (20 *mars* 1811); la lettre où Napoléon annonce à l'empereur François d'Autriche la naissance de son petit-fils; des gravures allégoriques, des poèmes et des cantates célébrant l'heureux événement; le baptistère et la cuvette en vermeil qui servirent à l'ondoiement de l'enfant aux Tuileries; son baptême à Notre-Dame, retracé dans le grand dessin de Goubaud appartenant au Musée de Versailles et commémoré dans des médailles et plaquettes dont la plus belle est la médaille d'Andrieu; un coffret à bijoux donné par Napoléon à Marie-Louise; le berceau offert par la Ville de Paris, conservé aujourd'hui au palais de Fontainebleau, et une réplique du même destinée au château de Saint-Cloud, aujourd'hui à Malmaison (il en existe un troisième, bien plus beau, en bois précieux, nacre et vermeil, conservé à Vienne et qu'on admira à Paris en 1922 à l'exposition Prud'hon, cet artiste ayant dessiné les bas-reliefs qui le décorent; il est remplacé ici par une aquarelle de l'orfèvre Odiot qui cisela ovec Thomyre ces compositions, et par cinq dessins de Prud'hon (numéros 9 à 13) représentant l'ensemble et les bas-reliefs); un air inventé par la comtesse de Montesquiou, gouvernante de l'enfant, pour le faire dormir; les merveilleuses pièces en point d'Alençon de sa layette; enfin les nombreux portraits que vont faire de lui les artistes : l'aquarelle d'Isabey (n° 68, au Louvre, et réplique, n° 70, provenant de

Sainte-Hélène, au Musée de Malmaison), exécutée quinze jours après la naissance de l'enfant royal et qui le montre couché dans un énorme casque romain qu'ombragent les drapeaux français et autrichien; une autre aquarelle du même artiste envoyée par Marie-Louise à son père (n° 69); le délicieux dessin de Prud'hon du Musée du Louvre qui le représente dormant; le marbre du Musée de Versailles où le sculpteur Bosio l'a figuré nu, de grandeur naturelle, couché sur le dos; plus tard, le portrait de Gérard (même musée) où l'enfant tient un sceptre et un globe et porte le grand-cordon de la Légion d'honneur. Puis, ce sont ses jouets (parmi lesquels un petit canon en or attelé de chevaux en ivoire), son hochet; la petite calèche, traînée par des moutons, dans laquelle il se promenait aux Tuileries; ses premiers devoirs d'écolier; un bracelet, fait de ses cheveux et dont le fermoir est orné d'une miniature d'Isabey; son petit équipement militaire et ses décorations, dont les cordons de la Légion d'honneur, de la Couronne de Fer et de l'ordre de la Réunion qui lui furent conférés le jour de sa naissance; le mobilier de salon orné de peintures représentant des vues de Rome, destiné à son appartement au palais du Luxembourg, où il est resté; la pendule de sa chambre aux Tuileries; un service en porcelaine de Sèvres commandé à son intention par Napoléon; le projet du palais que devait édifier pour lui, sur l'emplacement actuel du Trocadéro, l'architecte Fontaine (n° 76).

Hélas! en dépit des médailles et monnaies frappées en 1814 au nom de Napoléon II, au lieu d'un palais à Paris, c'est un château autrichien qui, après la chute de Napoléon, allait devenir la résidence forcée du fils de Marie-Louise, emmené à la cour de son grand-père sous le titre de duc de Parme en attendant celui de duc de Reichstadt. Cinq aquarelles ou miniatures d'Isabey, dont une, remise par l'artiste à Napoléon pendant les Cent Jours, décora la chambre à coucher de l'Empereur à Sainte-Hélène (n° 159), montrent le jeune prince à la date de 1815, et sont suivies de beaucoup d'autres portraits dont les plus charmants sont celui peint de mémoire vers 1818 par l'artiste anglais Thomas Lawrence (n° 152) et plus tard les aquarelles du peintre viennois Daf-

finger. Et voici (n° 156) le château de Schönbrunn où il va passer le reste de sa vie, isolé, réduit à l'inaction par la politique méfiante de Metternich, trompant son ennui par la chasse, la lecture, l'accomplissement de ses devoirs d'officier, n'ayant qu'un seul ami, le chevalier de Prokesch, rencontré en 1830, auquel il fait confidence de ses tristesses, de ses aspirations, avec lequel il s'entretient de son père (on verra sous les numéros 201 et 226 — lithographie par Eybl et médaille par Lange — deux portraits de cet ami fidèle dont les écrits sont la source d'information la plus importante sur les dernières années du prince). Quantité de souvenirs se rapportent à cette période autrichienne : atlas et livres d'étude, mappemonde et boîte à couleurs du jeune prince; dessins et lettres de sa main; son pupitre; la série des toises où l'on marquait ses tailles successives; son nécessaire de toilette; son service de voyage en vermeil; son fusil de chasse, son épée, ses sabres, et le chapeau d'officier supérieur; sa cravache, sa montre; son bureau à la Hofburg avec son cachet et autres accessoires; son portefeuille et la dernière plume dont il se servit, et enfin les souvenirs de la maladie et de la mort : la calotte de velours brodé dont il se coiffait et le fauteuil dans lequel il se reposait pendant les derniers jours; deux dessins exécutés d'après nature par Kolb, son valet de chambre, et qui le représentent sur son lit de mort, une boucle de cheveux coupée alors sur son front; deux aquarelles de Hœchle représentant la translation du corps à Vienne et l'exposition dans la chapelle de la Hofburg.

A cette émouvante collection on a joint toute une série de gravures populaires et d'objets de propagande qui, du vivant du roi de Rome et après sa mort, créèrent autour de sa figure une auréole dont le rayonnement subsiste encore et qui lui confère cet attrait de légende dont les visiteurs de cette exposition goûteront le charme mélancolique... Et maintenant, ne faut-il pas souhaiter qu'un jour luise prochainement où l'exilé de Schönbrunn, tiré de la sombre crypte des Capucins de Vienne, viendra reposer dans sa vraie patrie, près de son père dont il fut l'orgueil et l'espérance et qu'il n'oublia jamais?

§

La place nous manque pour parler aujourd'hui de l'amusante exposition « Un siècle de caricature » ouverte au **Musée des Arts décoratifs.** Nous la signalons dès maintenant à nos lecteurs.

Erratum. — C'est à tort que, dans notre compte rendu de l'exposition historique du château de Vincennes (*Mercure de France,* 1er octobre, p. 210, note 9), nous avons critiqué le libellé de la notice du catalogue consacrée aux statues du roi Charles V et de la reine Jeanne de Bourbon, du Musée du Louvre, provenant de l'ancien Musée des monuments français d'Alexandre Lenoir, et qui, disait la notice, seraient des figurations de saint Louis et de sa femme, Marguerite de Provence. Nous ignorions alors un article publié par M. Georgues Huard dans la *Gazette des Beaux-Arts* de juin dernier sur ces sculptures. Il résulte de cette savante étude que : 1° ces statues proviennent bien, comme l'avait noté Lenoir, de l'église des Quinze-Vingts, fondée par Louis IX et située rue Saint-Honoré, et non de l'église des Célestins, où les statues de Charles V et de Jeanne de Bourbon avaient été, raconta Lenoir, détruites par les révolutionnaires avant qu'il pût les recueillir; 2° que les statues des Quinze-Vingts prétendaient figurer saint Louis et Marguerite de Provence, mais que, sculptées à la fin du XIVe siècle, on leur donna, suivant l'usage, les traits des souverains d'alors. Ainsi s'explique la confusion commise par le baron de Guilhermy, Courajod et les rédacteurs des catalogues successifs du Louvre, à l'autorité desquels nous nous étions fié : ignorant la destruction des statues des Célestins, il leur sembla naturel d'identifier avec elles celles des Quinze-Vingts recueillies par Lenoir, qui étaient, comme elles, des portraits de Charles V et de Jeanne de Bourbon.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

J. Billiet : *Cachets et Cylindres-Sceaux du Musée de Cannes;* Geuthner, 1931. — *Grèce;* Hachette, 1932. — Ch. Boreux : *Musée du Louvre. Antiquités égyptiennes. Catalogue-Guide;* 2 vol. Musées nationaux, 1932. — A. Vasiliev : *Histoire de l'Empire byzantin;* 2 vol. A. Picard, 1932. — Les fouilles en Asie Occidentale : Doura-Europos, Chypre, Tell-Asmar, Hafaje, Khorsabad, Ras-Shamra.

Les Suméro-Akkadiens se servaient, pour donner authenticité à leurs documents écrits, de petits bâtonnets de pierre qu'ils roulaient sur l'argile fraîche de leurs tablettes. Le sujet

qui était gravé en creux à la surface des bâtonnets se trouvait ainsi reproduit sur la tablette. Ces cylindres-sceaux et les cachets ordinaires qui étaient employés également, surtout à l'époque archaïque et à l'époque néo-babylonienne, sont parvenus extrêmement nombreux jusqu'à nous; les uns sont de style banal; beaucoup reproduisent de petites scènes faisant allusion à des mythes religieux; ils constituent une mine de renseignements sur la religion, la vie privée (coutumes, costumes, etc.) des Assyro-Babyloniens. M. J. Billiet, ancien Conservateur des Musées de Cannes, nous donne le **Catalogue des Cachets et Cylindres-sceaux** de ce musée. Les collections de Cannes, laissées jadis à l'abandon par une municipalité indifférente, et maintenant mieux traitées, avaient reçu du Chevalier Lycklama quantité de monuments rapportés de ses voyages en Orient. M. Billiet, réagissant contre cet état de choses, en a entrepris le classement, et ce volume résume une partie des travaux qu'il a dû effectuer pour exposer cette série. Une introduction historique fort réussie situe la collection dans le temps et permet au visiteur d'étudier avec profit cette suite de cylindres où toutes les époques sont représentées; bien entendu, auprès des collections du Louvre ou des grands musées d'Europe, la collection du Musée de Cannes n'est que secondaire; elle constitue cependant un fort bon appoint à l'histoire de la glyptique orientale et devra être retenue par tous ceux qui s'occupent de la question. Le volume de M. Billiet, bien illustré, où l'auteur analyse avec finesse et érudition les monuments, leur sera d'un grand secours.

S'il est possible de visiter sans guide les sites qui ne se recommandent que par leurs beautés naturelles, il est vain d'entreprendre un voyage comme celui de la Grèce sans un compagnon renseigné; mais il faut que ce compagnon soit renseigné de fraîche date; c'est le cas du **Guide de Grèce** de la maison Hachette, que vient de faire paraître, sous la direction de M. Monmarché, M. Y. Béquignon, ancien élève de l'Ecole d'Athènes. La mise à jour d'un tel ouvrage était malaisée; outre que la Grèce s'est maintenant grandement étendue et que sa description comprend des territoires moins étudiés que ceux de l'ancien pays, les conditions de

la vie ont changé là comme ailleurs, de façon à donner l'impression d'un monde nouveau. M. Béquignon a fait sur ces points le nécessaire, et je n'insisterai ici que sur la partie archéologique du volume, qui, pour un voyage comme celui de la Grèce, a une si grande importance. Elle donnera satisfaction aux plus difficiles. L'ouvrage est conçu de façon à rendre fructueuse une visite des sites fameux, à qui n'aurait en poche que le Guide; cartes, plans, notices géographiques et historiques, viennent à l'appui des descriptions archéologiques qui se succèdent, non d'après leur importance, ce qui serait arbitraire, mais d'après leur ordre géographique, province par province, avec indication d'itinéraires, Athènes étant considérée comme centre des excursions. Athènes, Delphes, Olympie, sont autant de monographies que relient les descriptions de sites secondaires; le voyageur y trouvera celle des ruines fameuses de la Crète (Knossos, Phaestos, Mallia, etc.) et des monuments de Salonique.

Depuis longtemps, les **Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre** attendaient leur catalogue. La diligence de M. Boreux, qui n'est que depuis peu d'années conservateur du département, nous l'a donné. Deux volumes richement illustrés, et qui ont reçu le meilleur accueil, permettront au visiteur de parcourir avec fruit les salles qui renferment une des plus belles collections dont puisse s'enorgueillir un musée. Le plan de l'ouvrage, différent de celui des autres catalogues du Louvre, est une heureuse innovation. Quel que soit l'intérêt qu'excitent les antiquités égyptiennes, beaucoup de visiteurs non préparés pourraient être rebutés par une présentation trop scientifique des objets. C'est le mérite de Bénédite, prédécesseur de M. Boreux, et de son successeur, d'avoir échenillé la collection, de façon à n'exposer que les plus belles pièces ou les plus instructives, en sachant sacrifier la quantité à la qualité. En même temps, Bénédite groupait les objets par espèces, créant des ensembles que tous les visiteurs du Louvre connaissent bien : les bijoux, les vases en pierre dure, par exemple. Cette présentation n'est possible, lorsqu'il s'agit d'objets de caractère archéologique, que si la collection est plus le résultat d'achats que de fouilles. Tandis qu'une fouille constitue un tout (et il faut le plus souvent compter

aussi avec la susceptibilité du fouilleur), une collection est d'ordinaire la réunion de monuments dont l'origine n'est pas toujours certaine. Or, le département des antiquités égyptiennes est surtout le résultat d'achats de collections : Salt (1826), Clot-Bey (1853), etc., ou d'acquisitions isolées; le produit des fouilles n'y a qu'une faible part, l'Egypte ne donnant aux fouilleurs que les doubles dont elle a déjà l'équivalent en plus bel exemplaire. C'est pourquoi M. Boreux a pu adopter la forme d'un guide pour son catalogue, conduisant le visiteur salle par salle, décrivant le contenu de chaque vitrine et ne s'exposant ainsi à aucune redite en raison du classement même des collections. L'auteur ne s'est pas borné à la sèche énumération des trésors qu'elles contiennent; de nombreux renseignements initient le visiteur à l'usage des objets qu'il verra; histoire, religion, coutumes de l'Egypte, rien n'est laissé dans l'ombre; sous sa forme modeste, c'est un véritable précis d'archéologie égyptienne que M. Boreux a mis à la disposition du public et dont l'effet, pour la meilleure connaissance des antiquités égyptiennes, ne peut manquer d'être considérable.

Le temps n'est plus où l'étude de la période byzantine était injustement en défaveur. La librairie A. Picard, à qui l'on doit déjà le Manuel d'Archéologie de Diehl, vient de publier l'**Histoire de l'Empire byzantin** de Vasiliev, qui achève de donner à ceux qui s'occupent de ces études une base solide pour leurs travaux. Cette nouvelle histoire, qui met au point les événements de 324 à 1453, due à un auteur russe, et traduite au mieux par M. Brodin et M. Bourguina, offre l'avantage d'une utilisation complète des sources slaves, si nombreuses et jusqu'ici si peu accessibles. Ce n'est pas son unique mérite; M. Vassiliev a fait une place considérable à l'histoire littéraire de l'Empire byzantin et, dans son introduction, cinquante pages sont consacrées à une bibliographie complète et critique des principaux travaux qu'a suscités l'histoire byzantine. Une illustration bien venue reproduit des monuments parfois inédits ou toujours peu connus. Notons encore que les corrections et additions de l'auteur font de cette édition quelque chose de tout différent de la traduction anglaise qui en avait été donnée. L'Histoire de Vassiliev,

le Manuel de Diehl, constitueront la « bibliothèque » fondamentale de quiconque voudra s'adonner aux études byzantines.

Les résultats des dernières campagnes de fouilles en Asie Occidentale commencent à parvenir en Europe, et nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de donner un résumé des principales.

L'ancien site de **Doura-Europos,** aujourd'hui Salihiyeh, sur l'Euphrate, est l'objet de recherches méthodiques, depuis 1928, de la part de l'Université de Yale, à la suite de la découverte de grandes fresques d'époque romaine influencées par l'art de Palmyre qui font présager la peinture byzantine. Doura-Europos, fondée par les Grecs environ 300 ans avant J.-C., fut détruite par les Sassanides. Parmi les découvertes importantes qui y ont été faites, on citera des monuments de l'époque parthe jusqu'ici bien peu connue, et là encore s'accuse la continuité, prévisible d'ailleurs, qui existe entre l'art parthe et l'art sassanide. Une des trouvailles les plus intéressantes est celle d'une chapelle chrétienne, abandonnée et comblée avant la destruction de la ville en 256 de notre ère, dont les fresques témoignent de l'importance de l'Orient pour la fixation des thèmes iconographiques; nous y voyons le Bon Pasteur et son troupeau, le Christ marchant sur les eaux, tandis que quatre Apôtres en barque lèvent les bras pour manifester leur stupeur; le paralytique gisant sur son grabat, puis s'en allant guéri et portant son lit sur son dos; les trois Marie s'approchant du tombeau, suivies d'autres femmes (selon l'Evangile de saint Matthieu). Sur les murs de la cité, des croquis, faits par des soldats désœuvrés, représentent les cavaliers parthes en garnison à Doura, ou bien la silhouette de certains monuments de la ville dont les fouilles n'ont fait retrouver que la partie inférieure; des papyrus et des parchemins enfin, dont la conservation est due à la sécheresse du climat, nous initient à la vie de l'époque; l'un d'eux appartient aux archives de la 20ᵉ cohorte palmyrénienne, cantonnée à Doura sous Alexandre Sévère.

Au nord-ouest de **Chypre,** sur la côte, une mission suédoise vient d'être assez heureuse pour mettre au jour, à Ajia Irini, un lieu de culte dédié au dieu de fertilité, qui re-

monte à la fin de l'âge du Bronze (vers 1200 avant J.-C.) et fut l'objet de plusieurs remaniements au début de l'âge du fer (vers 1000, 700 et encore au VIe siècle). De ces divers téménos proviennent de nombreuses statues votives en terre cuite qui, par leur succession bien établie, sont de bons sujets d'étude pour l'évolution de la sculpture chypriote. Ces statues, guerriers, prêtres, adorants, sont le plus souvent en terre cuite et vont de la statuette à la grandeur nature. Elles étaient placées par rangs, de taille croissante, autour de l'autel.

La Mésopotamie a fourni cette année son contingent habituel de découvertes. A **Tell-Asmar**, à plus de 80 km. au nord-est de Bagdad et à 20 km. environ du plus proche point d'eau, l'Institut Oriental de l'Université de Chicago a entrepris de grandes fouilles. Il s'agit du site de l'ancienne Ashnounak, vassale de la IIIe dynastie d'Our, mais où prévalait cependant l'influence élamite jusqu'au temps du Ier empire de Babylone (vers 2000 avant J.-C.). L'expédition a dégagé un grand temple avec sa cour contenant l'autel et donnant sur la cella où était la statue du dieu, tandis que des magasins contenus dans son enceinte flanquent le temple proprement dit. A côté se trouvait un palais avec cour centrale, salles du trône et de réception, appartements privés et chapelle dont le plan réduit est celui du grand temple.

A **Hafaje**, sur la rive de la Diyala, le même Institut est en contact avec une civilisation très ancienne; la mission a dégagé un temple construit en briques plan-convexes; la particularité de cet édifice, qui peut dater d'environ 3000 avant notre ère, est d'être entouré d'une muraille fortifiée avec tours défendant les portes. La grande cour centrale, flanquée, à l'ordinaire, des magasins, contient le terre-plein où devait se trouver l'autel. Parmi les objets découverts, signalons de petites têtes de style archaïque dont les yeux sont faits d'incrustations de coquille marine et de bitume, une statuette de cuivre d'environ cinquante centimètres représentant un adorant nu portant la barbe et de longs favoris comme les personnages représentés sur les bas-reliefs de l'époque, des outils dont la lame est faite de fragments de silex dentelés et des bas-reliefs dont l'un, très voisin de fragments entrés depuis quelques années dans différents musées,

suggère, disent les auteurs de la trouvaille, la possibilité de bas-reliefs exécutés en série pour divers acheteurs; je croirais plutôt à celle de bas-reliefs formant la paire, dont l'un aurait été emporté de son lieu d'origine lors d'une razzia. Là encore, comme à Tell-Asmar, les premiers résultats sont d'un puissant intérêt.

A **Khorsabad,** enfin, où eurent lieu, en 1842, les premières fouilles (françaises) en Mésopotamie, l'Institut Oriental qui, sous le nom d'Expédition de l'Iraq, multiplie ses chantiers en Assyro-Babylonie, a repris les recherches. Mise au jour de la base du trône royal de Sargon II (VIII^e siècle avant J.-C.), d'une des grandes portes de la ville, porte qui ne fut jamais ouverte au trafic, dégagement de chambres des temples dédiés à Adad, à Sin, à Ningal, telles sont les découvertes de la dernière campagne; elles s'ajoutent à celles qui furent dues jadis à Botta et à Place dont la perspicacité, pour une époque où l'Assyriologie n'était pas encore fondée, mérite toute notre admiration.

A **Ras-Shamra,** sur la côte syrienne où, pour la quatrième campagne, M. C.-F.-A. Schaeffer, conservateur du Musée préhistorique de Strasbourg, continuait les recherches, la moisson a été, comme toujours, abondante et de qualité. Nous signalerons particulièrement, dans la nécropole royale, la présence d'un caveau de famille contenant vingt-huit squelettes accompagnés d'un véritable trésor funéraire, vases en céramique multicolores ornés de visages en relief, armes de bronze. Un sphinx au nom du pharaon Amenhémat III, de la XII^e dynastie (fin du XIX^e siècle avant J.-C.) est venu confirmer les rapports que l'Egypte entretenait alors avec la Syrie; une grande stèle en calcaire représentant un dieu, et deux statuettes d'argent rehaussé d'or, donnent l'image des divinités locales de la ville, qu'on peut identifier avec la cité d'Ougarit mentionnée par les textes assyriens. La mission a également mis au jour un dispositif assez compliqué de conduites faisant communiquer le plan inférieur des tombes avec le plan supérieur; c'est la première fois que l'on se rend compte du mécanisme par lequel les libations qu'on savait être répandues sur la sépulture arrivaient à destination.

D^r G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Salomon Reinach et Glozel. — Le premier archéologue de France et vraisemblablement du monde vient de mourir. Son œuvre immense n'apparaîtra dans toute sa grandeur qu'avec le recul du temps; mais déjà on peut affirmer sans crainte que Salomon Reinach fut un des esprits les plus puissants de son époque.

« C'est le propre du génie, avons-nous déjà écrit à son sujet, de prévoir les découvertes à venir (1). » Longtemps encore les explorateurs des civilisations disparues verront leurs trouvailles pressenties et comme prédites par lui.

Mais si, de son clair regard, l'auteur du *Mirage oriental* conquit le vaste horizon scientifique qu'il balisa pour les chercheurs futurs, il fut loin — très loin, quoiqu'on en ait dit, — d'accepter les yeux fermés les découvertes nouvelles. Nul plus que lui, — s'il ne voulut jamais confondre prudence scientifique et pusillanimité, — n'exerça alors un esprit critique plus aigu.

Il n'est pour s'en convaincre que de reprendre, *précisément*, l'histoire de la tiare de Saïtapharnès dans sa stricte vérité et non d'après la légende créée par une campagne de presse antisémite et alimentée (cela est triste à constater!) par la jalousie de certains collègues de Salomon Reinach auprès desquels il n'avait que le tort impardonnable de les dépasser de trop haut.

Si, dans cette affaire, il porta le poids d'une erreur qu'il n'avait pas commise, c'est qu'il ne voulut pas rejeter sur « deux chers maîtres et amis », Héron de Villefosse et Léon Heuzey, « une responsabilité dont ils étaient déchargés à ses dépens ».

Loin d'avoir présenté lui-même la tiare et d'en avoir affirmé l'authenticité, — comme le prétendent encore des journalistes qui tiennent avant tout à ne pas heurter le lecteur moyen, — Salomon Reinach n'avait pas vu le bijou d'or avant d'entrer en séance. En effet, l'achat ne concernait en rien son département, le musée de Saint-Germain. C'étaient

(1) *Glozel*, G. Desgrandchamps, édit., 105, boulevard Brune, Paris, 1929, page 291.

les conservateurs du Louvre, MM. Héron de Villefosse et Heuzey, qui l'avaient précédemment étudié et en demandaient l'acquisition (2).

Salomon Reinach fut même le seul à émettre, ce jour-là, devant le Conseil des Musées, des doutes sur l'authenticité :

Je déclarai que la tiare ne m'inspirait aucune confiance. Alors, en séance, Héron de Villefosse m'entreprit et me donna toutes les raisons qui l'avaient convaincu lui-même avec bien d'autres savants. Pourtant, avant de me décider à voter, je dis à Heuzey : « Personne ici ne connaît aussi bien que vous le costume grec; ne voyez-vous rien à reprendre? » — « Rien », me répondit-il (3).

La tiare fut acquise par le Louvre à l'unanimité des membres du Comité consultatif, car M. Reinach, après avoir exprimé son jugement défavorable, se rendit à l'opinion de ses collègues. Toutefois, un doute subsiste en lui : « Cette acquisition me fait grand'peur », dit-il à M. Gustave Schlumberger quand Villefosse présenta la tiare à l'Académie. « Oh! murmura le président, ne dites pas cela, Villefosse en mourrait de chagrin. »

En 1898 (la supercherie ne fut découverte qu'en 1903), il écrira encore dans l'*Anthropologie* (p. 715), au sujet d'objets d'or de même style que la tiare, également présentés au Louvre :

Ou bien la tiare a servi de modèle à une officine de faussaires, ou elle est le chef-d'œuvre de cette officine... A l'heure actuelle, aucun archéologue n'a le droit d'être absolument affirmatif au sujet de la tiare.

Mais en 1903, lorsque la polémique s'engageait dans la presse et que les conservateurs du Louvre gardaient prudem-

(2) Le 29 mars 1903, la *Libre Parole* ayant publié que c'étaient MM. Salomon et Théodore Reinach qui avaient réclamé l'acquisition de la tiare par le Louvre, Villefosse se vit obligé de faire paraître une rectification (31 mars) : « *Il est absolument faux que MM. Reinach aient réclamé les premiers l'acquisition de la tiare par le Louvre. C'est moi qui devais être et qui suis resté, en ma qualité de conservateur des Antiquités, le représentant du Louvre dans les négociations qui ont eu lieu. Je ne décline aucune responsabilité. M. S. Reinach n'a été appelé à donner son avis que comme membre du Comité consultatif des Musées Nationaux et au même titre que ses collègues.* M. Th. Reinach a avancé une partie des fonds nécessaires pour l'acquisition avec le plus complet désintéressement; son but était de rendre service à l'administration des Musées... »

(3) *Appendice sur l'histoire de la tiare*, in *Ephémérides de Glozel*, tome Ier, Kra, éditeur, Paris, 1928.

ment le silence, son tempérament « ne le porta pas à les imiter ».

S. Reinach, d'ailleurs, ne soutint pas alors aveuglément, — comme on s'est plu à le dire, — l'authenticité de la tiare. Mais il pensait justement qu'il ne devait pas suffire de quelques racontars pour faire ou défaire une réputation. Il avançait, en réclamant une expertise intégrale, que « l'authenticité d'une œuvre d'art devenue célèbre devait être admise, comme la probité d'un homme, tant qu'on n'avait pas de preuves du contraire ».

En somme, c'est par suite de la carence de ses collègues, qui avaient cependant tous voté l'achat de la tiare, présentée par Villefosse et Heuzey, que Salomon Reinach se trouva être seul à lutter et à défendre une acquisition contre laquelle il avait été le seul à protester, le jour même du vote...

Et c'est ainsi qu'il fut également le seul à encourir les foudres des journalistes!

Aussi, plus tard, comme il avait souffert de s'être laissé entraîner à voter, dans un département qui n'était pas le sien, l'acquisition d'un objet faux, sera-t-il particulièrement méfiant et exigeant pour les découvertes préhistoriques de Glozel.

A aucune station il ne fut jamais demandé autant de preuves d'authenticité. Et Salomon Reinach se montra le plus sceptique de tous. Fait peu connu, c'était lui qui formulait le premier des critiques qui étaient ensuite avidement reprises par nos adversaires. Trop heureux qu'on leur soufflât des idées qu'ils étaient souvent incapables d'avoir, les antiglozéliens s'emparaient de ses arguments au moment où, dans sa bonne foi éclairée, M. Reinach reconnaissait que ce n'en était que des apparences!

Voici d'ailleurs quelques phrases cueillies dans les lettres qu'il m'adressa en 1925 et 1926 avant que des fouilles à Glozel ne l'aient convaincu de la parfaite authenticité du gisement :

Comme me l'écrivait hier Jullian, « il faudrait voir ». Pour les briques dont vous m'avez envoyé la photo, je ne puis avoir de doute *pour l'instant* : elles ne sont pas préhistoriques. La scène de pêche donne davantage à réfléchir : une photo serait la bienvenue. (30 septembre 1925.)

Il me sera très utile de voir ces objets déconcertants de mes propres yeux. (10 octobre 1925.)

Nous sommes si ignorants que les mots *impossible* et *absurde* doivent être évités, même quand ils se pressent dans l'esprit et sur les lèvres. (25 mars 1926.)

Cher docteur, je ne puis dire que ceci : s'il n'y a pas supercherie, nous sommes en présence de découvertes qui renversent une bonne moitié de ce que nous nous imaginions savoir. Donc, prudence et méfiance; que votre saint favori et tutélaire soit l'apôtre Thomas. Tout à vous. (13 avril 1926.)

Croyez bien que les sceptiques, dont je suis, ne le sont pas sans scrupules et qu'ils se sentent mal à l'aise dans leur doute (12 juillet 1926.)

Le doute qui voudrait croire et la foi qui doute, telle est ma triste condition. Des gravures sur cailloux, des harpons magdaléniens horribles et, avec cela, des briques ou plaques qui inspirent plutôt confiance. Si tout cela est authentique, alors tous les bouquins sont à récrire; si une partie seulement est authentique, quel génie malfaisant noie le bon grain dans l'ivraie? Je suis d'ailleurs en correspondance suivie à ce sujet avec un historien de tout premier ordre, Camille Jullian, qui n'est pas moins tourmenté. Cruelle énigme, comme disait Bourget. (1er août 1926.)

Je suis très heureux qu'il ait été voir lui-même [M. van Gennep] ce que je verrai bientôt, non en converti, mais en homme cherchant à s'instruire, même au prix d'une très forte surprise (19 août 1926.)

L'honnêteté commande, quand deux archéologues ont visité une fouille, de ne pas rapporter seulement une opinion. (26 août 1926.) [*Allusion à l'opinion de M. Seymour de Ricci, simple courtier en antiquités, que Salomon Reinach, par amicale condescendance, voulut insérer dans sa communication à la séance de l'Académie des Inscriptions du 27 août 1926.*].

Dans la *Revue Archéologique* de 1903, j'ai parlé de ces découvertes (Alvao) : « On trouve des pierres sur lesquelles sont gravées à la pointe des figures d'animaux et des inscriptions à faciès mi-celtibérien, mi-égéen. Jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à preuve formelle du contraire, je considère les pierres sculptées et gravées comme le produit d'une mystification. J'aimerais connaître, à ce sujet, l'opinion des autres savants du Portugal. »

Voilà le point de vue de tout savant digne de ce nom qui voit *pour la première fois* des choses abracadabrantes. Si je n'avais pas été sur les rives du Vareille, je continuerais à parler dans les mêmes termes du glozélien. (2 septembre 1926.)

Un corps de doctrine est un organisme qui se défend contre l'intrusion d'éléments nouveaux; son mode de défense consiste : 1° à déclarer que les éléments perturbateurs sont apocryphes; 2° à déclarer qu'ils sont de basse époque, et, par suite, inoffensifs. (8 septembre 1926.)

Les membres de l'Académie ne savent pas ces choses, mais un instinct sûr les avertit qu'il y a quelque chose de très nouveau sous le soleil, et que le corps des doctrines reçues est sous le coup d'un périlleux traumatisme. De là cette méfiance que je constate (13 septembre 1926.)

Ce que je ne comprends pas ne ferme pas mes yeux à ce que je constate. (18 septembre 1926.)

Il y a des vérités qui font l'effet d'indécences! (28 septembre 1926.)

La vague de scepticisme est étale; mais Jullian est tellement affirmatif que Cumont et Michon m'ont également prié d'attendre avant de me prononcer pour la date néolithique. Je n'attendrai pas d'énormes erreurs pour saluer la vérité et l'évidence. (2 octobre 1926.)

A se mettre des œillères, on finit toujours par ne plus voir clair. (25 octobre 1926.)

Très heureux, mais point surpris, d'apprendre la conversion de l'abbé [abbé Breuil]; en présence des objets, elle était inévitable. (25 octobre 1926.)

Breuil est venu me voir longuement hier, un rhume violent me tenant éloigné de Saint-Germain, où le mauvais état des calorifères rend tout chauffage impossible... Sa thèse — orale, car il n'écrira pas cela — d'une colonie orientale en marche avec ses buffles vaut celle de la sorcière romaine...

Breuil m'a dit qu'il avait écrit longuement à Jullian : néolithique, mais d'époque incertaine (il croit qu'on trouvera un jour du cuivre). (29 octobre 1926.)

M. Loth exagère s'il croit la victoire du bon sens assurée. M. Jullian, vendredi dernier, avait encore des partisans convaincus parmi ses confrères qui n'y ont pas été voir. L'idée que l'Occident barbare aurait inventé quelque chose ne veut pas entrer dans la tête de ceux qui ne connaissent pas ou ne connaissent que de loin la civilisation quaternaire dont celle de Glozel n'est que le crépuscule, encore fécond. (17 novembre 1926.)

Nous n'avons voulu étudier ici, à propos de Glozel, qu'un côté ignoré de la grande figure scientifique qui vient de disparaître : son « criticisme », sa méfiance raisonnée en face de découvertes nouvelles.

Mais chez Salomon Reinach, la conscience était à la hauteur de la science. Il se rendait toujours à l'évidence des faits, laissant à d'autres l'utile gloire de leur préférer les théories officielles.

Une question accessoire, clef de bien des résistances obstinées, écrit-il dans son merveilleux petit *Glozel* (4), était impliquée dans le débat : les docteurs à bonnet, pourvus de grades, d'emplois ou de chaire, doivent-ils être les maîtres de proclamer ou d'étouffer des vérités que des chercheurs sans bonnet ont mises au jour?

« Quant à moi, semble-t-il répondre dans le tome II (5) des *Ephémérides de Glozel* (6), j'aurais certes eu mieux à faire, au soir de ma vie, que de raconter en détail, à l'aide de notes journalières, cette longue lutte à laquelle j'ai pris part dès le début; mais l'approbation de ma conscience m'est trop précieuse pour que j'eusse voulu y renoncer en me tenant à l'écart. Il y a d'autres devoirs envers la science que celui d'en explorer et, si l'on peut dire, d'en agrandir le domaine : il faut la défendre contre les entreprises de la fausse science et de la méchanceté, contre l'*invidia doctorum,* si distingués que soient à d'autres égards ces docteurs. Tant que je tiendrai une plume, je ne manquerai pas à ce devoir-là. »

DOCTEUR A. MORLET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Cyriel Buysse, écrivain flamand. — Maurice Kunel : *Cinq journées avec Baudelaire;* Editions de « Vigie 30 », Liége.

Les lettres flamandes de Belgique ont perdu le 27 juillet 1932 l'écrivain le plus fécond, le plus admiré, d'une génération qui compte beaucoup de vigoureux talents.

(4) *Glozel, la découverte, la controverse, les enseignements,* par Salomon Reinach, membre de l'Institut. Kra, éditeur, Paris, 1928.

(5) Dans sa belle note nécrologique, publiée dans le *Temps* du 6 novembre, M. E. Pottier dit : « *Essayer d'énumérer, même succinctement, les innombrables articles de S. Reinach serait une entreprise vaine; la liste en a été dressée et elle remplit une brochure d'une centaine de pages.* »
Mais M. Reinach laisse en outre de nombreuses études inédites. Je ne veux mentionner ici que le tome III des *Ephémérides*, dont le manuscrit complet et mis au point m'a été montré, lors du procès Fradin-Dussaud, par M. Salomon Reinach. Il insista sur son désir formel de le faire bientôt paraître et me fit remarquer, comme par une sorte de pressentiment, le casier de sa bibliothèque où il rangeait le précieux manuscrit. Nous espérons que bientôt cet ouvrage, qui tenait tant au cœur du grand archéologue, sera publié religieusement pour compléter la série si magistralement commencée par les tomes I et II.

(6) *Ephémérides de Glozel*, tome II, Kra, éditeur, Paris, 1930, page XII.

Né le 20 septembre 1859, près de Gand, **Cyriel Buysse** restera fidèle à son clocher, à sa langue maternelle, au décor de sa province. Son œuvre peint la Flandre dans sa totalité, cieux et terres, bêtes et gens. Ciel bas sur terre, gens presque bêtes, tenant d'elles la sûreté de l'instinct, un sens émouvant des saisons.

Fils d'industriel et neveu de poétesses (Rosalie et Virginie Loveling), il déjouera, après plusieurs essais de résignation, les projets de la volonté paternelle et suivra l'autre conseil familial, celui de raconter les histoires du pays.

Il fut, pour une fois, dramaturge (*Hte gezin Van Paemel*), le plus souvent romancier (*Het Ezelken*), le plus excellemment auteur de nouvelles. Il est de la race des conteurs, tel Maupassant, à qui on l'a souvent comparé. Pour nous, la vie, l'œuvre, la carrière et la célébrité trop restreinte de Cyriel Buysse reposent la question des littératures locales.

Il y a de décevants avantages à écrire dans la langue de la minorité à laquelle on appartient. Saveur, authenticité, fraîcheur et particularisme de l'expression, rapprochement de l'auteur et de son objet, conseil intime des choses, ces qualités valent peut-être de n'exister que pour son village? De se résigner à ce qu'un écrivain qui débute au moment fougueux de la *Jeune Belgique* voie ses compatriotes qui ont écrit en français tenir une place plus importante que la sienne dans l'histoire générale des lettres? Que l'on compare l'audience d'un Maeterlinck et celle de Cyriel Buysse, et pourtant, je ne suis pas éloigné de penser que le talent du second dépasse de beaucoup celui du premier. On peut objecter qu'un écrivain sincère n'écrit pas pour la gloire. N'exagérons pas le désintéressement des artistes vis-à-vis d'une renommée qu'ils savent d'ailleurs ne distribuer que des récompenses tardives et inutiles à leur vanité temporaire. D'autre part, comment peuvent-ils accepter d'avance une limite de la propagande, ceux qui ont foi dans la force persuasive de leur générosité et de leur courage? (Or, les thèses sociales ne sont pas étrangères à l'œuvre de Cyriel Buysse.) Qu'on ne croie pas non plus que les écrivains qui ont accepté la tyrannie d'une langue étrangère aient perdu du même coup leur originalité. L'extraordinaire dosage de réalisme et de mysticisme,

disposition ethnique, qui caractérise Cyriel Buysse, caractérise de même Emile Verhaeren. Enfin, l'argument de fidélité apparaît, en fait, et à la longue, spécieux. Consciemment ou non, les écrivains cherchent ou du moins permettent une plus grande diffusion de leurs œuvres puisqu'ils consentent à être traduits, c'est-à-dire trahis. Il leur faut, coûte que coûte, prendre la grand'route qui conduit à la ville, sortir des frontières, se rattacher à un centre: dans les dernières années de sa vie, Cyriel Buysse publiait ses inédits dans *Groot Nederland,* revue créée à Amsterdam. Aussi loin de Gand que Paris, à tous points de vue.

Je comprends mal d'ailleurs cet amour exclusif de la langue maternelle et pourquoi on l'identifie si absolument avec le sentiment de l'honneur. Du moment que l'usage de la langue minoritaire devient une obligation morale, il faudrait, par voie de déduction, proclamer aussi langue sacrée et littéraire le patois de sa région, les solécismes locaux, voire les syntaxes familiales. Mais les Italiens et les Français n'ont pas perdu leur intégrité quand le Florentin et le Francien se sont imposés. Mais jusqu'au XVI^e siècle, on disait en flamand, en picard, en allemand, en espagnol: « Nicole, apportez-moi mes pantoufles! » Mais on écrivait en latin dès que se présentait une exigence plus spirituelle et moins confortable. En ce faisant, l'écrivain était-il traître à ses pantoufles, à son foyer, à sa tribu? Et l'eût-il été? S'il préférait être fidèle d'abord à l'esprit où qu'il règne, à l'humain quoi qu'il parle?

M. M. Kunel publie, selon son indication préliminaire, les propos recueillis à Bruxelles, pendant les jours consécutifs que Georges Barral a vécus aux côtés de l'auteur des *Fleurs du Mal*. D'où le titre : **Cinq journées avec Baudelaire.** Livre charmant, bien présenté dans une jolie édition. Livre plein de vie, de piété, de vérité. Voilà comme il faut parler des poètes. Deux ordres de victimes pour le critique. Les œuvres et les auteurs. Quand on s'en prend aux œuvres, je demande qu'on ignore l'auteur, assuré qu'elles ont une vie propre, qui répond de lui et sur lui. La critique, dans son impuissance lyrique, glisse trop souvent vers toutes les variantes de la biographie. Mais quand on s'occupe des hommes, voici la façon enthousiaste et précise qu'il faut prendre, en les faisant

revivre dans une contingence multiple et mille fois déterminée, au milieu des incidents, des endroits et des jours, en se contentant de les enregistrer, par perception extérieure, dans leur apparence. Celle-ci, témoin de leur âme. Meilleur témoin que nos imaginations les plus intuitives.

L'auteur suit Baudelaire heure par heure, pas à pas. Et ce ne sont point là des hyperboles. Nous savons, véritablement, le trajet emprunté par les promeneurs de la rue de la Montagne à la porte de Schaerbeek, et le temps qu'il faut pour le parcourir. Nous savons quels sont les gestes de Baudelaire, exactement, devant les monuments, les repas et les gens. Quels sont ses mots dans les phrases scrupuleusement notées. Nous savons ce qu'il mange, comment il mange, et surtout avec quel respect il boit, en Belgique, les vins de France. De sorte que le livre présente une composition strictement chronologique, en journées, à la manière d'un journal de bord ou de voyage, sorte d'horaire, qui emprunte du genre la sobriété du style et l'exactitude des notations. A le lire, les fervents de Baudelaire ne seront pas déçus, et les Bruxellois, au surplus, s'amuseront d'apprendre qu'en 1864 on dînait, à deux, à la Taverne du Globe, place Royale, avec du pommard vieux, pour huit francs nonante-cinq centimes, que le belgicisme *pistolet*, pour désigner un petit pain, est, en réalité, un souvenir de la domination espagnole, et que Baudelaire n'aimait pas les Belges parce qu'ils ne savaient convenablement faire ni l'omelette ni les frites.

Un prologue explique quelles circonstances ont mis Georges Barral en rapport direct avec Baudelaire. Suit le récit des cinq journées. La première montre Baudelaire dans le brouhaha des préparatifs d'une fête nationale. A cette occasion, Nadar, le Nadar de Baudelaire, de la photographie et des barrières, a organisé une ascension du ballon « Géant ». Afin de recueillir des fonds pour l'idée du « plus lourd que l'air » non encore acceptée. Et c'est l'affairement des derniers ordres, l'arrivée des personnages officiels, le dialogue avec Léopold I[er], l'émotion du « Lâchez tout ». Et le lecteur de 1932 assiste avec jubilation et tendresse à cette modeste préface d'une ascension plus glorieuse dont l'idée, elle aussi, est née dans un laboratoire belge. La deuxième journée nous conduit

dans l'hôtel même du poète qui a invité à déjeuner son jeune cicérone de la veille. Troisième journée: excursion à Waterloo; quatrième: banquet qui réunit les amis français et belges de Nadar; cinquième : promenade dans le vieux Bruxelles et l'adieu. J'abrège car je fais tort au livre en le résumant. On ne résume pas la vie même, là où le poids de la minute se fait si bien sentir. Mais grâce à cette méthode, Baudelaire apparaît non plus dans une synthèse psychologique qui le schématise et le réduit à son abstraction essentielle, mais dans la simple complexité d'un être vivant. Résurrection qu'aucune prétention à anticiper ou à conclure ne vient altérer. Résurrection si minutieuse qu'on pourrait *tourner* le personnage.

Curiosité littéraire, curiosité historique, curiosité folklorique, ce livre en satisfait beaucoup qui n'a pas pensé à tout cela, mais seulement à reproduire minutieusement un souvenir, mais à traiter un seul sujet, dûment limité dans l'ambition, l'expression et le temps. Tel quel, un plaisir de l'esprit.

E. NOULET.

LETTRES ALLEMANDES

Le problème de la jeunesse allemande. — Eugen Rosenstock : *Arbeitsdienst-Heeresdienst* (Service de travail et service militaire), chez Eugen Diedrichs, Iéna. — Reinhold Schairer : *Die Akademische Berufsnot* (la détresse des carrières universitaires), chez Eugen Diederichs, Iéna. — Leopold Dingräve : *Wohin treibt Deutschland?* (Où va l'Allemagne?), chez Eugen Diederichs, Iéna. — Eitel Wolf Dobert : *Ein Nazi entdeckt Frankreich* (Un Nazi découvre la France), Gotthelf Verlag, Leipzig et Berne.

« Qui tient la jeunesse, tient l'avenir » affirme le dicton allemand. Innombrables sont les livres, publications, articles de revues qui se préoccupent de ce problème en quelque sorte endémique en Allemagne, et qui en étudient les multiples aspects. Voici par exemple la question du « service de travail obligatoire » qui est tout particulièrement à l'ordre du jour et qui se trouve exposée dans le livre de M. Eugène Rosenstock : **Arbeitsdimst = Heeresdienst** (*Service de travail = service militaire*) (1). On nous introduit dans ces « camps de travail » (*Arbeitslager*) qui ont été

(1) On trouvera une étude d'ensemble de cette question dans le numéro du 15 octobre 1932 de la *Revue d'Allemagne*.

inaugurés, il y a trois ans, en Silésie et dont l'exemple s'est rapidement propagé. Le but qu'on se propose, dans ces organisations temporaires où se rencontrent, pour des périodes variables de quinze jours à quatre semaines, des étudiants, de jeunes paysans et de jeunes ouvriers recrutés par moitié parmi les chômeurs, c'est d'abord de parer à la démoralisation causée par le chômage, de combattre le sentiment déprimant qu'éprouvent les désœuvrés d'être des « superflus », rejetés hors de l'ordre normal. Et puis on espère que de cette vie commune, organisée sur un pied de camaraderie et d'égalité absolue, naîtront des échanges fructueux d'idées où s'atténueront les oppositions entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel. On espère enfin que cette collaboration à une œuvre d'intérêt général, que ne domine aucune pensée de lucre, de profit commercial immédiat et où ne se posent plus les antagonismes irritants entre employeurs et employés — véritable service national, analogue au service militaire — préparera parmi la jeunesse un « esprit national nouveau ».

Une pensée analogue inspire le livre de M. Reinhold Schairer : **Die Akademische Berufsnot** (la détresse des carrières universitaires). Depuis quelques années les statistiques accusent un surpeuplement alarmant des universités allemandes. Il se présente chaque année près de trois fois plus de postulants aux fonctions publiques ou aux carrières libérales qu'il n'y a d'emplois à pourvoir, et cet excédent vient s'ajouter aux réserves déjà accumulées par les promotions des années précédentes. Ainsi s'explique la constitution d'un véritable « prolétariat académique », dont la détresse est d'autant plus sombre qu'en échange des lourds sacrifices qu'il s'est imposés pour les années d'études, il ne peut même prétendre à la maigre indemnité de chômage à laquelle ont droit les travailleurs manuels — sans compter que cette culture même le rend plus sensible à une misère qui est morale autant que matérielle. Il y a là pour l'avenir un véritable danger public. Comme remède — disons plutôt comme palliatif — on a proposé le fameux *Werkjahr*, année préparatoire et obligatoire de travail manuel, passée en partie dans un camp de travail, par moitié consacrée au travail d'usine

et par moitié au travail des champs, sorte de stage que devront accomplir, avant d'entrer à l'université, tous ceux qui aspirent à se faire inscrire étudiants. On pense ainsi endiguer le flot, tout au moins retarder d'une année l'entrée d'un afflux nouveau sur le marché déjà trop encombré des compétitions, et alléger d'autant la disproportion déjà existante entre l'offre et la demande. Mais il semble que par le détour de cette institution, qui doit entrer dans la voie des réalisations dès l'année prochaine, on veuille surtout acheminer l'opinion publique à accepter cette année de travail manuel obligatoire pour tous, qui serait un véritable succédané de l'année de service militaire.

Quelle est l'attitude de la jeunesse en présence de ces réformes? Si on en juge par un certain nombre d'études qu'il nous est impossible d'analyser dans le détail, il semble bien que cette attitude de la jeunesse ait évolué. Si nous en croyons M. Dingräve, dans sa pénétrante étude intitulée : **Wohin treibt Deutschland?** (Où va l'Allemagne?), la période de 1919 à 1929 aurait été la période des illusions du libéralisme et des utopies pacifistes. Mais, à vrai dire, cette Allemagne de Weimar n'était qu'une Allemagne de façade, car l'esprit de la vraie jeunesse ne l'a jamais habitée. Weimar et Locarno représentaient, en effet, aux yeux de cette génération, ce qu'elle appelait dédaigneusement le « *Système* », c'est-à-dire l'*Anti-Nation,* un ordre de choses étranger à la nation. L'expérience de la guerre ou, pour reprendre le titre du livre bien connu d'Ernst Jünger : *la Guerre vécue intérieurement* (*Der Krieg als inneres Erlebnis*) a maintenu cette génération dans un état de révolte perpétuelle, plus ou moins déclarée, contre le « Système »; et elle s'est ainsi exclue volontairement de l'Etat de Weimar. Au mensonge d'une paix qu'elle répudiait, ouvertement ou en secret, elle opposait irréductiblement « l'esprit du front », entretenu et cultivé par une élite de « lansquenets », à l'intérieur d'organisations illicites (voir en particulier le dernier livre d'Ernst Jünger : *der Kampf um das Reich* édité chez Wilhelm Kamp, à Essen, qui retrace toute cette sombre période de guerre latente).

Une nouvelle étape a été marquée par l'inflation. La guerre sociale a passé dès lors au premier plan. La ruine et la dispa-

rition de la classe moyenne, et plus tard les ravages du chômage ont amené un bouleversement complet des conditions sociales et fait naître le sentiment indéracinable d'une catastrophe économique inévitable. Ce fut la liquidation définitive du libéralisme économique et du capitalisme privé. La jeunesse allemande se passionna pour l'expérience bolchéviste. Sans doute elle ne l'adoptait pas dans sa totalité. Elle répudiait, dans sa grande majorité, l'internationalisme marxiste, ainsi que le matérialisme historique, c'est-à-dire le primat de l'Economique sur la Politique. Mais on peut dire que, dans son ensemble, elle a pris une attitude anti-bourgeoise et anti-capitaliste, parce qu'elle se sentait déshéritée plus que toute autre, prolétarisée, asservie, non pas tant individuellement que collectivement, comme peuple, aux puissances capitalistes de l'Occident. Il apparaît clairement que le nationalisme allemand prendra dès lors une nuance, sinon bolchéviste, du moins socialiste révolutionnaire fortement accusée. Et, en effet, de 1929 à 1932 on assiste à la marche triomphale d'une mystique nationale-socialiste à laquelle l'organisation hitlérienne a prêté ses cadres provisoires. Mais l'erreur de cette « mystique » a été de n'avoir pas su ou voulu se transformer à temps en « politique », de n'avoir pas à temps réussi à formuler aucun programme sérieux et précis, de s'être complu dans les parades, les acclamations, les annonciations pathétiques d'un « troisième Empire », somme toute de s'être attardée dans une sorte de « futurisme » politique qui condamne la vie à une perpétuelle attente : « *das Leben in der Erwartung* ».

Or voici monter une troisième génération plus positive, plus pratique, plus réaliste, qui a pris pour mot d'ordre la « *Sachlichkeit* ». Elle veut la vie dans le présent quotidien (« *das Leben im Alltag* »). Les idéologies du passé procédaient de la croyance à un « infini » illusoire qui devait nous consoler des insuffisances du présent. La génération nouvelle, elle, prend de plus en plus conscience des limites qu'impose à l'activité toute réalisation. Elle croit à un monde fermé, à une humanité fermée, à une civilisation fermée. Aux aspirations d'un dynamisme illusoire elle préfère les réalités d'ordre positif et statique — réalités qui s'appellent,

dans l'espace, « la nation » avec ses frontières militaires et économiques et, dans le temps, « l'œuvre », *das Werk*, c'est-à-dire la tâche du jour, imposée par une discipline collective. Constatation curieuse! La jeunesse allemande est unanime dans ses thèses négatives — haine de la génération aînée, haine du capitalisme et de l'économie privée, haine du parlementarisme, du libéralisme, des « idées occidentales ». Et pourtant elle est aussi déchirée que possible et se trouve dans un état de guerre intestine perpétuelle. Cela prouve qu'il ne suffit pas d'inscrire la jeunesse dans un programme pour faire naître un ordre nouveau. On risque même plutôt de faire naître le contraire, le chaos en permanence. Ce qu'il faut, en somme, à cette jeunesse, c'est un cadre qu'elle-même ne peut pas créer, mais qui, lui, pourra endiguer son élan — le cadre d'un nouvel Etat autoritaire, dans le style prussien.

Reconnaissons dans ces développements les théories d'autarkie économique et en même temps les disciplines d'un autoritarisme politique nouveau que s'efforcent de propager les jeunes intellectuels groupés autour d'une revue, *die Tat*, où le gouvernement von Papen a puisé, dit-on, bon nombre de ses inspirations. La « révolution de droite » que représente ce nouvel Etat sera-t-elle capable de résoudre le problème que la soi-disant « révolution de gauche » a esquivé : à savoir la liquidation de cette société « atomistique » et « rationaliste » qui a été celle des deux derniers siècles? A tout le moins, ce qui importe aujourd'hui, ce ne sont plus les étiquettes de partis, les principes, les programmes ni même les articles écrits d'une Constitution. Ce qui importe, ce sont les « capacités » réelles, les énergies actives et qualifiées — qu'il s'agisse d'un chef de camp de travail, d'un secrétaire de syndicat, d'un technicien, d'un ingénieur. L'Etat autoritaire se révélerait ainsi le plus favorable à ces jeunes forces, recrutées dans tous les camps et dans tous les partis. Il serait le grand recruteur, le mieux préparé à conclure une alliance avec la jeunesse nouvelle.

Voici pourtant une note très différente que nous apporte le livre d'un jeune hitlérien allemand, M. Eitel Wolf Dobert — livre qui se lit comme un roman et est intitulé :

ein Nazi entdeckt Frankreich. C'est le récit d'une sorte de conversion passablement inattendue. Comme ses camarades, ce jeune nazi a défilé, naguère, au pas de parade, fier de vibrer à l'unisson d'un fanatisme collectif, heureux de noyer sa personnalité dans un groupe mû par un automatisme inflexible, fatidique... Et puis, un beau jour, le spectre hideux du chômage a surgi. Aspirant aviateur sans emploi, le jeune néophyte s'est trouvé alors plongé dans le flot bourbeux des superflus hâves et faméliques. Ce fils de famille, orgueil de sa mère, pour ne pas mourir de faim, s'est résigné à accepter une place de valet de ferme dans un village de la Suisse romande. Etait-ce un appel de la Providence? Sa vocation d'écrivain est née du même coup, ainsi que sa vocation d'apôtre. Quels jolis croquis ce citadin, mis au vert malgré lui, nous trace de cette vie tout près des réalités de la nature! Chaque matin il nettoie consciencieusement ses quarante queues de vaches. Tel un charretier homérique, il conduit ensuite aux champs ses trente tombereaux de fumier par jour, et le soir, parmi les cris des gardiens furieux, il préside à l'opération stratégique, étrangement difficultueuse et mouvementée, de la rentrée du bétail dans l'étable. Cette existence simple, au milieu d'une population laborieuse et pacifique, opère lentement sur lui à la façon d'une véritable cure de désintoxication. Les outrecuidantes fanfaronnades de ses anciens compagnons commencent à sonner faux à ses oreilles. Pendant ses interminables tête-à-tête avec la solitude, les facultés de réflexion personnelle, longtemps comprimées par une mentalité grégaire, peu à peu s'éveillent, en même temps que s'affaiblit la rumeur belliqueuse dont lui arrivent encore, de loin en loin, quelques échos dans les lettres de ses amis allemands.

Un jour il fait la connaissance d'un capitaine français, M. Bach, qui a quitté l'armée pour se donner à un apostolat pacifiste. La compréhension sympathique de cet ancien adversaire ébranle chez le jeune Allemand les dernières répugnances. A son tour il tentera l'expérience et, sur les conseils de son nouvel ami, il accepte un emploi de valet de ferme dans un village du Sud-Ouest de la France.

Pour juger un pays, observe-t-il fort judicieusement, il ne suf-

fit pas de traîner dans les cafés, de faire quelques expéditions à travers la ville et de rentrer le soir dans la chambre d'une pension internationale. Il faut avoir travaillé avec le peuple, été reçu dans ses foyers, et surtout il faut ne pas se borner à voir uniquement ce qu'on souhaitait de voir en arrivant.

Son nouveau patron, l'instituteur de l'endroit, l'accueille en ami. La jeunesse du village l'observe d'abord avec une certaine curiosité qui se change très vite en camaraderie. On s'explique; on discute. Assurément ces jeunes Français ne comprennent rien à l'enthousiasme qu'éprouvent les jeunes Allemands pour le pas d'oie ou pour le « *Führertum* ». Mais ils compatissent aux souffrances humaines de la jeunesse d'outre-Rhin. Pour compléter son expérience, le jeune nazi fait un voyage à Paris. Il fuit le Paris que visitent habituellement ses compatriotes — celui des bars de nuit. Le Paris qu'il recherche est celui qu'ignorent les visiteurs étrangers — celui où l'on pense et où l'on travaille. Il fait même une sorte de pèlerinage dans les anciennes régions dévastées du Nord. Partout il constate la volonté foncièrement pacifique du peuple français et son grand bon sens politique qui contraste si étrangement avec la mystique belliciste de la jeunesse allemande.

L'Allemand, observe-t-il, voit dans la guerre un cataclysme de la Nature, l'irruption d'une Force contre laquelle on ne peut rien. Le Français, lui, prend la chose plus personnellement; il voit dans la guerre plutôt la faute politique des hommes d'Etat.

Et voici que peu à peu ce « nazi » *découvre* la France, une France très différente de celle qu'on lui avait apprise dans son pays. Ne lui disait-on pas que tous les Français sont de petits rentiers? Qu'ils ont tous une mentalité d'avocats chicaneurs? Que leur civilisation est contaminée d'éléments négroïdes? Qu'ils sont atteints, à la seule pensée de l'Allemagne, de véritables accès de « phobie hystérique » (c'est le terme consacré) et que, jour et nuit, ils ne pensent qu'à une chose : détruire l'Allemagne? Vérité en deçà du Rhin, erreur au delà!

Découverte d'ailleurs bien imprudente et qui ne peut exposer celui qui ose ainsi la proclamer qu'à bien des avanies!

Changera-t-elle quelque chose à l'esprit de la nouvelle génération? Ainsi que l'observe l'auteur lui-même : « Notre maladie à nous, Allemands, c'est que nous préférons *croire*, plutôt que *juger*. » Ecoutez, en effet, un des écrivains les plus écoutés de la jeunesse d'aujourd'hui, M. Frank Thiess, dans son récent livre, *die Zeit ist reif* (Les temps sont mûrs) :

Il ne faut pas permettre à la Raison d'élever la voix quand la Foi a prononcé. Si je permets à la Foi d'entrer en contact, ne fût-ce que par une seule fibre, avec la Raison, et de s'appuyer sur la Raison ou sur la Logique, je lui soustrais son efficacité magique, je la dépouille de son rayonnement divin, je fais d'elle un objet de discussion et je la relègue dans un ordre temporel et non plus éternel.

Est-ce ainsi que la jeunesse d'outre-Rhin entend aujourd'hui la naguère tant vantée « objectivité allemande »?

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ferd.-Ant. Ossendowski : *Lénine;* Albin Michel. — Emil Ludwig : *Le Monde tel que je l'ai vu;* Albin Michel. — Mémento.

M. Ossendowski, le célèbre romancier polonais, ayant longtemps vécu avec les Russes, a écrit une vie de **Lénine** pour synthétiser l'histoire du mouvement bolchévique. Naturellement son œuvre est très fortement romancée, et pas suivant les meilleures recettes. M. Ossendowski n'a pas, comme M. Dumur pour ses romans, fait précéder son travail de longues et minutieuses recherches historiques; il s'est contenté d'encadrer dans une intrigue amoureuse les scènes émouvantes qui composent son œuvre : adolescent, Lénine tombe amoureux d'une jeune fille, Hélène Ostapova; le frère de Lénine ayant été pendu pour avoir participé à un attentat contre la vie du tsar, elle invite Lénine à le venger, mais celui-ci répond « qu'il se réserve pour le jour où l'on réglera les comptes des siècles passés ». Hélène lui laisse voir le doute qui s'empare d'elle. « Elle m'a pris pour un poltron! » se dit en lui-même Lénine, et « du coup, elle devient pour lui une étrangère ». Il cesse de la voir, mais son souvenir reste gravé dans son cœur; il prend pour pseudonyme un dérivé de son

nom. Longtemps après, quand il est devenu le chef du Conseil des Commissaires qui dominent la Russie, Dzierjinsky lui fait signer par inadvertance l'ordre d'exécuter Hélène. Quand Lénine s'en rend compte, la douleur qu'il en éprouve augmente le dégoût qu'il ressent pour l'horrible massacre, « les spectres des victimes viennent à lui »; mais il est le prisonnier de la Tcheka; dans ses moments de lucidité, il est forcé de faire progresser l'œuvre de destruction. Finalement, cloué sur son lit par l'hémiplégie, il voit une apparition lumineuse qui le fait trembler. « Au nom de l'amour, Chri... » balbutie-t-il. Mais « la foudre jaillit ». Une heure après, Lénine était mort.

Le dramatique récit de M. Ossendowski est impressionnant, mais je crois que dans *le Bonhomme Lénine,* M. Malaparte a tracé du dictateur un portrait beaucoup plus ressemblant : Lénine était avant tout un orateur de comité; le souci de garder son influence et de soigner sa réélection l'a trop absorbé pour qu'il ait jamais été troublé par des remords.

Le célèbre dramaturge allemand Emile Ludwig, ayant connu ses plus grands triomphes par ses vies de Napoléon, de Bismarck et de Guillaume II, a finalement raconté sa propre vie dans **Le Monde tel que je l'ai vu.** Comme tous les grands écrivains, Ludwig a une prodigieuse mémoire, aussi son récit est-il fort touffu : son autobiographie, à lui, qui n'a jamais vécu d'événements notables, et qui s'est contenté de regarder, est beaucoup plus longue que les biographies qui l'ont rendu célèbre. Son récit se lit cependant avec un intérêt soutenu; il fait connaître beaucoup d'hommes célèbres avec lesquels l'auteur a été en rapports; il nous initie aussi aux pensées et aux sentiments de beaucoup d'Allemands et d'Allemandes; nous avons intérêt à connaître nos voisins, ne serait-ce que pour abandonner quelques-unes de nos idées fausses sur beaucoup d'entre eux.

Emil Ludwig est le fils unique d'un chirurgien juif de Breslau, Hermann Ludwig Cohn. Son père essaya en vain d'en faire un commerçant; aussi, quoique ayant gardé avec amour le manuscrit du premier drame écrit par son fils à 16 ans, le déshérita-t-il et le plaça-t-il en tutelle par son testament; Emil dut refuser sa succession dont l'actif, quinze ans plus

tard, fut volatilisé par l'inflation. Du peu qu'il avait recueilli de la succession de ses parents, lui et sa femme, image de « Diane chasseresse » vécurent deux ans. C'est au succès de ses œuvres qu'il a dû de pouvoir vivre depuis dans une large aisance. Pendant la guerre, il alla à Athènes et à Constantinople; après la paix, il visita le monde entier : il en était un véritable « citoyen », ne haïssant que la méchanceté et la bêtise. Sa réputation et son esprit lui ouvrirent toutes les portes. Il a su voir et écouter et si nombreux que soient ses écrits, ils intéressent toujours.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Ben-Avi : *L'Enclave*, Rieder (les Arabes en Palestine devenant de plus en plus hostiles aux Juifs, l'auteur, reconnaissant l'impossibilité de faire vivre ces deux races en bonne intelligence comme les Suisses français et allemands, propose la création d'une « enclave » juive qui comprendrait les parties du pays où les Juifs ont acheté presque toutes les terres; ils y forment actuellement 80 % de la population; le territoire ainsi constitué aurait la forme d'un grand C surmonté d'un accent aigu; l'auteur invoque en faveur de cette idée le succès que constitue la République Libanaise, notre création. Son livre, constitué par des articles écrits de 1925 à 1931, fait aussi connaître les polémiques entre Juifs sur le Sionisme et comment eurent lieu les massacres de 1929). — J. Decour : *Philisterburg*; Gallimard (Notes sur un séjour « un peu ancien » en Prusse. Elles se résument ainsi : « Le rapprochement franco-allemand est actuellement impossible, mais des concessions à l'Allemagne sont nécessaires. » Je crois que ce qu'il faut, au contraire, ce sont des concessions à l'Italie en échange d'un traité d'alliance bien clair; ça coûtera moins cher). — Pierre Daye : *L'Europe en morceaux*; Plans (Intéressantes observations d'un voyageur qui a parcouru l'Europe : « La Révolution, dit-il, a commencé depuis quelques années déjà. Vous n'en voulez pas? Tant pis, elle se passe de vous... La désagrégation sera la voie qui mènera à l'entente future... La décentralisation... vers laquelle l'Allemagne montre tendance à retourner (??) se situe à l'opposé de ce nationalisme étroit et dangereux qui ne fait que se développer, à l'encontre de l'esprit démocratique, dans les pays de forme napoléonienne... C'est la forme syndicalisée de la vie à laquelle nous arrivons... Monarchie syndicaliste ou République syndicaliste, peu importe. ») — Martin Löffler : *Vereinigte Staaten von Amerika, Versailler Vertrag und Völkerbund*; Berlin-Grunewald, W. Rothschild (excellent résumé des péripéties qui ont con-

duit les Etats-Unis à rejeter le traité de Versailles et de leur attitude à l'égard de la Société des Nations). — G. Peytavi de Faugères : *Mussolini*; la Caravelle (Intéressante biographie bien nourrie de faits, mais systématiquement apologétique; « les rapports avec la France auraient pu être plus cordiaux, dit-il... Il semble toutefois que l'origine de certains malentendus dégénérés en incidents doive être recherchée dans une conception trop exclusive de la politique de rapprochement franco-allemand poursuivie à un certain moment par le quai d'Orsay. » Ces appréciations sont aussi fausses qu'antipatriotiques). — Jean Prévost : *Histoire de France depuis la guerre*; Rieder (résumé intéressant, mais trop souvent tendancieux; l'auteur a surtout recueilli dans des publications d'extrême-gauche les « 1.500 » notes sur la base desquelles il a écrit son volume et ses jugements sur les événements sont souvent superficiels ou inexacts). — *8e Rapport annuel de la Cour permanente de justice internationale;* Leyde, A. W. Sijthoff (d'un grand intérêt, car il contient les avis relatifs à l'union douanière austro-allemande et à Danzig et l'arrêt relatif aux zones franches de la Haute-Savoie et du pays de Gex).

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Michel Corday : *L'envers de la guerre;* Flammarion, 2 vol. — Louis-N. Le Roux : *L'Irlande militante : la vie de Patrice Pearse;* Rennes, Imp. Commerciale de Bretagne. — Mémento.

Dès le commencement de la guerre, M. Michel Corday nota jour par jour tout ce qu'il avait vu et entendu. Il publie aujourd'hui ce journal sous le titre **L'envers de la guerre.** N'ayant pas été mobilisé, M. Corday n'a vu que ce qu'on pouvait voir loin du front, c'est-à-dire à peu près rien, mais il a recueilli les propos des nombreux journalistes et des quelques hommes politiques qu'il voyait. La guerre entraîne le sacrifice de milliers d'hommes, héros, résignés ou poltrons. De ce grand drame, M. Corday n'a guère senti et noté que les aspects d'inutilité, d'inégalité et de mensonge; il enregistre les propos des sceptiques (Anatole France) et des défaitistes (Victor Margueritte, Demartial) qu'il fréquente, recueille avec une sollicitude particulière leurs mots rosses et cherche à en faire lui-même. C'est un pacifiste à l'heure où il fallait être héroïque ou être vaincu. Plus la guerre avance, plus il croit, comme ceux qu'il fréquente, que la paix serait possible si le gouvernement français n'exigeait pas de con-

quêtes; or, les documents ont prouvé que c'est tout au plus après le 8 août 1918 que les Allemands ont commencé à se résigner à une paix sans cession de territoire ni indemnité; ce n'est même qu'à la fin de septembre qu'ils en ont fait la proposition. Le 2 août 1917, il défend ainsi son opinion :

> Je vois dans une étude sur le pacifisme que la défaveur où on le tient vient de ce qu'il équivaut « à la peur des coups ». On oublie qu'il s'agit des coups que reçoivent les autres. Et ceux qui n'ont pas peur, c'est des coups que reçoivent les autres.

C'est spirituel, mais cherche à faire confondre l'esprit de capitulation avec la volonté de faire cesser la lutte dès qu'elle n'est plus nécessaire pour la défense.

M. Le Roux, un Breton plein d'enthousiasme pour tout ce qui touche aux peuples celtiques, a consacré un bel ouvrage à la **Vie de Patrice Pearse,** le patriote irlandais qui dirigea la révolte d'avril 1916 et qui fut fusillé après s'être livré lui-même aux vainqueurs. M. Le Roux a placé en tête de son récit une longue et intéressante introduction sur l'histoire de l'Irlande et du Sinn Féin. Grâce à lui, nous pouvons savoir comment ceux des Irlandais pour lesquels la haine de l'Angleterre est le plus profond des sentiments se représentent leur histoire.

ÉMILE LALOY.

Mémento. — Corlieu-Jouve : *Ceux des chars d'assaut;* Tallandier. Ce sont peut-être ceux qui ont gagné la guerre, mais au prix de quelles pertes! Combien peu sont revenus! L'auteur raconte des exploits qu'il a imaginés aussi semblables que possible à ceux de ces héros morts carbonisés ou mutilés. — A.-F. Illine-Génevski : *Entre deux Révolutions;* Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis (souvenirs d'un officier du bataillon de l'arme chimique à Petrograd, en 1917; il se joignit aussitôt au mouvement et fut envoyé à Helsingfors pour y activer l'œuvre révolutionnaire. Il en revint au commencement de mai et se consacra à la rédaction de la « Pravda des soldats », ce qui ne l'empêcha pas de prendre part aux mouvements de juillet et d'octobre; il arrête à la fin d'octobre le récit, clair et sans longueurs, de ses souvenirs).

Cyp. Etchegoyen : *Mon tour viendra,* Mignard (2e édition d'un livre qui mérite son succès : l'auteur a fait toute la guerre parmi les combattants depuis la marche en Belgique, en 1914, jusqu'à

l'entrée en Alsace après l'armistice; son récit vise d'ailleurs beaucoup plus à impressionner qu'à renseigner). — Albert Garnier : *La Gloire, divin mensonge;* Valois (« Vues et jugements sur la guerre » écrits pour « chasser tous ces fantômes qui de nouveau entrent dans nos villes et séduisent une jeunesse généreuse, mais ignorante des réalités de la guerre, afin de l'entraîner dans le gouffre »; l'auteur, capitaine d'infanterie dans la territoriale, servit d'abord devant Paris, puis sur le front en Artois (oct. 1914-déc. 1915); en 1916, il alla d'abord devant Reims, puis, en juin, à Verdun où il fut mis hors de combat le 15). — Joseph Poitevin : *Quatre ans d'esclavage, souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne;* la Revue du Centre, 16, rue Moncey (récit minutieux de ce qu'a vu un fantassin du 41e colonial fait prisonnier le 17 déc. 1914 au cours d'une attaque absurde; retenu successivement à Wetzlar, Stendal, Werben, Salzwedel, Quedlinburg, Merseburg, etc., il finit par être employé dans une ferme; dans « les leçons d'ethnographie comparée » que constitua souvent pour lui sa captivité, il trouva une certaine compensation à ses souffrances).

Geo Vallis : *Dernières Images de Tranchées;* Les Etincelles (Pensées d'un officier dans les tranchées de Champagne et celles du Maroc où il alla ensuite; il médite sur la guerre comme un philosophe et décrit les choses avec des sentiments d'artiste).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Education

Alain : *Propos sur l'éducation;* Rieder. 15 »

Finance

M. J. Bonn : *La destinée du capitalisme allemand,* traduction de Mathilde Schindler. Avant-propos par Bernard Lavergne; Dalloz. 20 »

Histoire

C. Danio : *Histoire de Notre Bretagne,* nouv. édit. décorée de compositions originales par Kreston; A l'Enseigne de l'Hermine, Dinard, et Imp. de Bretagne, Rennes. 12 »

Maurice Deslandres : *Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870. Tome Ier : De la fin de l'Ancien Régime à la chute de l'Empire,* 1789-1815. Tome II : *De la chute de l'Empire à l'avènement de la Troisième République,* 1815-1870; Colin. 190 »

Linguistique

Oscar Bloch, avec la collaboration de W. von Wartburg : *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Préface de A. Meillet. Tome II; Presses Universitaires. » »

Littérature

Aristote : *Poétique*, texte établi et traduit par J. Hardy; Belles-Lettres. 16 »

Cicéron : *Discours*, Tome IX : *Sur la loi agraire. Pour G. Rabirius*. Texte établi et traduit par André Boulanger; Belles-Lettres. 20 »

Ch.-M. Desgranges : *Les poètes français* 1820-1920. Avec des portraits; Hatier. » »

Ethel Harris : *Lamartine et le peuple;* Gamber. » »

Gerard Harry : *La vie et l'œuvre de Maurice Maeterlinck*. Avec un portrait; Fasquelle. 12 »

Ermold Le Noir : *Poème sur Louis le Pieux et Epîtres au roi Pépin*, édités et traduits par Edmond Faral; Champion. 27 »

Emile Lesueur : *Mon Pays d'Artois*. Avec des illust.; Figuière. 12 »

Pierre Méline : *Paul Bureau*. (Coll. *Les Maîtres d'une Génération*); Bloud et Gay. 12 »

René de Planhol : *Le monde à l'envers;* Edit. du Siècle. » »

George Sand : *Œuvres choisies*. Notice biographique et littéraire par Maurice Roya; Delagrave. 12 »

Stendhal : *Pages d'Italie*. Etablissement du texte et préface par Henri Martineau; le Divan. » »

Johannès Wehrlé : *Victor Delbos*. (Coll. *Les Maîtres d'une Génération*); Bloud et Gay. 12 »

Musique

Léon Vallas : *Claude Debussy et son temps*. Avec 16 planches h. t. Portrait en couleurs par Marcel Baschet; Alcan. 75 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

H.-R. Berndorff : *Les grands espions*, traduit de l'allemand par J.-J. Austett; Edit. Montaigne. 15 »

J.-M. Bourget : *Petite histoire de la Grande Guerre;* Rieder. 15 »

Maréchal Joffre : *Mémoires*, 1910-1917. Tome II : *La guerre de stabilisation*, 1915. *L'offensive d'ensemble de l'Entente*, 1916. *La mission du Maréchal en Amérique, avril-mai* 1917. Avec 24 gravures et 11 cartes; Plon. 36 »

Bernard Taft : *Le Toubib, journal d'un major disparu;* Edit. de La Source. 15 »

Général Weygand : *Le 11 Novembre*. (Coll. *Les belles fêtes*); Flammarion. 10 »

Pédagogie

Paul Bouts et Camille Bouts : *La psychognomie, lecture méthodique et pratique du caractère et des aptitudes à l'usage des éducateurs et des dirigeants*. Avec 90 autogravures, croquis, discours et autographes; Alcan. 40 »

Philosophie

L. Barbedette : *Ethique nouvelle;* Bibliothèque de l'artistocratie; Libr. Piton. 7 50

Poésie

Jean Desthieux : *Psaumes;* Edit. Excelsior. 12 »

Armand Godoy : *Marcel;* Emile-Paul. » »

François Nervien : *Le secret partagé;* Malfère. 12 »

Politique

H.-R. Berndorff : *Les dessous de la diplomatie*, traduit de l'allemand par G. Decourdemanche; Edit. Montaigne. 15 »
Armando Borghi : *Mussolini en chemise*. Préface par Han Ryner; Rieder. 15 »
Salverda de Grave : *La Hollande*. Préface de F. Brunot. Avec 8 pl. h. t.; Rieder. 20 »
Jacques-Richard Grein : *Ordre et désordre. Scènes de l'Allemagne contemporaine;* Tallandier. 18 »
J. Monteilhet : *La paix par le désarmement;* Marcel Rivière. 20 »
Edgar Roels : *La guerre aux traités;* Alcan. 15 »
René Vanlande : *Le chambardement oriental*. Turquie, Liban, Syrie, Palestine, Transjordanie, Irak; Peyronnet. » »

Questions coloniales

Charles Collomb : *Vérités nord-africaines;* Delatrieux de Joyeux, Alger. » »

Questions médicales

Docteur F. Achille-Delmas : *Psychologie pathologique du suicide;* Alcan. 30 »
Docteur Cabanès : *Les Condé, grandeur et dégénérescence d'une famille princière*. Tome I. Avec 67 gravures; Albin Michel. 20 »
A. Deschamps et J. Vinson : *Les maladies de l'énergie. Les asthénies et la neurasthénie;* Alcan. 40 »
Docteurs Rist, Okinczyc, Sergent, Bosc et Mauriac : *La dichotomie*. Lettre-préface du Docteur Roux; Ligue médicale contre la dichotomie. 10 »
Docteur Gilbert Robin : *La paresse est-elle un défaut ou une maladie?* Flammarion. 12 »

Questions militaires et maritimes

Chanoine J. Briel : *Hommes et faits vus par le Maréchal Foch;* chez l'auteur. 6 »
Henri Malo : *Corsaires et Flibustiers*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75
André Roujou : *Philosophie militaire;* Berger-Levrault. 5 »

Questions religieuses

E. Fournier : *Le péché d'Adam et d'Eve et le dogme chrétien;* L'En dehors. 0 60
Martin Luther : *Propos de table* (*Tischreden*), traduit et préfacé par Louis Sauzin; Edit Montaigne. 30 »
Jean Moura et Paul Louvet : *Notre-Dame de Paris centre de vie;* Revue française. 22 »
Maurice Privat : *Sainte Thérèse de Lisieux;* suivi des *Documents secrets;* Documents secrets, 16, avenue d'Orléans, Neuilly, Seine. 12 »
Agnès Siegfried : *L'abbé Frémont, 1852-1912, pour servir à l'histoire religieuse*. Avec un portrait; Alcan. 2 vol. 75 »
Paul Teissonnière : *La Terre promise;* Edit. du Foyer de l'Ame, Bruxelles. 20 »

Roman

Marcel Allain : *Torture;* Férenczi. 3 50
George André-Cuel : *Tamara la complaisante;* Albin Michel. 15 »
Marie Bindels-Villette : *Le Frisson du désir;* Edit. R. P. 6 »
Jean-Richard Bloch : *L'aigle et Ganymède*. I : *Sybille;* Nouv. Revue franç. 15 »
Henri Bosco : *Le sanglier;* Nouv. Revue franç. 12 »
Rose Celli : *Isola;* Nouv. Revue franç. 12 »
Léopold Chauveau : *Pauline Grospain;* Nouv. Revue franç. 12 »
Alice M. Cruppi : *Pattes blanches. Lapin de Gascogne*. Illust. de Madeleine Charléty. (*Bibl. du Petit Français*); Colin. 9 »

Ramon Fernandez : *Le Pari;* Nouv. Revue franç. 15 »
Maurice Genevoix : *Gai-l'amour;* Flammarion. 12 »
Henry de Golen : *Démence.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 7,50
Haddock : *On a volé un dictateur;* Nouv. Revue franç. 15 »
Dashiell Hammet : *La moisson rouge.* Traduit de l'anglais par P. J. Herr. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 7,50
Marcel Hamon : *Le signe de Saturne;* Malfère. » »
Charles Laquièze : *Volontaire,* épisodes de la Grande Guerre par un fantassin de 17 ans; Nouv. Librairie franç. 15 »
Frédéric Lefèvre : *L'amour de vivre;* Flammarion. 12 »
Sinclair Lewis : *Grand-Rue* (*Main Street*), traduit par Saint-Flour; Soc. des Editions nouvelles. 20 »
Céline Lhotte : *La petite Bismuth;* Albin Michel. 1? »
Lobagola : *Histoire d'un sauvage africain par lui-même,* traduite de l'anglais par G.-M. Michel Drucker; Albin Michel. 15 »
Gabriel Marfond : *Bertha callipyge;* Imp. Bière, Bordeaux. 12 »
Francis de Miomandre : *Les égarements de Blandine;* Férenczi. » »
Marcel Montarron : *Ciel de cafard.* Préface de Pierre Mac Orlan; Nouv. Revue franç. 12 »
Jean Prévost : *Rachel;* Nouv. Revue franç. 12 »
Israël Quérido : *Le Jordaan,* traduit du hollandais par Andriès de Rosa et Georges Rageot, avec une préface de Henri Barbusse; Rieder. 25 »
Rachilde : *Jeux d'artifices;* Férenczi. » »
Simonne Ratel : *La maison des Bories*; Plon. 13,50
Henri Raymond : *Pétanque de Toulon;* Hartmann. 12 »
Jules Romains : *Les Hommes de bonne volonté.* III : *Les amours enfantines.* IV. *Eros de Paris;* Flammarion. Chaque vol. » »
André Romane et Jean Noury : *La maison des bois;* Tallandier. 12 »
Somerset Maugham : *Amours singulières;* Edit. de France. 15 »
Albert Soulillou : *Les enfants possédés,* suivi de *Chair des Atlantes;* Nouv. Revue franç. 12 »
Jean Tousseul : *Au bord de l'eau;* Rieder. 12 »
René Trintzius : *Fin et commencement;* Nouv. Revue franç. 15 »
Jules Vallès : *Un gentilhomme;* Nouv. Revue franç. 12 »
Jean Vandal : *Le portrait du père;* Nouv. Revue franç. 15 »
Maxence Van der Meersch : *La maison dans la dune;* Albin Michel. 15 »
Roger Vercel : *Au large de l'Eden;* Albin Michel. 15 »
Paul Vimereu : *Talit ou le feu de goémons,* roman breton; Malfère. » »
Jakob Wassermann : *Etzel Andergast,* traduit de l'allemand par Jean-Gabriel Guidau ; Plon, 2 vol. 30 »

Sciences

Paul Berché : *Pratique et théorie de la T.S.F.* Publications franç. de T.S.F. 50 »
Richard Goldschmidt : *Le déterminisme du sexe et l'intersexualité.* Avec 93 figures; Alcan. 20 »
A. Guieysse-Pellissier : *L'état réactionnel, évolution du tissu lymphoïde en réaction.* Avec 54 figures; Alcan. 20 »
Tullio Lavi-Civita : *Caractéristiques des systèmes différentiels et propagation des ondes;* Alcan. 20 »
Maurice d'Ocagne : *Hommes et choses de science,* propos familiers, 2e série; Vuibert. 15 »
Adrienne Sahuqué : *Les dogmes sexuels.* Les influences sociales et mystiques dans l'interprétation traditionnelle des faits sexuels; Alcan. 30 »
Henri Wargée : *Le calcul rapide en vingt-cinq leçons;* Dunod. 9,75

Sociologie

Divers : *Le noviciat du mariage. Ce que nos fils ne doivent pas ignorer. Ce que nous devons apprendre à nos filles.* Conférences données au Musée Social en 1932; Edit. Spès. 12 »

Calvin B. Hoover : *La vie économique de la Russie soviétique,* traduit de l'anglais par Georges Blumberg; Nouv. Revue franç. 24 »

Vladimir Lavrof : *Industrie;* Figuière. 15 »

G. Rykline : *L'homme de la construction socialiste;* Bureau d'éditions. 2 »

Théâtre

Jean Desthieux : *La folle sagesse;* Edit. Excelsior. 5 »

Georges Linze : *5 Evénements;* Edit. Anthologie, Liége. » »

Gaston Mouren : *Soir de l'homme.* Avec un portrait de l'auteur et un dessin original d'Abel Valabrègue; Cahiers du Sud. » »

Léon Riotor : *Les Francs,* poème légendaire; La Caravelle. 20 »

Victor-Ad. Romano : *Le derviche tourneur;* Edit. du Sagittaire. 15 »

Voyages

M. Pescatore : *Chasses et voyages au Congo.* Préface du baron Pierre de Coubertin. Avec 16 illust. h. t.; Revue Mondiale. 20 »

Edmond Pilon : *Versailles.* Avec des aquarelles de Maurice Lambert. Orné de 232 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos du secret de Jeanne d'Arc. — A propos de Claire Ferchaud, du « Secret de Jeanne d'Arc » et de l'accouchement des reines de France. — Une lettre de Mozart à sa cousine. — Poff et Puff. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraire. — Le prix Nobel de littérature pour 1932 a été attribué à l'écrivain anglais John Galsworthy. A l'Académie française le Grand Prix de Littérature (10.000 francs) a été attribué à M. Franc-Nohain pour l'ensemble de son œuvre, et le prix du Roman à M. Jacques Chardonne pour son livre : *Claire.*

Le prix Gringoire, d'une valeur de 10.000 francs, et destiné à un volume de reportage, a été décerné à MM. Léo Gerville-Réache et J.-Roger Mathieu pour leur livre *L'Enfer du Sel.*

Le « prix du Premier Roman », fondé par la *Revue Hebdomadaire,* et d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. Roger Breuil pour son manuscrit : *Traduit de l'américain.*

§

A propos du secret de Jeanne d'Arc. — Mon étude sur le secret de Jeanne d'Arc, parue dans le *Mercure de France,* a été accueillie par la presse avec plus d'intérêt et de faveur que je m'y attendais. Certes, M. Gabriel Boissy avait bien prévu dans *Comœ-*

dia que j'aurais contre moi « la double cohorte de conformistes, unis pour une fois, ceux de la légende et ceux de l'histoire », ce n'est encore que des premiers que me sont venues les objections. Un distingué confrère, M. Emile Henriot, constate dans le *Temps* que bien même que ma thèse se trouvât confirmée par la découverte d'un nouveau document irréfutable, « il y aurait encore bien des gens pour la repousser et se refuser à y souscrire, par pur esprit de fidélité et de respect pour la légende ».

Il est difficile de discuter contre un sentiment; je ferai simplement observer aux fidèles de la légende de la « bergerette », que cette légende a été créée et propagée *contre la volonté de Jeanne elle-même,* qui a toujours protesté contre cette appellation.

Je me refuse également à suivre ceux des « conformistes », qui ne consentent à reconnaître la sainteté et l'héroïsme de Jeanne que sous condition de son origine paysanne et repoussent avec indignation la thèse de sa filiation princière. Cette intrusion du principe de la « lutte des classes » et de la « dictature du prolétariat » dans l'hagiographie et l'histoire me semble véritablement abusive. Que Jeanne soit paysanne ou princesse, voilà qui ne peut diminuer en rien la profonde vénération que nous avons pour cette admirable héroïne.

Quant aux objections historiques, que j'ai pu recueillir à ce jour, elles se réduisent à deux lettres, celles de MM. Moreau de la Meuse et de Robien, parues dans les numéros du 9 et du 13 novembre du *Temps*, au sujet des armoiries de Jeanne. Ces deux héraldistes affirment, l'un que l'argument que je tire de ces armoiries est inexistant, l'autre que mon argumentation repose sur une méconnaissance des termes du blason. Mes contradicteurs, qui ne semblent pas avoir pris connaissance de mon article même, mais simplement de son analyse, parue dans les journaux, déclarent en substance : 1° Que les armoiries de Jeanne n'étaient nullement celles de France, même avec une brisure; 2° Que la brisure n'est pas un signe de bâtardise; 3° Que la bâtardise ne s'indique que par une barre, une cotice ou un bâton péri; 4° Que, du reste, la brisure ne se fait jamais par une pièce principale, telle l'épée du blason de Jeanne.

Avec tout le respect que je dois à la science de MM. Moreau de la Meuse et de Robien, je me vois obligé de constater qu'ils ignorent tout de la documentation qui existe sur Jeanne d'Arc et semblent ne posséder que des connaissances fort superficielles sur l'art héraldique au XV^e^ siècle et spécialement sur les brisures.

En effet : 1° Les armes de Jeanne d'Arc étaient si bien celles de France *modifiées,* que ce fait est consigné officiellement dans la

lettre du roi d'Angleterre en date du 28 juin 1431 : « en trop grant oultrage, orgueil et présumption, demanda avoir et porter les très nobles et excellentes armes de France, ce que, en partie, elle obtint... c'est assavoir ung escu à champ d'asur, avec deux fleurs de liz d'or, et une espée, la pointe en hault, férue en une couronne ». Voilà qui est net. 2° Il suffit d'ouvrir n'importe quel traité du blason ou simplement un bon dictionnaire, comme la Grande Encyclopédie, par exemple, pour y trouver la définition suivante de la brisure : « modification apportée aux armes pleines pour distinguer une branche cadette, puînée ou *bâtarde*, de la branche principale; 3° la bâtardise ne s'indiquait pas seulement par une barre ou cotice en barre ou par des armes sur pièce, mais également *par une brisure ordinaire* (L. Bouly de Lesdain, « Les Brisures d'après les Sceaux »); un ancien héraldiste, Scohier, constate également que les bâtards « posent une brizeure ordinaire de puisné »; et, 4° La brisure pouvait se faire par n'importe quelle pièce, comme l'établit Bouly de Lesdain, une autorité en matière de brisure; cet auteur en énumère plusieurs dizaines, parmi lesquelles figurent même les *fleurs de lys.*

Ainsi, malgré ma « méconnaissance des termes du blason », je crois avoir pu opposer aux affirmations de mes contradicteurs des références dont ils voudront bien reconnaître la haute autorité, ce qui me permet de croire, jusqu'à preuve du contraire, que mon argumentation n'est nullement « inexistante ». Enfin, M. Jean-Jacques Brousson, dans ce style funambulesque qui lui est propre, m'oppose dans l'*Ordre* une thèse semblable à la mienne qu'un certain sous-préfet de Bergerac aurait soutenue en 1804. Peut-être et tant mieux; ceci prouverait qu'un historien avait déjà entrevu la vérité. Du reste, je me propose de vérifier à loisir l'intéressante indication de M. Brousson, dont les références n'ont pas la réputation d'être très exactes. — J. JACOBY.

§

A propos de Claire Ferchaud, du « Secret de Jeanne d'Arc » et de l'accouchement des reines de France. — Dans son intéressante étude sur le « Secret de Jeanne d'Arc », M. J. Jacoby, donnant le *Matin* comme référence, évoque le souvenir, « en 1915, à Lamblade, petit village chouan », d' « une bergère de vingt ans, Claire Fuchaux (qui) entendit des voix et voulut partir pour vaincre les Allemands (1) ».

Une coquille est évidente, imputable sans doute aux rotatives

(1) *Mercure de France*, n° 824, 15 octobre 1932, p. 263.

du *Matin*. C'est Claire Ferchaud qu'il faut lire et, pour compléter la documentation si consciencieuse de M. J. Jacoby, il n'est peut-être pas inutile de rappeler l'article de M. E. Boismoreau, publié dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1919 : *Claire Ferchaud, la « voyante » de Loublande* (tome CXXXI, pp. 430-463).

D'autre part, M. J. Jacoby, dans la seconde partie de son étude (2), fait allusion au « singulier usage de l'accouchement public des reines de France, usage qui s'est maintenu jusqu'à Marie-Antoinette ».

Il se maintint même plus tard, car l'accouchement de la duchesse de Berry fut public, d'autant plus que la grossesse aux yeux de certains passait pour simulée et qu'il s'agissait d'établir qu'il n'y avait pas eu substitution.

Une douzaine de personnes y assistèrent, parmi lesquelles on avait eu soin de comprendre le maréchal Suchet et quatre gardes nationaux.

Marie-Caroline, ayant conservé toute sa présence d'esprit, dit au Maréchal, en soulevant les couvertures de son lit :

— Monsieur le Maréchal, vous voyez que l'enfant tient encore à moi?... Vous devez voir le cordon?

— Oui, le cordon bleu..., ajoutait le lendemain cette mauvaise langue de Laure d'Abrantès. — P. DY.

§

Une lettre de Mozart à sa cousine. — Le catalogue d'une collection d'autographes ayant appartenu à un collectionneur rhénan, et dont la vente a eu lieu récemment, reproduit en fac-similé la première page d'une lettre des plus curieuses de Mozart, et dont une partie était demeurée inconnue jusqu'à ce jour.

Adressée à sa petite-cousine Marianne, fille de son oncle Joseph Mozart, d'Augsbourg, où Wolfgang, allant à Paris, venait de séjourner, cette lettre a été écrite à Mannheim, le 13 novembre 1777. Elle se termine, d'après le catalogue précité, par ce post-scriptum en français :

> Il y a certainement deux ans, que je n'ai pas ecrit un môt dans cette langue. adieu cependant. je vous baise vos mains, votre visage, vos genoux, et votre —— afin (enfin), tout ce que vous me permettés de baiser... Votre très affectioné Neveu et Cousin Wolfg. Amadé Mozart.

Un autre post-scriptum (ou ante-scriptum) précède les premières lignes de la lettre, dont voici la première page, d'après le fac-similé que nous avons sous les yeux :

(2) *Mercure de France*, n° 825, 1er novembre 1932, p. 571.

ietzt schreib ihr einmahl einen gescheiden brief, du kañst dessentwegen doch Spass darein schreiben, aber so, dasz du alle die briefe richtig erhalten hast; so darf sie sich nicht mehr sorgen, und kümern.

Ma trés chére Niéce! Cousine! Fille!
Mère, sœur, et Epouse!

Poz Himmel Tausend sacristey-Centen schwere noth,Teufel, hexen, Truden, Kreuz-Batallion und kein End, Poz Element, luft, wasser, erd und feuer, Europa, asia, affrica und America, jesuiter, Augustiner, Benedictiner, Capuciner, minoriten, Franciscaner, Dominicaner, Chartheuser, und heil : Kreüzer Herrn, Canonici Regulares und iregulares, und alle bärnhäuter, Spitzbuben, hunds-futter, Cujonen und schwänz über-einander, Eseln, Böffeln, ochsen, Narre, Dalcken und fexen! was ist das für eine Manier, 4 soldaten und 3 Bandelier? — — so ein Paquet und kein Portrait? — — ich war schon voll begierde — — ich glaubte gewis — — den sie schrieben mir ja umlängst selbst, dasz ich es gar bald, recht gar bald bekommen werde. Zweifeln sie vielleicht ob ich auch mein wort halten werde? — — Das will ich doch nicht hoffen, dasz sie daran zweifeln! Nu, ich bitte sie, schicken sie mir es, je ehender, je lieber. es wird wohl hoffentlich so seyn, wie ich es mir ausgebeten habe, nehmlich in französischen aufzuge.

Wie mir Mannheim gefällt? —— so gut einem ein ort ohne bääsle gefallen kan. Verzeyhen sie mir meine schlechte schrift, die feder ist schon alt, ich scheisse schon wirklich bal 22 jahr aus dem nemlichen loch, und ist doch noch nicht kerissen! — und hab schon so oft geschiessen — — und mit den Zähnen der Dreck abbissen.

Les lettres de Wolfgang à sa cousine Marianne, — surnommée la *Bäslc*, diminutif du mot *Base*, cousine, parente, — ont fort intrigué les biographes du maître de *la Flûte enchantée*. Longtemps en possession du fils de Mozart, Carl, — qui mourut à Milan, âgé de soixante-quatorze ans, en 1858, — quatre d'entre elles appartiennent aujourd'hui à M. Stefan Zweig; une autre a été, l'an dernier, publiée, sans coupures, par M. H. Reichner, à Vienne. Richard Strauss en posséderait également une. Carl Mozart, quelques années avant sa mort, avait communiqué à Wilhelm Speyer (1790-1878) une copie de cette correspondance, mais avec défense de la publier (1). La curiosité moderne n'a pas de ces scrupules; et comme, à l'égal du latin, l'allemand, l'allemand de Mozart surtout, brave l'honnêteté, il n'y a guère d'inconvénient à reproduire au-

(1) Voir Edward Speyer, *Wilhelm Speyer* (München, 1925), p. 23 et suiv.

jourd'hui ces lettres, aussi amoureuses que viennoises, de Wolfgang à sa petite cousine d'Augsbourg.

Ce sera, lorsqu'elles seront entièrement connues, un joli document à l'appui de la thèse sur la *Doppelseele* allemande, naguère étudiée par MM. N. Klugmann et Dumesnil de Gramont. — J.-G. P.

§

Poff et Puff.

Dijon, le 22 septembre 1932.

Monsieur,

Dans son essai sur « Stendhal et le journalisme », publié par le *Mercure de France*, M. Jean Mélia signale que l'auteur de *Racine et Shakespeare* proposait en 1825 l'emploi de deux mots nouveaux pour désigner les « canards » de la presse : poff et poffer.

Stendhal ne fut-il pas à demi entendu et suivi? Dans *le Cousin Pons*, qui date de 1846, Balzac, décrivant les précautions prises contre les voleurs par le collectionneur juif Elie Magus, employa le mot « puff » sans en rappeler l'origine. « ...Le voleur eut le courage de repasser le mur; il marcha sur l'os de sa jambe jusqu'à ce qu'il tombât évanoui dans les bras de ses camarades qui l'emportèrent. Ce fait-Paris, car la *Gazette des Tribunaux* ne manqua pas de rapporter ce délicieux épisode des nuits parisiennes, fut pris pour un PUFF. »

Littré définit « puff » tromperie de charlatan annoncée pour leurrer » et cite en exemple une dizaine de lignes de Scribe empruntées à la comédie qui s'appelle *Le Puff*. Là, il n'est pas davantage fait allusion à la comédie de Sheridan et à la proposition de Stendhal.

Je vous prie, etc... — L'HOMME QUI LIT.

§

Le Sottisier Universel.

Dieu que le son du cor est triste au fond des bois... a dit un poète connu, Alfred de Musset pour ne pas le nommer. — *La Vérité marocaine*, 15 octobre.

Il y a trois cents ans, durant la bataille de Lutzen (Saxe), le roi Gustave-Adolphe de Suède fut tué. On vient de célébrer le tricentenaire de cette mort et le prince Gustave-Adolphe, descendant du monarque, prononça une allocution devant le monument de son ancêtre. — (*Légende sous une photo.*) *Paris-Soir*, 9 novembre.

A Athènes. — Le théâtre national continue avec succès ses représentations. Après *Agamemnon* de Sophocle, *Jules César* de Shakespeare, il présente maintenant, sous la régie de M. Photos Politis, *Le Carrosse du Saint-Sacrement* de Prosper Mérimée. — *Les Nouvelles littéraires*, 24 septembre.

Il est historique que la peine de mort a été abolie puis rétablie [en Russie] et que le général Korniloff a été fusillé. — PIERRE SOULAINE, *L'Echo de Paris*, 12 novembre.

CALAIS-NEW-YORK PAR FER. — Un tunnel serait construit sous le détroit [de Behring]; après un parcours sous-marin d'une centaine de kilomètres, la voie aboutirait au port de Nome, à l'extrême pointe de l'Alaska, suivrait la côte canadienne jusqu'à San-Francisco, où les wagons emprunteraient alors l'itinéraire du Central Pacific. — *Excelsior*, 11 novembre.

Est-il nécessaire de dire que le titre de ce roman [*Tel qu'en lui-même*, par Georges Duhamel] est pris à un vers fameux :

Tel qu'en lui-même l'éternité le change

et que ce vers est le premier du sonnet de Stéphane Mallarmé sur le *Tombeau de Baudelaire?* — *Paris-Midi*, 15 octobre.

Il [M. Léger, maire de Vichy] signala la ressemblance étroite entre l'esprit de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis et la déclaration qui fut faite au début de la Révolution française, quand la première assemblée indépendante fut réunie dans la Salle du Jeu de Paume, dans le Jardin des Tuileries. — *Chicago Tribune* (Edition de Paris), 26 octobre.

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS AMÉRICAINES. — ...Le résultat est que le blé, qui valait 104 en 1929, est tombé hier à 43, c'est-à-dire au cours le plus bas depuis Christophe Colomb. — PAUL REYNAUD, *Excelsior*, 4 novembre.

Les élections américaines ayant donné la majorité aux humides, un certain nombre d'Etats de l'Union Jack vont d'eux-mêmes abroger la loi de prohibition. — *Liberté*, 12 novembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

ALFRED JARRY, OU LA NAISSANCE, LA VIE ET LA MORT DU PÈRE UBU, *avec leurs portraits*, par Paul Chauveau. Vol. in-16, 12 francs. Il a été tiré 44 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 1 à 44, à 40 francs.

ŒUVRES D'EMILE VERHAEREN. VIII. *Toute la Flandre : Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes. Les Héros.* Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 11 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 francs; 22 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 12 à 33, à 60 francs.

ŒUVRES DE LÉON BLOY. II. *Le Désespéré.* Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 11 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 francs; 22 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 12 à 33, à 60 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

BULLETIN FINANCIER

.a première quinzaine de novembre aura été marquée par divers événements qui eu une influence profonde sur les grands marchés financiers et commerciaux du nde.

Ce furent d'abord les élections allemandes qui ont permis de constater un recul des azis »; la bourse de Berlin s'est rassérénée et les autres marchés financiers opéens ont salué par un raffermissement la détente qui s'est produite dans les ieux politiques de divers pays.

Ce furent ensuite les élections américaines. Le succès éclatant de M. Roosevelt, didat des industriels — c'est-à-dire la défaite de M. Hoover, le candidat du monde la finance, — a d'abord provoqué un affaissement du marché de New-York. Mais ll Street s'est vite ressaisi. La victoire du parti démocrate a été considérée en t comme la condamnation des méthodes de « reconstruction par le crédit » aurées par le parti républicain. Loin d'améliorer la situation en Europe, le mora- e demandé au profit de l'Allemagne par M. Hoover à la fin de 1931 a été le itable point de départ d'une succession de défaillances. On ne compte plus aujour- ui les pays qui ont invoqué la crise pour suspendre le service de leurs emprunts. ne compte plus les gouvernements qui, pour enrayer une chute irrémédiable de r monnaie, ont interdit l'exportation des capitaux et dressé d'infranchissables rières douanières. Aujourd'hui, il est fallacieux de parler de relations économiques rnationales. Elles sont abolies. Le régime du moratoire a sapé la confiance.

C'est contre ce régime que le peuple américain s'est prononcé. M. Roosevelt veut blir le commerce international. Il veut permettre aux producteurs américains xporter. Et c'est dans ce dessein qu'il s'est déclaré partisan de la réunion d'une férence internationale ayant pour objet de relever les cours de l'argent métal. Il donc naturel que la Bourse de New-York se soit montrée finalement optimiste.

.es élections américaines ayant pris fin, l'Angleterre et la France ont demandé les paiements qu'elles devaient faire le 15 décembre, au titre de leurs dettes ers les Etats-Unis, fussent différés. L'Angleterre a invoqué la baisse de la livre. France a fait valoir le déséquilibre de son budget. Et cela d'autant mieux qu'en sentant un moratoire à l'Allemagne, le président Hoover a véritablement condamné réparations.

Iais, mal éclairée sur le problème des dettes, l'opinion américaine réagit diverse- nt...

Iais le dépôt sur le bureau de la Chambre française d'un projet d'assainissement ncier est très commenté... Il fait appel à la lutte contre la fraude fiscale, à l'impôt, économie et à l'emprunt pour rétablir une situation financière sans précédent z nous.

Dans ces conditions, l'amélioration des cours de la Bourse, qui avait suivi les tions américaines, s'est progressivement atténuée. Et, présentement, on peut dire les conditions de la Bourse de Paris dépendent essentiellement de la tournure des nements politiques. De vifs débats sont déjà engagés au sujet du projet gouverne- ntal. Ils ont nui à la reprise du marché des rentes. Les baissiers ne désarment nt, malgré que certains indices d'amélioration soient constatés dans plusieurs nches de notre activité nationale.

D'amples déplacements de cours doivent-ils être prévus dans un sens ou dans tre? Non. Les comptes publiés par maintes sociétés françaises qui terminent leur rcice le 30 juin sont moins défavorables qu'on l'imaginait. De gros efforts seront pour résoudre le problème de l'équilibre budgétaire. Ils doivent avoir des résultats. x-ci pourront se faire attendre. Mais puisque tout le monde est d'accord sur la ssité d'en finir avec la crise, on peut penser que la résolution des divers problèmes 'heure n'est pas éloignée.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et etranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons presenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.